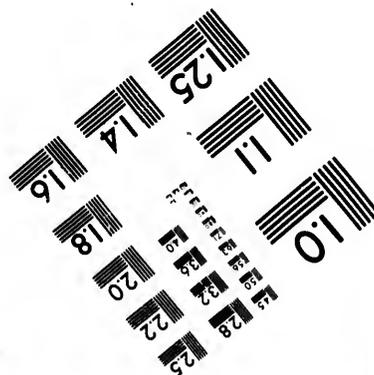
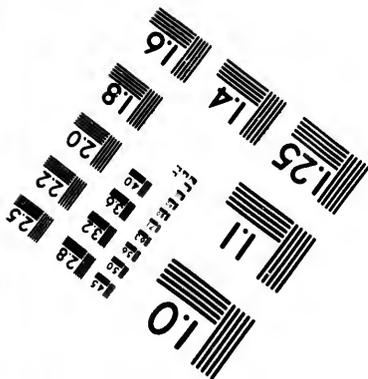
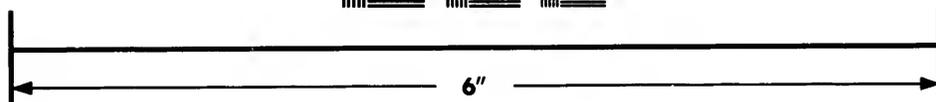
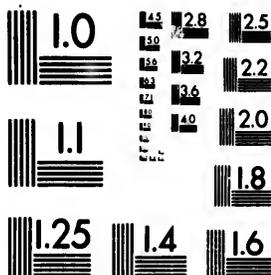


**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

15 128
16 132
17 136
18 140
19 144
20 148
21 152
22 156
23 160
24 164
25 168

**CIHM/ICMH
Microfiche
Series.**

**CIHM/ICMH
Collection de
microfiches.**



Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques

11
10
9
8
7
6
5
4
3
2
1

© 1985

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- | | |
|--|--|
| <input type="checkbox"/> Coloured covers/
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> Coloured pages/
Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> Covers damaged/
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> Pages damaged/
Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> Cover title missing/
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> Pages detached/
Pages détachées |
| <input checked="" type="checkbox"/> Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> Showthrough/
Transparence |
| <input type="checkbox"/> Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur | <input type="checkbox"/> Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression |
| <input type="checkbox"/> Bound with other material/
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la
distortion le long de la marge intérieure | <input type="checkbox"/> Only edition available/
Seule édition disponible |
| <input type="checkbox"/> Blank leaves added during restoration may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées
lors d'une restauration apparaissent dans le texte,
mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont
pas été filmées. | <input type="checkbox"/> Pages wholly or partially obscured by errata
slips, tissues, etc., have been refilmed to
ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement
obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure,
etc., ont été filmées à nouveau de façon à
obtenir la meilleure image possible. |
| <input checked="" type="checkbox"/> Additional comments:/
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple. | |

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
			✓								

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

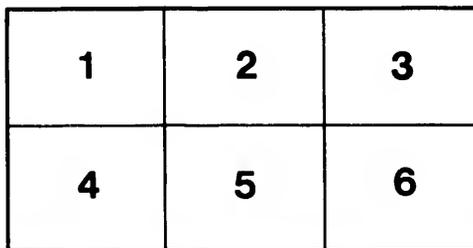
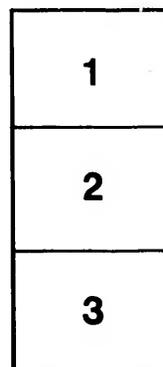
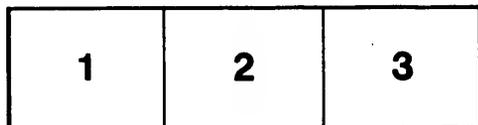
Bibliothèque nationale du Québec

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol \rightarrow (meaning "CONTINUED"), or the symbol ∇ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:



L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

Bibliothèque nationale du Québec

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole \rightarrow signifie "A SUIVRE", le symbole ∇ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.

tails
du
modifier
une
image

rrata
o

pelure,
n à

32X

L:

S
EO
de
T
L
co

Pa
X

Chez

HISTOIRE DE L'ISLE ESPAGNOLE OU DE S. DOMINGUE.

*ECRITE PARTICULIEREMENT SUR
des Memoires Manuscrits du P. JEAN-BAPTIS-
TE LE PERS, Jesuite, Missionnaire à Saint
Domingue, & sur les Pieces Originales, qui se
conservent au Dépôt de la Marine.*

Par le P. PIERRE-FRANÇOIS-
XAVIER DE CHARLEVOIX,
de la Compagnie de Jesus.

TOME PREMIER.



A AMSTERDAM,
Chez FRANÇOIS L'HONORE'.
M. DCCXXXIII.

ALPHABET
DE LA
LANGUE ESPAGNOLE

PAR
M. DE
L'ACADEMIE
FRANCOISE

PAR
M. DE
L'ACADEMIE
FRANCOISE

ALPHABET
DE LA
LANGUE ESPAGNOLE

PAR
M. DE
L'ACADEMIE
FRANCOISE

Vo
d'e
qu
mi
C'e

A.
MONSEIGNEUR
LE COMTE
DE MAUREPAS,
MINISTRE ET SECRE-
TAIRE D'ETAT.

MONSEIGNEUR,

*L'Histoire de Saint Domingue
Vous appartient par toutes sortes
d'endroits, & l'on seroit surpris
que Votre Nom ne fût pas la pre-
miere chose, qu'on y apperçût.
C'est à VOTRE GRANDEUR,*
*
que

que je suis redevable de ce qu'elle contient de plus intéressant, & la Colonie Françoisse, dont on y verra la naissance & le progrès, étoit bien peu de chose, lorsque feu Monseigneur le Chancelier Votre Ayeul, prit en main le Timon de la Marine. Si depuis ce têmes-là elle est devenuë le plus riche, & le plus bel Etablissement, que notre Nation ait dans le Nouveau Monde, c'est l'Ouvrage de Votre Illustre Maison: le Vôtre en particulier, MONSEIGNEUR, & Votre coup d'Essai dans un âge, où les Hommes ordinaires ne savent pas encore se gouverner eux-mêmes, c'est d'y avoir parfaitement rétabli l'ordre & la tranquillité, & de l'avoir mise en état de ne plus rien craindre, ni au-dedans, ni au-dehors. Et que ne se promet-elle pas pour l'avenir d'un si heureux début, & de la constante application d'un tel Ministre, à qui elle sait qu'elle est chere & précieuse?

Mais comment les Colonies, qui
Vous

Vous sont confiées, ne prospereroient-elles pas entre vos mains, tandis que votre premier & principal Objet, est d'y étendre partout le Culte du vrai Dieu, & que c'est sur le fondement inébranlable de la Religion, que Vous y établissez l'Autorité du Grand Roi, qui Vous en a chargé? C'est une justice, MON-SEIGNEUR, que vous devriez rendre à ceux, qui savent comme nous, ce qui se passe dans ces Contrées éloignées, & en même-temps un Tribut de Reconnoissance, que je Vous rends au nom de mes Freres, qui sont répandus dans toutes les parties de l'Amérique Françoisse. Nous apprenons d'eux tous les jours qu'ils ne sauroient faire un pas, sans rencontrer des traces de Vos Bienfaits, & leurs souhaits le plus pressés sont de pouvoir publier partout que, si leurs Travaux Apostoliques ont dans tous les lieux commis à Votre Ministère des succès, qu'ils n'auroient jamais osé espérer, c'est encore plus à Votre

* 2

Zèle

IV E P I T R E.

*Zèle & à Vos Attentions, qu'ils
eu sont redevables, qu'à leurs soins
& à leurs fatigues.*

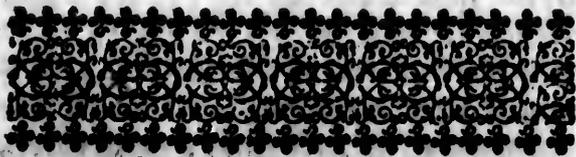
*Ainsi, MONSEIGNEUR,
en Vous présentant ce Fruit de mes
veilles, & de celles d'un de mes
Confreres, qui m'avoit devancé,
& m'a beaucoup servi dans ce Tra-
vail, je Vous fais Hommage de ce
que je tiens de Vous: je m'acquit-
te pour ceux, qui m'y ont engagé,
d'un devoir, que l'Equité & la
gratitude leur imposent, & je pro-
fite d'une occasion si long-têms dé-
sirée de faire connoître le sincere
& respectueux Attachement avec
lequel je suis,*

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE GRANDEUR,

Le très-humble & très-obéissant Ser-
viteur, PIERRE-FRANÇOIS-
XAVIER DE CHARLEVOIX,
D. L. C. D. J.

AVER-



AVERTISSEMENT.

IL y a plusieurs années , que le Pere Jean-Baptiste le Pers, Jesuite Walon, avec qui j'avois eu de grandes liaisons d'amitié à Paris , lorsqu'il y faisoit ses Etudes de Theologie , m'envoya des Mémoires pour écrire l'Histoire de l'Isle de S. Domingue, où depuis vingt-cinq ans il travaille à la Vigne du Seigneur avec un zèle , que le Ciel a favorisé de ses plus abondantes Bénédiction. Trois mille Negres adultes , & un plus grand nombre encore d'Enfans baptisés de sa main , & neuf ou dix Eglises bâties par ses soins dans les dépendances du Cap François & du Port de Paix , en sont la preuve. Comme ces Mémoires se trouverent imparfaits , une partie en ayant été égarée par la négligence de ceux , à qui l'Auteur les avoit adressés pour me les rendre ; je ne me pressai point de les examiner ; & cependant je fus obligé de partir pour l'Italie , où je restai trois ans. Je ne doutois point que le P. le Pers, me

* 3

voyant

ils
ns
R,
nes
nes
ré,
ra-
ce
uit-
gé,
la
pro-
dé-
cere
avec

R,

nt Ser-
çois-
oix,

ER-

VI *AVERTISSEMENT.*

voyant hors d'état de faire ce qu'il avoit souhaité de moi, n'en eût chargé quelque autre ; mais je fus fort surpris, lorsque de retour à Paris, après une si longue absence, j'y retrouvai ses Mémoires, dont il avoit réparé les brèches, & des Lettres fort pressantes de sa part, pour m'engager à ne plus différer de les mettre en œuvre.

Dans la vérité, ces empressements me firent quelque peine. Tout en arrivant de l'Amérique, & avant que de partir pour Rome, j'avois annoncé le Journal du Voyage, que je venois de faire par Ordre du Roi, avec une Histoire générale des Découvertes & des Etablissmens des François dans l'Amérique Septentrionale, dont j'avois parcouru la meilleure partie ; & je me croyois obligé d'employer les premiers momens du loisir, dont je commençois à jouir, à remplir l'engagement, que j'avois avec le Public ; mais ce n'étoit pourtant pas encore-là ce qui causoit ma plus grande répugnance, pour ce que mon Confrère & mon ancien Ami desiroit de moi : elle avoit un autre principe, dont je n'osois pas trop m'ouvrir à lui. C'est que véritablement l'idée, que je m'étois formée, & que je ne m'étois pas encore donné le loisir de bien développer, d'une Histoire particulière de l'Isle de S. Domingue, ne me présentoit rien de fort intéressant, & il me

fa-

s'achoit d'être obligé d'y sacrifier un téms, que j'avois destiné à des Ouvrages, qui me paroissent devoir être plus du goût du Public : quoique j'en jugeasse peut-être ainsi, parce qu'ils étoient beaucoup du mien. Enfin, la complaisance & l'amitié l'emporterent sur toute autre considération ; je quittai tout pour me livrer à ce qu'exigeoit de moi une personne, à qui je ne pouvois rien refuser.

Je commençai donc à parcourir les Mémoires, sur lesquels je devois travailler, & j'avouë que cette première lecture me fit bien changer de sentiment par rapport à mon sujet. Je compris même que je serois bien plus embarrassé de son abondance, que je n'avois appréhendé de l'être de sa stérilité. Et en effet, les deux parties, qui divisent naturellement cette Histoire, pourroient fournir chacune la matiere d'un Ouvrage très-curieux, & d'une étenduë raisonnable. Car enfin, l'une renferme ce qui s'est passé de plus merveilleux à la Découverte du Nouveau Monde, le plus grand Evenement de ces derniers Siecles ; & non seulement un Auteur peut, sans craindre qu'on ne l'accuse de s'être écarté, mais doit même, s'il ne veut pas s'exposer aux reproches de n'avoir pas rempli tout son sujet, y raconter, ou du moins y indiquer par quels moyens, & par quels degrés les Espagnols se sont formé

formé dans l'Amérique un Empire, aussi vaste, & plus riche que celui des premiers Césars. L'autre comprend toute l'Histoire de la plus puissante de nos Colonies, & de celle de toutes les Indes Occidentales, dont la naissance & les progrès sont marqués par des traits plus capables de plaire, & d'instruire.

Etant donc ainsi rassuré sur le fond de mon Ouvrage, je ne pensai plus qu'à tenir la parole, que j'avois donnée, & je me disposai à commencer. Mais en examinant de plus près mes Matériaux, je m'apperçus que j'avois entrepris un bien plus grand travail, que je n'avois pensé d'abord. Effectivement, quelque persuadé que je fusse, que le P. le Pers avoit puisé dans les meilleures sources, je ne me crus pourtant pas dispensé de les consulter, surtout dans la première Partie, pour laquelle je pouvois craindre, qu'il n'eût pas eu tous les secours, dont il avoit besoin. Cette recherche ayant justifié mes soupçons, j'écrivis au Missionnaire, & lui proposai mes doutes; ils lui parurent raisonnables, & il me laissa une liberté entière de faire à ses Ecrits tous les changemens, que je jugerois nécessaires: liberté, dont j'ai usé fort sobrement, & jamais que dans le cas d'une évidente nécessité. Mais on concevra aisément que cette discrétion même, bien loin de dimi-

nuer

fi
te
la
qu
pe
me
en
glé
ton
Ho
cin
plu
dan
tout
mes
pein
tre l
teurs
faite
en ce
crité
de d
infor
mis c
favoit
d'autr
pléer
donne
celle-c
les rer
Ton

AVERTISSEMENT. IX

finer mon travail , n'a fait que l'augmenter.

Pour ce qui est de la seconde Partie, sur laquelle nous n'avons encore d'imprimé, que quelques morceaux détachés, fort superficiels, & sur lesquels on ne doit pas même beaucoup compter; je me flattois encore, que je n'y aurois qu'à suivre aveuglément mon Guide, ne voyant point d'autorité, que je pusse opposer à celle d'un Homme d'esprit, lequel est depuis vingt-cinq ans sur les lieux, où il a pu consulter plusieurs de ceux, qui ont vu la Colonie dans son enfance. Je n'étois pourtant pas tout-à-fait sans inquiétude, je sentoís dans mes Mémoires des vuides, qui me faisoient peine: je ne voyois pas assés de liaison entre la plupart des faits, & l'attente des Lecteurs ne me sembloit pas devoir être satisfaite sur plusieurs articles. Je trouvois bien en cela une preuve convainquante de la sincerité de mon Auteur, qui se contentant de dire les choses, dont il se croyoit bien informé, n'avoit pas jugé qu'il lui fût permis de suppléer d'imagination à ce qu'il ne savoit pas, ainsi que font tous les jours tant d'autres: mais il falloit pourtant y suppléer, des vuides ne se pouvant gueres pardonner dans une Histoire aussi récente que celle-ci. La difficulté étoit d'avoir dequoi les remplir.

Tome I.

**

Dans

̄ AVERTISSEMENT.

Dans cette perplexité , je pris la liberté de m'adresser à M. le Comte de Maurepas, lequel eut la bonté de permettre qu'on me communiquât les Pièces , qui sont au Dépôt de la Marine. Ce Dépôt , que depuis quelques années on a partagé en deux , contient tous les Plans , qui dépendent de la Marine ; toutes les Lettres de nos Rois , des Ministres , des Gouverneurs , des Intendants , & autres Personnes en place ; les Relations , les Instructions , les Procès verbaux , & généralement tout ce qui émane de la Cour , & tout ce qu'on y adresse , qui a rapport à ce Département. Les Plans , & les Mémoires relatifs aux Plans , sont confiés à la garde du Chevalier de la Blandiniere , Capitaine de Vaisseau , Officier de mérite , & actuellement chargé d'une Négociation importante. Tout le reste est sous la direction de M. de Clairambault , Genealogiste des Ordres de Sa Majesté , lequel a commencé cette prodigieuse Collection sous le Ministère de M. Colbert , & y a établi un ordre , qu'on ne peut se lasser d'admirer. Mais ce bel ordre n'empêche pas qu'il n'en coûte infiniment pour profiter d'un tel secours. En effet , l'exactitude si nécessaire dans un pareil Recueil y a produit une abondance bien onéreuse à ceux , qui sont obligés d'en parcourir les Pièces ; parce que souvent ce qu'ils cherchent

chent se trouve enveloppé dans un grand nombre de choses, qui leur sont tout-à-fait inutiles. Aussi ceux, qui ont été témoins des fatigues, que j'ai eues à essuyer, pour profiter de la grace, qu'on m'avoit faite; sont-ils convenus qu'il falloit un grand amour de la Vérité, pour me les rendre supportables: mais j'en avois reconnu la nécessité.

Une Histoire de la nature de celle-ci, reçoit son principal agrément d'un détail, qui se soutient par la nouveauté des faits, & qui interesse un trop grand nombre de Particuliers de tous Etats, pour ne pas piquer la curiosité du Public; mais si les Mémoires, qu'on tire de ceux, qui ont été témoins, ou presque contemporains des événements, dont ce détail est composé, sont pour ainsi parler, le Corps de l'Histoire; on peut dire que les Pièces, que j'ai trouvées au Dépôt de la Marine, en sont comme l'Âme, puisque c'est par elles qu'on découvre les ressorts cachés des mouvemens, que ceux mêmes, qui les ont vûs de plus près, ne comprenoient pas toujours. Un autre avantage, qui résulte de la confrontation de ces deux sortes de monumens; c'est qu'en les rapprochant ainsi, on les peut corriger les uns par les autres. Car il ne faut pas s'imaginer que tout ce qui est au Dépôt de la Marine, soit également décisif.

*** 2

On

XII AVERTISSEMENT.

On y trouve bien des Ecrits , qu'il faut lire avec une grande précaution , & ce n'est pas même toujours une chose fort aisée , que d'y démêler la vérité des artifices , dont l'interêt , la passion , la malignité , l'envie de supplanter un Rival , ou de se faire valoir , & la nécessité de se disculper , ont cherché à l'embrouiller. Le meilleur moyen pour y réussir , est de leur opposer les suffrages non suspects d'un Public désintéressé , incorruptible , sans passion , & qui ne fait grace à personne aux dépens de la Vérité.

Mais ce Public n'est pas exactement instruit de tout ; d'ailleurs , il n'est pas aussi aisé , qu'on le pense , d'en recueillir les véritables suffrages , & de les distinguer de certaines Traditions vulgaires , qui se forment de bruits incertains , où président ordinairement la précipitation , les préjugés , la malignité d'un petit Peuple , toujours disposé à se soulever contre la sévérité des Loix , & facile à se prévenir contre ceux , qui veulent en maintenir les abus ; source de jugemens iniques , dont cette Histoire nous fournira plus d'un exemple. Or si quelque chose peut servir de regle pour faire ce discernement , ce sont quantité d'Actes contenus au Recueil , où l'on m'a permis de puiser : car , outre qu'il s'y en trouve d'une authenticité , si j'ose ainsi m'exprimer,

mer , que rien ne peut affoiblir ; on peut encore juger par le parti , que le Prince & ses Ministres ont pris , après une discussion exacte , & une mûre délibération , à quoi il faut s'en tenir sur les faits les plus contestés. Ou si la Justice du Souverain , & la Sagesse de son Conseil ont été surprises , la force de la Verité trouve une ressource dans un témoignage universel , qui reclame , & porte avec foi un caractère d'évidence , lequel dissipe jusqu'à l'ombre même de l'erreur.

Ces réflexions représentées au Missionnaire de Saint Domingue le convainquirent de nouveau que , s'il est avantageux d'avoir long-têms demeuré dans une Colonie , quand on en veut écrire l'Histoire , cela ne suffit pas ; & il connut d'abord tout le prix des Memoires , dont j'avois fortifié les siens. De mon côté j'étois persuadé , que des Materiaux si précieux , & si complets , seroient beaucoup mieux entre ses mains , qu'entre les miennes , n'y eût-il que parce qu'il étoit encore plus en état que moi d'appliquer le correctif aux endroits des uns & des autres , qui en auroient besoin. De cette sorte , s'il n'avoit pas la satisfaction d'avoir fourni toute la matiere d'un Ouvrage , qu'il a extrêmement à cœur , & pour lequel il s'est donné bien des soins , le Public lui seroit redevable de la forme , en

XIV AVERTISSEMENT.

quoi peu de personnes étoient plus capables de réussir que lui, si l'on en juge par le tour, qu'il a donné à ses Mémoires, & par le stile, dans lequel ils sont écrits.

De cette maniere nous aurions partagé le Travail, ainsi qu'il l'avoit prétendu, avec cette différence, que s'étant flatté d'abord d'en avoir préparé toute la matiere, & sa modestie lui faisant regarder, comme fort au-dessus de lui, d'y ajoûter la forme; après s'être rendu justice sur le premier Article, il consentiroit qu'on la lui rendît sur le second. Mais on me fit observer qu'inutilement je ferois cette proposition à un Missionnaire du caractère du P. le Pers, & qui chargé d'un nombreux Troupeau, n'a pas beaucoup de têmes à donner à de pareilles occupations, fort au-dessous de celles, qui sont propres de son Ministère. Il fallut donc me charger de tout le travail, & je m'y suis livré avec toute l'application, que demandoient le mérite de mon Sujet, & la confiance, dont on m'avoit honoré.

TABLE

capables
e par le
rés, &
ts.
rtagé le
u, avec
d'abord
, & sa
me fort
e; après
Article,
ur le se-
inutile-
n Mis-
& qui
n'a pas
pareilles
es; qui
l fallut
, & je
n, que
, & la

BLE



T A B L E
D E S
S O M M A I R E S
D U T O M E P R E M I E R.



L I V R E P R E M I E R.

Division des Antilles. Origine de ce nom. Isle Espagnole, & ses differens nom: sa situation, & son étendue. Ses environs. Observations sur les Côtes de l'Isle Espagnole, & sur les Marées. De la Brise. Des Pluyes. Différence des Climats & ses causes. Causes de la fraîcheur & de la clarté des nuits. Des Rosées & des Bronillards. Différence des Saisons. Incommodités du Climat de notre Isle.

** 4

De

XVI **T A B L E**

De la différence des Terroirs. De la maniere, dont les Arbres jettent leurs racines. Des Rivières. Des Lacs. Du Lac Xaragna. De l'Etang du Cul-de-Sac, & de l'Etang Salé, selon Oviedo & selon divers Auteurs, qui paroissent lui être contraires. Des Mines, Minières, & Carrieres. Des Tempêtes de ces Mers. Des Poissons, Des Cancres. Des Crabes & du Soldat. Sargasses, Prairies Marines, Tortuës. Des Pilotes, du Remora, des Dorades, & des Bonites, Des Galeres. Du Lamentin. Des Crocodiles. De l'Yuana. Des Canards, des Oyes, des Pintades, des Paons, & des Faisans. Des Tourterelles, des Picuvers, des Rossignols, & des Linottes. Des Grands Goziers, des Perroquets, du Flammand, du Colibry, des Mouches luisantes. Des Insectes venimeux, de l'Escarbot Rhinoceros. Des Chiques & des Poux de bois. Des Quadrupedes. Nombre & figure des Habitans. Leur complexion, & leur caractère. Leur Tradition. Conjectures sur leur Origine. Leurs Danses & leurs Chansons. Tambour au son duquel ils dansoient. Feu de Batos. Yvresse de Tabac. Origine du mot de Tabac. Differens noms que cette Plante a eus en France. Mœurs des Insulaires. Origine du mal de Naples. De leur Mariage. Des Obseques. Leurs occupations. Leur maniere de se disposer à chercher de l'Or. Leur maniere de cultiver la Terre, & de faire du feu. Leurs
Canots

DES SOMMAIRES. XVII

Canots ou Pirogues. Leur Gouvernement. Supplice des Voleurs. Désintéressement & hospitalité. Ordre de la succession aux Principautés. Leurs Guerres. Leur nourriture. Leurs Maisons. Leur Langue, leur Religion, & leurs Divinités. Zemés, Divinités subalternes. Fourberie au sujet des Zemés. Procession solennelle en l'honneur des Dieux. Des Prêtres & Medecins. Danger qu'ils couroient quand un Malade mourroit. Leur maniere de traiter les Malades. Leurs différentes opinions. Cavernes sacrées. Origine des Femmes. Division de l'Isle, telle qu'elle étoit au tems de sa découverte. Quel étoit Christophle Colomb. Sentimens des Anciens sur l'existence d'un Nouveau Monde. Conjectures de Colomb. Colomb fait son Plan, & la propose à diverses Puissances. Supercherie qu'on lui fait en Portugal. Il envoie son Frere en Angleterre, & s'en va en Espagne. Barthelemi Colomb en Angleterre, Christophle Colomb arrive en Espagne. Ses premieres tentatives auprès des Rois Catholiques. Son projet est rejeté. Ce qu'on lui oppose. Lenteur qu'il eut à essuyer de la Cour d'Espagne. Il se dispose à passer en France. Derniers efforts auprès de la Reine. Elle accepte les conditions proposées par Colomb. Quelles furent ces conditions. Le Traité est signé du Roi & de la Reine, mais au nom de la seule Couronne de Castille. Embarquement de Colomb. Il ar-
 * * 5 riva

XVIII T A B L E

rive aux Canaries. Mutinerie des Equipages.
 Conduite de Colomb en cette occasion. Propo-
 sition hardie qu'il fait à ses gens. Indices de
 la Terre. Colomb la découvre le premier. Il
 est salue Amiral & Vice-Roi. Colomb des-
 cend à terre, & prend possession de l'Isle Gua-
 nabani au nom de la Couronne de Castille.
 Etonnement réciproque des Sauvages & des
 Européens. Découverte de l'Isle Hayti. Une
 Caravelle quitte Colomb. Colomb arrive à
 l'Isle Hayti.

L I V R E S E C O N D.

LIsle de la Tortue. L'Isle Hayti, nommée
 Isle Espagnole. Les Insulaires se désient
 d'abord des Espagnols, & se familiarisent
 ensuite avec eux. L'Amiral continue la Dé-
 couverte de l'Isle. La Capitane se brise con-
 tre un écueil. Conduite du Roi de Marien
 à cette occasion. Les Européens reçoivent de
 l'Or pour les plus viles Marchandises. L'A-
 miral songe à bâtir une Forteresse à Puerto
 Real. Il visite le Roi de Marien, & la ré-
 ception que ce Prince lui fait. L'Amiral re-
 çoit des avis de la Pinta. Il laisse trente-
 huit Hommes dans Puerto Real. Il part pour
 l'Espagne. Il découvre toute la Côte du Nord.
 La Pinta rejoint l'Amiral. Suite de la dé-
 couverte de la Côte de l'Isle. Ce qui se pas-
 sa

DES SOMMAIRES. XIX

sa dans la Baye de Samana. L'Amiral fait route pour l'Espagne, & il essaye une grande Tempête. Ce qui lui arrive aux Açores & en Portugal. Honneurs qu'il reçoit du Roi de Portugal. Son arrivée en Espagne. La Pinta arrive en même-temps que lui, après en avoir été séparé par la première Tempête. Réception qu'on lui fait à Palos. Pourquoi l'Amérique porte le nom d'Inde Occidentale. Colomb se rend à Barcelone; honneurs qu'il reçoit sur la route. Son entrée à Barcelone. Son Audience du Roi & de la Reine. Nouveaux honneurs qu'il reçoit. Ligne de Démarcation. Les Privilèges de l'Amiral sont confirmés. Baptême des premiers Indiens. On fait un grand Armement pour les Indes. Départ de la Flotte. Découverte de plusieurs des petites Antilles. La Dominique, la Desseada, Marie Galante, la Guadeloupe, Montserrat, Antigua, Saint Christophle. Colomb trouve sa Colonie ruinée & tous ses gens morts. Discours du Frere de Goacanaric à l'Amiral. Conduite de Colomb à l'égard du Roi de Marien. Il lui rend visite. Il bâtit une Ville sous le nom d'Isabelle. Il envoie visiter les Mines de Cibao. Caractere d'Ojeda. Description de Cibao. Conspiration découverte & punie. L'Amiral va lui-même à Cibao. Il y bâtit une Forteresse. Mutinerie dans Isabelle. L'Amiral part pour de nouvelles Découvertes. Son retour à Isabelle,

où

Equipages.
n. Propo-
Indices de
emier. Il
Colomb des-
Isle Gua-
Castille.
es & des
tyti. Une
arrive à

D.
nommée
e défient
iliarisent
la Dé-
rise con-
Marien
ivent de
L'A-
Puerto
la ré-
Amiral re-
trente-
rs pour
Nord.
la dé-
se pas-
sa

où il trouve son Frere D. Barthélemy. Les Gens de Guerre se comportent mal, & ce qui en arrive. Belle action, & mauvaise conduite de D. Pedro Margarit. Il repasse en Espagne, & y fait de grandes plaintes contre les Colomb. L'Amiral fait son Frere Adélançade. Stratagème d'Ojeda, pour se saisir de la personne de Caonabo. Fierté du Cacique, prisonnier, & sa mort. L'Amiral reçoit du secours d'Espagne. Il marche contre une nombreuse Armée d'Indiens, & la met en déroute. Mort de Goacanaris. Tribut imposé à toute l'Isle. Désespoir des Indiens, & les suites qu'il ont. Le Roi & la Reine envoient un Commissaire dans les Indes. Conduite de ce Commissaire. Toute la Colonie se déclare contre les Colomb. Conduite de l'Amiral à cette occasion. Il se dispose à passer en Espagne. Découverte des Mines de Saint Christophle. Départ de l'Amiral pour l'Espagne. Ce qui lui arrive à la Guadeloupe. Son arrivée en Espagne. Sa réception à la Cour. Reglement pour l'Establissement des Indes, tant pour le spirituel que le temporel. Avis pernicieux de Colomb pour peupler les Indes. Les seuls Sujets de la Couronne de Castille ont droit d'aller aux Indes. L'Armement ordonné pour le troisième Voyage de Colomb se fait lentement. L'Amiral ordonne de placer ailleurs la Colonie d'Isabelle. Avanture d'un jeune Espagnol avec une Dame

DES SOMMAIRES. XXI

Dame Indienne. Fondation de San-Domingo. Voyage de l'Adelantade à Xaragna. Limites de ce Royaume. Réception des Espagnols à Xaragna. Behechio se soumet au Tribut. Révolte de Guarionex. Prise de ce Cacique. L'Adelantade va recevoir le premier Tribut du Roi de Xaragna.

LIVRE TROISIÈME.

Révolte de l'Alcaïde Major. Il fait soulever les Indiens. Entreprises de ce Rebelle. Progrès de la Révolte. Entrevue de Roldan avec D. Barthélemi sans succès. Celui-ci reçoit du secours d'Espagne. Fuite de Guarionex. L'Adelantade marche contre lui, & fait la guerre aux Ciguayos, chez qui il s'étoit retiré. Les Indiens sont défaits. Prise de Mayobanex. Belle action d'un Seigneur Indien. Supplice de Mayobanex. Ce qui avoit si fort retardé le troisième Voyage de l'Amiral. Il part d'Espagne. Il fait un grand détour, & pourquoi. Il découvre l'Isle de la Trinité. Il apperçoit la Terre Ferme sans la reconnoître pour telle. Froid extraordinaire que les Espagnols ressentent sous la Zone Torride. Imaginations de Colomb. Découverte de la Pêche des Perles. Il arrive à San-Domingo. Progrès de la Révolte de l'Alcaïde Major. L'Alcaïde Major débau-
che

che plusieurs Espagnols nouvellement débarqués. L'Amiral essaye de les gagner. Négociation de Ballester avec Roldan, sans fruit. L'Amiral entre en défiance de Carvajal. Il ne laisse pas de se servir de lui pour négocier avec Roldan. Lettre de l'Amiral à Roldan. Quel en fut le succès. Embarras de l'Amiral. Déclaration de l'Amiral, portant amnistie pour les Rebelles. Il écrit aux Rois Catholiques toute la suite de cette affaire. Roldan écrit de son côté, & trouve de l'appui à la Cour. Entrevüe de Roldan avec l'Amiral, sans fruit. Carvajal conclut un accommodement avec les Rebelles. Nouveaux incidens qui le rompent. Nouvel accord conclu & executé. L'Amiral balance s'il n'ira pas en Espagne. Il rend compte aux Rois Catholiques de tout ce qui regarde les Séditieux. Origine des Départemens des Indiens. Ojeda & Amerique Vespuce. partent pour les Indes. Infidélité d'Americ Vespuce. Succès de ce Voyage. Conduite d'Ojeda avec l'Amiral. Mouvement à Grenade contre les Colombes. La Reine s'irrite contre l'Amiral, & le dépose de la Vice-Royauté. Prétexte qu'on prend pour le rappeler. François de Bouadilla envoyé Gouverneur Général dans les Indes. Son arrivée à San-Domingo. Il force la Citadelle. Conduite de Colomb à cette nouvelle. Il se met à la discretion de Bouadilla, qui lui fait mettre les fers aux pieds,

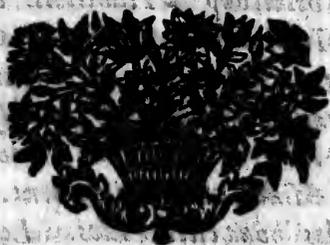
DES SOMMAIRES. XXIII

pieds, aussi bien qu'à son Frere D. Diegue. Il engage son Frere D. Barthelemi à se rendre Prisonnier. Conduite irréguliere du Commandeur. Chefs d'accusation contre les Prisonniers. Les Réponses de l'Amiral. Bovadilla se résout à l'envoyer en Espagne. L'Amiral arrive en Espagne. Réception de l'Amiral à la Cour. Audience particuliere obtenue de la Reine par l'Amiral, & ce qui s'y passe. Nouvelle proposition de l'Amiral à la Reine. Conduite de Bovadilla dans son Gouvernement. Il rend les Insulaires esclaves. Grain d'Or extraordinaire. Bovadilla révoqué, Ovando envoyé à sa place; son caractère. On change beaucoup d'Habitans de l'Isle Espagnole. Instructions données à Ovando. Attention de la Cour pour la conversion des Indiens. Ovando arrive à l'Isle Espagnole. Sa conduite à l'égard de tout le monde. Le travail des Mines cesse entierement. Reglement pour les nouvelles Villes. Lettres de Ferdinand à l'Amiral. Il part de Cadix. Il n'est pas reçu à l'Isle Espagnole, & pourquoi. Naufrage de la Flotte. Le plus petit Navire, où étoit tout le bien de l'Amiral, se sauve. Découverte de Rodrigue de Bastidas dans le Continent. Second Voyage d'Americ Vespuce avec Ojeda. La Ville de San-Domingo renversée par l'Ouragan. On oblige les Indiens à travailler aux Mines en les payant.

XXIV TABLE DES SOMM.

payant. Ovando songe à établir Puerto de Plata. Action cruelle d'un Espagnol. La Province de Higüey prend les armes. Belle action d'un Indien, qui se bat contre deux Espagnols. Les Indiens sont défaits, & on leur donne la Paix. San-Domingo rebâti dans une situation moins avantageuse. Situation de cette Ville. Son Port. Qualités de son Terroir, & de son Climat. Maladies auxquelles on y est sujet. Mines dans la Ville; Pluyes abondantes.

Fin de la Table des Sommaires du Tome I.



HIS-

MM:

*ir Puerro de
pagnol. La
armes. Belle
contre deux
airs, & au
mingo rebati
euse. Sirna-
Qualités de
Maladies
dans la Vil-*

u Tome I.

HIS-

20 20

Lina

20

20

20

Lia

28



ECHELLE

0 10 20 30 40 50 60 70 80 90 100 110 120

Lignes Françaises de 12 au Degré

0 20 30 40 50 60 70 80 90 100

Lignes Marines de 20 au Degré

0 20 30 40 50 60 70 80

Lignes Espagnoles de 17 1/2 au Degré

CARTE DES ISLES DE L'AMERIQUE DU ET DE PLUSIEURS PAYS DE TERRE FERME

situés au devant de ces Isles
& autour du Golfe de Mexique

DRESSÉE Sur un grand nombre de Cartes particulières
sur les instructions des Navigateurs et Voyageurs
sur les récits des Historiens Espagnols
qui fournissent des détails qu'on n'a point fait entrer dans les Cartes.
Elle est réduite sous la Projection la plus favorable.
Et se conforme aux observations Astronomiques de Longitude
de la Marinique, St. Domingue, la Jamaïque, Carthagène, et la Louisiane.

PAR LE S^r ANVILLE
Geographe Ord.^r du Roi.
mars 1731.





HISTOIRE

D E

L'ISLE ESPAGNOLE

O U D E

S. DOMINGUE.

PREMIERE PARTIE.



LIVRE PREMIER.

 **D**ANS cette partie de la mer du Nord qui est renfermée entre les 8. & les 28. degrés d'élevation de Pole, & s'étend en longitude depuis les 293. jusqu'aux 316. degrés, on trouve une quantité prodigieuse d'Isles de toutes grandeurs qui portent communément le nom d'Antilles, & forment le plus nombreux Archipel, que nous connoissons dans l'Océan. On les divise quelquefois en grandes & petites Antilles : le nombre des grandes se réduit à cinq, qui sont, la Trinité, S. Jean

Division des Antilles.

Tom. I. A de

de Portoric, l'Espagnole, ou S. Domingue, Cuba, & la Jamaïque. Celui des petites est infini. Les vents, qui dans ces mers souffent presque toujours de la partie de l'Est, ont donné lieu à une autre division, qui est beaucoup plus en usage, sur tout parmi les Espagnols, quoiqu'on ne soit pas bien d'accord sur le partage. Selon cette division, les Isles, qui sont plus à l'Orient, se nomment les Isles du vent, & les autres, les Isles de dessous le vent. Ou pour me servir des termes Castillans à l'exemple de tous nos anciens Auteurs; celles-ci sont les Isles de *Sotto vento*, & les autres, les Isles de *Barlo vento*. Quelques anciennes Cartes ne comprennent sous le nom des premières que celles, dont est composée une chaîne de petites Isles qui sont fort près de la terre ferme entre l'embouchure du grand fleuve Orenoque, & l'entrée du lac Maracaïbo, & du nombre desquelles sont Cubagua, autrefois l'Isle des Perles, & Curaçao ou Coraçol; mais aujourd'hui il paroît que les Isles de *Sotto vento* commencent à l'Isle de Sainte Croix, & que toutes celles, qui sont à son Midi, passent sous le nom de *Barlo vento*. On auroit, ce semble, été mieux fondé à diviser les Antilles suivant le caractère de leurs habitans naturels, dont les uns étoient les Caraïbes, ou Cannibales, peuple féroce & anthropophage; & les autres, qui n'avoient point de nom particulier, étoient extrêmement doux & pacifiques, & avoient en horreur l'usage de manger la chair humaine. Cette différence partageoit naturellement ce grand Archipel en deux portions assés égales; mais la chose

ne

ne merite pas qu'on s'y arrête plus longtemps.

Le nom d'Antille, que j'ai dit être general à toutes ces Isles, a exercé plus d'un Ecrivain, & donné lieu à bien des fables. Le Ministre Rochefort le fait venir de la particule Grecque *anti*, le P. du Tertre de la Latine *ante*. Comme qui diroit, selon le premier, Isles opposées au Continent, & selon le second, Isles, qu'on rencontre avant que d'arriver à la terre ferme. Antoine Herrera, un des plus exacts & des plus judicieux Ecrivains, qui ayent parlé du nouveau Monde, croit avec plus de fondement que ce nom a été donné aux premieres Isles, qu'on a découvertes dans l'Amérique, à cause d'une Isle imaginaire, qui se trouvoit marquée sur d'anciennes Cartes sous ce même nom, & qui le devoit peut-être à la fameuse Thulé des Poëtes. Les Géographes Portugais plaçoient l'Antille environ à deux cens lieues des Açores vers l'Occident, & ils l'appelloient encore l'Isle des sept villes. Ce qu'il y a eu de plus facheux, c'est qu'un assés grand nombre de particuliers de cette Nation, & peut-être aussi quelques Castillans se sont ruinés, ou ont péri en cherchant cette Isle. Ce qui les engageoit dans cette recherche étoit une vieille tradition populaire, que dans le tems de l'invasion des Espagnes par les Maures sept Evêques s'étoient embarqués avec quantité de Chrétiens pour finir la persécution des Mahometans, & qu'après avoir long-têms erré au gré des ondes & des vents, ils avoient pris terre dans un port de l'Antille, qu'ils s'y étoient établis, après avoir mis le

Origine
d
nom

feu à leurs navires, & que chaque Evêque y avoit bâti une ville. Des Auteurs Portugais ajoutent que vers le milieu du quinziesme siecle, dans le tems que l'Infant D. Henri Comte de Viseo mettoit toute sa Nation en mouvement pour chercher un nouveau chemin aux Indes, un navire de Portugal fut jetté par la tempête sur les côtes de l'Antille, que le Comte de Viseo l'ayant su, voulut y renvoyer le Pilote, mais que celui-ci n'osant entreprendre un si long voyage, d'autant plus qu'il n'avoit pas observé fort exactement la route qu'il avoit tenuë à son retour en Portugal, & craignant qu'on ne le fit embarquer malgré lui, sortit du Royaume. Cependant quelque fabuleux que ces récits ayent paru à Herrera, cet Auteur n'a pas laissé de croire, & il a cru sans doute avec fondement, que le nom de l'Antille imaginaire avoit été donné aux Isles, que Christophle Colomb découvrit; par la raison qu'elles se trouvoient situées à peu près au même endroit, où celle-là avoit été placée par les Géographes.

Isle Espagnole
& ses differens
noms.

Quoi qu'il en soit, parmi toutes les Antilles une seule attira d'abord, & fixa même assés long tems presque toute l'attention des Espagnols, & c'est celle, dont j'ai entrepris d'écrire l'histoire. Elle n'est pas la plus grande, mais elle est sans contredit la plus riche de toutes: nulle autre ne pouvoit mettre les premiers Conquerans de l'Amérique en état de s'établir solidement au delà des mers, & l'on peut dire qu'elle a enfanté toutes les Colonies Espagnoles du nouveau Monde. Ses premiers habitans la nommoient *Quisqueia* & *Haïti*.

DE S. DOMINGUE, Liv. I.

Haiti. Le premier de ces deux noms signifie une grande terre, & le second, une terre montagneuse, mais elle a perdu l'un & l'autre en changeant de maîtres. Si l'on en croit Dom Pierre Martyr d'Anglerie, cette Isle fut d'abord peuplée par des Sauvages venus de la Martinique, autrement dite *Matimino*, lesquels surpris de sa grandeur, crurent que c'étoit la plus grande terre du monde, & la nommerent *Quisqueia*, du mot *Quisquey*, qui en leur langue signifioit, *Tout*: puis ayant aperçu de longues chaînes de montagnes, qui occupent presque tout le milieu de l'Isle, & dont plusieurs la traversent d'un bout à l'autre, ils l'appellerent *Haiti*, c'est-à-dire, pays rude & montueux. Enfin comme parmi ces montagnes ils en eurent vû d'assés semblables à celles de leur Isle, dont le nom dans leur langue naturelle, étoit *Cipangi*, ils lui donnerent celui de *Cipanga*. Mais je crois devoir avertir ici, que j'ai trouvé quelquefois Pierre Martyr d'Anglerie peu exact dans ce qu'il a écrit du nouveau Monde. Son Histoire n'est qu'une suite de Lettres qu'il écrivoit sur les premiers bruits, qui couroient à la Cour d'Espagne, où il étoit dans le tems des découvertes de Christophle Colomb.

Au reste il est surprenant qu'on soit encore aujourd'hui si peu d'accord sur la situation d'une Isle, que toutes les Nations de l'Europe ont fréquentée depuis deux siècles plus qu'aucune autre de l'Amérique. Un Missionaire, qui y travaille depuis vingt-cinq ans, & qui a eu un très-grand soin d'observer toutes les Eclipses, prétend avoir toujours constamment trouvé 4 heures 43' & 51" de différence entre le Meridien de l'Observatoire de Paris & celui du

Sa situation & son étendue.

Le P. Pierre Boutin, Jésuite.

Evêque y
Portugais
zième sic-
D. Henri
Nation en
veau che-
rtugal fut
l'Antille,
voulut y
ci n'osant
d'autant
actement
retour en
le fit em-
me. Ce-
cits ayent
s laissé de
ec fonde-
ginaire a-
christophle
qu'elles se
même en-
ar les Géo-
es Antilles
ême assés
des Espa-
repris d'é-
plus gran-
plus riche
mettre les
e en état
mers, &
es les Co-
nde. Ses
isqueia &
Haiti.

Cap François, d'où il s'ensuivroit que ce Port est au 308°. degré de longitude. D'un autre côté suivant l'observation, que le P. Feuillée a faite à la Caye S. Louis des Satellites de Jupiter, ce Port est au 304. degré, & la différence de longitude entre la Caye S. Louis & le Cap François n'est, selon M. Frezier, que d'un degré & environ 55. minutes. Pour ce qui regarde la latitude, il paroît certain que la pointe de S. Louis auprès du Port de Paix, qui est l'endroit de l'Isle le plus Septentrional, est par les 20. degrés deux ou trois minutes d'élevation de Pole, sur quoi il faut réformer les Cartes Hollandoises, dont l'erreur en ce point a été cause de plusieurs naufrages sur le Mouchoir quarré, écueil, dont nous parlerons bientôt. Quant à son étendue, sa longueur est d'environ 160. lieuës du Levant au Couchant; sa largeur moyenne du Nord au Sud est estimée de trente, & elle en a environ 350. de circuit; ceux qui lui en donnent 600. font le tour des anses.

Ses en-
vixons.

La situation de cette Isle par raport aux autres Antilles ne pouvoit être plus avantageuse, elle en est presque environnée, & l'on diroit qu'elle a été placée au centre de ce grand Archipel pour lui donner la loi. Les trois autres grandes Antilles de *Sottoventa* paroissent sur tout disposées de maniere à faire sentir sa supériorité, & leur dépendance; car elle a comme trois pointes avancées, à chacune desquelles répond une de ces trois Isles. Le Cap Tiburon, qui la termine au Sud-Ouest, n'est qu'à 30. lieuës de la Jamaïque: entre celui de l'Espade, qui est sa pointe Orientale, & Portoric, il n'y en a que 18. & 12. seulement du Cap
ou

ou Mole S. Nicolas, qui regarde le Nord-Ouest, à l'Isle de Cuba. Outre cela on trouve autour de l'Espagnole plusieurs petites Isles, qui en sont comme des annexes, & dont elle peut encore tirer de grands avantages. Les plus considerables sont la Saona, la Beata, Sainte Catherine, Altavela, l'Isle Avache, la Gonave & la Tortuë; sans compter la Navazza & la Mona, dont la premiere est à dix lieues du Cap Tiburon vers la Jamaïque, & la seconde à moitié chemin du Cap de l'Espagne à l'Isle de Portoric.

Mais la nature n'a pas moins pourvû à la sûreté de notre Isle, qu'à sa dignité & à sa commodité. On voit tout autour quantité de rochers qui en rendent l'abord assés difficile; la bande du Nord est sur tout bordée d'écueils & de petites Isles fort basses, entre lesquelles il n'y auroit pas de prudence à s'engager, avant que de les avoir bien connus. On a cru longtemps que celui de ces écueils, que les Espagnols nomment *Abrojo*, & les François le Mouchoir quarré, étoit le plus reculé de tous à l'Orient; mais aux dépens d'un assés grand nombre de navires, on a reconnu qu'il y avoit encore d'autres brifans au Sud-Est, ce qui joint aux observations sur lesquelles on a reculé l'Isle de 20. minutes vers le Sud, en a rendu l'atterrage beaucoup plus sûr. A l'Ouest du Mouchoir quarré, & presque sur la même ligne sont tout de suite plusieurs groupes de petites Isles assés basses, entre lesquelles il n'y a de passage que pour des chaloupes, & quelquefois même pour des canots. Les unes sont nommées Isles Turques, & les autres sont connus sous le nom de Caiques. Mais elles ne sont

pas toutes aussi inhabitables, qu'on le croit communément, & il y en a même dont les côtes sont fort saines, du moins en quelques endroits. J'en ai rangé une tout un jour de fort près sur un navire de 400. tonneaux, & elle me parut avoir en plusieurs endroits des terres assez élevées, & d'une bonne nature. Les Isles Turques, qui sont les plus Orientales, portent encore le nom d'*Amanas*, & elles ont des salines naturelles, dont les Anglois de la Bermude & de la Jamaïque tirent un grand profit.

Observations sur les côtes de l'Isle Espagnole & sur les mers.

Les Lucayes sont après les Caiques, & il n'y a entre les unes & les autres, qu'un débouquement assez étroit. C'est le passage de tous les navires, qui sortent du Cap François pour retourner en France. Les plus Occidentales des Lucayes ne sont séparées de la Floride, que par un canal, qui n'a nulle part plus de 20. lieues de largeur, & auquel l'Isle de *Bahama* la dernière de toutes a donné son nom. Ces Isles sont aujourd'hui inhabitées, si l'on en excepte celle de la Providence, où les Anglois ont un assez petit établissement. La plupart même n'ont jamais eu d'habitans fixes, & sont peu fertiles; mais on y voit une quantité prodigieuse de gibier à plumes, leurs côtes sont aussi beaucoup plus poissonneuses que celles des grandes Isles, celles de la nôtre sur tout, le sont très-peu, si ce n'est aux embouchures des rivières, & par tout où monte la marée, c'est-à-dire, l'espace d'un quart de lieue au plus. Sur quoi il est bon d'observer en passant que le flux ne monte jamais en aucun endroit des Antilles plus haut de trois pieds.

De la Baie.

A juger du climat de cette Isle par sa situation,

tion, on pourroit croire que les chaleurs y sont excessives pendant les six mois de l'année, que le Soleil demeure entre la ligne équinoctiale & notre Tropicque; & cela seroit sans doute, sans un vent d'Orient, que l'on appelle Brise; apparemment parce qu'il brise les rayons perpendiculaires du Soleil, & en ralentit la grande ardeur. On le nomme aussi vent Alisé du vieux mot François *Alis*, qui vouloit dire, uni. Effectivement il n'est point de vent plus égal, ni qui souffle plus uniment que celui-là. Cette étymologie est si naturelle, qu'il est étonnant qu'on ne s'en soit point encore avisé. Mais de tous ceux, qui ont entrepris d'expliquer la nature de ce vent, personne à mon avis n'a mieux rencontré que le P. Joseph de Acoſta Jéfuite dans son Histoire naturelle & morale des Indes. Cet Auteur commence par observer qu'un effet permanent, universel & qui n'est point accidentel, doit avoir une cause, qui soit permanente, universelle, & naturelle. Or, ajoute-t-il, la Brise regne toujours dans la Zone torride, aux endroits, où la mer est assez large; pour donner aux vents la liberté de souffler: voilà un effet permanent, universel, & qui n'est point accidentel; il a donc une cause permanente, universelle, & qui lui est propre; cette cause n'est autre, selon lui, que le mouvement diurne, qui agit les Globes célestes d'Orient en Occident; & ce mouvement il l'attribue au premier mobile; mais il ne faut pas incider sur ce sentiment, qui ne fait rien au fonds du système, que cet Auteur apuye sur ces deux principes.

Le premier, que le mouvement, dont il s'agit, passe jusqu'aux élémens, tandis qu'il ne

le croit
dont les
quelques
un jour de
eaux, &
troits des
e nature.
orientales,
elles ont
ois de la
un grand
es, & il
n débou-
e de tous
çois pour
cidentales
ride, que
s de 20.
Bahama
om. Ces
on en ex-
s Anglois
a plupart
, & sont
ntité pro-
côtes sont
celles des
tout, le
ures des
ée, c'est-
au plus.
ffant que
droit des
sa situa-
tion,

trouve pas une résistance capable de l'arrêter, telle qu'il la rencontre dans le Globe de la Terre. Il ne la trouve certainement pas dans la region supérieure de l'air, qui suit son impression, ce qui est démontré par les Cometes; à plus forte raison ne la trouve-t-il pas dans les élémens supérieurs, qui sont encore plus aisés à mouvoir. Le second principe du P. de Acofta est que ce mouvement diurne doit être plus rapide sous la ligne Equinoxiale, que par tout ailleurs, & s'affoiblir à mesure qu'il s'en éloigne, puisque son centre est directement sous cette ligne. Or tout cela est parfaitement conforme à l'expérience, & à la bonne Physique, y ayant, dans les opinions mêmes, qui ne mettent point la Terre au centre du Monde, une différence, qui n'est pas assés grande, pour former sur cela une difficulté considerable. Passé le Tropique ce mouvement de circulation n'est presque plus sensible dans la region de l'air, que nous habitons, & alors les vapeurs de la terre, que la Brise avoit entraînés avec elle, heurtant contre celles, que le Soleil attire sous des climats plus froids, & dont le seul mouvement sensible est celui, que leur donne cet Astre en les attirant, y trouvent une résistance, qui les refléchet, aussi bien que l'air, qui les entraîne, comme il arrive en mer, quand deux courans opposés se rencontrent & se choquent. Et voilà pourquoi entre les 26. & les 36. degrés de latitude les vents soufflent pour l'ordinaire de la partie de l'Ouest; moins régulièrement néanmoins que la Brise entre les Tropiques, parce qu'ils n'ont pas une cause aussi forte, ni qui leur soit aussi propre. Ils sont aussi bien plus sujets à devenir orageux,

par-

parce que sous ces climats l'air est beaucoup plus susceptible de tous les divers mouvemens, que peuvent produire les causes accidentelles. Ensuite plus on approche des Pôles, & moins il y a de regles certaines pour les vents; aussi voit-on qu'ils y sont très-variables, soit sur terre, soit sur mer. Il y a même des pays entre les Tropiques, où ces variations se font sentir; mais on en voit d'abord la raison, c'est que la mer y est moins libre, car il ne faut qu'une terre un peu haute, ou une chaîne de montagnes, pour replier la Brise sur elle-même & en faire un vent d'Ouest, ou bien la détourner vers le Nord, ou vers le Sud.

Il faut cependant convenir que si la Brise n'avoit point d'autre cause, que celle, dont je viens de parler, elle n'auroit pas autant de force, qu'elle en a: mais il n'y a point de doute qu'elle ne soit aidée par la chaleur du Soleil, qui venant à paroître sur l'horison, raréfie l'air & l'oblige de fluer vers l'Occident, où il en rencontre un, que la fraîcheur de la nuit a condensé. Et voilà en même tems de quoi répondre à ceux, qui objecteroient contre l'opinion du P. de Acosta la discontinuation d'un vent causé par un mouvement continuel & de soi toujours égal; car on leur dira, ce mouvement n'est pas assés sensible par lui-même pour produire ces fortes Brises, que nous sentons, & quand l'attraction du Soleil, qui le fortifioit, vient à cesser, il n'est pas en état de résister à plusieurs causes accidentelles, qui le détruisent. Les petites variations, qui s'y remarquent, comme par exemple, qu'il prend tantôt un peu du Nord, & tantôt un peu du Sud, s'expliqueront aisément par les principes,

que je viens de poser. Je reviens à notre Ile.

Le vent d'Orient ne se fait gueres sentir sur ses côtes, que vers les neuf ou dix heures du matin, parce que jusques-là l'air n'est pas suffisamment dilaté par la chaleur du Soleil, pour produire un mouvement sensible. Aussi les matinées y sont-elles fort pesantes, quand la Brise tarde un peu trop. Elle croît à mesure que le Soleil monte sur l'horison, & décroît à mesure qu'il descend: elle tombe enfin tout-à-fait avec lui, mais le long des terres seulement, & non en pleine mer. Or voici la raison de cette difference. Après le coucher du Soleil l'air de la mer se condense plutôt que celui de la terre, qui demeure plus long-têms rarifié à cause des exhalaisons chaudes, que la terre échauffée produit continuellement. D'où il arrive que l'air de terre refluë nécessairement sur celui de mer, & c'est ce qu'on appelle ordinairement vent de terre. Il se fait sentir la nuit, & continuë jusqu'à ce que l'air de la mer commençant à se rarefier par la chaleur du Soleil, refluë à son tour vers la terre, où l'air s'est enfin condensé par la fraîcheur de la nuit, ce qui forme un petit vent presque insensible, dont bien des gens ne s'apperçoivent pas, lequel souffle de la mer vers la terre une heure ou deux avant le lever de la Brise. La nature de ce vent ainsi developpée, on explique aisément tous ses effets. Par exemple, pourquoi dans l'Amérique il est plus fort en Été qu'en Hyver, & sous la Canicule, que sous toute autre Constellation. C'est qu'alors le Soleil agit avec plus de force sur l'air: en quoi l'on ne peut se lasser d'admirer la sagesse & la bonté du

du Créateur, d'avoir fait servir les plus grandes ardeurs du Soleil au rafraichissement de l'air dans les pays, où il en est plus embrasé.

Les pluies contribuent aussi beaucoup à temperer le climat de notre Isle. Elles y sont fréquentes, sur tout dans les plus grandes chaleurs, & l'on a observé que dans la plupart des pays renfermés sous la Zone torride, les pluies augmentent à mesure, que le Soleil avance vers le Zenith. Quelques personnes ont prétendu qu'il y a des semaines, pendant lesquelles il tombe autant de pouces cubiques de pluie dans la seule Isle, qui fait le sujet de cet Ouvrage, qu'il en tombe en toute une année à Paris, ce que M. Mariotte fait monter à 18: l'un portant l'autre. Mais ces pluies si abondantes en rafraichissant l'air causent une humidité, qui produit de facheux effets: La viande s'y conserve à peine 24. heures sans se corrompre; il y faut enterrer les morts peu d'heures après qu'ils ont expiré; la plupart des fruits mûrs se pourrissent, dès qu'ils sont cueillis, & ceux même, qu'on cueille avant leur maturité, ne durent pas long-têms sans se gâter; le pain, s'il n'est fait comme du biscuit, se moisit en deux ou trois jours; les vins ordinaires y tournent & s'aigrissent en peu de têmes; le fer s'y rouille du soir au matin; & l'on a bien de la peine à conserver le ris, le maiz, & les feves d'une année à l'autre pour les semer.

Une des choses qui surprend davantage dans cette Isle, c'est la variété de climats, qu'on y trouve, & rien ne fait mieux voir combien la nature & les qualités du terroir mettent de différence dans l'air. De deux cantons, qui se touchent, l'un est continuellement inondé de

Des
Pluies.

Differen-
ce des
climats
& ses
causes.

pluyes, & l'autre n'en a presque jamais. Les nuages s'arrêtent tout court au moment, qu'ils arrivent sur les confins; il s'en détache seulement quelquefois de petites vapeurs, qui répandent quelques gouttes de pluye; & se dissipent d'abord. Il est moins surprenant que cette différence se rencontre entre la côte du Nord & celle du Sud, quoique leurs distances soient en quelques endroits assés peu considerables. En effet, si tandis qu'à la fin de Novembre la côte du Sud, & même celle de l'Ouest souffrent de grandes sechéresses, celle du Nord est arrosée de pluyes continuelles, plus ou moins toutefois, selon que les pays Septentrionaux ont eu l'Hyver plus ou moins rude; c'est que les vents, qui ont porté dans ces climats éloignés du Soleil les frimats & les neiges, ne pouvant causer que des pluyes dans un climat plus chaud, s'y resolvent en eaux, & se déchargent d'abord, desorte qu'il n'y a ordinairement que les premieres terres, qui en profitent, & que les Isles du vent, dont la plus Septentrionale est au 17. degré, ne s'en ressentent presque point. Il est même rare que dans les autres elles aillent au delà des premieres montagnes. Il est vrai que le mois d'Avril passé, les terres, qui sont demeurées à sec pendant tout l'Hyver, sont inondées à leur tour, & tandis qu'à la côte du Nord il se passe cinq ou six semaines de suite, sans qu'il y tombe une goutte d'eau, partout ailleurs ce sont des déluges de pluyes accompagnées d'orages & de tonnerres. La cause de ceci est la Brise, qui souffle alors avec beaucoup de force, & chasse les nuées à mesure qu'elles se forment; car ces nuées ainsi chassées vont crever dans les montagnes. Par
la

la même raison: il y a des cantons, où il ne pleut presque jamais; la Brise y ayant un plus libre accès, il faut, pour qu'il y pleuve, que l'orage soit excessivement gros, & qu'il soit poussé par un vent d'Ouest, ou de Sud assez fort, pour faire céder celui d'Est. Il y a de ces vents de Sud extrêmement impetueux, mais ils ne durent point. Il paroît que ce sont des Brises réfléchies par des vents plus forts, qui les rencontrent sur mer.

Le tonnerre se fait rarement entendre depuis le mois de Novembre jusqu'en Avril, parce que le Soleil nē demeure pas alors assez long-tēms sur l'horison, pour enflammer les exhalaisons de la terre. Car quoi que l'élevation de cet Astre soit la plus grande à l'Equinoxe de Mars, qu'elle n'est à Paris au solstice d'Eté, les jours néanmoins y sont plus courts de 4 heures & davantage, & en tout tēms cet Astre tombant perpendiculairement pendant six mois, le crepuscule n'y fauroit être fort long. Les nuits ne sont pourtant jamais si noires, qu'on ne voye assez pour se conduire, à moins que le Ciel ne soit couvert; & il y a deux raisons de cela. L'une, que les Planettes étant plus élevées sur l'horison, envoient une plus grande quantité de rayons, & qu'elles y sont plus perpendiculaires. L'autre, que l'air y est plus pur & plus ferein, les vapeurs, dont il se charge, se resolvant plutôt en pluies & en rosées, que dans les pays froids. C'est encore par cette raison qu'il n'est point rare d'y voir des étoiles en plein midi vers le Zenith, & d'y lire des caracteres même assez menus à la clarté de la Lune, dont les rayons ont souvent assez de force pour produire des Arcs-en-ciel.

Causés de la fraîcheur & de la clarté des nuits.

Dès:

Des Ro-
sées &
des
Brouil-
lards.

Dès que les pluyes ont cessé dans un endroit, les rosées y deviennent très-abondantes, & l'on en voit d'abord la raison. Le Soleil élevant dans ce pays plus de vapeurs pendant le jour, que sous un climat plus froid, & les nuits plus longues y ayant plus de têmes pour les condenser, il faut qu'elles se déchargent enfin d'une maniere ou d'une autre; & sans cela toutes les plantes sécheroient sur pied. D'un autre côté les brouillards n'y sont pas si communs, ou sont plutôt dissipés, le Soleil par sa maniere de s'élever perpendiculairement acquérant bientôt assés de force pour les résoudre en rosées: aussi est-il rare qu'on passe un jour sans voir ce bel Astre. Par la même raison peu de personnes se plaignent du serain: il n'en est pas de même de la fraicheur de la nuit, à laquelle plusieurs attribuent une bonne partie de leurs maladies. Cette grande fraicheur se fait sur tout sentir, quand le têmes est calme, & le ciel pur, ce qui est très-ordinaire dans les Provinces Méditerranées. La plupart du têmes il n'y fait pas un soufle de vent le matin, les rosées y sont très-fortes, & les plaines en sont toutes blanches: quelques-uns ont même assuré qu'ils en ont vû de gelées. Il est au moins certain que le froid y est quelquefois assés picquant, & qu'on est obligé de s'approcher du feu, ou de chercher le Soleil. On en sera moins surpris, si on fait réflexion que ces plaines étant environnées de montagnes très-hautes, le Soleil s'y couche plutôt, & s'y leve plus tard qu'ailleurs; par conséquent les nuits y sont toujourns très-longues.

Differen-
ce des
Saisons.

Cependant de ce peu de conformité, qui se rencontre dans l'air entre les différentes parties d'une

d'une même Isle, il arrive que ses habitans ne conviennent point de ce qu'ils doivent appeller l'Hyver & l'Été. Ceux qui sont à l'Ouest & au Sud, & dans le milieu des terres, prennent pour l'Hyver le têmes des orages, c'est-à-dire, depuis Avril jusqu'en Novembre. On se conforme davantage à notre maniere de compter les saisons sur la côte du Nord, mais nulle part on ne connoît communément ni Printêms, ni Automne. Ceux pourtant, qui observent les choses de plus près, partagent ainsi l'année. L'Hyver, selon eux, commence au mois de Novembre, & finit en Février. Alors les nuits & les matinées sont fraîches & même un peu froides, les plantes reçoivent peu d'accroissement, & les herbes prennent peu de nourriture, quoi que ce soit le têmes des grandes pluyes. Cela cause souvent des mortalités parmi les bestiaux. Le Printêms suit, & dure jusqu'au mois de Mai: la nature semble renaître alors; les prairies sont revêtues d'une herbe nouvelle; la sève monte aux arbres; les plantes sont parées de leurs fleurs, & l'air en est tout embaumé. La sécheresse, qui suit, & fait disparaître tous ces agrémens, ne représente que trop bien l'Été, car c'est un Été de la Zone torride. Il dure jusqu'à la fin d'Août. Enfin les orages, qui après quelque interruption recommencent de nouveau à fondre sur ces quartiers, depuis le décours de la Lune d'Août jusqu'au mois de Novembre, mettent assés de ressemblance entre cette saison & notre Automne.

De tout ce que je viens de dire il résulte qu'il faut être bien fort & bien sage, ou être naturalisé à ce climat, pour y vivre longtêms.

Incommodités du climat de notre Isle.

Aussi

Aussi voit-on peu d'Europeans , qui au bout de quelques années de séjour dans notre Isle ne s'aperçoivent d'une grande diminution de leurs forces. La chaleur mine insensiblement par sa continuation les corps les plus robustes , qui n'y sont pas accoutumés , & y détruit peu-à-peu ce que les Medecins appellent l'humide radical , n'y ayant point d'Hyver pendant lequel la nature puisse réparer ses forces perduës par une violente transpiration. Delà vient que toute la vivacité de la couleur du visage se ternit , qu'on sent dans l'estomach une grande diminution de la chaleur naturelle ; que le sang , qu'on se fait tirer , même par précaution , est tout livide ; qu'une saignée faite indiscrettement suffit pour causer une hydropisie ; que quand on est échauffé , on n'a point cette avidité , que nous sentons pour les rafraichissemens , qu'au contraire on recherche avec empressement tout ce qui échauffe ; qu'on y vieillit de bonne heure ; & que les enfans nés de parens , qui sont venus d'Europe , y sont moins formés , moins forts , & qu'il en meurt beaucoup. Mais tout cela vient aussi en partie du peu de soin qu'on a de se ménager , & de l'excès , soit de la débauche , soit du travail : d'ailleurs à mesure que les Creols s'éloignent de leur origine Européane , on les voit beaucoup moins sujets à ces inconveniens. Les anciens Insulaires se portoient tort bien , & vivoient long-têms ; les Negres y sont forts , & jouissent d'une santé inaltérable , aussi bien que les Espagnols , qui y sont établis depuis deux siècles : il n'est point rare d'en voir , qui vivent jusqu'à 120. ans. Enfin , si l'on y vieillit plutôt qu'ailleurs , on y demeure plus long-têms vieux sans ressentir les

les incommodités de l'extrême vieillesse.

J'ai dit que la différence des climats, qu'on éprouve dans notre Isle venoit, du moins en partie, de la diversité de son terroir, il s'y en voit effectivement de toutes les sortes & de toutes les couleurs. Celui, dont on fait plus de cas, est d'un noir tanné & mêlé d'un peu de sable, qui sert à le rendre léger, mouvant & poreux, mais il n'en est point, ou il en est peu, dont on ne puisse tirer quelque avantage. La moitié de l'Isle est en montagnes, mais la plupart se peuvent cultiver jusqu'à la cime, il n'y en a de steriles, que quelques-unes, qui sont escarpées, & d'une hauteur extraordinaire, comme celles qu'on trouve vers le Cap Tiburon, d'où l'on découvre celles de Sainte-Marthe, qui en sont éloignées de 180. lieues. Il y en a sur les côtes qui servent de digue aux fureurs de la mer, & malheur aux navires, qu'un coup de vent jetteroit sur ces côtes sans rivage, où l'on ne voit que des rocs tourcilleux, qui s'élevent tout droit, & que pour cette raison on appelle côtes de fer. Telle est en particulier celle, dont l'extrémité Orientale aboutit au Cap François, qui en a pris son nom, & l'Occidentale, au Port de l'Acul.

Dans quelques endroits, dès qu'on a creusé quelques pieds on trouve le tuf, en d'autres l'argile, ou la terre glaise, ou de la terre à pot, ou enfin un lit de sable; mais souvent aussi la bonne terre à beaucoup de profondeur; & ce qui surprendra peut-être d'abord, c'est que ce dernier terrain est souvent le plus dégarni d'arbres. Il y a pourtant une raison sensible de cela: c'est la secheresse, laquelle dure trois ou quatre mois de suite dans les trois quarts de l'Isle,

De la
différence
des
terroirs.

De la
maniere
dont les
arbres
jettent
leurs racines.

l'Isle, & empêche ces terres de pouvoir fournir aux arbres un suc suffisant pour les nourrir ; au lieu que dans les autres les pluyes & les rosées étant arrêtées par les fonds durs, dont j'ai parlé, entretiennent le peu de bonne terre, qui les couvre dans l'humidité nécessaire pour cette production. Les habitans habiles ne laissent pourtant pas de préférer toujours les terres les plus profondes aux autres, par la raison qu'elles ne sont pas sitôt épuisées. Au reste, qu'on ne conclue point de ce que je viens de dire du peu de profondeur de la plupart des terres de ce pays, qu'elles ne peuvent porter que des arbres fort petits : elles en portent des plus hauts & des plus forts, & c'est ici une des merveilles de nostre Isle. Car les racines des arbres, quelques qu'ils soient, n'y sont jamais enfoncées plus de deux pieds en terre, & la plupart ne vont pas même à beaucoup près à cette profondeur, mais elles s'étendent en superficie plus ou moins, suivant le poids qu'elles ont à soutenir : il faut excepter le Cassier, qui pousse ses racines à peu près comme nos arbres font en Europe, mais il est venu d'ailleurs. On prétend que Christophle Colomb entretenant un jour la Reine Isabelle de Castille de plusieurs particularités des pays, qu'il avoit découverts, cette Princesse n'eut pas plutôt entendu ce qui regardoit l'article, dont nous venons de parler, qu'elle lui dit d'un air chagrin : „ J'ai grand-
„ peur qu'il n'en soit des hommes, qui naî-
„ tront dans ce pays-là, comme des arbres, &
„ qu'ils ne manquent de solidité, de constan-
„ ce, & de sincérité”. Mais Colomb auroit pu lui répondre que les arbres regagnoient par l'étendue horizontale, ou par le nombre de leurs

leurs racines, ce qu'ils perdoient en profondeur, & qu'aparemment il y auroit aussi pour les habitans de l'Isle un équivalent, qui les dédommageroit d'un côté de ce dont ils manqueroient de l'autre.

L'arbre, dont les racines s'étendent plus loin, est le Figuier. Il les pousse au delà de 70. pieds. Les Palmiers au contraire les ont fort courtes, mais en récompense elles sont en si grand nombre, qu'encore que cet arbre ait ordinairement plus de 100. pieds de haut, il n'en est pas plus sujet que les autres à être abatu par les vents. Au reste si ce peu de profondeur des racines n'avoit lieu que dans les endroits, où l'on rencontre d'abord le tuf, ou le roc, ou d'autres obstacles semblables, on pourroit se persuader que c'en est là l'unique raison: mais c'est la même chose partout. Il faut donc en chercher une autre cause, & je la trouve dans ce que j'ai dit de l'extrême sécheresse de la terre, au-delà d'une certaine profondeur, où les pluyes les plus continuelles ne pénètrent pas suffisamment, le Soleil ne leur en donnant point le tèm. Ainsi les arbres, qui ont besoin d'humidité, & qui n'en trouvent qu'à la superficie, où elle manque rarement, n'en recut-elle que des rosées, qui sont toujours très-abondantes, font prendre à leurs racines le cours horizontal, au lieu du perpendiculaire; mais pour l'ordinaire ces terrains, ainsi que je l'ai déjà remarqué, ne sont pas les mieux boisés.

Notre Isle est arrosée d'un nombre prodigieux de rivieres, mais la plupart ne sont que des torrens & des ruisseaux, dont plusieurs sont extrêmement rapides. Les eaux en sont partout

Des Ri-
vieres.

tout fort saines & même salutaires, mais si vi-
 ves & si fraîches, qu'il n'en faut boire qu'avec
 discretion, & qu'il est dangereux de s'y bai-
 gner. On assure qu'il y en a environ une quin-
 zaine, qui ne sont pas moins larges, que la
 Charente l'est à Rochefort; & dans ce nom-
 bre les six principales ne sont pas comprises.
 Ces six sont l'*Ozama*, dont l'embouchure for-
 me le Port de *San Domingo*; la *Neyva*, qui
 n'a de considerable que la quantité de bouches,
 par où elle se décharge dans la Mer, & qui a
 même cela d'incommode, qu'elle change sou-
 vent de lit; le *Macoris*, qui est le plus navi-
 guable de tous les fleuves de l'Isle, & le plus
 poissonneux, mais qui ne vient pas de fort loin.
 L'*Yaque*, ou riviere de *Monte Cristo*, à la
 source duquel on a trouvé une belle mine d'or,
 & qui charie partout des grains de ce précieux
 metal avec son sable. L'*Tuna*, qui est extrê-
 mement rapide, & à la source duquel il y a une
 très-abondante mine de cuivre; & l'*Hattiboni-*
te, vulgairement *Artibonite*, qui est la plus
 longue & la plus large de toutes. De ces six
 rivieres, les trois premieres ont leur décharge
 au Sud, les deux suivantes au Nord & la der-
 niere à l'Ouest.

* Ce mot
 paroît Es-
 pagnol &
 semble ve-
 nir de Ha-
 to Bude-
 no ou Ha-
 to Bonico.

Des Lacs. Les anciens Auteurs nous ont parlé de deux
 Du Lac Lacs, que je ne dois pas oublier ici. L'un est
 Xaragua, connu dans leurs ouvrages sous le nom de Lac
 de l'E- de Xaragua, & il n'est pas aisé d'accorder ce
 tang du qu'ils en disent avec celles de nos Cartes &
 Cui-de- nos Relations modernes, qui ont été faites avec
 Sac, & plus de soin. Oviedo; qui l'a visité en 1515.
 de l'E- Selon O- assure qu'il a 18. lieues de long, qu'en quel-
 tang salé. viedo & ques endroits il en a trois de large, en d'autres
 Selon O- deux seulement, & quelquefois moins d'une;
 viedo & qu'il
 divers
 Auteurs, qui pa-

qu'il reçoit plusieurs rivières, & que partout, roissent
 excepté à la décharge de ces rivières, il est sa- lui être
 lé comme la Mer, avec laquelle on ne sauroit contrai-
 res.
 douter qu'il ne communique; qu'on y pêche
 de toutes sortes de poissons de Mer, à l'excepti-
 on des Baleines, & de quelques autres de la
 première grandeur; qu'on y trouve surtout
 quantité de Turbots & de Requins, & que
 les poissons de rivière n'y manquent point.
 D'un autre côté le P. le Pers dit qu'un Isthme
 assez long le sépare en deux parties inégales, &
 D. Pierre Martyr d'Anglerie semble parler de
 deux Lacs au lieu d'un.

M. Butet aujourd'hui Lieutenant de Roi, &
 Commandant à Bayaha, dans un Journal, qui
 m'est tombé entre les mains, & qui, outre le
 plan de San-Domingo, m'a fourni une notice
 très-exacte de l'état présent de la Colonie Espa-
 gnole de Saint Domingue, qu'il a toute par-
 courue en 1716. & en 1717. M. Butet, dis-
 je, éclaircit ce point de Géographie d'une ma-
 nière, qui fait voir que D. Pierre Martyr d'An-
 glerie & le P. le Pers, quoi qu'ils n'aient point
 été sur les lieux, ont parlé de ce Lac plus cor-
 rectement qu'Oviedo, qui n'en a écrit qu'a-
 près l'avoir vû. Suivant ce Journal, le Cul-
 de-Sac, Bourgade Françoisé située à une lieuë
 de la Mer, dans un enfoncement assez profond,
 qui se trouve presque au milieu de la Côte Oc-
 cidentale de l'Isle, & où l'on croit qu'étoit
 l'ancienne Xaragua, capitale d'un Royaume de
 même nom; le Cul-de-Sac, dis-je, donne son
 nom à une espece de Lac, ou d'Etang de figu-
 re irrégulière, qui n'a que quatre lieuës dans sa
 plus grande longueur, qui en a une & demie
 dans sa plus grande largeur, & beaucoup moins
 en

en plusieurs endroits ; qui court Nord-Ouest & Sud-Est, & dont l'eau est douce, mais d'un goût très-fade.

A l'Est de cet Etang il y a une Plaine, qui est connue sous le nom de *Plaine des Verrettes*, dont la longueur, qui est de quatre lieues, est bornée des deux côtez par des Montagnes ; & la largeur, qui est de trois seulement, sépare l'Etang, dont je viens de parler, d'avec un autre plus grand, que les Espagnols nomment *Riquille*, & les François l'*Etang salé*. Ce second Etang a huit lieues de long Est-Sud-Est, & Ouest-Nord-Ouest, & il est à l'Est de la Plaine des Verrettes : il a deux lieues dans sa plus grande largeur ; ses eaux ne sont guères que saumâtres, & M. Butet, après les avoir bien observées par trois différentes fois pendant quatre ou cinq heures, ne s'est point aperçû qu'elles montassent, ni descendissent, non plus que celles de l'Etang du Cul-de-Sac. Il a aussi vû dans l'une & dans l'autre quantité de Caymans, mais point de Requins, ni aucun autre poisson de Mer ; d'où il conclut que l'opinion commune, suivant laquelle l'Etang salé communique à la Mer, est sans fondement, & que l'acreté de ses eaux vient uniquement des mines de sel, qui sont en abondance dans les Montagnes voisines.

Outre ces deux Etangs, à une lieue de ce dernier, il y a un petit Lac d'une lieue de circuit, lequel y regorge dans les grandes eaux par des ravines, qui occupent tout l'entredeux. Ce petit Lac est, dit M. Butet, entre les Montagnes de la Beata, qui sont connus dans les Livres Espagnols sous le nom de Montagnes du Baoruco, & dont une des extrémitez se termine

mine à la Côte du Sud, vis-à-vis la petite Isle Beata. Or nous verrons dans la suite de cette Histoire que le Cacique Henri, qui fit pendant treize ans une si rude guerre aux Espagnols, s'étoit cantonné dans ces Montagnes, & se retiroit quelquefois au milieu d'une Lagune, qui ne sauroit être que le Lac Xaragua, où par conséquent il y avoit des terrains habitables. Ce qui étant supposé, il ne me paroît pas impossible de concilier Oviedo, dont l'autorité est après tout d'un grand poids, quand il parle comme témoin oculaire, avec les Auteurs, qui lui paroissent opposez, & le Journal de M. Butet, qui semble le contredire.

Effectivement en joignant les deux lieuës de largeur de l'Etang salé, qui sort à peu près Nord & Sud, avec le petit Lac des Montagnes de la Beata, & la demie lieuë de distance, qu'il y a de l'un à l'autre, nous avons les trois lieuës de la plus grande largeur, qu'Oviedo donne au Lac Xaragua; puis supposant que dans les trois lieuës de la Plaine des Verrettes, qui font la séparation de l'Etang du Cul de Sac, ou de l'Etang salé, il se rencontre dans les grandes eaux une suite de marécages, qui peut passer pour une continuation d'Etang, nous n'aurons guères moins des 18. lieuës, que le même Oviedo donne de longueur à son Lac, qu'il visita peut-être dans le têmes de quelque inondation. Il se peut faire aussi que ces Etangs ayent eu autrefois des Requins & des Turbots; (on ne sauroit au moins nier qu'on n'y ait trouvé de Lamentins dans le commencement); & que tous ces poissons ayent été exterminés avec le têmes, ce qui seroit encore une preuve, que l'Etang salé ne communique

avec la Mer. D'ailleurs le terrain de la Plaine de Verrettes est fort inégal: on y voit, selon M. Butet, de petites Collines, & de petites Savanes. Quand bien même ces Savanes ne seroient pas inondées aujourd'hui, elles ont pû l'être autrefois; on voit tous les jours des exemples de changemens plus considerables & en beaucoup moins de tems, qu'il ne s'en est écoulé depuis la découverte de l'Isle Espagnole. Enfin il me paroît plus naturel d'expliquer ainsi la chose, que de soupçonner un Auteur tel qu'Oviedo, d'avoir vu ce qui n'étoit point, & tous les Auteurs, qui ont écrit après lui, de l'avoir suivi à l'aveugle, & sans examiner.

L'autre Lac dont les Historiens Castillans ont fait mention, est sur la cime d'une très-haute montagne. Don Nicolas Ovando Grand Commandeur d'Alcantara étant Gouverneur general des Indes, voulut faire visiter ce Lac, dont on disoit des choses merveilleuses, & il donna cette commission à deux hommes de résolution, dont l'un se nommoit Pierre de Lumbreros, & l'autre Rodrigue de Mescia. La montagne, où est situé le Lac, est si roide d'un côté, qu'il ne leur fut pas possible d'y monter par là, il leur fallut prendre l'autre côté, qui étoit le plus long de beaucoup, & qui n'est pas encore fort aisé. Aussi Mescia, & les Insulaires, qu'on leur avoit donnés pour les accompagner, ne purent jamais aller jusqu'au bout. Ce ne fut pourtant pas la seule lassitude, qui les arrêta, mais un fort grand bruit, qui les effraya à un point, qu'on ne sauroit croire; cependant Lumbreros, quoiqu'extrêmement fatigué & transi de froid, continua à marcher par des détours, qui le harasserent beau-

beaucoup. Le froid augmentoit, & le bruit devenoit toujours plus terrible: Lumbreros se reposa un peu, après quoi aiant fait un dernier effort, il arriva au sommet de la montagne. Il y aperçut une maniere de lagune, qui lui parut avoir un trait d'arbaletre de large, & trois rois autant de long: c'est iout ce qu'il en put dire. Il n'en approcha pas de plus près, que de douze à quinze pas, & il n'eut point l'assurance de le regarder plus longtêms que l'espace d'un *Miserere*, le bruit, qui lui sembloit croître toujours, l'ayant si fort épouventé, qu'il ne savoit plus où il en étoit. Oviedo, à qui Lumbreros avoit raconté lui-même son aventure, ajoute qu'on n'a jamais rien su de plus positif touchant ce Lac, quoi qu'on ait bien fait des contes à ce sujet. C'est du pied de cette même montagne, que sort une jolie riviere, qui se nomme *Nizao*. Et il y en a une autre, qui paroît sortir du Lac; & que Lumbreros côtoya quelque têms, après que ses compagnons l'eurent quitté; elle se nomme *Pani*.

Il n'est point d'Isle au monde où l'on ait jus-
qu'ici trouvé de si belles, ni de si abondantes
veines d'or, que celle-ci. Nous verrons dans
la suite qu'on y en a aussi découvert d'argent,
de cuivre & de fer. On y voit encore des mi-
nieres de talc, de crystal de roche, d'antimoine,
d'Etain de glace, de souffre & de char-
bon de terre. Des carrieres d'un marbre blanc
& jaspé, & de bien de différentes fortes de
pierres. Les plus communes sont des pierres
à feu, parmi lesquelles il y en a de blanches
comme du crystal, taillées en pointes de dia-
mant, qui coupent le verre, & ont beaucoup

Des Mi-
nieres;
& Car-
rieres,

d'éclat. On y rencontre aussi des pierres ponces, des pierres à rasoïr, & ce qu'on appelle des pierres aux yeux, en Latin *umbilicus marinus*, lesquelles ont la vertu de chasser des yeux les ordures, qui y sont entrées. Il y a des salines naturelles en plusieurs endroits le long des côtes, & il y a du sel minéral dans une montagne voisine du Lac Xaragua, lequel est plus dur & plus corrosif que le sel marin & dont les brèches se réparent, dit-on, en un an. Oviedo ajoute que toute la montagne est d'un sel fort bon, aussi luisant que le crystal, & qui n'est point inférieur à celui de Catalogne. Si à tant d'avantages l'on joint ce dont tous les Auteurs conviennent de la prodigieuse multiplication des animaux utiles, qu'on y a transportés, & qui est telle, qu'on y a donné un mouton pour un réal, une vache pour un castillan, & le plus beau cheval pour trois ou quatre: si l'on fait attention à la quantité & à la diversité des marchandises précieuses, que cette Isle seroit encore en état de fournir, si les hommes n'y manquoient pas, & dont nous parlerons dans l'occasion: enfin que nul pays au monde ne produit des fruits plus délicieux, & de plus d'especes différentes, soit en arbres, en arbrisseaux, ou en legumes, on conviendra qu'il n'y a pas beaucoup d'exageration dans les éloges, que lui ont donnés les Espagnols, & sur tout Oviedo, qui y a passé la meilleure partie de sa vie.

Des
Tempêtes de
ces
mers.

La mer des Isles est ordinairement plus tranquille que les nôtres: on en peut voir la raison dans ce que j'ai dit des vents qui y regnent. Mais semblables à certaines personnes difficiles à émouvoir, & dont les emportemens sont aussi

aussi furieux, qu'ils sont rares, quand elle s'irrite, elle est terrible. Elle franchit ses bornes, inonde tout le pays, emporte tout ce qui lui fait obstacle, & laisse sur tout son passage de tristes effets de sa fureur. C'est après ces tempêtes connus sous les noms de coups de Sud, de Nords, & d'ouragans, que ses rivages se trouvent remplis de coquillages, qui surpassent beaucoup en lustre & en beauté tout ce que nos mers d'Europe fournissent en ce genre. Les plus curieux sont le Lambis, le Burgot, le Pourpre, la Porcelaine, les Cornets, les Pommes de mer, & d'autres semblables bijoux.

J'ai dit que les côtes de notre Isle n'étoient pas fort poissonneuses, mais il ne faut pas aller bien loin au large pour y pêcher d'excellens poissons, & en quantité. Les plus communs sont les Rayes, les Congres, les Anges, les Mulets, les Marfouins, les Bonites, les Dorades, les Pilotes, les Lamentins, & les Crocodiles. On y prend aussi partout des Limaçons & des Ecrevisses de mer, des Moules, des Crabes, & des Cancres en quantité. On y a trouvé des Perles en plusieurs endroits; les rivages y sont couverts de coquillages de toutes les sortes; l'Ambre gris y est rare, toutefois il y a quelque tème qu'après une grande tempête des Matelots Anglois en ramassèrent environ une livre sur une des Cayes, dont j'ai parlé. On n'y voit point du tout de Corail, à moins qu'on ne veuille donner ce nom à ces Madrepores ou Panaches de mer, lesquels représentent si bien un éventail.

On pêche dans ces parages deux sortes de Cancres; la première se nomme Agama, & il s'en prend beaucoup dans les filets ou seines,

Des
Poissons.

Des
Cancres.

qu'on jette à la mer. Cet animal a environ 7. pouces de long sur 4. de large. Son cérapouste, ou sa coque est de figure quarrée, velue, chagrinée, un peu enflée, marquée de plusieurs couleurs, terminée en bas par des pointes dentelées, ornée de poils. Ses yeux éloignés l'un de l'autre de deux pouces sont de la couleur d'un pois, d'un noir luisant, enchaînés dans deux orbicules arrondis un peu saillans. Son front est plat, & l'on y voit à droit & à gauche deux larges plaques crénelées, remplies de poils, surmontées de deux autres, toutes quatre mouvantes en divers sens par le moyen de deux jointures. Du milieu de ces plaques sortent deux cornes, & quatre pointures, dont le bout est fendu en pincettes & velu. La gueule de l'animal est en dessous dans une fofsette ovale, couverte de plusieurs barbillons, qui ont différentes articulations.

La seconde espece de Cancré est le *Pagurus* des Anciens. Il s'en trouve beaucoup sur les falaises, ou sur les rochers escarpés, sur lesquels il grimpe. Il fréquente aussi les hauts fonds, les endroits, où il y a des Madreporés, des Panaches, des Lithophytons, sur tout dans le voisinage des Isles Caraïbes. L'écaïlle de ce Cancré est presque ronde, le fond en est rouffâtre, & elle est toute parsemée de piquants, aussi-bien que ses bords. Le museau de l'animal est armé de cornes peu saillantes, ses yeux sont enfoncés dans des cavités, couchés de travers, & défendus de plusieurs pointes en guise de paupieres. Il sort de ses narines de longs filets plians & mobiles en divers sens. Sa gueule est comme celle des Crabes, auxquels il ressemble encore par le plastron. Ses deux bras
font

sont fort grêles, & ses mordans médiocres, eu égard au reste du corps. Les quatre autres pieds, qu'il a de chaque côté rangés sous le ventre, sont grossiers, & ont chacun une articulation, & un ardillon noirâtre à leur extrémité. Sa chair est coriasse, d'un gour sauvageon; & il n'y a gueres que les pauvres, qui en mangent.

Les Crabes, qu'on trouve en quantité sur les côtes de toutes les Antilles, sont une des plus riches mannes dont la nature ait pourvû leurs habitans. On en distingue surtout de trois sortes; ceux de mer, ceux de montagnes, & ceux de rivières. Les premiers sont les plus communs. Ils ne se tiennent point à la mer; mais ils vont s'y rafraîchir de têmes en têmes, & c'est sur ses bords qu'on les trouve pour l'ordinaire. Nos Esclaves les appellent leur poulets, & ils leur sont effectivement d'une grande ressource pour la vie. Les seconds sont rouges, & s'arrêtent dans les lieux secs; ils sont encore plus estimés que les premiers. Mais ceux de rivières sont les meilleurs de tous, & il n'est point de bonne table, où ils ne puissent faire honneur. Ce qu'on appelle *Soldat* est, aussi-bien que les Crabes, une espece d'Ecrevisse, ou de ce qu'on appelle *Cancellus marinus*. On le trouve par tout le long de la mer, & il est bon à manger. Son nom vient de ce qu'il est armé par tout le corps, excepté à l'extrémité d'en bas, où il est nud, & où il paroît être d'une sensibilité extrême; aussi se fourre-t-il, dès qu'il est né, dans la premiere coque, qu'il rencontre, mais pour l'en faire déloger, il ne faut qu'en approcher le feu.

Pour peu qu'on ait navigué dans cet Archipel, Sargaf-
ses, Frai-

ries ma-
rines,
Tortuës.

pel, on a dû y apercevoir ces prairies naturel-
les couvertes d'une herbe appelée *Sargasse*. Il
y en a, qui paroissent sur la superficie de la
mer, mais le grand nombre est au fond de
l'eau, & sur les côtes. C'est là qu'entr'autres ani-
maux marins se tiennent des Tortuës en très-
grande quantité. Il y en a de deux especes.
Celles, qu'on appelle Tortuës franches, re-
cherchent les paturages gras & bien fournis
d'herbes. Les autres, qu'on connoît sous le
nom de Caret, & dont la dépouille est cette
écaille de Tortuë si estimée, restent pour l'or-
dinaire dans des endroits pierreux, couverts
seulement d'un peu de mousse.

Des Pi-
lotes, du
Remora,
des Do-
rades, &
des Bo-
nites.

Parmi les poissons particuliers à ces mers on
remarque le *Pilote*, ainsi nommé, parce que,
quand il rencontre un navire, il nage toujours
devant, jusqu'à ce qu'il l'ait conduit dans un
port. C'est un assez petit poisson, je n'en ai
pu rien savoir de plus, ni du *Remora*, lequel
doit son nom à une erreur populaire, dont tout
le fondement est que ce petit animal s'attache
aux vaisseaux, il s'attache aussi aux grands pois-
sons, pour se mettre à l'abri de la grande agi-
tation des flots pendant la tempête. On con-
noit présentement assez les *Dorades* & les *Bo-
nites*, ou poissons volans, & tout le monde est
instruit de la chasse que les premieres donnent
aux secondes. On fait aussi que par une double
merveille la *Bonite* vole, & ne le peut faire,
que ses ailes, ou pour parler plus juste, ses ai-
lerons ne soient mouillés. Mais bien des gens
ignorent peut-être que ces pauvres animaux éga-
lement poursuivis dans l'air & dans l'eau, n'é-
vitent souvent la gueule des *Dorades*, que pour
être la proie de certains oiseaux, qui ne leur
font

font pas une guerre moins cruelle, desorte que la liberté qu'ils ont de passer d'un élément à l'autre, ne sert qu'à multiplier leurs ennemis.

Rien n'est plus joli qu'une autre espece de poisson, qu'on nomme Galeres. ^{Des Galeres.} Ce n'est au fond qu'un insecte, dont la peau enflée & pleine de vent, qu'il pousse hors de l'eau paroît ornée de toutes les couleurs, & lui sert comme de voile, ou plutôt, est poussé de côté & d'autre au gré du vent. Mais il faut se contenter de le regarder. On n'y touche pas impunément. Pour peu qu'on mette la main dessus, elle est infectée d'une certaine glu mordicante, qui cause les plus vives douleurs. On a, dit-on, observé que cette douleur croît à mesure que le Soleil monte sur l'horison. Mais quoiqu'Aristote ait avancé la même chose des Etoiles de mer, dont les environs des Antilles sont aussi extrêmement peuplés, il paroît que ce fait n'est pas encore assez verifié pour l'assurer. Outre la Dorade, dont je viens de parler, le Perroquet de mer, & d'autres poissons connus sous le nom de Poissons de Roche, ont des couleurs d'or & d'azur si éclatantes, que leurs écailles paroissent comme autant de pierres précieuses. Le Herisson, le Crapeau de mer, & une espece de petit Cochon marin assez singulier, sont encore des productions de ces mêmes mers, & n'ont gueres d'autre usage, que d'orner les cabinets des curieux.

On trouve dans le seul Lamentin, si on en ^{Du Lamentin.} croit quelques Auteurs, la plupart des choses, que la Fable a mises sur le compte de la Sirene & du Dauphin. Mais il faut avoir pour cela des yeux, qui voyent les objets bien différemment des autres. Je ne sache point que le

Lamentin ait jamais chanté ; on dit seulement que quand on le tire à terre, il jette des larmes & se plaint, & c'est de là qu'est venu le nom que lui ont donné les François. Quant à sa figure, elle n'a certainement rien de joli, ni même, qui approche de celle qu'on suppose au Dauphin, avec lequel toute la ressemblance, qu'il peut avoir, c'est qu'il paroît assés ami de l'homme. Les Espagnols l'ont nommé *Mannati* à cause de deux nageoires qu'il a sous les épaules, lesquelles approchent un peu de la figure d'une main, & dont il se sert également pour nager & pour porter ses petits. Le premier, qui s'est imaginé que ce poisson pouvoit bien être la Sirene des Anciens, fut Christophle Colomb, lequel donnoit volontiers dans tout le merveilleux, qui pouvoit rendre ses découvertes plus celebres. Mais cette imagination n'a point fait de fortune. La femelle du Lamentin met bas & allaite son petit à la façon des Vaches, ce qui l'a fait nommer Vache marine par quelques-uns. La figure de la tête de cet animal y a aussi contribué; car il l'a faite à peu près comme celle d'un Boeuf, mais il a le museau plus enfoncé, le menton plus charnu, & les yeux petits. Sa couleur est minime, & il s'en trouve de 20. pie's de long sur 10. de large vers les épaules: cette largeur va toujours en diminuant vers la queue. Sa chair a le goût de celle du Veau, quand elle est salée; mais elle est plus exquise, & se conserve plus long-têms. La graisse, qu'on en tire, est aussi très-bonne & ne rancit point. Sa peau est un très-bon cuir, & on en fait des fouliers. Il s'engendre dans la tête de ces animaux des pierres, qui sont souveraines pour la colique &

& pour la pierre. On ne tuë gueres les grands qu'à terre, lorsqu'ils vont paître le long de la mer & des rivières, les petits se prennent dans des filets. Ce poisson s'aprivoise, dit-on, fort aisément, surquoi Gomara raconte un fait arrivé, dit-il, dans notre Isle, auquel on donnera telle croyance, qu'on voudra. Le voici. Un Cacique nourrissoit un Lamentin dans un petit lac, ou étang des Gonaives, où effectivement ce poisson est plus commun, qu'en aucun autre endroit. Il l'avoit même rendu si familier, qu'en l'appellant il le faisoit venir, lui chargeoit sur le dos tout ce qu'il vouloit, & le Lamentin le portoit à l'autre bord. Un Espagnol s'avisâ de l'appeller un jour, & le blessâ d'un coup de fusil, ce qui le rendit plus circonspect, & depuis ce têmes-là il n'aprochoit point, qu'il n'eût bien examiné, si celui, qui l'appelloit, étoit Indien ou non, ce qu'il reconnoissoit à la barbe. Enfin il disparut tout fait après une grande crüe d'eau, qui selon les apparences l'entraîna à la mer, avec laquelle le Lac, où il étoit, communique. Herrera raconte une histoire assés semblable, & qui est peut-être pour le fonds la même, que Gomara aura déguisé à son ordinaire, quoique l'une ne soit pas plus croyable que l'autre. Le Lamentin d'Herrera venoit à terre, dès qu'on l'appelloit, mangeoit ce qu'on lui donnoit à la main, & suivoit ceux, qui le nourrissoient ainsi, jusques dans les maisons, il jouoit avec les enfans, & paroissoit prendre beaucoup de plaisir à la Musique. Il souffroit qu'on montât sur son dos, & passoit, dit-on, jusqu'à dix hommes à la fois d'un bord du Lac à l'autre.

Les Crocodiles, que les Amériquains nomment

ment Caymans , n'ont rien de moins fingulier que les Lamentins. A la verité on ne les a-
 privoife point aux Isles, comme on fait, dit-
 on , à la Chine , mais ils y ont , comme par
 tout ailleurs un instinct admirable pour aller
 chercher leur proye , jusques dans les forêts ,
 où ils dressent des embuches d'une maniere
 fort adroite aux Cochons marons , & à d'au-
 tres animaux , qu'ils surprennent presque tou-
 jours. Des Chasseurs même y ont été pris.
 On dit que ceux de Cuba sont très-alestes &
 gagnent les hommes à la course. Pour cela ils
 picquent leur queue en terre , puis s'élancent
 d'une grande vitesse. Il est vrai que c'est tou-
 jours en ligne droite, de sorte qu'il suffit pour
 leur échaper de courir en serpentant. Ceux
 de notre Isle quittent rarement les rivieres, où
 ils se tiennent en embuscade à certains passa-
 ges, & aux abreuvoirs. Ils ne s'attaquent pour
 l'ordinaire aux hommes , que quand ils en ont
 été blessés , ou qu'on les a irrités de quelque
 maniere que ce soit ; mais ils ne font aucun
 quartier aux autres animaux , qu'ils saisissent
 toujours par le museau pour leur ôter la respi-
 ration. Ils les entraînent ensuite au fond de
 l'eau, où ils les laissent pourrir, avant que d'en
 faire leur curée. Ils aiment les odeurs fortes,
 & ils en ont eux-mêmes une, qui approche de
 celle du musc. Les Corneilles du pays sont
 très-friandes de leurs œufs , qu'elles éventent
 sous le sable, où cet amphibie les cache, & où
 la seule chaleur les fait éclore , comme il arri-
 ve à ceux des Tortuës. On pretend qu'il y a
 des Caymans de 25. pieds de long, & il n'est
 point rare d'en voir de la grosseur d'un Bœuf
 ordinaire. Quand on a à passer un Lac , ou
 une

une riviere, & que l'on craint d'y trouver de ces animaux, dont la rencontre n'est jamais fort agréable, on n'a qu'à jeter sur l'eau des vessies enflées, les Caymans courent après, & n'atrapent que du vent; on s'en divertit, & l'on passe en sureté.

On a trouvé dans la même Isle une autre De l'iva-
 forte d'amphibie, que les anciens habitans^{na.}
 nommoient *Ivana*, ou *Iguana*, & qu'on voit
 aussi souvent dans l'eau, que sur le haut des
 arbres. Il tient du Lézard & du Crocodile,
 & a par dessus l'un & l'autre que sa chair est
 un manger délicieux; mais on dit qu'elle ne
 vaut rien pour ceux qui ont eu le mal de Na-
 ples. Oviedo le met au nombre des Serpens:
 ce qui est certain, c'est que sa peau a les mê-
 mes couleurs, & que sa figure est des plus
 horribles. Mais rien n'est plus trompeur que
 sa physionomie, car il n'est point d'animal plus
 doux & moins malfaisant. Les plus grands ont
 deux palmes & demie de long & un peu plus
 d'une palme de large. L'Ivana a des pattes de
 Lézard, la tête plus grosse, & une queue, qui
 est le double de son corps pour la longueur:
 ses dents sont fort aiguës, & il a un long &
 large jabot, qui lui pend jusques sur la poitrine.
 Ses pattes de devant sont plus longues que cel-
 les de derrière, & elles ont des doigts, dont
 les ongles sont comme des serres d'oiseaux de
 proie, mais elles sont incapables de rien serret
 fortement. Enfin il a tout le long du dos com-
 me une nageoire élevée & crétée en forme de
 scie. On en rencontre souvent de très-petits,
 qui sont aparemment d'une espece particuliere.
 Cet animal est absolument muet, & n'a aucu-
 ne sorte de cri. Sa douceur est extrême, &

sa patience a quelque chose d'incroyable; on le tiendra trois semaines de suite à l'attache, sans lui donner, ni à boire, ni à manger, & sans qu'il fasse le moindre mouvement pour se dégager. Sa nourriture ordinaire est un peu de Cassave, ou d'herbes, ou d'autres choses semblables. Il ne peut nager, que quand il est petit, dès qu'il a toute sa taille, il ne sauroit plus avoir ce mouvement des pattes, qui le soutenoit sur l'eau. Il fait ses œufs dans le sable le long des rivières & des ruisseaux, & l'on prétend qu'il en fait jusqu'à 40. ou 50. à la fois. Oviedo a observé que ces œufs ne cuisent point dans l'huile, ni dans le beurre, mais seulement dans l'eau. Ils ne sont pas plus gros qu'une noix, & leur enveloppe n'est qu'une pellicule fort déliée. Comme cet animal se laisse aisément approcher, il n'est pas difficile de le prendre. On le chatouille doucement sur le dos avec un nœud coulant, il croit que ce chatouillement vient de quelque insecte, & demeure quelque têmes sans remuer. Mais tandis qu'il attend le moment de donner sur sa proie, il se trouve pris lui-même par le col.

Des Canards.

On ne voit pas dans les Isles autant de fortes d'oiseaux, qu'en Europe, mais il y en a d'une beauté, dont les nôtres n'approchent point. Les Hirondelles, les Corneilles, les Tourterelles, les Ramiers, les Oyes & les Canards sauvages, y sont à peu près les mêmes. On y trouve aussi des Canards tout blancs par le corps, & dont la tête est d'un très-beau rouge. Il y en a encore une espèce de musquée, qu'on prétend y avoir été apportée d'ailleurs; c'est la seule qu'on élève dans les basses-cours, non seulement pour la beauté de leurs plumages, mais en-

encore à cause de leur grosseur, & parce qu'ils font plusieurs pontes par an. On a observé que les Cagneons, qui viennent de l'accouplement des uns avec les autres, n'en font point d'autres. Au reste les anciens habitans des Isles n'avoient aucune sorte de volailles domestiques.

Les Oyes des Antilles n'ont des petits qu'une fois l'année. Il n'en est pas de même de toutes les autres especes de volailles, soit Indiennes, soit étrangères. Toutes les saisons sont bonnes pour cela, & rien ne seroit plus aisé que de les élever, si ces animaux n'étoient pas sujets à une maladie, qu'on appelle les Pians, & dont il en meurt un très-grand nombre. Ce qu'on voit plus communément dans les basses-cours, ce sont les Poules Pintades, qui y sont venues de Guinée; des Paons, qu'on a trouvés en quantité le long de la riviere *Neyva*; & des Faisans. L'Isle avoit des Pintades un peu différentes des autres, & plus petites, mais il ne fut jamais possible de les rendre domestiques. Jusques-là que, si on mettoit de leurs œufs sous une Poule ordinaire, les petits pouffins n'avoient pas plutôt leurs aîles, qu'ils disparoissent. Cet animal a le bec & les pieds à peu près comme nos Poules: il est de la même grosseur, mais ses plumes ont toutes une tache blanche, qui leur fait comme un œil bien moins marqué que celui des Paons; le reste est d'une couleur plus foncée, & tire sur le gris cendré. C'est cette variété, qui lui a fait donner par les Espagnols le nom de Pintade, ou Poule peinte, qui dans le fond ne lui convient pas beaucoup. Il a la tête & le col presque chauve, ce qui cause une petite difformité, laquelle est néanmoins un peu réparée par la crête,

Des
Oyes,
des Pin-
tades,
des Pa-
ons, &
des Fai-
sans.

te, qui est courte, mais d'un rouge très-vif.

Des
Tourterelles,
des Pic-
vers, des
Rossignols, &
des Linottes.

On croit communément qu'il y a dans la même Isle des Perdrix rouges, & des Ortolans; on se trompe; ce sont différentes especes de Tourterelles. Les nôtres y sont sur tout fort communes. Le Pic-vert y a toutes les propriétés de celui de France, mais il l'emporte beaucoup par la beauté de son plumage rouge & noir sur un fond jaune. Les François après les Espagnols l'ont appellé Charpentier, parce que quand il picque le bois de son bec, il fait un très-grand bruit. Du reste il ne peut porter ce nom, que par ironie, car bien loin de bâtir, il détruit, & l'on a vû de grands édifices, dont ces animaux avoient tellement criblé les poutres, qu'on a été contraint de les abatre. Notre Isle a aussi son Rossignol, dont la figure & le chant aprochent assés peu du nôtre. Il doit son nom au plaisir, que ressentit Christophle Colomb en l'entendant chanter au mois de Decembre. Mais on y trouve une Espece de Linotte, dont le ramage a quelque chose de fort agréable. Cet oiseau est très-rare, & en general le gazouillement des oiseaux ne fait pas dans ce pays-là un des agrémens des bois & des campagnes: s'ils charment les yeux plus que les nôtres, ils flatent beaucoup moins les oreilles.

Des
Grands-
Gosiers,
des Péroquets.

Les oiseaux de proye ne manquent pas dans notre Isle, & il s'y en voit d'un grand nombre d'especes. On y trouve sur tout des Grands-Gosiers en quantité. C'est un oiseau, qui tient du Cormoran & du Pelican; mais il est trop différent du dernier pour lui en donner absolument le nom, comme a fait le P. Labat. Ce qu'il a de singulier, & ce qui lui a fait donner le nom qu'il porte, c'est que de la partie inférieure-

rieu-

rieure de son bec, qu'il a fort long & fort large, il pend une espece de bourse, qu'il étend prodigieusement, & qui lui sert de magasin. Il ne cesse point de chasser, ou plutôt de pêcher, jusqu'à ce qu'il l'ait rempli. Il digere ensuite à son aise, mais assés vite, ce qu'il a ainsi ramassé; & il est inconcevable combien il en coute aux curieux, pour le nourrir. Tout lui est bon, mais quand il est libre, il ne vit que de poisson, & on ne le trouve gueres, qu'au bord de la mer, où sa couleur est toujours d'un cendré obscur, & le long des rivieres, où il est, au moins en quelques endroits, d'un très-beau blanc. Un autre oiseau de proye assés commun aux Isles, est le Malfenis, lequel approche du Faucon & de l'Aigle. Quantité d'autres, qu'on appelle indifferemment Pêcheurs ou Aigrettes, sont de vrais Hérons, & different très-peu des nôtres. Enfin les Petroquets sont encore habitans naturels des Antilles, où l'on en voit de toutes les especes & de toutes les couleurs. Mais les deux merveilles de l'Amérique en genre d'oiseau, sont le Flamand & le Colibry, un des plus grands, & le plus petit de tous les animaux qui volent, & ne sont point insectes.

Le Flamand doit son nom aux Espagnols, ^{Du Fla-} mais la raison, qu'ils ont eüe de le lui donner, ^{mand.} n'est pas venuë jusqu'à nous. Ces oiseaux se trouvent par grandes troupes dans les marais, & comme ils ont les pieds extrêmement hauts, on diroit de loin un escadron rangé en bataille. Ils sont effectivement toujours en garde contre la surprise de leurs ennemis, & l'on pretend qu'il y en a toujours quelques-uns en sentinelle, tandis que les autres sont occupés à chercher leur

leur vie. Avec cela on dit qu'ils éventent la poudre d'affés loin ; ainsi on les approche difficilement. Nos anciens Boucaniers se servoient pour les tuer d'un stratagème semblable à celui, dont on dit que les Floridiens usent pour approcher les Cerfs. Ils se couvroient d'une peau de Boeuf, & prenant le dessous du vent, ils approchoient leur proye, sans que les Flamands accoutumés à voir paître les Boeufs dans les campagnes, en fussent effarouchés ; de sorte qu'ils les tiroient à leur aise. Les plumes du Flamand sont d'un très-beu incarnat, mêlé d'un peu de blanc & de noir. Il est de la grosseur d'une Poule d'Inde ordinaire. Sa chair n'est pas bonne à manger, mais sa langue est un morceau délicat. Quand on en peut avoir de jeunes, on les aprivoise aisément, pourvû qu'on leur donne à boire de l'eau salée, mais à cet âge leur plumage n'a rien de beau.

Du Coli-
bry.

Le Colibry, qu'on appelle Oiseau-Mouche en Canada, a été nommé par les Espagnols *Tominejo*, parce qu'avec son nid il ne pèse qu'environ deux de ces petits pois, qu'on appelle en Espagne *Tominos*. Il est encore plus petit en Canada, où son corps, y compris les plumes, n'est pas plus gros que celui d'un Hanneton. Ses couleurs sont le rouge, le noir, le verd & le blanc, avec des nuances d'or sur le verd & sur le rouge. Il a sur la tête une petite aigrette noire, sa gorge est d'un rouge très-vif ; son ventre est d'un beau blanc, & tout le reste d'un verd de feuille de rosier. La femelle n'a de toutes ces couleurs que le blanc sous le ventre, tout le reste de son plumage est d'un cendré clair. Le bec, & les pattes de ce petit animal sont fort longs ; le Colibry des Isles a le bec un peu

peu crochu , au lieu que l'Oiseau-Mouche du Canada l'a tout droit. Le P. le Pers prétend que le Colibry ne fait point d'autre bruit, que celui du bruissement de ses ailes, lequel est assez fort, parce qu'il a le vol très-rapide. Le P. Labat assure au contraire qu'il a un chant fort mélodieux. Je ne déciderai point entre ces deux sentimens, parceque je n'ai point vû de Colibry vivant. Pour ce qui est de l'Oiseau mouche du Canada, j'en ai entendu une femelle, qui sifflait d'une maniere très-forte, mais peu agréable. J'ai souvent vû des mâles, mais je n'en ai jamais entendu chanter un seul.

La Mouche luisante, que les anciens habitans de nos Îles nommoient *Locuyo*, & auquel les Espagnols ont conservé ce nom, a bien aussi son mérite. C'est une especé d'Escarbot une fois plus petits qu'un Moineau. Il a deux yeux à la tête, & deux sous les ailes, d'où il sort un feu, qui jette une très-grande lumiere, & c'est peut-être le plus beau Phosphore vivant, qui soit dans la nature. On voyage & on lit même à sa clarté, & elle étoit d'une très-grande utilité aux Insulaires qui s'en servoient la nuit pour la chasse & pour la pêche, en se les attachant aux pieds & aux mains. On ajoute que c'est encore un excellent préservatif contre les Moustiques, & autres semblables insectes, dont on est sans cela très-incommode, & dont le jour même on ne sauroit se garantir, sur tout dans les lieux un peu couverts de bois, qu'en s'exposant à un Soleil toujours brûlant. Les Mouches luisantes se prenoient la nuit avec des tisons, dès qu'elles voyoient du feu elles y accouroient, & dès qu'on les avoit fait tomber, elles ne se relevoient point. Ce qui les

Insectes.

Des
Mouches
luisantes.

fai-

faisoit briller de la maniere, que j'ai dit, étoit une humeur, qui produisoit le même effet sur les mains & le visage, quand on s'en étoit frotté. Herrera nous assure qu'on les appelloit par leur nom, en leur montrant un tison allumé, & qu'elles venoient d'abord. Il y a bien de l'apparence que les Espagnols avoient pris cet usage des Insulaires. Cependant on peut bien croire que tant de beautés & la fraîcheur de la nuit, convioient fort à prendre ce têmes pour se promener, ou pour voyager. Mais les Locuyos n'ont qu'une saison, qui est celle des grandes chaleurs, & on les garde bien difficilement au-delà de huit jours. Nos Mouches ordinaires, qui ont passé dans les Isles sur nos vaisseaux, y ont extraordinairement peuplé, & l'on ne sauroit tuer une pièce de gibier un peu loin des habitations, qu'en peu d'heures elle ne soit couverte de ces insectes, qui la corrompent d'abord. Les mêmes vaisseaux ont fait aux Antilles un autre présent, qui ne leur est pas moins dommageable, ce sont les Rats & les Souris, qui s'y sont fort répandus, & y font des ravages incroyables.

Des In-
sectes ve-
nimieux.

Parmi les autres insectes & reptiles, on remarque plusieurs especes de Scorpions, un Escarbot, nommé *Rhinoceros*, plusieurs sortes de petits Lezards, d'Araignées, de Fourmis, & de Couleuvres. Quelques-unes de ces dernières sont assez grosses pour avaler des Poules entières; mais nul de ces animaux n'est venimeux, si on en excepte certains Scorpions, qui naissent dans la Presqu'Isle de *Samana*, & une Araignée à cul-rouge, la plus grande & la plus monstrueuse, qui soit au monde: encore n'est-on pas fort incommodé de la picqueure de cel-

le-ci.

le-ci
le d
mêm
noc
pas
Q
mier
quan
cher
mets
grais
pellie
d'abo
ne h
mais
L'Ed
nous
lante
çon
nu le
dinaï
l'une
il for
qui c
ombe
Un c
il est
noir
brusc
zonta
mées
accoi
trois
recou
ardill
s'em

le-ci. Pour ce qui est de celui-là, on en parle d'une manière fort générale, & le fait est même assez peu certain. Mais l'Escarbot Rhinoceros est un animal trop curieux, pour n'en pas donner ici la description.

Quelque tems après qu'on a coupé un Palmier, une espèce d'Escarbot y produit une quantité de vers cornus, que les habitans recherchent avec soin, & qui passent pour un mets très-délicat. Ce n'est en effet qu'une graisse douce & agréable, enveloppée d'une pellicule ondulée & en volute. Il est vrai que d'abord sa figure rebute, & cause une certaine horreur, que quelques-uns ne peuvent jamais vaincre: mais la plupart s'y font bientôt. L'Escarbot, qui les enfante, est celui dont nous parlons; c'est une sorte de Mouche volante, qui a un nez fort alongé, & fait en façon de corne un peu cintrée; d'où lui est venu le nom de Rhinoceros. Cette corne est ordinairement ornée d'une double épouffette, l'une en dessus, & l'autre en dessous. De plus il sort de ses narines deux barbillons mobiles, qui ont plusieurs articles terminés par de jolis ombeles veloutés, qui lui servent d'oculaires. Un casque tirant sur l'oval lui couvre la tête, il est tout d'une pièce, un peu en bosse d'un noir luisant très-poli, d'une consistance ferme, brusque & cassante. Sa gueule fendue horizontalement renferme deux mâchoires bien armées de bonnes dents. Son thorax est osseux, accompagné de deux bras, qui ont chacun trois noeuds, ou articulations. Ces bras sont recoudés, & terminés par une patte fourchue, arditionnée & velue. Un peu au-dessous ils s'emboîtent dans une échancrure, qui se trouve

De l'Escarbot Rhinoceros.

ve

ve dans la partie supérieure du ventre. De chaque côté il y a un pied tout semblable aux bras, que je viens de décrire, enchassé dans un corselet fait de plusieurs pieces, qui s'unissent avec le plastron. Du bas-ventre il sort pareillement deux pattes, qui ne different en rien des autres. Plusieurs tuniques rangées les unes sur les autres, terminent en bas cet insecte, lequel porte en dessus quatre ailes, deux intérieures, fines & tissues comme de la gaze, & deux extérieures, qui sont rayées, noires, ovales, seches & raionnantes.

Des Chi-
ques & l'
des Poux
de bois.

Les Guespes, les Bêtes à mille pieds, & une espece de Fourmi fort grosse & toute noire appelée *Flamand*, laissent aussi quelques marques sur la peau, où elles ont mis leur aiguillon, mais ces piqueures n'ont aucune suite fâcheuse. Il n'en est pas de même d'un autre petit insecte, que les Insulaires appelloient *Nigua*, & que les François ont appelé *Chique*, lequel se fourre dans la chair, particulièrement aux pieds, où il se fait sentir d'abord par un grand feu. Il faut même l'en tirer de bonne heure, sans quoi il gagne toujours, comme une espece de chancre, & multiplie, comme la vermine. Les Espagnols en reçurent beaucoup d'incommodités dans les commencemens, parce que ne sachant ce que c'étoit, ni la maniere de s'en délivrer, les pieds leur pourrissoient avec les plus violentes douleurs. Une troisième espece de Fourmi blanche, est encore plus pernicieuse. Leur substance est très-molasse, & leur bave, ou salive est un dissolvant, qui fait impression jusques sur le fer. On les appelle *Poux de bois*, parce qu'elles s'attachent aux bois mous, dont elles se nourrissent, &

qu'el-

qu'el
gagn
char
cent
naire
finue
affés
l'arfe
pour
peu
cet in
terre
bois
linge
fre,
de H
que l
Il
pedes
fortes
cinq
me il
les C
Les
Moba
vé ce
P. le
point
mier
toien
étoit
com
blanc
mélée
blanc
gueul

qu'elles ruinent entierement. Dès qu'elles ont gagné le comble d'une maison, c'est fait de la charpente, & en peu de tems. Elles commencent par dévorer les lattes, qui pour l'ordinaire sont d'un bois fort tendre, puis elles s'insinuent dans les mortaises, qu'elles rongent assés vite. On a découvert depuis peu que l'arsenic les fait mourir d'abord; & il suffit, pour en être bientôt délivré, de répandre un peu de ce poison sur le chemin, que se fraye cet insecte, & qui est une espece de boyau de terre, ou de chemin couvert. Le Poux de bois fait aussi beaucoup de dégât dans le linge & dans les livres, & il n'est point de coffre, où il ne pénétre, aussi-bien qu'une sorte de Hamneton appelé *Raves*, un peu plus plat que les nôtres, & qui ne travaille que de nuit.

Il y a beaucoup moins à dire sur les Quadrupes naturels de notre Isle, que sur les autres sortes d'animaux. Il ne s'y en trouva que de cinq especes, quand on la découvrit; & comme ils étoient tous sans défenses, les Chats & les Chiens Espagnols les eurent bientôt détruits. Les Insulaires les nommoient *Utias*, *Chemis*, *Mobuis*, *Coris*, & *Goschis*: mais je n'ai trouvé ce dernier nom, que dans les Mémoires du P. le Pers. Les plus grands ne surpassoient point nos Lapins ordinaires, dont les trois premières especes tenoient beaucoup, & tous étoient bons à manger. Oviedo dit que l'*Utias* étoit comme une grosse Souris, & le *Cori* comme un petit Lapin. Il y en avoit de tout blancs, & dans d'autres les couleurs étoient mêlées. Le *Cori*, selon d'autres Auteurs, étoit blanc & noir, n'avoit point de queue, & sa gueule étoit semblable à celle d'une Taupe.

Des
Quadrupes.

Les

Les Goschis étoient de petits Chiens muets, qui servoient d'amusement aux Dames, lesquelles les portoient entre leurs bras. On n'en servoit aussi à la chasse, pour éventer les autres animaux; ils étoient pareillement bons à manger; & furent d'une grande ressource aux Espagnols dans les premières famines, qu'ils essuyèrent. L'espece auroit même bientôt manqué dans l'Isle, si on n'y en avoit apporté de plusieurs endroits du Continent. Il y en avoit de plusieurs sortes; car les uns avoient la peau tout à-fait lisse; d'autres avoient tout le corps couvert d'une laine fort douce; le plus grand nombre n'avoit qu'une espece de duvet fort tendre & fort rare. La même variété de couleur, qui se voit parmi nos Chiens, se rencontroit aussi parmi ceux-là, & plus grande encore, parce que toutes les couleurs s'y trouvoient, & même les plus vives.

Nombre
& figure
des Ha-
bitans.

Je ne dirai rien ici des arbres & des plantes ni de tout ce qui concerne la Botanique par rapport à l'Isle, dont je vais écrire l'histoire. Cette matiere est d'une grande étendue, & demande un ouvrage à part, auquel je sai que l'on travaille. Mais il est sur tout nécessaire de bien faire connoître les peuples, qui occupoient cette grande Isle, lorsque les Europeans y parurent pour la première fois. Quelques Auteurs ont prétendu qu'on y trouva trois millions d'ames. D'autres en retranchent les deux tiers, peut-être ceux-ci en mettent-ils trop peu, mais il y a beaucoup d'apparence que ceux-là en mettoient trop; & qu'il faut prendre un milieu entre ces deux opinions. Ces Insulaires étoient communément d'une taille médiocre, mais bien proportionnée. Ils avoient le teint extrêmement ba-

baza
hides
les c
te du
sais
ble é
la n'
de le
ils se
les an
étoien
curoi
de têt
& da
ment
nir fo
petits
vellen
arrivo
lui-m
ont fo
de-tail
est ais
toute
coup à
ce pe
Les
assés n
mes pe
Dames
Les fill
tous d'
flegma
geoiem
suffiso
voient-
Tom.

bazané, la peau rougeâtre, les traits du visage hideux & grossiers, les narines fort ouvertes, les cheveux longs, pas un poil dans tout le reste du corps, presque point de front, les dents sales & mauvaises, & je ne sai quoi de trouble & de sauvage dans les yeux. Mais tout cela n'étoit pas également naturel. La couleur de leur peau venoit en partie du *Rocou*, dont ils se frottoient souvent : à quoi il faut joindre les ardeurs d'un Soleil brûlant, auxquelles ils étoient sans cesse exposés tout nuds. Ils se procuroient aussi par artifice cette conformation de tête, qui leur ôtoit presque tout le front, & dans laquelle ils trouvoient un grand agrément. Pour cela les meres avoient soin de tenir fort serré avec les mains, ou entre deux petits aix le haut de la tête de leurs enfans nouvellement nés, afin de l'applatir peu à peu : d'où il arrivoit que le crane replié en quelque sorte sur lui-même, devenoit si dur, que les Espagnols ont souvent cassé leurs épées en voulant fraper de taille sur la tête de ces malheureux. Or il est aisé de juger que cette operation chargeoit toute la physionomie, & contribuoit beaucoup à l'air farouche, qu'on remarquoit dans ce peuple.

Les hommes alloient tout nuds & cachoient assés mal, ce qui ne doit point être vû. Les femmes portoient une espee de jupon, qui dans les Dames descendoit jusqu'aux genoux seulement. Les filles ne portoient absolument rien. Ils étoient tous d'une complexion foible, d'un temperament flegmatique, un peu mélancoliques, & mangeoient fort peu. Un Crabe, un Burgot leur suffisoit chaque jour pour se nourrir; aussi n'avoient-ils presque pas de force. Ils ne travail-

Leur complexion & leur caractère.

loient point, ne s'inquietoient de rien, & passoient leur vie dans la plus grande indolence, qu'il soit possible d'imaginer. Après s'être divertis à danser une partie du jour, s'ils ne savoient plus que faire, ils s'endormoient. Du reste c'étoit les hommes du monde les plus simples, les plus doux, les plus humains, qui avoient, ou du moins, qui montroient moins d'esprit & de mémoire, sans fiel, sans aigreur, sans ambition, & presque sans passions : des enfans, plutôt que des hommes. Ils ne savoient rien & n'avoient nulle envie de savoir ; ils ignoroient jusqu'à leur origine, & comme on n'a pû l'apprendre que d'eux, nous ne pouvons avoir sur cela que des conjectures bien foibles.

Leurs
Tradi-
tions.

D'ailleurs ils n'avoient ni écriture, ni rien qui suppléât à ce défaut, que des chansons ; mais ces chansons se changeoient à la mort du Prince regnant, ainsi elles n'établissoient pas une tradition fort ancienne, à quelques fables près, qui étoient fort mal digérées. On en peut juger par ce qu'ils disoient de l'origine des hommes. Les premiers, selon eux, étoient sortis de deux cavernes de leur Isle. Le Soleil irrité de cette sortie, changea en pierres les gardiens de ces cavernes, & métamorphosa ces hommes échapés de leurs prisons, en arbres, en grenouilles, & en plusieurs autres sortes d'animaux. Cependant l'Univers ne laissa point de se peupler. Une autre tradition portoit que le Soleil & la Lune étoient aussi sortis d'une grotte de la même Isle pour éclairer le monde, & l'on alloit en pèlerinage à cette grotte, qui étoit ornée de peintures, & dont l'entrée étoit gardée par deux Démons, auxquels il falloit rendre ses devoirs, avant que d'aller plus loin.

Ces

Ces fables font voir que ces Insulaires ne doutoient point que la Terre n'eût commencé par leur Isle à se peupler, & il est peu de Nations dans l'Amérique, en qui l'on n'ait trouvé la même prévention pour leur pays.

Il y a néanmoins bien de l'apparence que la Terre ferme a eu des habitans avant les Isles. Con-
jectures
sur leur
Origine. Il s'agit de savoir de quel côté sont venus ceux, qui les ont peuplées, & c'est sur quoi il ne me paroît pas possible de prendre parti. Il n'est pas non plus fort aisé de dire pourquoi dans les grandes Antilles les habitans étoient si doux, & si peu aguerris, & ceux des petites, si féroces, si belliqueux, si inhumains. D'ailleurs, & les Cannibales, qu'ils avoient au Sud pour voisins, & les Floridiens, qui l'étoient au Nord, étoient également Anthropophages; cependant on ne sauroit presque douter qu'ils ne soient descendus, ou des uns, ou des autres, ou peut-être même de tous les deux peuples: & quelque sentiment qu'on embrasse, il restera toujours à expliquer, d'où vient cette différence de mœurs & de caractères dans les uns & dans les autres, & d'une partie de ces Insulaires aux peuples, d'où ils tirent leur origine.

Pour revenir à leurs chansons, qui seules leur tenoient lieu d'annales, ainsi que je l'ai déjà re- Leurs
Danfes
& leurs
Chan-
sons. marqué: elles étoient toujours accompagnées de danfes en rond, où celui, qui menoit la bande, commençoit seul, & tous les autres répétoient après lui. Il regloit aussi les pas en dansant le premier. Il en faisoit d'abord quelques uns en avant, puis il en faisoit autant en arrière: toute la troupe suivoit. On ne manquoit jamais à la mesure, & l'on ne sortoit point de cadence. Quelquefois les hommes dansoient

seuls d'un côté, & les femmes de l'autre; d'autres fois les deux sexes étoient mêlés, & alors c'étoit indifferemment, ou un homme, ou une femme, qui commençoit le branle. Mais dans les Fêtes publiques, & dans les occasions importantes on chantoit & on dançoit au son d'un tambour, & c'étoit ordinairement le plus considerable de la Bourgade, ou le *Cacique* même, qui touchoit cet instrument. *Cacique*, dans la langue du pays, signifioit Prince ou Seigneur, & les Espagnols en ont fait un mot générique, dont ils se sont servis, non seulement à l'égard de tous les Souverains de l'Amérique, excepté les Empereurs du Mexique, & les Incas du Perou; mais encore pour marquer les Seigneurs particuliers, qui se trouvoient à la tête des plus petites Bourgades.

Tambour au son duquel ils dançoient.

Le Tambour, dont je viens de parler, n'étoit autre chose qu'un tronc d'arbre arrondi en Cylindre, auquel on faisoit vers le milieu de sa longueur une ouverture en quarré long, qui passant par le centre en diminuant toujours, se terminoit vers l'extrémité opposée à deux lignes & une traverse qui les unissoit par le milieu. Ce Tambour, dont le son ne pouvoit pas être fort agréable, se couchoit de son long sur la plus grande ouverture & avec un bâton on frappoit sur celle, qui lui répondoit. Un autre divertissement, qu'on appelloit le jeu de Batos, n'étoit pas moins usité parmi ces Insulaires.

Jeu de Batos.

Le *Batos* étoit une espece de Balon d'une matiere solide, mais extrêmement poreuse & legere, de sorte qu'il ne bondissoit gueres moins que les nôtres. Ce n'étoit jamais, ni avec la main, ni avec le pied, qu'on le jettoit, mais avec la tête, les hanches, les coudes, & surtout les genoux.

noux. Celui, qui le pouffoit le dernier, comptoit un jeu, & la partie confisoit dans le nombre de jeux, dont on étoit convenu. Les femmes au reste y jouoient aussi-bien que les hommes. Gonzale Fernand d'Oviedo, qui a passé la meilleure partie de sa vie dans le Nouveau Monde, dont il a écrit l'histoire, & qui a long-têms commandé dans la forteresse de San Domingo, dit que le Batos étoit fait d'une composition de racines de certains arbres, qu'il ne nomme point, & de plusieurs herbes, qu'on faisoit bouillir ensemble, d'où il resultoit une pâte noire, assés semblable à de la poix, mais qui ne s'attachoit pas à la main, quand elle étoit bien sèche. Il ajoûte que ce Balon bandidoit de telle sorte, qu'en le laissant seulement tomber, il fautoit beaucoup plus haut, que l'endroit d'où il étoit parti. Le nombre des joueurs n'étoit point réglé, & il montoit quelquefois jusqu'à vingt de chaque côté. Une ligne séparoit les deux bandes, & il n'étoit pas permis de la passer. Il y avoit dans chaque Bourgade une place destinée à cet exercice, & une autre plus grande en dehors pour les plus nombreuses parties, comme quand toute une Bourgade défioit une autre, ce qui arrivoit souvent.

La victoire se célébroit par une danse générale, à la fin de laquelle on ne manquoit jamais de s'enyvrer de la fumée de tabac; & cela étoit bientôt fait: car en premier lieu, on ne se mettoit à fumer, que quand on étoit prêt à tomber de lassitude; & puis de la manière dont on fumoit, la plus forte tête devoit être étourdie d'abord. Sur des braises à moitié allumées on étendoit des feuilles de tabac, qui n'étoient pas tout-à-fait sèches; puis on prenoit un

Yvresse
du Tabac.

tuyau fourchu en maniere d'Y, le pied de cette pipe se mettoit dans la fumée, que caufoit la feuille de tabac, & ses deux branches, dans les narines, par lesquelles on tiroit la fumée, qui montoit bientôt au cerveau. Chacun reſtoit, où l'yvrefſe l'avoit fait tomber, excepté le Cacique, que ſes femmes venoient enlever, & portoient ſur ſon lit. Si pendant cette yvrefſe il ſurvenoit quelque ſonge, on le prenoit pour un avertiſſement du Ciel. Cependant on peut juger que ces débauches, qui étoient fréquentes, ébranloient fort le cerveau de ces Barbares, & altéroient conſidérablement leur conſtitution.

Origine
du mot
de Ta-
bac.

Au reſte le Tabac étoit naturel à l'Ifle Eſpagne; les Inſulaires le nommoient *Cobiba*, & appelloient *Tabaco* l'inſtrument, dont ils ſe ſervoient pour fumer. On ne doute point aujourd'hui que ce ne ſoit là l'origine du mot de Tabac, & c'eſt une erreur populaire, que de l'attribuer à l'Ifle de Tabago. Le ſentiment du P. Labat, qui le fait venir de la ville de Tabasco dans la nouvelle Eſpagne, ne paroît pas mieux fondé, & cet Auteur auroit bien dû, comme ſemble, citer ſes preuves. Les Eſpagnols diſent, *Hazer un Tabaco*, pour ſignifier le divertiffement, qu'on prend à fumer & à danser en rond à la maniere des Amériquains; & il paroît que c'eſt de là qu'eſt venu le terme de *Tabagie* ſi uſité dans nos anciennes Relations pour exprimer les fêtes des Sauvages. Les Braſiliens appelloient *Petun* ce que les Inſulaires de S. Domingue appelloient *Cobiba*, & il eſt étonnant que cela ait été ignoré de M. Lemery, qui a cru ce nom François, & l'a voulu faire dériver du verbe Grec *πυράω*, j'étends. Car il
n'y

n'y a guere d'apparence de vouloir donner une racine Grecque à un terme Brasilien ; à moins que ce *πράσιον* ne se soit trouvé dans la langue du Bresil, comme *σιγάριον*, & quelques autres mots Grecs se trouvent dans la langue Iroquoise.

Ce qui est de certain, c'est que cette Plante, aujourd'hui si fameuse, & dont la plupart des hommes ont fait un de leurs plus indispensables besoins, a été parfaitement ignorée des Anciens. Comme elle vint d'abord en France par le Portugal, le mot Brasilien *Petun*, lui fut d'abord seul attribué. On l'appella ensuite l'*Herbe à la Reine*, & la *Nicotiane*, parce que la premiere connoissance nous en étoit venuë par M. Nicot Ambassadeur du Roi Charles IX. à Lisbonne, lequel à son retour en France, la présenta à la Reine Mere Catherine de Medicis. Le P. du Tertre, qui écrivoit aux Isles de l'Amérique il y a près de 80. ans, le nomme toujours *Petun*; & Rochefort, qui écrivoit en même têmes en Hollande, ne lui donne jamais d'autre nom, que celui de *Tabac*; c'étoit effectivement celui que lui donnoient les Hollandois, & ils l'avoient pris des Espagnols, avec lesquels ils en faisoient alors un grand commerce. Dans la suite des têmes les François établis dans le voisinage de S. Domingue, & à S. Domingue même, s'accoutumerent à ce terme, & insensiblement il a tellement pris le dessus, que celui de *Petun* est devenu bas, & n'est plus reçu dans le bel usage.

Oviedo, qui est entré dans un plus grand détail que personne sur tout ce qui regarde les anciens habitans de notre Isle, se plaint fort de ce qu'on ne s'est pas donné le têmes de s'instrui-

Différens noms qu'elle a eû en France.

Leurs Mœurs.

re de leurs mœurs, de leurs coûtumes, & de leur Religion, & de ce qu'on n'y a pensé, qu'après qu'ils ont été presque tous détruits. En effet tant qu'ils ont subsisté, on s'est bien plus appliqué à en tirer des services, qu'on ne s'étoit point avisé jusques là de tirer des hommes, qu'à les interroger sur une infinité de choses capables de picquer la curiosité. D'un autre côté plusieurs Historiens se sont plaints de cet Auteur, qui a, disent-ils, excédé beaucoup en parlant de la dépravation des mœurs de ces Insulaires: ils se récrient sur tout contre ce qu'il a avancé, que l'infâme péché de Sodome étoit commun parmi eux, & il y en a, qui n'ont point fait difficulté d'affûrer que cette abomination ne leur étoit pas même connue.

J'avoie que cette diversité de sentimens entre des Auteurs contemporains, & des témoins oculaires, est quelque chose de fort embarrassant pour un Historien, qui cherche à s'instruire; mais je ne crois pas qu'il soit absolument impossible de démêler le vrai à travers de l'obscurité, qu'elle y répand. Il ne faut, ce me semble, pour cela que faire attention aux vûes différentes, que ces Auteurs avoient en écrivant. Effectivement il paroît que l'amour de la Nation a un peu trop conduit la plume des uns, & les a porté à ne rien épargner pour diminuer l'indignation du Public & de la postérité contre leurs pères & leurs compatriotes; mais que le zele de la Religion a trop animé celle des autres, & leur a fait exagerer un peu tout ce qui pouvoit rendre odieux les auteurs des cruautés exercées contre des peuples, qu'on a mieux aimé exterminer, que de les amener au culte du vrai Dieu. Or rien ne pouvoit mieux produire l'effet, que

que chacun se propoſoit, que de repréſenter d'une part ces peuples, comme n'ayant de l'homme que la figure, & plongée dans les plus infâmes diſſolutions, & de l'autre, de les faire enviſager au contraire comme des hommes ſans vices & ſans paſſions; on ne ſauroit donc guerres ici ſe tromper en prenant le milieu entre ces deux extrémités. Le cri general depuis deux ſiecles charge trop la Nation Caſtillane, pour la vouloir abſoudre de toutes les cruautés, qu'on lui a reprochées, mais il eſt bien difficile auſſi de contredire en tout un Hiſtorien tel qu'Oviedo, lequel, après avoir dit en general que dans les Antilles, comme dans la Terre ferme, les hommes & les femmes étoient également ſujets au péché que la nature abhorre, ajoute qu'il en faut excepter les femmes de l'Iſle Eſpagnole, qui l'avoient en horreur, non par honte, ou par ſcrupule, étant les plus libertines de tout le Nouveau Monde, mais à cauſe du tort que ce déteſtable commerce leur cauſoit.

Quoi qu'il en ſoit, quand bien même nos Inſulaires auroient été exempts du crime de Sodome, il paroît indubitable qu'en d'autres genres d'impuretés, ils ne gardoient pas beaucoup de meſures. En effet la maſſe de leur ſang en étoit tellement gâtée, que la plûpart étoient attaqués de cette infâme & cruelle maladie, dont la communication a fait à l'ancien Monde, & ſur tout à l'Eſpagne, un tort, que toutes les richèſſes du nouveau ne ſauroient compenser. A peine les Caſtillans eurent paru ſur les côtes de l'Iſle Eſpagnole, qu'il en furent empeſtés, & pluſieurs d'entr'eux, qui n'avoient guerres rapporté de leur voyage, que ce

Origine
du mal
de Na-
ples.

mal honteux, s'étant engagés à leur retour pour la guerre de Naples, ils le donnerent aux femmes Napolitaines, qui furent assés malheureuses pour s'abandonner à eux: celles-ci ne tarderent pas à le porter dans le camp des François, où il causa encore de plus grands ravages, que dans celui des Espagnols, ou d'ailleurs moins les premiers ne furent pas dissimuler, comme avoient fait les seconds. Les Italiens surpris de voir naître ce monstre au milieu de leur pays, s'en prirent à ceux, ou qui en faisoient plus de bruit, ou qu'ils haïssent davantage, & le nommerent le *Mal François*. Ceux-ci de leur côté ne manquèrent pas de le rejeter, ou sur les Femmes, de qui ils l'avoient effectivement reçu, ou sur l'air du pays, & l'appellerent le *Mal de Naples*. Les Espagnols spectateurs d'un combat, auquel ils avoient donné lieu, n'eurent garde de s'y mêler; encore moins chercherent-ils à mettre d'accord deux Nations, qu'ils avoient tant d'intérêt à brouiller ensemble, d'autant plus qu'ils ne le pouvoient, qu'en se chargeant de la chose du monde la plus odieuse. Et quoi que dans la suite Oviedo & Guichardin, l'un Espagnol, & l'autre Italien, & après eux presque tous les Historiens des deux Nations, qui ont eu occasion de parler de ce mal, ayent fait justice aux deux parties intéressées, les noms, qu'elles avoient donnés en dépit l'une de l'autre à la nouvelle maladie, ont passé dans l'usage ordinaire, & ont été adoptés par les autres Nations selon leur attachement aux François & aux Italiens. Ainsi on continuë en Italie à le nommer le mal François, & en France à l'appeller le mal de Naples, quoy

quoique sans conséquence pour les personnes instruites.

Mais si les Espagnols ont trouvé le secret de préserver leur nom de cette infamie, & d'éviter par là une partie de l'odieux de cette peste, dont ils ont infecté l'Europe, ils en ont si peu garanti leur sang, sur tout dans l'Amérique, qu'il s'y trouve peu de familles de leur Nation, qui ne s'en ressentent. Les Insulaires guérissent ce mal, ou du moins y apportent beaucoup de soulagement avec le bois de Gayac: mais il revenoit d'abord, & l'expérience a fait voir que pour le guérir radicalement il y faut employer le Mercure & les sueurs les plus violentes. Mais revenons.

Il n'y avoit rien de réglé parmi nos Insulaires pour le nombre des femmes: plusieurs en avoient deux ou trois, les autres un peu plus. Un des Souverains, qui regnoit dans l'Isle, quand elle fut découverte, en avoit jusqu'à trente, mais ces exemples étoient rares. Il paroît néanmoins que chacun avoit sur cela une liberté entière, & regloit le nombre de ses femmes sur ses facultés, & comme la plupart n'avoient gueres que le nécessaire pour vivre, le commun se contentoit d'une femme. Quant aux degrés prohibés, il n'y avoit que le premier, sur lequel on ne se relachoit jamais. Parmi les femmes d'un même mari il y en avoit ordinairement une plus distinguée que les autres, mais elle n'avoit aucune supériorité sur ses compagnes. Toutes couchoient autour du mari, & nulle jalousie ne troublait la paix du ménage. A la mort du Cacique, dont je viens de parler, on obligea deux de ses femmes à lui tenir compagnie, en se laissant ensevelir toutes

De leurs
Maria-
ges.

vivantes, dans le tombeau, où on l'avoit mis; on a vû en d'autres occasions des épouses faire d'elles-mêmes & avec joie, ce qu'on exigea de celles-ci. Pour l'ordinaire la chose étoit laissée à leur choix, & assés peu pratiquée.

Des Ob-
sèques.

Les femmes étoient toujours chargées des obsèques de leurs époux; elles enveloppoient le corps de larges bandes de coton, le mettoient dans une fosse assés profonde avec tout ce que le défunt avoit eu de plus précieux. Le cadavre n'étoit pas couché de son long, mais assis sur une espece de banc, & l'on faisoit au sepulchre une maniere de voûte avec du bois, pour empêcher que la terre ne tombât sur lui. Cette cérémonie étoit accompagnée de chants, & de beaucoup de superstitions, dont on ne nous a point appris le détail: mais les corps des Caciques ne se mettoient en terre, qu'après avoir été bien vidés & séchés au feu. C'étoit en ces occasions que se composoient les chansons, où avec les louanges du défunt, on marquoit tout ce qui étoit arrivé sous son regne; & pendant la vie de son successeur ces chansons, ainsi que je l'ai déjà remarqué, se chantoient dans toutes les actions publiques. Les obsèques des Caciques durcien environ quinze ou vingt jours, & avant que l'assistance, qui étoit toujours nombreuse, se séparât, on partageoit entre les principaux conviés tout ce qui étoit resté des meubles du mort.

Les oc-
cupa-
mons des
Insulai-
res.

La nécessité tiroit quelquefois ces Barbares de leur inaction, & les obligeoit de s'occuper, sur tout à la chasse, & à la pêche. Ils se servoient pour le premier de ces exercices de ces petits chiens muets, dont j'ai parlé ailleurs: mais souvent ils se contentoient de mettre le

feu

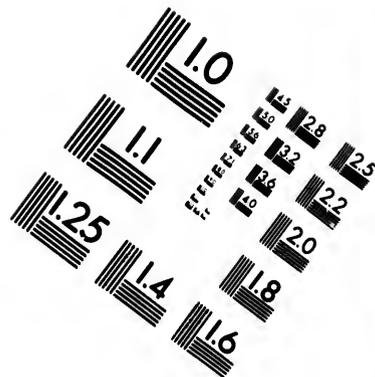
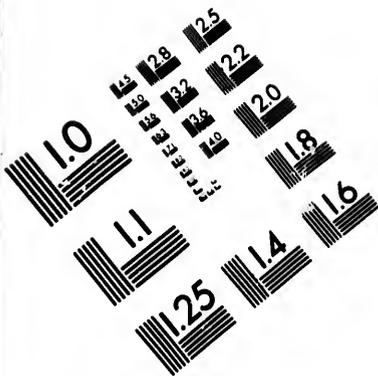
feu a
de ri
à mo
seaux
un an
suppl
pren
ce, c
lier.
fant
sur la
tout
te do
à ce
poien
fant p
main
voit
tinuo
pas u
prend
rocou
voien
noien
dont
très-b
Il
Espag
que n
pas d
mais
tits g
applat
des p
qu'ils
chose

feu aux quatre coins d'une prairie, & en moins de rien ils la trouvoient toute pleine de gibier à moitié rôti. Ils chassoient assez peu aux oiseaux, & la plupart ne savoient pas manier un arc, ni une fleche. Ils ne laissoient pas de suppléer à ce défaut par quelque industrie. Ils prenoient sur tout force Perroquets, & l'artifice, dont ils uoient pour cela, est assez singulier. Ils faisoient monter sur un arbre un enfant de dix à douze ans; auquel ils mettoient sur la tête un Perroquet privé. Les Chasseurs tout couverts de feuillages s'approchoient ensuite doucement, & faisoient crier le Perroquet; à ce cri tous les Perroquets de toutour s'attroupoient en criant de toutes leurs voix; alors l'enfant passoit au col du premier qu'il trouvoit à sa main un noeud coulant; puis le tiroit à foi, achevoit de lui tordre le col, le jettoit par terre, & continuoit ce manège, jusqu'à ce qu'il n'en restât pas un. Ils avoient une autre invention pour prendre les Ramiers; ils imitoient assez bien le rocouement de ces oiseaux, & quand ils en avoient assemblé un grand nombre, ils les prenoient dans des filets fort bien faits; les rets, dont ils se servoient pour la pêche, étoient aussi très-bien travaillez.

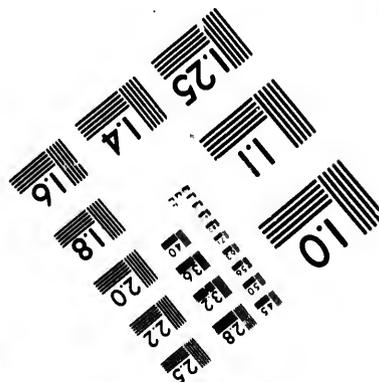
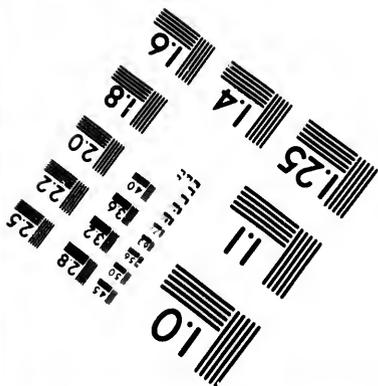
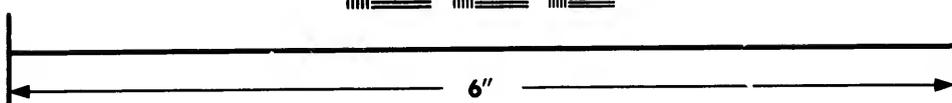
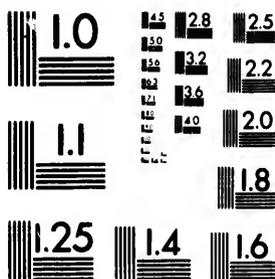
Il s'en falloit beaucoup qu'avant l'arrivée des Espagnols, ces Peuples fissent de l'or le cas, que nous en faisons. Ils ne laissoient pourtant pas de l'estimer, & de le rechercher avec soin, mais ils se contentoient ordinairement des petits grains, qu'ils trouvoient aisément, qu'ils applatissoient un peu, & dont ils se faisoient des pendants aux narines. Il semble même qu'ils regardoient ce métal comme quelque chose de sacré, car ils ne l'alloient jamais re-

Leur
maniere
de se dis-
poser à
chercher
de l'or.





**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

24
28
32
36
40
45
50
56
63
71
80
90
100
112
125
140
160
180
200
225
250
280
315
360
400
450
500
560
630
710
800
900
1000

11
12
15
18
22
27
32
36
45
54
63
75
90
108
135
162
198
234
270
315
360
400
450
500
560
630
710
800
900
1000

cueillir, qu'après s'y être préparés par de longs jeûnes & plusieurs jours de continence. Ils disoient que quand ils avoient manqué à cette pratique, ils ne trouvoient rien. Christophe Colomb voulut dans le commencement engager les Espagnols à imiter un si bel exemple, & à ne point aller aux mines, sans s'être auparavant approchés des Sacremens de Penitence & d'Eucharistie. Mais il eut beau dire, il ne persuada personne : & comme il eut entrepris d'agir d'autorité, on lui représenta que l'Eglise n'ordonnant qu'une seule fois l'année la Confession & la Communion, il ne lui appartenoit pas de faire sur cela de nouveaux préceptes. Qu'au reste les Espagnols se trouvoient condamnés, malgré qu'ils en eussent, à une continence beaucoup plus longue, que celle des Infulaires, puisqu'ils avoient laissé leurs femmes en Espagne, & que vû le peu de mauvaise nourriture, à quoi ils étoient réduits, leur vie pouvoit passer pour un jeûne continuel & bien rigoureux. Colomb ne voulut pourtant pas en avoir le démenti, & ne permit jamais, autant qu'il pût, le voyage des mines, qu'à ceux, qui s'y étoient préparés de la maniere, qu'il souhaitoit.

Leur maniere de cultiver la terre, & de faire du feu.

Les anciens habitans de l'Isle Espagnole travailloient peu à la terre, & on ne leur a trouvé aucune sorte d'outils pour l'Agriculture: Le feu étoit comme leur instrument universel. Ils brûloient les herbes de leurs savannes. (c'est un terme, que nous avons emprunté des Espagnols, & qui veut dire plaines, & en general tout lieu, où il ne croît que de l'herbe.) Ils brûloient, dis-je, les herbes de leurs savannes, quand elles étoient seches, & après avoir remué

légèrement la terre avec un bâton, ils plantoient leur Maiz. Pour faire du feu ils ne servoient point de pierres, quoi que leur Isle n'en manque point de fort propres à cela: ils ne savoient pas apparemment le secret de l'entirer. Ils prenoient deux morceaux de bois, l'un extrêmement poreux & fort léger, l'autre plus dense & plus dur; ils picquoient ce dernier dans le premier, & le tournoient avec beaucoup de vitesse, à peu près comme on brasse le Chocôlat; cette violente collision lui faisoit jeter du feu, & ce feu étant reçu dans l'autre bois, y prenoit, comme s'il fût tombé sur de l'étoupe.

C'étoit encore avec le feu que ces Sauvages faisoient leurs canots, ou pirogues. Ils choisissoient un arbre, puis allumôient du feu tout autour, pour le faire mourir: ensuite ils le laissoient secher sur pied. Cela fait, ils y mettoient le feu pour l'abbatre; & après avoir pris leurs dimensions, suivant la grandeur, qu'ils vouloient donner à leur canot, ils le creusoient lentement avec le feu, levant le charbon avec une espece de hache, ou de coignée d'une pierre verte très-dure. Il ne s'est jamais trouvé, ni dans l'Isle, ni en aucun autre endroit, de carrieres de cette pierre, & l'opinion commune est qu'elles venoient de la riviere des Amazones, dont on prétend que le limon exposé à l'air se pétrifie. La difficulté est d'imaginer par quelle voie nos Insulaires, qui n'avoient commerce avec aucune autre Nation, faisoient venir ce limon pétrifié de si loin.

La forme du gouvernement établie parmi ce peuple étoit despotique; la vie, les biens, la Religion même des sujets étoient en la disposition.

Leurs
Canots
ou Pi-
rogues.

Leur
Gouver-
nement
Supplie-
tion.

des Vo-
leurs.

tion des Souverains, qui n'abusent pas de leur pouvoir. Les Sujets de leur côté étoient extrêmement soumis, exécutoient ponctuellement les ordres de leurs Caciques, & s'en rapportoient sans peine à ce que ces Princes leur disoient sur toutes sortes de choses. Ils avoient peu de Loix, & elles n'étoient pas fort sévères, néanmoins le larcin étoit regardé comme un crime atroce, & se punissoit avec beaucoup de rigueur. Le voleur étoit empalé, de quelque condition qu'il fût, & restoit exposé en cet état à la vûe de tout le monde. Il n'étoit même permis à personne d'interceder pour lui. Une si grande severité avoit produit l'effet, qu'on en avoit prétendu, peu de gens s'attachoient à un métier si dangereux; & comme on ne savoit d'ailleurs dans cette Isle ce que c'étoit que d'attenter à la vie les uns des autres, on y vivoit dans une très-grande sécurité.

Desin-
teresse-
ment &
Hospita-
lité.

Ce peuple avoit encore beaucoup d'éloignement de tout ce qui sentoit l'avarice, & par conséquent rien n'étoit capable de troubler la paix de l'Isle. Accoutumé à se borner au pur besoin pour la vie, on n'y songeoit point à thésauroiser, & ce que la terre produisoit presque sans culture, étoit en quelque sorte à tout le monde. Du moins les plus accommodés ne manquoient jamais de secourir ceux, qu'ils voyoient dans l'indigence. L'hospitalité étoit aussi très-religieusement observée à l'égard de tout le monde, il ne falloit pas être connu, pour être reçu dans une maison, & on l'étoit de quiconque, comme on l'auroit été de ses meilleurs amis.

Ordre de

Les Principautés étoient héréditaires, mais

si

si u
pas
ceu
me
d'a
voi
cer
ceu
dû
mê
con
me
leu
que
dell
pas
fem
ne
l'av
infir
me
(
les
suj
pres
leur
c'êt
qu'i
deu
mar
Ils
tier
les
fond
qui
les i

si un Cacique mouroit sans enfans, ses Etats ^{la Succes-} passioient à ceux de ses sœurs préferablement ^{sion aux} à ceux de ses freres. La raison de cette coûtume ^{Principali-} étoit la même, qui l'a fait établir en tant ^{pautes.} d'autres pays, sur tout dans l'Amérique, à savoir que les enfans des sœurs sont bien plus certainement du sang de leurs oncles, que ceux de leurs freres. La même raison auroit dû les faire encore passer par dessus les enfans mêmes du Prince défunt, mais l'usage étoit contraire. Dans quelques Provinces les femmes des Caciques devoient tenir compagnie à leurs maris défunts dans le tombeau, à moins que de vouloir passer pour leur avoir été infidelles pendant leur vie; si quelqu'une n'étoit pas assés jalouse de la réputation d'honnête femme, pour l'acheter à ce prix, ses enfans ne pouvoient prétendre à la succession du pere, l'aveu tacite, que leurs meres faisoient de leur infidelité, les faisant regarder comme illégitimes.

Quand il survenoit quelque differend entre les Caciques, & il n'en naissoit gueres, qu'au ^{Leurs} sujet de la pêche, il étoit bientôt terminé, & ^{Guerres.} presque toujours sans effusion de sang. Aussi leurs armes n'étoient-elles pas fort meurtrieres; c'étoit des bâtons, ou des especes de massües, qu'ils appelloient *Macanot*, larges d'environ deux doigts, pointuës par la tête, & ayant un manche en façon de garde, comme les épées. Ils avoient aussi des javelots de la même matiere, c'est-à-dire, d'un bois très-dur, & ils les lançoient avec beaucoup d'adresse: dans le fond c'étoit assés pour des gens tout nuds, & qui n'avoient aucune arme défensive. Ce qui les incommodoit davantage, quand ils étoient

blef-

bleffés, c'est lorsque les éclats de ce bois très-facile à éclater, leur étoient restés dans la playe. Ils n'avoient pas l'adresse de les en tirer, & il en arrivoit toujours quelque accident. Les habitans des Provinces Orientales se servoient de l'arc & de la fleche, & ils avoient sans doute pris cet usage des Caraïbes, habitans des petites Antilles, leurs ennemis perpétuels.

Leur
Nourri-
ture.

La nourriture ordinaire de nos Insulaires étoit le Maïz, que nous appellons en France Bled de Turquie, ou gros Mil, les Patates, & la Cassave; on traitera de toutes ces choses fort au long dans un Ouvrage, qui suivra de près celui-ci, & qui demande de grandes recherches. La chasse & la pêche fournissoient encore une grande ressource, mais ce qui s'y prenoit de meilleur, étoit réservé pour la bouche du Cacique, & c'eût été un crime à un particulier, que de témoigner même la moindre envie d'en goûter. La feuille & la racine d'une espece d'*Arum*, ou de Pied de Veau, que les François ont nommé *Choux Caraïbes*, le Pourpier, l'Épinard sauvage, les Bourgeons des Patates & des Mombins étoient leurs mets extraordinaires, ou plutôt leur servoient de ragouts, ils méloient tout cela ensemble, en relevoient le gout par leur *Axi*, ou Piment, & donnoient à cette composition le nom d'*Tracas*. Dans le besoin, lorsque les vivres ordinaires leur manquoient, ils avoient recours aux fruits, dont leurs forêts étoient remplies; d'ailleurs ils s'accoutumoient si bien à manger de tout, même des choses, qui nous feroient le plus d'horreur, comme des Vers, des Araignées, des Chauves-Souris, des Couleuvres, qu'il

qu'il étoit impossible qu'ils mourussent de faim. Mais quoique ces animaux n'ayent point de venin dans les Isles, une telle nourriture, & la légereté des vivres ordinaires étoient la véritable cause de cette foiblesse de complexion, qui rendoit ces Insulaires incapables de grands travaux. Ce n'étoit pourtant pas la faute de leur pays, mais il s'en falloit bien qu'ils en tirassent tout ce qu'il pouvoit leur fournir pour la vie. On peut même affûrer que cette Isle, & en general une bonne partie de l'Amérique Méridionale a de grands avantages de ce côté-là sur l'Europe, où le nécessaire roule de telle sorte sur le Bled, & les autres grains, dont on fait le pain, qu'ils ne fauroient manquer dans un Royaume, sans y mettre le peuple en danger de périr de misere, comme il arrive assés souvent. Au lieu que dans cette partie du Nouveau Monde il y a six sortes de nourriture aussi naturelles, que le pain, qui n'y manquent jamais, & multiplient extraordinairement. On y peut faire par an jusqu'à trois récoltes de Maiz & deux de Ris. Parmi les especes de Patates, qui sont toutes fort nourrissantes & d'un très-bon goût, il y en a une, qu'on nomme Patate de six semaines, parce qu'on la peut manger six semaines, ou deux mois, au plus tard, après qu'elle a été semée. Dans une touffe de Bananier, qui est composée au moins d'une douzaine de pieds, il y en a toujours quelqu'un chargé de fruit, & ce fruit est aussi très-nourrissant. Le Manioc & l'Igniame ne se recueillent qu'une fois l'année, mais il arrive rarement que la récolte n'en soit pas très-abondante. Elle ne manque au moins jamais, &

& ces plantes ne demandent presque aucun soin.

Leurs
Maisons.

La maniere, dont les habitans d'*Haïti* se logeoient, répondoit parfaitement à la simplicité d'une vie si frugale. Toutes leurs maisons étoient bâties sur deux desseins; on pouvoit choisir, & il n'y avoit aucune regle pour cela, mais les plus pauvres choisissoient celui-ci. Ils commençoient par planter assés profondément en terre des pieux, de la grosseur à peu près de nos soliveaux; ils les plaçoient en rond à quatre ou cinq pas de distance les uns des autres: ils étendoient dessus des piéces de bois plattes, mais fort épaisses, sur lesquelles ils apuyoient de longues perches, qui se joignant toutes par la pointe formoient un toit en figure de Cône: ils attachoient des cannes en guise de lattes à ces perches, & pour les rendre plus solides, ils les mettoient deux à deux, & tout au plus à une palme de distance; ils couvroient le tout d'une paille fort déliée, ou de feuilles de Palmier, ou de l'extrémité des cannes. Pour ce qui est du bas, les entredeux des pieux se garnissoient de cannes fichées en terre, & très-bien liées ensemble avec une espece de filasse très-forte & incorruptible, qu'*Oviedo* nomme *Beschinchi*, qui croît sur les arbres, & qu'on voit pendre des branches. Ces murailles avoient beaucoup de solidité, & elles étoient si bien fermées, qu'il n'y passoit pas un soufle de vent. Les cannes dont elles étoient composées viennent beaucoup plus grosses dans l'Amérique, que celles qu'on voit en Espagne & en Italie; les liasses, dont je viens de parler, sont de différentes

gros-

grosseurs, & toutes jusqu'aux plus petites se peuvent diviser en deux, de sorte qu'on s'en sert à lier les choses les plus fines. Outre cet usage, elles ont encore plus d'une vertu pour la Medecine, suivant l'Auteur, que je viens de citer, mais il ne les explique point.

Ces fortes de maisons, ou pour mieux dire, de cases, sont les plus capables de résister aux vents, qui soufflent quelquefois impétueusement dans cette Isle. Pour leur donner encore plus de solidité, au moins dans les endroits les plus exposés, on plantoit au milieu un grand poteau, auquel étoient attachées par le haut les extrémités des perches. Les autres maisons avoient la même construction & les mêmes matériaux, mais la forme étoit différente, & approchoit fort de celle de nos granges. Le toit en étoit soutenu par une longue piece de traverse, qui l'étoit elle-même par des fourches plantées dans le milieu de la maison, qu'elles séparoient ainsi en deux. Ces maisons étoient plus grandes que les autres, mieux ornées, & plusieurs avoient des vestibules, en maniere de portiques, couverts de paille; ils étoient destinés à recevoir les visites, & Oviedo assure que les couvertures en étoient mieux travaillées, que celles des maisons de Flandres de son têmes.

Le langage n'étoit pas entierement uniforme dans toute l'Isle, chaque Province avoit sa dialecte particuliere, mais on s'entendoit par tout. La langue, qu'on parloit dans le milieu de l'Isle, étoit la plus estimée; on la regardoit même en quelque façon comme une langue sacrée, & elle avoit cours dans les autres Provinces. Ces langues n'avoient rien de barbare,

Leur
Langue.

&

& s'apprennent aisément. On peut juger de leur douceur par quelques mots, qui nous en restent, & que nous avons fait passer dans la nôtre à l'exemple des Espagnols. Notre Canot vient de leur *Canoa*, d'*Amacha*, nous avons fait Hamach, c'est un Branle de Cotton, ou de fil, maniere de lit suspendu par les deux extremités, qu'on attache avec une corde à deux arbres, ou à deux piliers, & dont on se sert assés communément dans tous les pays chauds. Nos Insulaires appelloient *Uracano* ces vens impétueux, qui excitent sur leurs côtes de si dangereuses tempêtes, & auxquels nous avons donné le nom d'Ouragan, en prononçant l'u, comme le prononcent les Espagnols. Le P. le Pers ajoute à ces termes celui de *Savana*; mais il se trompe; Mariana le met parmi ceux, que les Espagnols ont conservés de l'ancienne langue des Visigots, qui ont conquis l'Espagne.

Leur Religion. On ne devoit pas attendre un systême de Religion bien sensé & bien suivi d'une Nation si brute, si peu accoutumée à réfléchir, & si peu éclairée des lumieres même de la Raison naturelle. Aussi n'y a-t-on trouvé qu'un tissu mal assorti des grossieres superstitions, auxquelles il n'est pas difficile de reconnoître que le Démon présidoit d'une maniere sensible. Veritablement il n'en devoit pas couter beaucoup à cet Esprit d'erreur, pour se faire rendre les honneurs divins, par des hommes, qui trouvant en eux, comme tous les autres, l'idée d'un Etre superieur, n'avoient, ni assés de pénétration, ni assés d'application, pour la développer. Si on en croit les Auteurs contemporains, ou voisins de la découverte du Nouveau
Mon-

Monde, le Démon apparoissoit affés souvent à nos Insulaires, & leur rendoit des Oracles, sur lesquels ce peuple séduit se regloit à l'aveugle. Il est même fort vrai-semblable que les différentes figures, sous lesquelles ils représentoient leurs Divinités étoient celles, sous lesquelles ils croyoient les avoir vûes. Elles étoient toutes hideuses; les plus tolerables étoient celles de quelques animaux, comme des Crapaux, des Tortuës, des Couleuvres, & des Caymans. Mais la plupart du têmes c'étoit des figures humaines, horribles & monstrueuses, qui avoient tout ensemble quelque chose de bizarre & d'affreux.

De là il étoit arrivé deux choses. La première, que cette variété de figures avoit persuadé à ces peuples qu'il y avoit plusieurs Dieux. La seconde, que la laideur de ces Dieux les leur faisoit regarder comme beaucoup plus capables de leur faire du mal, que de leur faire du bien. Aussi ne songeoient-ils gueres qu'à appaiser leur fureur, & à les engager par des Sacrifices à les laisser en repos. Ils appelloient ces Idoles *Chemis* ou *Zemés*. Ils les faisoient de craye, de pierre, ou de terre cuite; ils les plaçoient à tous les coins de leurs maisons, ils en ornoient leurs principaux meubles, & ils s'en imprimoient l'image sur le corps. Ainsi il ne faut pas s'étonner, si, les ayant sans cesse devant les yeux, & les craignant beaucoup, ils les voyoient souvent en songe. Ils n'attribuoient pas à tous le même pouvoir; les uns, selon eux, présidoient aux saisons, d'autres à la santé, ceux-ci à la chasse, ceux-là à la pêche, & chacun avoit son culte & ses offrandes particulières.

Quel-

Zemés
Divinités
subalter-
nes.

Quelques Auteurs, qui prétendent avoir étudié ces peuples plus à fond, assèrent qu'ils regardoient les Zemés comme des Divinitez subalternes, & les Ministres d'un Etre souverain, unique, éternel, infini, tout-puissant, invisible, mais non pas incréé; car ils lui donnoient une mere, laquelle avoit cinq noms differents; à savoir *Attabeira, Mamona, Guacrapita, Tiella, & Guamaonocan.* Mais on ne rendoit à ce Dieu suprême aucun culte, du moins extérieur, non plus qu'à sa mere, à moins qu'on n'attribuë à celle-ci, ce qui est rapporté par D. Pierre Martyr, que parmi les Zemés il y en avoit un, qu'on adoroit sous la figure d'une femme, & qu'on voyoit à ses côtez ses deux principaux Ministres, toujours prêts à exécuter ses ordres. L'un, disoit-on, étoit son Hérault, c'étoit à lui à convoquer les autres Zemés, quand la Déesse vouloit les envoyer, ou pour exciter les vens, ou pour faire tomber la pluye, en un mot pour procurer aux hommes les biens, qu'ils lui demandoient. Tout l'office de l'autre étoit de châtier par des inondations ceux, qui refuseroient de rendre à cette Divinité les hommages, qu'elle exigeoit de tous.

Fourberie au
sujet des
Zemés.

Dom Fernand Colomb dans la Vie de son pere, qu'il a écrite avec moins d'exactitude, qu'on ne devoit l'attendre d'un homme de son mérite, & qui pouvoit être beaucoup mieux instruit, qu'un autre du sujet qu'il traitoit; dit que les Zemés étoient comme les Esprits tutélaires des hommes, & que chacun avoit le sien, qu'il mettoit toujours audessus de tous les autres. Il ajoute qu'ils les plaçoient dans des endroits secrets, où ils ne laissoient entrer aucun

cun Chrétien: que quand ils craignoient qu'on ne découvrit ces lieux secrets, ils coururent devant pour tirer leurs Dieux, & les aller cacher; que des Espagnols étant un jour entrés dans la cabane d'un Cacique, ils y apperçurent un Zemés, qui faisoit grand bruit, & étoit dans la langue du Pays beaucoup de choses, qu'ils n'entendoient pas; que se doutant qu'il y avoit de la supercherie, ils rompirent la statue à coups de pieds, & trouverent un long cnyau, dont une extrémité donnoit dans la tête de l'Idole, & l'autre dans un petit coin sous couvert de feuillages, où un homme, qu'on ne voyoit point, faisoit dire au Dieu tout ce qu'il vouloit: que le Cacique pria les Espagnols de ne point parler de ce qu'ils avoient vu, & leur avoua qu'il se servoit de cette adresse pour se faire payer un tribut, & pour contenir tous ses Sujets dans l'obéissance. Il dit encore que les Caciques avoient trois pierres, qu'ils conservoient fort religieusement; prétendant qu'elles avoient chacune leur vertu particulière, l'une de faire croître les grains semés, l'autre de faire accoucher les femmes sans douleur, & la troisième de procurer la pluie & le beau têmes selon les besoins.

Enfin on trouve dans les plus anciens Auteurs la description d'une solennité, qui est la seule cérémonie religieuse de ces peuples, dont on ait eu soin de nous instruire. Le Cacique en marquoit le jour, & le faisoit annoncer par des Crieurs publics. La Fête commençoit par une nombreuse Procession, où les hommes & les femmes mariées se trouvoient ornez de ce qu'ils avoient de plus précieux. Les filles y paroissoient toutes nuës à l'ordinaire: le Cacique,

que, ou le plus considerable du lieu, marchoit à la tête, ayant un tambour, dont il jouoit sans cesse, & l'on se rendoit ainsi dans un Temple tout rempli d'Idoles, dont les figures étoient bien plus propres à représenter des Diab-les, que des Dieux. On y trouvoit les Prêtres occupés à les servir, & qui en leur présentant les offrandes du peuple, pouffoient des cris & des hurlemens affreux. Une partie de ces offrandes consistoit dans des gateaux, que des femmes apportoient dans des corbeilles ornées de fleurs; & l'offrande finie, ces mêmes femmes au signal, que leur en donnoit un Prêtre, dansoient & chantoient les louanges des Zemés, à quoi elles ajoûtoient celles des anciens Caciques, & finissoient par des prieres pour la prospérité de la Nation. Les Prêtres rompoient ensuite les gateaux consacrés par l'offrande, qui en avoit été faite aux Dieux, & en distribuoiient les morceaux aux chefs de famille. Il falloit conserver toute l'année ces fragmens, & on les regardoit comme des préservatifs, contre toutes sortes d'accidens. Le Cacique n'entroit point dans le Temple, il se tenoit à la porte assis, & jouant sans cesse de son tambour, il faisoit passer devant lui toute la Procession; chacun entroit en chantant, puis alloit se présenter à la principale Idole. Dès qu'il étoit en sa présence, il cessoit de chanter, & se fourroit dans la gorge un bâton pour se faire vomir. L'esprit de cette ridicule cérémonie étoit de montrer, que pour paroître devant la Divinité d'une maniere religieuse, il faut avoir le cœur net, & pour ainsi dire sur les levres.

Les Zemés se communiquoiient sur tout aux

Butios, ainsi appelloit-on les Prêtres du Pays, qui étoient en même-tems Médecins, Chirurgiens, & Droguistes. Et quoique le Démon eût, si l'on en croit les anciens Auteurs, quelque part à ce qui se passoit dans l'exercice de ces differens ministères, il y entroit encore beaucoup de fourberie. Lorsque ces imposteurs consultoient les *Zemés* en public, jamais on n'entendoit la réponse du Dieu, mais on jugeoit de l'Oracle par la contenance du Prêtre. S'il dançoit & chantoit, c'étoit un bon signe, & l'on en témoignoit aussi-tôt sa joye par toutes les démonstrations, dont on pouvoit s'aviser. Si au contraire le Ministre des Dieux avoit l'air triste, on s'abandonnoit aux larmes. & on jectoit jusqu'à ce que la Divinité daignât faire connoître par quelque marque certaine, que son courroux étoit apaisé.

Les *Butios* n'avoient d'autres distinctions à l'exterieur, qu'une figure de *Zemés*, qu'ils portoient toujours sur eux; mais ils n'oublioient rien de tout ce qui étoit capable de leur concilier le respect des peuples; & ils avoient sur tout grand soin de faire croire à la multitude qu'ils avoient de fréquents entretiens avec les Dieux, qu'ils étoient admis à leur plus intime confidence, & qu'ils aprenoient d'eux ce qu'il y avoit de plus caché dans l'avenir: ils persuadoient sans peine une Nation crédule & grossiere, dont la vénération pour eux alloit quelquefois jusqu'à leur donner le nom de *Zemés*, & à les regarder comme des hommes divins; car quoiqu'ils hazardassent souvent des prédictions, que l'événement ne vérifioit pas, il ne leur étoit pas bien difficile de pallier leur fourberie par quelque tour d'adresse.

Des Prêtres & des Médecins.

Dangers
qu'ils
couroient
quand un
malade
mouroit.

Mais il s'en falloit bien qu'ils fussent toujours autant respectés sous la qualité de Medecins, que sous celle de Prêtres, & nos Insulaires n'étoient pas aussi aisés à duper au sujet de leur santé, que quand il s'agissoit de Religion. Lorsqu'un malade, malgré les prédictions & les soins du Medecin, venoit à mourir entre ses mains, on ne le regardoit plus que comme un fourbe & un ignorant, les plus proches parens du défunt s'assembloient autour du cadavre, lui coupoient les ongles & les cheveux, les mêloient avec le jus d'une certaine herbe, & lui versoient de cette composition dans la bouche, en le priant de leur faire savoir, si c'étoit par la faute du Medecin, qu'il étoit mort. On prétend qu'à force d'operations magiques, & d'invocations, dont on accompagnoit cette interrogation, on en tiroit une réponse. Peut-être ne se passoit-il rien que de naturel, mais on fait que dans toutes les Nations, on a prétendu connoître les secrets réservés à Dieu seul, par des signes d'eux-mêmes fort équivoques & fort indifférens. Quoi qu'il en soit, si la réponse réelle ou imaginée chargeoit le Medecin, & qu'il n'eût pas eü la précaution de se retirer en lieu sûr, on se jettoit sur lui, & on le mettoit en pieces. Mais pour en venir à ces enquêtes, il falloit que le Medecin fût déjà suspect, & souvent c'étoit les faux Prêtres eux-mêmes, qui par jalousie s'accusoient les uns les autres, ou d'avoir par négligence laissé périr leurs malades, ou d'avoir usé de quelque maléfice, pour abreger les jours de quelqu'un, à qui ils ne vouloient pas de bien.

Leur
maniere
de traiter

Toutefois on convient que les Butios s'ap-
pliquoient assés à la connoissance des simples;
mais

mais quand ils étoient au bout de leur science, les ma-
ils payoient de hardiesse & d'imposture. D'ail- lades.
leurs on se souvenoit toujours qu'ils étoient les
maîtres de ces Dieux, dont on redoutoit si
fort la puissance; ainsi pour peu qu'on fût de
sang froid, on ne s'avisoit gueres de les offen-
ser. Au reste leur maniere de traiter les mala-
des, avoit quelque chose de fort bizarre. A-
près avoir fait mille simagrées autour du lit,
ils sucçoient la partie, où étoit le mal, puis
montrant une épine, ou quelqu'autre chose
semblable, qu'ils en avoient tirée, disoient-ils,
mais que dans la verité ils avoient eu soin de
mettre auparavant dans leur bouche; „ Voilà,
„ s'écrioient-ils, ce qui vous rendoit malade;
„ c'est un tel, ajoûtoient-ils, qui vous l'avoit
„ fait entrer dans le corps”: & par là ces
charlatans semoient la zifanie entre les fa-
milles.

On rencontre encore en plusieurs endroits
de l'Isle des figures de Zemés, & c'est par là
qu'on connoit les lieux, où il y a eu autrefois
des Bourgades. On juge la même chose sur
certain amas de coquillages qu'on trouve sous
terre, parce que ces Insulaires mangeoient
beaucoup de ces especes de poissons, & pour
peu qu'on y creuse, on y fait des découvertes
assés curieuses; car on y voit generalement tout
ce qui étoit à l'usage de ces peuples; des pots
de terre, des platines pour faire cuire la Cassa-
ve, des haches & de ces petites lames d'or,
qui leur pendoient des narines, & quelquefois
des oreilles; mais sur tout on y découvre quan-
tité de Zemés de toutes les façons.

Ce peuple avoit une très-legere idée de l'im-
mortalité de l'ame & de l'autre vie. Ils di-
foient

Leurs
differen-
tes Opi-
nions.

soient néanmoins qu'il y avoit un lieu, où les ames des bons étoient récompensées : mais on ne parloit point du supplice préparé pour les méchans. Chacun plaçoit ce Paradis dans sa Province, & ils s'y figuroient une vie délicieuse à leur manière. Ils se faisoient sur tout beaucoup de fête d'y retrouver leurs parens & leurs amis, & d'y avoir des femmes à choisir. Quelques-uns croyoient que le séjour des ames étoit vers le Lac Tiburon, où il y a de grandes plaines toutes couvertes de *Mameys*, c'est une sorte de Fruit, auquel on a donné le nom d'*Abricot de S. Domingue*. Ils prétendoient que les ames faisoient leur nourriture ordinaire de ce fruit, ils ajoutoient que pour en faire leur provision, elles prenoient le tème de la nuit, & que tout le jour elles se tenoient cachées dans des lieux montagneux & de difficile accès. Cette opinion conféroit je ne sai quoi de sacré au *Mamey*, qui d'ailleurs est excellent; & les vivans s'en abstenoient par respect, & pour ne pas exposer les morts à manquer de nourriture.

Cavernes
sacrées.

J'ai déjà parlé de l'imagination de nos Indiens touchant l'origine des hommes & des Astres; la Caverne, d'où étoient sortis le Soleil & la Lune, & où j'ai dit qu'on alloit en pèlerinage de tous les endroits de l'Isle, renfermoit deux Idoles, auxquelles on ne manquoit pas d'apporter de riches offrandes. On conjecture que c'est la même, qu'on voit dans le quartier du Dondon, à six ou sept lieues du Cap François. Elle a 150. pieds de profondeur, & environ autant de hauteur, mais elle est fort étroite. Son entrée est plus haute & plus large que la plus grande porte cochère, qui

qui soit à Paris, & la Grotte ne reçoit du jour que par là, & par une ouverture pratiquée dans la voûte; cette ouverture paroît travaillée en façon de clocher: & on ajoute que c'est par là que le Soleil & la Lune se font fait un passage, pour aller se placer dans le Ciel. Toute la voûte est si belle & si régulière, qu'on a peine à se persuader que ce soit l'ouvrage de la nature seule. On ne voit en ce lieu aucune statue, mais on y aperçoit par tout des Zémés gravés dans le roc, & toute la Caverne paroît comme partagée en plusieurs niches hautes & basses, assez profondes, & qu'on croiroit y avoir été ménagées à dessein.

Les femmes, selon une autre tradition, ne sont venues au monde, que long-tems après les hommes, mais je ne trouve rien à quoi je puisse me fixer pour leur origine, ni rien de fort intéressant dans ce qu'on raconte de leurs autres fables. Voilà donc en peu de mots, autant qu'il a été possible de le connaître, quels étoient les peuples, qui habitoient l'Isle Haïti, lorsqu'elle fut découverte par les Espagnols. Ils la trouverent divisée presque toute entière en cinq Royaumes parfaitement indépendans les uns des autres; je dis presque toute entière, parce qu'il paroît qu'outre les cinq Rois, ou Caciques souverains, dont nous allons parler, il y avoit quelques Seigneurs, beaucoup moins puissans, mais qui ne relevoient de personne, & portoient aussi le nom de Cacique.

Des cinq Royaumes qu'on y trouva, l'un s'appelloit *Magna*, qui veut dire Royaume de la plaine. Il comprenoit ce qu'on a depuis appelé la *Vega Real*; ou du moins il en comprenoit

Origine
des Fem-
mes.

Division
de l'Isle
telle
qu'elle
étoit au
tems de

sa Dé- noit le milieu & la meilleure partie. La Vega
couverte. Real est une plaine de 80. lieues de long, &
qui en a 10. dans sa plus grande largeur. Un
Barthele- Auteur, qui a été long-têms sur les lieux, as-
my de las sûre qu'il y coule plus de trente mille rivières,
Casas. parmi lesquelles il y en a douze aussi larges,
que l'Ebre & le Guadalquivir. Les autres ne
sont que des torrens & de petits ruisseaux.
Elle en reçoit jusqu'à 25. mille, d'une longue
chaîne de montagnes, qu'elle a à l'Occident,
& la plûpart rouloient l'or avec leur sable.
Aussi ce canton est-il voisin des fameuses mi-
nes de *Cibao*, dont nous aurons lieu de parler
beaucoup dans la suite; mais ces mines n'é-
toient pas du Royaume de *Magua*, dont le
Souverain au têmes de la découverte se nom-
moit *Guarionex*. Ce Prince avoit sa capitale
dans un lieu, où les Espagnols ont eu depuis
une ville fort celebre, qu'ils avoient appelée
la *Conception de la Vega*.

Le second Royaume étoit celui de *Marien*.
Barthelemy de las Casas ne fait point de diffi-
culté de dire qu'il étoit plus grand & plus fer-
tile que le Portugal. Il comprenoit toute cet-
te partie de la côte du Nord, qui s'étend de-
puis l'extrémité Occidentale de l'Isle, où est
le Cap S. Nicolas, jusqu'à la rivière Yaqué,
connuë aujourd'hui sous le nom de Monte
Cristo, & comprenoit toute la partie Septen-
trionale de la Vega Real, qui s'appelle présen-
tement la plaine du Cap François. C'étoit au
Cap même que *Goacanaric* Roi de *Marien* fai-
soit sa résidence, & c'est de son nom abrégé
que les Espagnols appellent encore aujourd'hui
ce Port, *el Guaric*.

Le troisieme portoit le nom de *Maguana*, &
ren-

renfermoit la Province de Cibao, & presque
tout le pays de la rivière d'Artemisa.

La Vega
long, &
Un
lieux, af-
rivieres,
si larges,
autres ne
ruisseaux.
ne longue
Occident,
eur sable.
neuses mi-
de parler
mines n'é-
, dont le
e se nom-
la capitale
eu depuis
at appelée
de *Marien*.
nt de diffi-
& plus fer-
toute cet-
s'étend de-
e, où est
re Yaqué,
de Monte
ie Septen-
elle présen-
C'étoit au
Marien fai-
om abregé
aujourd'hui
Maguana, &
ren-

Armes de Christophe Colomb.

POR CASTILLY POR LEON



Figures représentées de demi ou Mabouya de la fin des anciens Insulaires



NUEVO MONDO HALLO COLON



renfermoit la Province de Cibao, & presque tout le cours de la riviere Hatibonito, ou l'Arribonite, qui est la plus grande de l'Isle. *Caonabo*, qui y regnoit, étoit Caraïbe, il avoit passé dans l'Isle en Aventurier, qui cherche fortune; & comme il avoit de l'esprit & du cœur, il se fit bientôt estimer & craindre de gens, qui n'étoient ni spirituels, ni braves; de sorte qu'il parvint assés aisément à se faire un Etat considerable au milieu d'eux. Sa demeure ordinaire étoit au Bourg de Maguana, d'où son Royaume avoit tiré son nom. Les Espagnols en firent depuis une ville sous le nom de *San Juan de la Maguana*, laquelle ne subsiste plus. Le quartier, où elle étoit située, est ce que les François appellent aujourd'hui la Savane de *San Juan*. *Caonabo* étoit le plus puissant Monarque de l'Isle, & celui qui sentoit mieux son Souverain.

Le Royaume de *Xaragua* étoit le quatrième, & devoit son nom, ou le donnoit à un assés grand Lac, dont nous avons parlé ailleurs. C'étoit le plus peuplé de tous, & le plus étendu. Il comprenoit toute la côte Occidentale de l'Isle, & une bonne partie de la Meridionale. Sa capitale, nommée aussi *Xaragua*, étoit à peu près où est aujourd'hui le Bourg du Cul-de-Sac. Les hommes y étoient mieux faits qu'ailleurs; on y voyoit plus de noblesse, plus de politesse, plus d'aisance, & l'on y parloit aussi plus élégamment que dans les autres Roïaumes. Le Prince, à qui il appartenoit, se nommoit *Bebechio*. Il avoit une sœur nommée *Anacvava*, laquelle avoit épousé *Caonabo*; après la mort de son époux elle se retira chez son frere, qui en mourant lui, laissa son Royaume,

Ou *Sura-
gua*

me, les trente-deux femmes ne lui ayant pas pu donner un seul fils, qui lui succédât.

Le cinquième étoit le *Higoy*. Il occupoit toute la partie Orientale de l'Isle, avoit pour borne à la côte du Nord la rivière d'Yagué, & à celle du Sud le fleuve Ozama. Les peuples de ce canton étoient un peu plus agueris que les autres, parce qu'ils avoient souvent à se défendre des Caribes, qui faisoient continuellement des descentes sur leurs côtes, pour en amener des prisonniers. Ces Barbares avoient d'abord les hommes, en marquoient les entrailles, & en faisoient les chairs; ils étroitent les enfans mâles afin de les engraisser, & de s'en servir dans leurs festins; pour cela ils les enfermoient dans des parcs, comme nous faisons les troupeaux de bœufs & de moutons: ils gardoient les filles & les femmes, pour en avoir des enfans; les vieilles & les infirmes demeurant esclaves.

Les Peuples du *Higoy* étoient armés de flèches à l'exemple de leurs ennemis, mais il s'en falloit beaucoup, qu'ils s'en servissent aussi bien qu'eux: aussi la plupart du temps ne se défendoient-ils, que par la fuite. Ils avoient pour Souverain le Cacique *Coyara*, qui mourut peu de temps après l'arrivée des Espagnols; sa veuve se fit Chrétienne, & fut nommée *Agua Coyara*: elle ne survécut pas long-temps à son mari, auquel elle avoit succédé dans la Principauté, & ses Etats passèrent à un Cacique nommé *Cotubama*, dont le surnom ordinaire fut, au moins pendant quelque temps, à la presque Isle *Saiman*, ou aux environs. Las Casas donna à cette Province une Reine nommée *Higuanama*, & ajouta que les Espagnols la firent pendre:

dro: les autres Historiens n'en parlent point, & peut-être que cette femme regna immédiatement après la mort d'Agnez Cayacoa, ou que c'étoit une Cacique particulière de quelque canton du Higuer.

Telle étoit la situation de l'Isle Haïti, lorsqu'elle vint à la connoissance des Espagnols; mais ce grand événement, qui fut pour ces Insulaires la source de bien des maux, ne les surpris pas autant, qu'on auroit pu croire. Ils avoient été avertis peu de tems auparavant que des Etrangers viendroient s'emparer de leur Pays, & voici ce que plusieurs d'entr'eux en rapportèrent à Christophe Colomb. Le pere du Cacique Guarionex eut un jour la curiosité de savoir ce qui arriveroit dans l'Isle après sa mort; il consulta les Zémés, après s'y être préparé par un jeûne de cinq jours. La réponse fut que dans peu il y viendrait des hommes, qui auroient du poil au menton, & seroient vêtus depuis les pieds jusqu'à la tête; que ces Etrangers mettroient en pieces les Zémés, & qu'ils en aboliroient le culte; qu'ils porteroient à leur ceinture de longs instrumens de fer, avec lesquels ils feroient un homme en deux, & qu'ils dépeupleroient l'Isle de ses anciens Habitans. Cette prédiction remplit d'effroi tous ceux, qui l'entendirent, & ne tarda pas à se divulguer. On ne parloit plus d'autre chose & l'on avoit composé sur cela une chanson, qui se chantoit dans de certains jours destinés à des cérémonies lugubres.

Si ce fait est vrai, & si il est si unanimement rapporté par tous les Auteurs de ce tems-là, qu'il est difficile d'en contester la vérité, on ne peut douter que ce ne fût un avertissement

que Dieu obligea l'Esprit d'erreur de donner à un peuple, qu'il séduisit depuis tant de siècles : mais il y a bien de l'apparence que personne n'en profita. Il paroît même qu'on s'étoit déjà un peu rassuré sur le malheur, dont on avoit été menacé, lorsque la prophétie commença à s'accomplir de la manière que je vais le raconter; mais il est nécessaire de reprendre la chose d'un peu plus loin.

Tout le monde fait que les premiers efforts pour les nouvelles découvertes, qui ont rendu si célèbre le XV. siècle, sont dus à la Nation Portugaise, & en particulier à l'Infant D. Henri Comte de Viseo, Grand-Maître de l'Ordre de Christ, & le quatrième des fils de Jean Premier Roi de Portugal; le but de ce Prince, un des plus vertueux & des plus accomplis de son têmes, étoit de chercher un passage pour aller par mer aux Indes Orientales, en faisant le tour de l'Afrique, mais l'émulation, qu'il mit dans la Marine, perfectionna en peu de têmes cet Art, demeura jusques-là très-inculte, joignit d'abord à la Couronne de Portugal les Açores, les Isles du Cap-Verd, une partie des Canaries, Madere & quantité de postes très-importans, sur la côte Occidentale d'Afrique: & forma cette célèbre Ecole de navigation, d'où sont sortis tous ceux, qui ont eu le plus de part à la découverte & à la conquête de l'Amérique.

Le premier de tant d'habiles Navigateurs, qui cessa de borner ses vûes à l'Afrique, & au chemin des Indes Orientales par ce côté-là, fut un Pilote Genoïse, natif de Savone selon plusieurs, d'un petit Bourg de la même riviere de Gênes, appelé Cugurco, selon quelques-uns,

Quel étoit Christophe Colomb.

uns, de Nervi, selon d'autres, & que la Capitale même de cette République, appuyée de l'autorité de D. Pierre Martyr d'Anglerie, a aussi voulu revendiquer pour son Citoyen, peu content de le compter au nombre de ses Sujets. Il se nommoit Christophle Colomb, & le même Martyr, que je viens de citer, assure qu'il étoit de fort basse naissance. Quelques-uns ont même avancé qu'il avoit appris le métier de Cardeur de laine; mais d'autres le font originaire de Plaisance en Lombardie, & issu de l'illustre Maison de Pelestrello. Si toutefois ils n'ont pas confondu ce nom avec celui de sa première femme Dona Philippa Muniz de Pelestrello, fille du Gouverneur Portugais de Porto Santo. Herrera dit qu'on vouloit le faire descendre des anciens Seigneurs de Cucaro dans le Montferrat, & il ajoute que cette dispute touchant son origine devoit se terminer dans le Conseil souverain des Indes.

Ou Moniz.

Dom Fernand Colomb, que j'ai déjà cité, s'en tient au sentiment de ceux, qui font venir sa famille de Plaisance; mais il ne lui donne point d'autre nom que celui de Colomb, que l'on voit, dit-il, dans cette Ville avec les armes de la famille sur plusieurs anciens tombeaux. Il ajoute que le malheur des têmes, causé par les guerres d'Italie, avoit obligé Dominique Colomb, pere de Christophle, à se retirer dans l'Etat de Gènes. Il parle d'un Colomb, surnommé le Jeune, fameux Armateur de ce têmes-là, qui prit dans une occasion quatre Galeres sur les Venitiens, & il cite le fragment d'une Lettre de son pere à une Dame de la Cour d'Espagne, où il dit: „ Je ne suis „ point le premier Amiral de ma famille;

» qu'on me donne le nom qu'on voudra; Da-
 » vid a gardé les brebis, avant que d'être Roi,
 » je suis le serviteur de ce même Dieu, qui l'a
 » placé sur le trône».

Quoiqu'il en soit, la gloire de ce grand Hom-
 me n'emprunte rien de ses ancêtres, qui ne sont
 pas connus, & a immortalisé son nom au des-
 sus de presque tous ceux, qui se sont rendus cé-
 lèbres dans ce siècle-là. Je ne sai même, s'il
 n'eût pas été plus glorieux à un simple Cardeur
 de laine, qu'à un homme de condition, d'être
 monté, comme a fait Christophe Colomb,
 aux premiers honneurs, & d'avoir élevé sa fa-
 mille assez haut, pour la mettre en état de s'al-
 lier à celle de son Souverain, & de se perdre,
 comme elle a fait cinquante ans après la mort,
 dans la Maison Royale de Portugal.

Ce que nous savons de plus certain touchant
 ses premières années, c'est qu'il sortit jeune de
 son pays, qu'il y avoit fait de fort bonnes étu-
 des, qu'il s'appliqua ensuite à celle de la Cos-
 mographie, de l'Astronomie, de la Géo-
 metrie & de la Navigation, & qu'il a excellé
 dans toutes ces Sciences. Il joignit aussi tou-
 jours, autant qu'il fut possible, la pratique à la
 théorie; & quoique nous ne soyons pas fort ins-
 truits du détail de ses premiers voyages, on
 fait qu'il en a fait beaucoup & dans toutes les
 mers connues de son tême, avant que de son-
 ger à la découverte du Nouveau Monde. Il dit
 dans un de ses Memoires : » L'année 1477.
 » au mois de Février je naviguai cent lieues au-
 » delà de l'Isle de Tyle, dont la partie Meri-
 » dionale est à 73. degrés de la Ligne. Elle est
 » aussi grande que l'Angleterre, & les Anglois
 » y vont trafiquer : ce n'est pas la Tyle, dont
 » par-

parle Ptolomée, qui est immédiatement sous la ligne, mais celle que nous appelons aujourd'hui *Frislande*.

Toutes ces courses ne l'avoient pas fort enrichi, mais elles le rendirent le plus habile Navigateur de l'Europe, & lui donnerent le moyen de faire quantité d'observations, qui l'engagerent enfin à tourner toutes ses pensées vers l'Occident, pour y chercher de nouvelles terres; tandis que la plupart des autres ne songeoient encore, qu'à se frayer par le Midi un chemin à l'Orient. Il n'ignoroit pas la prétendue prophétie de Senecque dans Médée, ni ce que Platon a écrit dans son Timée, qu'au delà des Colonnes d'Hercule, il y avoit eu une Isle nommée Atlantide, plus grande qu'aucune de celles, qui étoient alors connues, laquelle avoit été submergée par un déluge accompagné d'effroyables tremblemens de terre. Il a paru même qu'il faisoit beaucoup plus de fond, qu'il ne convenoit, sur ces monumens équivoques de l'Antiquité. Il fit avec raison plus d'attention que personne à ce qui se publia peu de tems après la découverte des Açores, des Canaries, & Madere, à savoir qu'à la chute des grands vents d'Ouest, on trouvoit assés souvent sur la Côte de ces Isles des morceaux de bois étranger, des cannes d'une espèce inconnue, & même des corps morts, qu'on reconnoissoit à plusieurs signes, n'être ni Europeans, ni Africains.

Ses conjectures sur l'existence d'un nouveau Monde étoient encore appuyées sur des fondemens plus solides, que ces bruits populaires. La figure & l'étendue du globe de la Terre, dont il étoit évident par le cours des Astres que la

Sentimens des Anciens sur l'existence d'un nouveau Monde.

Conjectures de Colomb.

moi-

moitié n'étoit pas connue, étoient pour lui depuis long tems, & devoient, ce semble, être pour tous les Savans, une démonstration qu'il pouvoit y avoir à l'Occident des régions, que rien n'empêchoit d'être habitées. Il avoit ensuite remarqué que du même côté il souffloit certains vens, qui duroient assez également pendant plusieurs jours, & il se persuada qu'ils ne pouvoient être causés, que par des tetres. Ces observations le rappelloient à ce que Platon, après avoir parlé de son Isle Atlantide, ajoûte, qu'au delà de cette grande Isle, il y en avoit un grand nombre de petites, qu'assez près de ces dernieres étoit un Continent, plus grand que l'Europe & l'Asie jointes ensemble, & qu'ensuite étoit la vraie Mer. Et il est assez surprenant que les choses se soient trouvées exactement, comme l'avoit écrit ce Philosophie deux mille ans auparavant. Car enfin, à son Atlantide près, qu'il disoit avoir disparu, on a découvert au delà de notre Ocean un fort grand Archipel, lequel borde un Continent, qui seul fait presque la moitié de la Terre, & au delà, une mer, qui est sans contredit la plus grande de toutes.

Il y a encore quelque chose de bien marqué dans ce qui a été rapporté par quelques anciens Auteurs d'un navire Carthaginois, lequel l'an 356. de la fondation de Rome, cherchant à faire de nouvelles découvertes, prit sa route entre le Midi & le Couchant, où bien s'enfoncer dans une mer inconnue, sans autre Boussole que l'attention du Pilote à observer l'étoile du Nord, & aborda enfin à une Isle deserte, fort spacieuse, abondante en pâturages, coupée par tout de belles rivières, & dont les gran-

Theophi-
le de Ser-
raris des
merveil-
les de la
nature.

grandes & épaisses forêts remplies d'arbres d'une hauteur extraordinaire, sembloient répondre de la fertilité du terroir; que tant d'avantages, joints à la douceur du climat, engagerent plusieurs de ces Avanturiers à y rester, que les autres s'en retournerent à Carthage, où ayant rendu compte au Senat de leur découverte, le Senat, peut-être plus sage, que ne l'ont été nos ayeux, crut devoir ensevelir dans un éternel oubli la connoissance de cet événement, fit mourir secrètement tous ceux, qui en pouvoient parler, & laissa ceux, qui étoient restés dans l'Isle, sans aucune ressource pour en sortir.

Jean de Barros rapporte dans son Histoire des Indes une chose, qui pourroit bien avoir quelque liaison avec ce récit, & lui servir même de preuve, ou en recevoir quelque jour. Il dit que dans l'Isle de Corvé, la plus Occidentale des Açores, on trouva, lorsqu'on la découvrit, une statuë équestre de pierre, ou d'une espece de terre cuite, montée sur un pied d'estal de même matiere; que sur les côtés de ce pied-d'estal, il y avoit des inscriptions, dont on ne put jamais déchiffrer les caractères, & que le Cavalier, vêtu comme la plupart des Americains, qui ne vont pas absolument nus, montrait du doigt le Couchant, comme pour avertir qu'il y avoit des terres & des hommes de ce côté-là. Or cette découverte étoit trop récente au têmes que Christophle Colomb alla en Portugal, pour qu'il n'eût pas entendu parler de cette circonstance.

Mais on donna encore plus aux conjectures après le succès de l'entreprise du Pilote Italien, qu'il n'y avoit donné lui-même, avant que d'a-

voir

voit formé son projet. Ces mêmes Espagnols, qui avoient si long-temps traité de vision l'existence d'une quatrième partie du Monde, par la raison qu'elle avoit été inconnue jusques-là, prétendirent y retrouver des Provinces de leur Empire, que le malheur des têmes leur avoit enlevées, & sur lesquelles les droits de leurs Souverains étoient incontestables. Oviedo avance hardiment que les Antilles sont les fameuses Hesperides, si fort célébrées par les Poëtes, & ne craint point d'ajouter que Dieu, en les faisant passer sous la domination des Rois Catholiques, n'a fait que restituer à leur Couronne, ce qui lui avoit appartenu 3150. ans auparavant, du têmes du Roi Hesperus, de qui elles avoient pris leur nom. Il ajoute que S. Jacques & S. Paul y ont prêché l'Evangile, sur quoi il cite S. Gregoire Pape dans ses Morales.

Variable.

Un autre Auteur, qui n'avoit pas les mêmes engagements à flatter la Nation Espagnole, a écrit fort sérieusement que notre Isle est l'Ophir, où Salomon envoyoit chercher de l'Or, des Paons, & des dens d'Elephant, ce qu'il se feroit sans doute bien doré de garde d'avancer, s'il avoit été instruit, que ni dans l'Isle Espagnole, ni dans aucun autre endroit du nouveau Monde, on n'a point trouvé d'Elephants. Quant à ce qu'on a reproché à ce même Ecrivain, si estimable d'ailleurs par sa profonde érudition, qu'il avoit placé le Paradis terrestre dans la même Isle, on a eu tort apparemment de croire qu'il parlât sérieusement, & de ne pas regarder ce qu'il en dit comme un de ces jeux d'esprit, dans lesquels les plus grands génies s'engagent quelquefois à vouloir prouver des paradoxes.

Mais.

Mais une opinion vulgaire, qui eut assez de cours du vivant de Colomb, auroit bien diminué la gloire de ce grand Voyageur, si elle avoit trouvé créance dans les esprits des personnes capables de lui donner quelque autorité. Une Caravelle, disoit-on, qui portoit d'Espagne en Angleterre des vins, & des marchandises comestibles, après avoir été longtems contrariée par les vens, n'y pouvant plus résister, fut contrainte de courir au Sud, puis à l'Ouest, & se trouva enfin à la vûe d'une Isle, où elle alla prendre terre, & où elle trouva des hommes tout nus. D'autres disent que c'étoit la côte de Fernambouc au Bresil. On ajoûte qu'il n'y eut que le Pilote, & quelques Matelots, qui repasserent en Europe, tout le reste ayant péri des incommodités du voyage; que le Pilote étoit mort quelques années après chez Christophle Colomb, dont il étoit ami, & auquel il laissa tous ses papiers; & que c'étoit sur ses Memoires, que le Pilote Genois avoit dressé son plan. Mais outre que Colomb s'est toujours recré haïssamment contre ces bruits inventés, disoit-il, par des personnes jalouses de sa gloire; tout ce qu'il y a eu d'Auteurs sçusés, même Espagnols, qui ont eu occasion de parler de la découverte du Nouveau Monde, lui ont rendu justice; d'ailleurs on ne voit point qu'il ait jamais songé à passer l'Equateur, ce qu'il auroit néanmoins dû faire, pour diriger sa route suivant les Memoires du Pilote Andalouzien, ou Portugais, ou Biscayen, car on le fait de ces trois Provinces-là; enfin il eût parlé plus clairement, s'il eût été plus sûr de son fait, & n'eût pas languï tant d'années à la suite des Cours d'Espagne & de Portugal,

fau-

Mais.

faute de vouloir s'expliquer : c'est la judicieuse

Herrera.

remarque d'un Auteur Espagnol.

Colomb

fait son

plan & le

propose à

diverses

Puissances.

Sur

percherie

qu'on lui

fait en

Portugal.

Dans la verité Colomb, qui favoit parfaitement l'art d'observer la latitude, ou la hauteur du Pole par l'Astrolabe, ce que personne avant lui n'avoit pratiqué en haute mer, quoiqu'on l'enseignât publiquement dans les Ecoles : Colomb, dis-je, ne risquoit pas autant, qu'on s'imaginait, à pénétrer dans l'Océan beaucoup plus avant, qu'on n'avoit encore osé faire, & de quelque côté qu'il entreprît de tourner, il favoit que son pis aller seroit de s'en retourner sur ses pas, sans avoir rien trouvé. Il se flattoit même de rencontrer à la fin les terres de l'Asie; & nous verrons dans la suite qu'il les croyoit bien moins éloignées de ce côté-là, qu'elles ne le sont en effet. Il avoit lu la Relation des Voyages de Marc Paul de Venise, où il est parlé du Catay, qui est la partie Septentrionale de la Chine, & d'une Ile appelée Cipango, abondante en or, & qu'on a cru depuis être le Japon; c'étoit même sur cette Relation qu'il avoit particulièrement fait son système: aussi dans la plupart de ses expéditions, il eut sur tout en vûe le Cipango de Marc Paul de Venise.

La Republique de Gênes, dont il étoit né Sujet, fut la première Puissance, à laquelle il proposa son projet, mais il n'en fut pas même écouté; on le regarda dans sa patrie comme un visionnaire. Il alla ensuite offrir ses services à Jean II. Roi de Portugal, qui le reçût bien, & voulut que son dessein fût examiné par D. Diego Ortiz, Evêque de Ceuta, connu auparavant sous le nom du Docteur Calçadilla, du lieu de sa naissance, & par deux Médecins

decins Juifs, fort estimés pour leur habileté dans la Cosmographie. La premiere chose que firent ces Commissaires, fut de demander à Colomb un Mémoire plus détaillé, il donna; & dès qu'ils l'eurent entre les mains, ils firent secretement partir une Caravelle, avec ordre au Pilote de suivre exactement tout ce qui étoit marqué dans cet Ecrit, qu'on lui mit entre les mains. Mais la tête & le courage du Génois manquoient également au Portugais; la Caravelle n'alla pas fort loin, & après avoir essuyé quelques coups de vent assés forts, elle retourna en Portugal, tout l'équipage détestant une entreprise, qui lui paroissoit aussi insensée que perilleuse.

Colomb ne put apprendre sans indignation la supercherie, qu'on lui avoit voulu faire, & ne fut pas moins choqué, qu'on rejettât sur lui le peu de succès d'une entreprise aussi mal concertée. Il prit sur le champ la résolution de quitter ce Royaume, où depuis la mort de son épouse, arrivée peu de têmes auparavant, rien ne l'attachoit plus; & craignant que le Roi, qu'il favoit imputer bien plus au manque d'habileté & d'expérience de son Pilote, qu'aux Mémoires, qu'on lui avoit donnés, l'inutilité de la tentative, ne le fit arrêter, il s'embarqua sans rien dire sur la fin de 1484. il alla prendre terre en Andaloufie avec Barthélemy Colomb son frere, & il envoya celui-ci en Angleterre, pour essayer de faire goûter son dessein au Roi Henri VII. tandis qu'il iroit faire la même chose à la Cour d'Espagne.

Barthélemy Colomb étoit un homme de bon esprit, renommé pour les Cartes marines & les Spheres, qu'il faisoit dans la perfection pour

Il envoya son frere en Angleterre, & s'en va en Espagne.

Barthélemy Colomb en Angleterre.

le

le tème: il avoit passé d'Italie en Portugal, avant son frere, dont même il avoit été le maître en Cosmographie. D. Fernand Colomb son neveu, dit que s'étant embarqué pour Londres, il fut pris par des Corsaires, qui le menerent dans un pays inconnu; ou il fut réduit à la dernière misere, qu'il s'en tira néanmoins en faisant des Cartes de navigation; qu'ayant amassé de ses profits une somme d'argent, il passa en Angleterre, présenta au Roi une Mappe-monde de sa façon, lui expliqua le projet de son frere, & le lui fit tellement goûter, que ce Prince le pria d'en faire venir l'Auteur, promettant de fournir à tous les frais de l'entreprise, mais que Christophle Colomb étoit déjà engagé avec la Cour de Castille, & n'étoit plus libre d'accepter ces offres. Il est assez difficile de concilier ce récit avec ce que nous dirons dans la suite du voyage de Barthélemy Colomb, sur l'autorité d'Antoine Herrera, & de décider lequel de ces deux Auteurs merite plus de créance sur ce point. On trouvera aussi peut-être un peu étrange que les deux freres s'adressassent en même-tème à deux Cours, qui ne devoient pas être éloignées d'accepter leurs services, & dont la prompte acceptation pouvoit leur causer de l'embaras, mais il y a de l'apparence que Christophle Colomb visoit par-là au plus sûr, & qu'il esperoit que la jalousie, que ces deux Puissances auroient l'une de l'autre, le feroit rechercher avec empressement de toutes les deux, & que par-là il seroit en état de faire ses conditions meilleures; en quoi il se trompa.

Christo- La Cour d'Espagne étoit à Cordouë lorsque
phle Co- le Pilote Génois arriva en Andalousie, il alla
lomb ar- aussi-

aussi-tôt en Castille, & après avoir laissé dans un Couvent à Palos son fils unique, qu'il avoit eu de sa première femme, & qui se nommoit Diegue, il se rendit auprès du Roi Catholique, auquel il fit présenter un Mémoire dont voici la teneur : „ Serenissime Prince,

„ j'ai navigué dès ma jeunesse, il y a quarante ans, que je cours les mers, je les ai toutes examinées avec soin, & j'ai conversé avec un très-grand nombre de gens sages de tous états, de toutes Nations, & de toutes Religions, j'ai acquis quelque connoissance dans la Navigation, dans l'Astronomie & la Géométrie. Je suis en état de rendre compte de toutes les villes, rivières, montagnes, & de les placer chacune, où elles doivent être dans les Cartes. J'ai lu tous les livres qui traitent de la Cosmographie, de l'histoire & de la Philosophie. Je me sens présentement porté à entreprendre la découverte des Indes, & je viens à V. A. pour la supplier de favoriser mon entreprise. Je ne doute pas que plusieurs ne se moquent de mon projet, mais si V. A. veut me donner les moyens de l'exécuter, quelque obstacle qu'on y trouve, j'espère de le faire réussir.

Colomb avoit deviné juste, quand il avoit dit qu'on se moquerait de son dessein. Il étoit fort mal équipé, & il fut regardé comme un homme, qui ne proposoit des choses nouvelles, que pour se tirer de la misère, ou sortir de l'obscurité, où il avoit jusques-là vécu. Il y eut pourtant un homme en place, qui en jugea autrement que les autres; ce fut D. Alphonse Quintaniglia grand Trésorier de Castille; Colomb trouva en lui un protecteur, qui dans

Son dessein est
rejeté.

la

la suite lui en procura d'autres, & lui menagea des secours pour l'aider à subsister. Quintanglia fit plus, il obtint de la Reine Isabelle de Castille, que le plan du Pilote Génois seroit examiné, & cette affaire fut mise entre les mains du P. Fernand de Talavéra, Hieronimite, Confesseur de cette Princesse; ce Religieux fit une assemblée de Cosmographes, dont le résultat ne fut point favorable à Colomb, & Herrera en attribua la faute, en partie à l'ignorance de ceux, qui furent consultés, & en partie à ce que le Génois, craignant qu'on ne lui jouât le même tour, qu'on lui avoit joué en Portugal, ne s'étoit expliqué qu'à demi.

Ce qu'on
lui oppo-
se.

On lui objecta donc qu'il présuinoit sans fondement d'en savoir plus lui seul, que n'en avoient su jusques-là les plus habiles Navigateurs, & les plus savans Cosmographes du Monde: qu'assûrément, s'il y avoit des pays habitables au Couchant, on ne seroit pas à en être intormé; que pour gagner les Indes Orientales par la route, qu'il vouloit tenir, il faudroit au moins trois ans, & qu'une Navigation de si longue durée n'étoit pas une chose à tenter par des personnes raisonnables. Que Senèque avoit mis en question, par maniere de dispute à la verité, si l'Océan n'étoit pas infini; ce qui donnoit au moins lieu de croire qu'il étoit d'une étendue si vaste, qu'il y auroit de la temerité à s'engager à en faire le tour. Enfin qu'en allant à l'Occident, on descendoit toujours, & que quand on voudroit retourner en Espagne, on se trouveroit dans l'impossibilité de remonter.

Lenteurs

Colomb eût beau faire pour détruire des raisons

fo
se
to
se
dr
pl
re
la
na
pe
ni
pa
re
gar
Se
de
pre
que
lui
te
Cou
C
gea
très-
à L
n'av
toier
cher
mit
sonn
là,
en é
quel
étoit
Gren
ver:
T

sons si peu solides. Plus elles étoient mauvaises, & moins ceux, de qui elles partoient, étoient capables de goûter ses réponses, & d'en sentir la force. Il se vit donc réduit à attendre du têmes & des conjonctures une occasion plus favorable. Cinq années entieres se passerent de la sorte, au bout desquelles le Roi & la Reine lui firent dire que la guerre de Grenade, où ils se trouvoient engagés, ne leur permettoit pas de vacquer à d'autres affaires, ni de s'embarquer dans d'autres dépenses; qu'il patientât encore un peu, & que quand la guerre seroit finie, on l'écouteroit à loisir. Il regarda cet avis comme une défaite, s'en alla à Seville, & s'adressa successivement aux Ducs de Medina Sidonia, & de Medina Celi. Le premier ne voulut pas même l'entendre. Quelques-uns ont dit que le second avoit résolu de lui faire équiper des vaisseaux au Port de Sainte Marie, dont il étoit Seigneur, mais que la Cour refusa d'y consentir.

Ce qui est certain, c'est que dès lors il songea à passer en France, bien résolu, si le Roi très-Chrétien ne l'écouloit pas, d'aller jusques à Londres pour y rejoindre son frere, dont il n'avoit reçu aucune nouvelle, depuis qu'ils s'étoient séparés. Mais le P. Jean Perez de Marchena Francisquain, son ami, l'en détourna, mit son projet entre les mains de quelques personnes d'une érudition connue en ces matieres-là, & ceux-ci l'ayant approuvé avec éloge, il en écrivit à la Reine Isabelle, auprès de laquelle il avoit du crédit. Cette Princesse, qui étoit toujours au camp de Sainte Foi devant Grenade, lui manda aussitôt de la venir trouver: il y alla, & il fut si bien tourner son esprit,

prit, qu'il l'engagea à donner une audience à son ami. Ce voyage ne produisit pourtant rien : à la vérité tout ce que propofoit Colomb fut trouvé fort sensé & fort vrai-semblable, mais il portoit ses prétentions bien-haut ; car il demandoit d'être déclaré Amiral, & Viceroy perpetuel & hereditaire de toutes les terres & de toutes les mers, qu'il découvreroit. On jugeoit que c'étoit trop, s'il réussissoit ; & que s'il ne réussissoit pas, on seroit taxé de legereté, pour avoir agi & tant promis sur de foibles indices.

Il se dis-
pose à
passer en
France.

Ce fut alors, que Colomb ne voyant plus d'apparence de rien faire à cette Cour, songea tout de bon à passer en France. Mais le Grand Trésorier, & Louis de Sant-Angel Receveur des Droits Ecclesiastiques de la Couronne d'Arragon, ne purent souffrir qu'on négligeât ainsi une affaire de cette conséquence, & engagerent le Cardinal de Mendoza Archevêque de Toledé & Chef du Conseil de la Reine à ne point laisser sortir d'Espagne le Pilote Génois, sans l'avoir vû. Colomb eut effectivement une longue audience du Cardinal, qui fut très-content & du projet, & du caractère d'esprit de son Auteur, mais qui ne conclut rien. L'air de la Cour n'étoit point favorable aux découvertes, & l'on y disoit publiquement qu'il ne falloit pas s'étonner qu'un Etranger sans biens pressât si fort l'exécution d'une entreprise, où il ne mettoit rien du sien, qui lui donneroit de l'emploi, & où son pis aller étoit de se retrouver ce qu'il étoit.

Colomb, à qui ces discours furent bientôt raportés, voulut les faire cesser, & lever tous les prétextes, qu'on pouvoit imaginer pour em-

en
à
de
ses
tou
tre
tier
au
fiti
for
ren
diff
ces
gel
me
pré
foit
mér
»
» qu
» av
» fo
» un
» de
» ig
» lie
» re
» gr
» vo
» ter
» ple
» tér
» ce
» dar
» il y
» sol

empêcher la réussite de son dessein, il s'offrit à payer un huitième de la dépense & consentit de ne partager les profits, que sur le pied de ses avances. Mais il avoit beau se prêter à tout, & parler raison, chaque jour voyoit naître de nouveaux obstacles, & il désespéra entièrement de les surmonter. Il étoit retourné au camp de Sainte Foi pour y faire les propositions, dont je viens de parler, il en partit fort chagrin au mois de Janvier 1492. pour se rendre à Cordouë, où étoit sa famille, & il se disposa sérieusement au voyage de France. Sur ces entrefaites Grenade se rendit, & Sant-Angel profitant de la joie qu'un si grand événement avoit répandue dans toute la Cour, représenta vivement à la Reine le tort qu'on faisoit à l'Espagne en éconduisant un homme du mérite de Colomb.

1492.

„ Madame, lui dit-il, il n'est personne, ^{Derniers}
 „ qui ne soit surpris que Votre Altesse, après ^{efforts}
 „ avoir donné tant de preuves éclatantes de ^{auprès}
 „ son grand cœur, manque, pour épargner ^{de la}
 „ une bagatelle, une affaire, qui peut avoir ^{Reine.}
 „ des suites si avantageuses pour l'Etat. Vous
 „ ignorez peut-être, Madame, que cet Ita-
 „ lien est résolu de porter ailleurs ses Memoi-
 „ res & ses projets. Et verriez-vous sans cha-
 „ grin un de vos voisins profiter de ce que
 „ vous auriez négligé ? Que craint Votre Al-
 „ tesse ? Colomb est un homme sage, habile,
 „ plein de bon sens & de prudence : c'est le
 „ témoignage unanime, que lui rendent tous
 „ ceux, qui l'ont pratiqué ; il s'offre à entrer
 „ dans la dépense, il y mettra tout son bien ;
 „ il y risquera sa vie, il faut qu'il se tienne ab-
 „ solument sûr de réussir. ^{Enfin de fort ha-}
 „ biles

1492. „ biles gens ne trouvent rien d'impraticable
 „ dans ce qu'il propose, & quand même le
 „ succès ne répondroit pas à ses esperances, la
 „ chose est de nature à être tentée sans im-
 „ prudence. Il sied bien, Madame, à une
 „ grande Reine comme vous de connoître la
 „ vaste étendue de l'Océan, & rien n'est plus
 „ capable d'illustrer votre regne, qu'une pa-
 „ reille entreprise. Je ne vois pas même que
 „ cet Etranger demande beaucoup pour ce
 „ qu'il promet; tiendra-t-il à si peu de cho-
 „ ses, que vous n'éternifiez votre nom par une
 „ découverte, que le Ciel vous a, ce semble,
 „ réservée?

Elle ac- Ce discours fit sur la Reine, déjà ébranlée
 cepte les par les raisons du grand Thrésorier, tout l'ef-
 condi- fet, qu'en avoit prétendu Sant-Angel, elle
 tions pro- donna sur le champ les mains à tout, voulut
 posées par même que la chose s'exécutât au plutôt, &
 Colomb. parce que la guerre de Grenade avoit épuisé
 ses finances, elle vouloit engager de ses pierre-
 ries, pour la somme que Colomb demandoit;
 mais Sant-Angel lui dit que cela n'étoit pas né-
 cessaire, & qu'il avanceroit du sien tout ce
 qu'il faudroit. Colomb cependant étoit déjà
 parti pour France, Isabelle fit courir après lui
 un Huissier de la Cour, & celui-ci l'ayant joint
 sans peine, il le conduisit à Sainte-Foi, où la
 réception, que lui fit Isabelle, effaça de son
 esprit jusqu'au souvenir des chagrins, que la
 lenteur & les airs méprisans des Espagnols lui
 avoient fait essuyer pendant huit ans. Il eut
 ordre ensuite de traiter avec le Secretaire d'E-
 tat D. Juan de Coloma, & le 17. d'Avril on
 conyint des Articles suivans:

Ou Col-
 onia.

Quelles I. Que les Rois Catholiques, comme Sou-
 verains

verains Seigneurs de l'Océan, nommeroient dès à présent Christophle Colomb leur Amiral & leur Viceroy perpetuel de toutes les Mers, Isles & Terres fermes, qu'il découvroit : qu'il jouiroit toute sa vie de ces Charges avec les mêmes prérogatives, quant à la premiere, dont l'Amirante de Castille jouissoit dans l'étendue de sa jurisdiction ; qu'il en seroit de même à proportion de la seconde, & qu'elles passeroient toutes deux sur le même pied à sa posterité.

II. Que pour les Gouvernemens particuliers de chaque Place, Isle, Province, ou Royaume, les Rois Catholiques nommeroient un des trois Sujets, qu'il leur auroit présenté.

III. Que toutes les richesses ou marchandises, de quelque nature qu'elles fussent, qui seroient apportées des nouvelles Conquêtes, après que tous les frais auroient été remboursés, l'Amiral Viceroy auroit un dixième à prendre sur les droits du Prince.

IV. Que tous les differens, qui surviendroient dans l'étendue de la nouvelle Amirauté, au sujet du Commerce & des susdites richesses & marchandises, seroient jugés par l'Amiral, ou par ses Lieutenans en son nom ; comme il se pratiquoit à l'égard de l'Amirante de Castille.

V. Que dans tous les navires, qui seroient armés pour faire le Commerce dans les nouvelles Découvertes, le même Amiral pourroit s'intéresser pour un huitième.

1492.
furent
ces con-
ditions.

Le Traité
est signé
du Roi &
de la Rei-
ne, mais
au nom
de la feu-
le Cou-
tonne de
Castille.

Les Rois Catholiques signerent cette fameuse Capitulation, (c'est le nom qu'on lui donna,) qui leur acquit un Nouveau Monde, dans ce même Camp de Sainte-Foi, où ils venoient d'achever la ruine entiere des Maures d'Espagne, après 800. ans de domination ; & voici

1492. le Brevet, qui fut donné à Colomb, lequel, de la maniere, dont il fut conçu, quoique datté du têmes auquel il fut livré, ne pouvoit avoir lieu qu'après la découverte, qu'il suppose déjà faite.

» **F**ERDINAND & ISABELLE, par
 » la grace de Dieu, Roi & Reine de
 » Castille, de Leon, d'Arragon, de Sicile,
 » de Grenade, de Toledé, de Valence, de
 » Galice, de Majorque, de Minorque, de
 » Seville, de Sardaigne, de Cordoué, de
 » Corsique, de Murcie, de Jaën, des Algar-
 » ves, de Gibraltar, & des Isles Canaries.
 » Comte & Comtesse de Barcelonne, Sei-
 » gneurs de Biscaye & de Molena, Ducs
 » d'Athenes & de Neopatrie, Comtes de
 » Roussillon, Marquis d'Oristan & de Gocia-
 » do, &c. Puisque vous, Christophle Co-
 » lomb, allez par notre commandement, a-
 » vec nos vaisseaux, & nos Sujets à la con-
 » quête des Isles de l'Océan, que vous avez
 » découvertes, & comme nous esperons qu'a-
 » vec l'aide de Dieu vous en découvrirez d'au-
 » tres, il est juste que nous vous récompens-
 » sions des services, que vous rendez à notre
 » Etat. Nous voulons donc que vous, Chris-
 » tophle Colomb, soyez Amiral, Gouver-
 » neur, & Vice-Roi des Isles & de la Terre
 » ferme, que vous avez découvertes, & de
 » toutes celles que vous découvrirez. Que
 » vous vous appelliez D. Christophle Colomb,
 » que vos enfans après vous succedent à tou-
 » tes vos Charges, que vous les puissiez exer-
 » cer par vous, ou par ceux, que vous choi-
 » sirez, pour être vos Lieutenans, que vous

» ju-

„ jugiez toutes les affaires civiles & criminel-
 „ les, dont la connoissance appartient & a apar- 1492.
 „ tenu à nos Vice-Rois & à nos Amiraux, &
 „ que vous ayez les droits & prééminences des
 „ Charges que nous vous donnons. Et par
 „ ces Présentes Nous commandons à notre
 „ très-cher Fils le Prince D. Juan, aux In-
 „ fants, Ducs, Prelats, Marquis, Grands-
 „ Maîtres, Prieurs & Commandeurs de nos
 „ Ordres Militaires; à tous ceux de notre
 „ Conseil, & Juges en quelque Justice que ce
 „ soit, Cours & Chancellerie de notre Royau-
 „ me, aux Châtelains, Gouverneurs des Ci-
 „ tadelles, des Places fortes, à toutes les Com-
 „ munautés, Juges, Officiers de la Marine,
 „ aux vingt-quatre Cavaliers Jurés, Ecuyers,
 „ à toutes les Villes & Places de notre Etat,
 „ & à tous les Peuples, que vous découvrirez
 „ & subjuguerez; de vous reconnoître, com-
 „ me Nous vous reconnoissons, pour notre
 „ Amiral & Vice-Roi, vous & vos enfans en
 „ ligne directe, & pour toujours. Ordon-
 „ nons à tous les Officiers, que vous établirez
 „ en quelque Charge que ce soit, de vous fai-
 „ re conserver vos privilèges, immunités, hon-
 „ neurs, & de vous faire payer les droits &
 „ les émolumens, qui sont dûs à vos Charges,
 „ sans permettre que personne y mette aucun
 „ obstacle. Car tel est notre volonté. Nous
 „ commandons à notre Chancelier & autres
 „ Officiers de notre Sceau, de vous expedier
 „ au plutôt nos Lettres, & de les faire aussi
 „ amples & aussi avantageuses, que vous le
 „ souhaiterez, à peine de notre disgrâce, &
 „ de trente ducats d'amende contre chacun
 „ des contrevenans; donné en notre ville de

— „ Grenade le 30. d'Avril l'an 1492. *Signé,*
1492. „ *Moi LE ROI. Moi LA REINE*”.

„ *Moi Jean de Coloma Secrétaire du Roi &*
„ *de la Reine ai fait expedier les Presentes Let-*
„ *tres par leur Commandement.*

Au reste, quoique tout parût se faire égale-
ment au nom du Roi & de la Reine, la Cou-
ronne d'Arragon n'entra pour rien dans cette
entreprise; la Castille en fit tous les frais, ce
fut pour elle seule que le Nouveau Monde fut
découvert & conquis; & tout le tēms que vé-
cut Isabelle, il ne fut gueres permis qu'à des
Castillans d'y passer & de s'y établir, ce qui
n'empêcha point que le Roi ne parût toujours
le Souverain, & quelquefois même seul, com-
me représentant la Reine de Castille son épou-
se. Les ordres, qui furent remis à Colomb
avant son départ de Grenade, portoient qu'il
n'aprocheroit pas des côtes de Guinée à cent
lieuës près des terres possédées par le Roi de
Portugal, & nous verrons dans la suite les rai-
sons & la nécessité de cette précaution.

Embar-
quement
de Co-
lomb.

Le 12. de Mai Colomb se mit en chemin
pour l'*Estramadoure*, & il arriva en peu de
jours à *Palos*, où se faisoit l'armement qui lui
avoit été accordé. Ce Port passoit pour avoir
les meilleurs Matelots d'Espagne, & c'est ce
qui avoit fait souhaiter à Colomb d'y faire les
préparatifs de son voiage. D'ailleurs, il avoit
de bons amis dans le pays, & il comptoit par-
ticulierement beaucoup sur le P. Jean Perez
de Marchena, dont nous avons déjà parlé, &
qui effectivement lui rendit de bons services.
Le plus considerable fut d'engager d'habiles
Mariniers, qui avoient quelque répugnance à
suivre un étranger dans une mer inconnüe, à
pren-

prendre parti avec lui. Mais la meilleure acquisition que fit Colomb pour son entreprise, fut celle de trois freres des plus riches habitans & des plus habiles Navigateurs de Palos, ils se nommoient Pinçon, & ils voulurent bien risquer leurs personnes, & une partie de leur bien dans cet armement.

La ville de Palos étoit obligée de mettre tous les ans en mer pendant trois mois deux caravelles; il y eut ordre de les donner à Christophle Colomb, & l'on y joignit un petit navire, ou une troisième caravelle, qu'il monta lui-même. Il lui donna le nom de *Sainte-Marie*, quelques Auteurs la nomment *la Gallega*, & c'étoit apparemment son premier nom. Les deux autres bâtimens étoient *la Pinta*, commandée par Martin-Alphonse Pinçon, & *la Niña* que montoit Vincent-Yanez Pinçon: François-Martin le plus jeune des trois freres, fut le Pilote de la Pinta. Il y avoit sur ces trois navires cent vingt hommes en tout, tant Mariniers que volontaires, & des vivres pour un an. Christophle Colomb mit à la voile un Vendredi troisième d'Août, demie heure avant le lever du Soleil, après avoir fait ses devotions avec tous ses gens. Dès le lendemain le timon de la Pinta sortit de sa place, & l'on soupçonna deux Mariniers, qu'on avoit embarqués malgré eux, d'avoir causé ce désordre, d'autant plus qu'ils avoient déjà fait la même chose avant le départ. Pinçon fit attacher le timon avec des cordes, mais un coup de vent ou de mer le détacha peu de jours après, & ce bâtiment eût bien de la peine à suivre les autres.

L'onzième d'Août on apperçût la grande

Il arrive
aux Canaries.

1492.

Canarie, & l'on alla y faire mettre un timon à la Pinta. Colomb fit aussi changer la voile Latine de la *Niña* en voile ronde, puis il gagna en quatre jours la *Gomera*, où il acheta des viandes fraîches, & fit de l'eau & du bois. Un avis, qu'il eut dans ce port, que trois caravelles Portugaises le cherchoient à dessein de l'enlever, l'en fit sortir plutôt, qu'il n'auroit fait sans cela, il appareilla le 6. Septembre & fit le *Sud Ouest*. Dès le lendemain les terres disparurent de toutes parts, & quelques passagers, qui se mirent dans l'esprit qu'ils ne la reverroient jamais, commencerent à soupirer & à pleurer. L'onzième, Colomb se faisoit à 150. lieues de l'Isle de *Fer*, & il rencontra un mât de navire, qui paroissoit avoir été entraîné là par les courants. Un peu plus loin il s'aperçut que les courants portoient extrêmement fort vers le Nord, & le 14. au soir il observa que l'aiguille déclinait d'un degré vers le Nord-Ouest. Le lendemain matin cette déclinaison avoit crû d'un demi degré; mais les jours suivans elle varia beaucoup; comme on n'avoit jamais rien oui dire de pareil, on peut juger que cette nouveauté donna à penser à nos Navigateurs. La vûe d'un oiseau assez petit, & de quantité d'herbes, qui couvroient la superficie des eaux, & paroissoient nouvellement détachées de quelques terres, ou de quelque roche; jointe à plusieurs observations, que Colomb avoit faites, le porterent à ne plus naviguer que la sonde à la main, quoique suivant son estime, il ne fût qu'à 400. lieues des Canaries. Le Commandant de la *Pinta* s'imagina même un jour avoir vû la terre environ à 15. lieues au Nord, & vouloit tourner de ce côté-

côté-là ; mais Colomb l'assura qu'il se trom-
poit, & la prétendue terre, qui n'étoit effec- 1492.
tivement qu'un gros nuage à l'horison, se dis-
sipa bientôt.

Les jours suivans il parut beaucoup d'oiseaux Mutine-
de différentes especes, & l'esperance, que cet- ric des
te vûë fit naître de decouvrir bientôt la terre, Equipa-
ges-
soutint un peu les Castillans qui commençoient
à perdre courage. Mais ne se trouvant pas
plus avancés au bout de trois semaines que le
premier jour, & craignant que le vent, qu'ils
avoient toujours eu favorable pour aller à
l'Ouest, ne leur fût contraire, quand ils vou-
droient retourner en Espagne ; la plupart fu-
rent saisis de frayeur de se voir au milieu d'u-
ne vaste mer, qu'ils regardoient comme un
abîme sans fond & sans bornes, & toujours
prêt à les engloutir. Déjà on ne parloit plus
que de reprendre au plutôt la route de Castil-
le ; la Cour, disoit-on, ne sauroit trouver mau-
vais qu'après avoir navigué plus loin, que ja-
mais personne n'a fait, nous n'ayons pas été
plus avant sans esperance de rien trouver, &
uniquement pour servir à l'ambition déreglée
d'un aventurier, qui n'ayant rien à perdre, se
mettoit fort peu en peine de nous voir tous
perir. Il y en eut même, qui dirent assez
haut, que le plus court étoit de jeter cet é-
tranger à la mer, & qu'ils en seroient quittes
pour dire qu'il y étoit tombé par accident en
contemplant les Astres.

Colomb comprit toute la grandeur du péril, Condui-
où il se trouvoit engagé ; mais il ne se perdit te de Co-
point, & tantôt par de bonnes manieres, lomb en
tantôt par des raisons plausibles, quelquefois par cette oc-
casion.
des esperances bien ménagées, & qu'il savoit

— 1492. accompagner d'un certain air insinuant, qui persuada autant que les meilleures raisons; d'autres fois, usant sagement de menaces, & faisant valoir à propos toute l'autorité, dont il étoit revêtu, il vint à bout de calmer ces premières faillies. Le premier d'Octobre il se faisoit à 700. lieues des Canaries, mais il se donna bien de garde de le dire à ses gens, & par bonheur pour lui les deux caravelles ne se faisoient pas si loin. Au bout de quelques jours les murmures recommencerent, & la mutinerie s'augmenta à un point, qu'il y avoit tout à craindre du desespoir, où se trouvoient les trois équipages; les horreurs d'une mort prochaine, & qui paroissoit inévitable, soit par la faim, soit par le naufrage, ayant fait presque tourner la tête à ceux-là même, sur qui le Commandant avoit cru devoir plus compter. Il leur parla encore avec beaucoup de douceur, il leur représenta qu'un peu de constance alloit infailliblement leur acquérir une gloire immortelle: enfin, voyant qu'ils ne se rassuroient point, il se hazarda à leur faire une proposition, qui suspendit d'abord toute la fureur, dont ils commençoient à être animés.

Proposition hardie qu'il fait à ses gens.

Il leur déclara, que si dans trois-jours la terre ne paroissoit point, ils seroient les maîtres d'en user comme ils voudroient, & qu'il se mettroit à leur discretion. Cette conduite toucha les Pinçons, qui s'étoient mis à la tête des mutins; car on a toujours regardé comme une fable, & comme une pure calomnie inventée par les ennemis de Colomb, ce que quelques-uns ont avancé, qu'ayant lui-même perdu courage, il avoit voulu retourner en Castille, & que les trois Pinçons l'avoient forcé à continuer

nuer

nuer sa route. Il est certain qu'on lui repro-
cha cette lâcheté dans le procès qu'il eût à sou-
tenir contre le fisc royal pour ses droits ; mais
1492.
on n'y insista pas, & cette ridicule accusation
ne fut regardée de ses parties même, que com-
me un de ces faits hazardés sans preuve, dont
les Avocats prennent souvent la liberté, quand
ils n'ont rien de bon à dire, de remplir leurs
factums, pour en imposer à la multitude, qui
croit aisément tout sans examiner.

La déclaration du Commandant fut donc
prise au pied de la lettre, & on lui fit enten-
dre que les trois jours expirés, on ne différe-
roit pas un moment à revirer de bord. Mais
on prétend qu'il n'avoit rien risqué en prenant
un terme si court ; qu'il y avoit déjà quelque
têms qu'il trouvoit fond avec la sonde, & que
la nature du sable, ou de la vase qu'elle rap-
portoit, lui faisoit juger qu'il étoit près de ter-
re. Dès le deuxième jour il en parut des si-
gnes, qui rassurèrent les plus timides ; c'étoit
des morceaux de bois figuré, des cannes fraî-
chement coupées, une épine avec son fruit ;
d'ailleurs on commençoit, le matin sur-tout,
à respirer un air plus frais, & ce qui plus, que
toute autre chose, faisoit impression sur l'esprit
de Colomb, les vents changeoient souvent
pendant la nuit : car il ne pouvoit douter que
cela ne vint d'un combat du vent de terre,
contre celui, qui souffloit ordinairement au
large. Le soir de ce même jour qui fut un
Jeudi 11. d'Octobre, la priere finie, il avertit
ses gens que cette nuit même il comptoit de
voir la terre, qu'on fût sur ses gardes, & qu'à
minuit les trois bâtimens carguassent toutes
leurs voiles, se contentant de courir sur la trin-
quette

1492. — quette basse : & parce qu'un coup de vent pouvoit séparer les navires les uns des autres, il donna des signaux pour se réunir. Enfin il ajouta, qu'outre les 10000. maravedis de rente, (ce qui revient à peu près à 800. livres de notre monnoye,) que le Roi Catholique avoit promis à celui, qui le premier verroit la terre, il ajouteroit du sien un pourpoint de velours.

Colomb
la décou-
vrit le
premier.

Sur les deux heures après minuit, un matelot, qui depuis quelque tems se tenoit au haut du grand mât, se mit à crier : *Lumiere, lumiere; terre; terre;* & crût sa fortune faite, mais sa joye fut courte; car un domestique de Colomb, nommé Salzedo, lui dit sur le champ que son maître avoit déjà vû cette lumiere, & reconnu la terre. En effet, la veille sur les dix heures du soir, Colomb étant au château de Pouppe, appella secrettement un nommé Pierre Guttierrez, valet de la garde-robe de la Reine, (Oviedo dit que ce fut un Gentilhomme nommé Escovado,) & lui montra une lumiere, qu'il venoit d'apercevoir : tous deux ensuite appellerent Rodrigue Sanchez, qui faisoit l'office de Contrôleur des Guerres, & la lui firent voir. Un moment après il leur fit voir distinctement la terre, & ce fut sur le témoignage de ces deux hommes, que les 10000. maravedis de rente furent ajugés à Colomb, auquel ils furent exactement payés jusqu'à la mort sur les Boucheries de Seville. On prétend que le matelot, qui le premier avoit crié *terre*, conçût un si grand dépit d'avoir été frustré d'une récompense, qu'il croyoit lui être due, qu'aussitôt après son retour en Espagne, il passa en Afrique, & se fit Mahometan.

Au

Au point du jour la terre parut visiblement, éloignée d'environ deux lieues. La Pinta, qui alloit toujours devant, entonna la première le *Te Deum*, les deux autres bâtimens suivirent d'abord, après quoi tout l'équipage de la Capitane vint se jeter aux pieds de Colomb, lui demanda pardon, & se chagrins qu'il lui avoit donnés, le salua en qualité d'Amiral & de Vice-Roi, & passant tout à coup sans milieu d'une extrémité à l'autre, comme c'est assez l'ordinaire du peuple; cet insensé, cet aventurier, que peu d'heures auparavant on traitoit avec le dernier mépris, qu'on avoit voulu jeter à la mer, étoit un homme divin; on ne pouvoit trouver de termes assez relevés pour exprimer l'estime, qu'on faisoit de son génie, & de son courage, & la profonde vénération dont on se sentoit pénétré pour sa personne. Enfin Christophle Colomb se trouva dans ce moment parvenu de la condition de simple Pilote étranger, aux deux plus grandes dignités de la Couronne d'Espagne, & par leur réunion en sa personne, il ne vit plus parmi la Nation la plus fiere de l'Europe, & la plus jalouse de ne point partager sa gloire avec les autres, que le Trône au dessus de lui.

La Terre, que les Espagnols avoient devant les yeux, étoit une Isle, qui paroissoit avoir 15 lieues de long. L'Amiral, car nous l'appellerons désormais ainsi avec les Auteurs Espagnols; l'Amiral, dis-je, lui donna sur le champ le nom de *San-Salvador*, qu'elle n'a point gardé. Comme on en aprochoit toujours, on ne tarda pas à en voir tout le rivage bordé d'hommes parfaitement nus, dont la surprise paroissoit extrême. Mais l'empressement étoit bien

1492.
Il est fa-
lucé Ami-
ral & Vi-
ce-Roi.

Colomb
descend à
terre, &
prend
possession de
l'Isle
Guana-
hani au
nom de
la Cour-
ronne de
Castille.

égal

Au

égal de part & d'autre, pour se voir de près. 1492. On aborda enfin, & Colomb sauta le premier à terre, portant l'épée nuë d'une main, & l'Etendart Royal de l'autre. Les Commandans des deux caravelles le suivirent de près, portant aussi les Enseignes de l'entreprise, où l'on voyoit d'un côté une croix verte, & une F. & de l'autre plusieurs FF. couronnées en l'honneur de Ferdinand. Tous les trois équipages furent bientôt à terre, & la première chose, qu'ils faisoient en débarquant, étoit de baiser cette terre, si long-têms désirée, & de remercier Dieu du succès de leur voyage. Après cela tous vinrent renouveler aux pieds de Christophle Colomb, ce qu'avoit fait fait l'équipage de la Capitane, & ils lui prêtèrent dans les formes le serment de fidélité, qu'ils lui devoient en qualité d'Amiral, & de Vice-Roi. La prise de possession se fit ensuite au nom de la Couronne de Castille, avec toutes les formalités requises, en présence de Rodrigue Escovedo, Notaire Royal. On commença cette cérémonie par planter une Croix sur le rivage, & après l'avoir adorée avec de grands sentimens de religion, on y grava les armes de Castille. Tout étant fini, Colomb en requit acte du même Notaire de l'Escadre.

Etonnement réciproque des Sauvages & des Européens.

Tout cela se passoit à la vûe des Sauvages, dont l'étonnement croissoit toujours. Il parut même dans la suite, qu'ils avoient long-têms regardé les Européens, comme des hommes d'une espece particuliere, & d'un ordre supérieur. En effet, la différence étoit grande entre les uns & les autres. Les Barbares n'avoient que des cheveux assés courts, noirs, épais, que plusieurs lioient avec un cordon autour de leur

tête.

tête, en maniere de tresse ; du reste, ils n'a-
voient pas un poil sur tout le corps ; & ils 1492.
voyoient les Castillans avec de longues barbes,
& la poitrine toute velue ; ils étoient encore
plus surpris de les voir habillés, que ceux-ci
ne l'étoient de les voir nus. Enfin, la cou-
leur de la peau, & les traits du visage étoient si
différens dans les uns & dans les autres, que
l'étonnement étoit réciproquement extrême,
& qu'on ne se laissoit point de se regarder.
D'ailleurs, ce peuple paroissoit fort doux, sans
désiance, & sans crainte. Tous étoient peints
d'une maniere fort bigarrée, les uns seulement
au visage, ou autour des yeux, & au nez, les
autres partout le corps, ce qui n'embellissoit
pas leur face, déjà très-difforme par son extrême
largeur. Peut-être portoient-ils un juge-
ment tout semblable de celle des Europeens,
dont la barbe cacheoit une bonne partie ; car il
faut convenir que tout cela dépend absolument
de l'opinion fondée sur l'habitude.

Cependant les Insulaires ayant remarqué dans
la cérémonie de la prise de possession le Gref-
fier, qui écrivoit, s'imaginèrent qu'on jettoit
un sort sur eux & sur leur Isle, & s'enfuirent
à toutes jambes ; on courut après, & on en
joignit quelques-uns, auxquels on fit amitié,
qu'on chargea de présens, & qu'on laissa en-
suite aller, où ils voulurent. Cette conduite
rassura les autres, & tous se rendirent extrême-
ment familiers. Les moindres choses qu'on
leur donnoit leur paroissoient précieuses, & les
Castillans de leur côté se voyant transportés
dans un Monde nouveau, où ils n'apercevoient
rien de semblable à ce qui se trouve dans ce-
lui, d'où ils venoient ; ni arbres, ni plantes,
ni

— ni oifeaux, ni les hommes même, ne favoient
1492. encore s'ils veilloient, ou si c'étoit un fonge.

Dès le jour même l'Amiral se rembarqua avec tous les gens, & les Sauvages le fuivirent en grand nombre jufqu'à fon bord, les uns à la nage, & les autres dans leurs canots. On les questionna alors plus à loifir, & l'on apprit d'eux que leur Ile s'appelloit *Guanabani*, & que les habitans non feulement de cette Ile, mais encore de plusieurs autres, dont elle étoit environnée, fe nommoient *Lucayos*, & c'est de-là qu'est venu le nom de *Lucayos*, que nous avons donné à toutes les Isles, qui font au Nord & à l'Oueft des grandes Antilles, & fe terminent au canal de *Babama*. La plupart de ces bonnes gens, en venant à bord des trois navires, avoient apporté des Perroquets & du cotton; parce que c'étoit ce dont les Chrétiens avoient paru faire plus de cas; on leur donna en échange de petites fonnettes, qu'on leur attacha au cou, & aux jambes, des fragmens de pots de terre & de fayance, & d'autres pareilles babilles, qu'ils recevoient avec des transports de joye incroyables: tous voulurent en avoir, & bientôt les trois bâtimens fe trouverent remplis de cotton & de Perroquets, qui faifoient un bruit extraordinaire.

Mais ce qui fit plus de plaifir aux Caftillans, c'est que la plupart de ces Infulaires avoient de petites plaques d'or, qui leur pendoient des narines; on leur demanda d'où ils les avoient tirées, & ils firent entendre que c'étoit d'un pays, qu'ils montroient au Sud. Sur quoi l'Amiral fe détermina à tirer de ce côté-là. Le lendemain 14. il rangea la côte, les Sauvages les fuivant par terre: à mefure qu'ils rencon-

troient

troient de leurs compatriotes, ils les appelloient pour voir, disoient-ils, des hommes extraordinaires & des machines, qui voloient sur l'eau. De têmes en têmes ils se tournoient vers les Européens, & leur montrant le Ciel, ils leur demandoient, s'ils n'en étoient pas descendus. Sur le soir l'Amiral leur fit quantité de présens & les renvoya. Le 15. il s'approcha d'une autre Isle éloignée de la première de sept lieuës, & il la nomma l'Isle de la *Conception*, mais il ne s'y arrêta point. Le 17. il mouilla l'ancre près d'une troisième, où il fit de l'eau; les peuples y parurent un peu plus civilisés qu'à San-Salvador, & les femmes y étoient couvertes depuis la ceinture jusqu'aux genoux, les unes de piéces de cotton, les autres de feuilles d'arbres, cette Isle fut appelée *Fernandine*.

L'Amiral passa de-là à une quatrième, que les gens du pays appelloient *Saomoto*: il y descendit à terre, en prit possession avec les mêmes formalités, dont il avoit usé dans la première, & lui donna le nom d'*Isabelle*. Enfin le 28. il se trouva proche d'une grande terre, que les habitans des autres Isles, dont quelques-uns le suiyoient toujours, lui nommerent *Cuba*, & à laquelle il donna le nom de *Juana*, sans savoir encore si c'étoit une Isle, ou le Continent; ce nom n'a pas été heureux, non plus que celui de *Fernandine*, qu'on lui avoit substitué dans la suite. L'Isle a gardé jusqu'à présent celui, qu'elle avoit reçu de ses anciens habitans. Le Port, où l'Amiral entra, est celui, qu'on a depuis appelé *Baracoa*, du nom d'un Cap, qui est à l'entrée du côté de l'Est. Comme son navire avoit besoin d'être radoubé, il profita de l'occasion, que lui présentait

1492. — sentoit la commodité d'un beau port, & il prit ce têmes-là pour faire visiter le pays, où on l'avoit assuré qu'il trouveroit de l'or.

Il fit choix pour cette visite de deux hommes fort intelligens, lesquels, après avoir marché environ vingt lieues, ne crurent pas devoir aller plus loin. A leur retour ils rapportèrent qu'ils avoient vû un grand nombre de villages de hameaux, où ils avoient été reçûs comme des hommes descendus du Ciel, que tous étoient venus leur baiser les pieds, les hommes d'abord & puis les femmes; que les uns & les autres étoient nus; qu'entr'autres mets, qu'on leur avoit présentés, ils avoient mangé d'une racine, qui étant cuite, avoit le goût de marons. C'étoit des Patates, dont nous parlerons ailleurs. Que le pays étoit fort beau, mais qu'ils n'y avoient rien remarqué de singulier, si ce n'est du cotton en quantité, dont ces Peuples ne faisoient gueres d'usage, que pour leurs lits ou hamacs; qu'ils avoient vû différentes sortes d'oiseaux, de petits chiens, qui ne jappoient point, & un autre animal, appelé *Utias*, qui tendoit beaucoup du lapin; qu'ils en avoient tué un plus grand, fait à peu près comme un sanglier, excepté qu'il avoit sur le dos un évent, par lequel il respiroit. Qu'ayant demandé s'il y avoit de l'or dans cette terre, on leur avoit répondu qu'ils en trouveroient dans un certain Canton, dont on ne leur avoit pas bien marqué la position, & dans *Bobio*, qu'on leur avoit montré à l'Est. On a sû depuis que le Canton, dont on leur avoit parlé, appelloit *Cubanacon*, & avoit effectivement de l'or, mais en petite quantité: quant à *Bobio*, ce n'étoit pas le nom d'un pays, mais cela vouloit dire, une terre, où il

y avoit un grand nombre de villages & de
maisons.

L'assurance que l'on donna à l'Amiral, qu'il trouveroit de l'or dans cette région, l'engagea à la chercher: plusieurs habitans de Cuba s'offrirent à l'y conduire, & il accepta volontiers leur offre. Son dessein étoit de faire apprendre le Castillan à plusieurs de ces Insulaires, persuadé que faute de se bien entendre, on perdoit souvent des connoissances importantes, & l'on couroit même risque de tomber dans des erreurs, qui pouvoient avoir des suites fâcheuses. Les vents l'ayant contrarié au sortir de *Baracoa*, il fut contraint de se refugier dans un port voisin, qu'il appella le port du Prince; d'où, après quelques excursions, il alla mouiller dans un troisième port, auquel il donna le nom de *Sainte-Catherine*, dont on célébroit la fête ce jour-là. Une chose l'inquiétoit depuis quelques jours. La Pinta s'étoit séparée de lui le 21. & dès le lendemain elle avoit absolument disparu. Cette Caravelle étoit très-bonne voilière, & Martin Alonso Pinçon, qui la commandoit, avoit voulu profiter de cet avantage, pour arriver le premier à cette terre si abondante en or, dont on avoit parlé à l'Amiral, & y faire sa main.

Les avis, que reçût l'Amiral au port *Sainte-Catherine*, le consolèrent un peu de cette disgrâce; il y rencontra des habitans de l'Isle, dont on lui avoit parlé sous le nom de *Bohio*, & que ces Insulaires nommoient *Hayti*. Ils lui confirmèrent que leur pays abondoit en or, & qu'il s'en trouveroit surtout une très-grande quantité dans une contrée appelée *Cibao*. Ce nom réveilla d'abord ses premières idées sur

1492.

Décou-

verte de

l'Isle

Hayti,

une Ca-

ravelle

quitte

Colomb.

— le *Cipango* de Marc-Paul de Venise, & il ne
 1492. douta presque plus que ce ne fût le même pays.
 Il se hâta donc de s'y rendre, & il embarqua
 sur son bord ces mêmes Insulaires, qui lui a-
 voient donné de si bonnes nouvelles, & qui
 lui promirent de le mener aux mines de Cibao.
 Il rangea la côte du Nord de Cuba, faisant
 route à l'Est, & après avoir ainsi navigué 100.
 lieues, il se trouva le 5. de Decembre à la
 pointe Orientale de la même Isle.

Colomb
 arrive à
 l'Isle
 Hayti.

Il n'y a de cette pointe à l'Isle Haytique 18.
 lieues; l'Amiral les fit en moins de 24. heures.
 Il prit terre le six à un gros Cap, à côté du-
 quel il trouva un port, où il entra; & en l'hon-
 neur du Saint, dont l'Eglise honore la memo-
 ire en ce jour-là, il donna au Port & au Cap
 le nom de *Saint Nicolas*, que l'un & l'autre
 portent encore aujourd'hui.

Fin du Livre Premier.



H I S-

quie
 leurs
 min
 l'Est
 enco
 deva
 loin



HISTOIRE

DE

L'ISLE ESPAGNOLE

OU DE

S. DOMINGUE.

PREMIERE PARTIE.



LIVRE SECOND.

L'AMIRAL eût bien voulu rester —
quelque t^{em}s au Port S. Nicolas, 1492.
pour y rafraichir ses Equipages, &
profiter de ce sejour, pour décou-
vrir le pays ; mais il étoit trop in-
quiet sur ce qu'étoit devenuë la Pinta ; d'ail-
leurs ses guides lui disoient, que pour gagner les
mines de Cibao, il falloit avancer plus loin à
l'Est. Il prit donc à gauche, & il n'avoit pas
encore fait beaucoup de chemin, qu'il aperçût
devant lui une petite Isle, laquelle paroissoit de
loin avoir la figure d'une Tortuë, aussi lui en
don-

Isle de la
Tortuë.

— donnoit-il le nom. Un gros tème qui survint
1492. alors, l'obligea à chercher un abri, & il le
trouva le huitième dans un petit port, qui fut
nommé le Port de la Conception, & que les
François ont depuis appelé le Port de l'Esp.

L'Isle
Hayti.
nommée
Isle d'Espa-
guole.

La mer continuant à être mauvaise, l'Amiral
voulut reconnoître le dedans de l'Isle, &
il en donna la commission à six Castillans, les-
quels ayant marché tout un jour sans rencon-
trer personne, retournerent au port & assûre-
rent qu'il n'étoit pas possible de voir un pays
plus charmant, ni de meilleures terres. Co-
lomb de son côté avoit entendu chanter un oi-
seau, dont le ramage lui parut tenir de celui
du Rossignol, ses pêcheurs avoient pris à la
Seine des Rayes, & quantité d'autres poissons
assés semblables à ceux, qu'on prend sur la cô-
te d'Espagne, il ne doutoit point que l'Isle ne
renfermât de grands trésors, il ne lui en fallut
pas davantage pour l'honorer; du nom de *l'Isle
Espagnole*. On a voulu depuis en latinisant ce
nom, en faire un diminutif, d'où est venu ce-
lui d'*Hispaniola*, que lui donnent plus com-
mûment aujourd'hui les Castillans. Mais
comme leurs Auteurs se sont toujourns servi de
celui de *l'Isle Espagnole*, ou même simplement
du seul mot *Espagnola*, nous nous y confor-
merons dans la suite de cet ouvrage.

Les Insu-
laires se
désient
d'abord
des Espa-
gnols, &
se fami-
liarisent
ensuite
avec eux.

Cependant les Insulaires ne s'aprochoient
point. Les premiers, qui avoient aperçu les
navires, s'étoient enfuis, & avoient porté l'al-
larne par tout: ceux même, qui étoient ve-
nus de Cuba sur la Capitane, s'étoient sauvés;
les Insulaires s'étoient avertis par des feux d'é-
tre sur leurs gardes, & quelque part qu'on al-
lât, on ne trouvoit que des côtes & des cam-
pagnes

pagnes désertes. Enfin, on découvrit un jour dans un bois un grand nombre de personnes des deux sexes, qui s'y étoient retirées, & qui se mirent à fuir, dès qu'elles aperçurent qu'elles étoient découvertes. On courut après, & l'on joignit une femme, qui fut menée à Colomb; l'Amiral lui fit bien des amitiés, l'habilla fort proprement, & la fit reconduire chez elle accompagnée de trois Castillans & de trois Sauvages des Lucayes, qui entendoient sa langue; il envoya le lendemain du même côté, neuf autres Castillans, & un Insulaire de San-Salvador; ils trouverent cette femme à 4. lieues de-là au Sud Est, dans une grande Bourgade; où il y avoit bien mille cabannes, mais fort éloignées les unes des autres. A leur vue chacun commença à fuir; mais le Sauvage les ayant atteint, leur dit beaucoup de bien des Castillans, & les fit revenir. Ils n'eurent pas lieu de s'en repentir: les Castillans firent beaucoup de présens aux principaux d'entre-eux, & ceux-ci de leur côté engagèrent les Castillans à passer la nuit dans leur Bourgade.

Le jour suivant, les Castillans s'en retournerent au port, où grand nombre d'Insulaires étoient rendus la veille avec la femme, dont nous venons de parler. Elle étoit portée sur les épaules de plusieurs, & son mari l'avoit accompagnée pour remercier l'Amiral des présens, qu'il avoit fait à son épouse. Ce Peuple parut à Colomb un peu plus blanc que les autres Insulaires, plus petit, aussi difforme de visage, moins robuste, plus doux, plus poli, & plus traitable. Tous lui confirmèrent ce qu'on lui avoit déjà dit des mines de Cibao, & com-

142

L'Amiral continue la découverte de l'Isle.

me rien ne l'arrêtoit dans ce port, il en sortit dès que la mer fut naviguable. En passant le canal, qui est entre la Tortuë, & l'Isle Espagnole, il aperçut un autre port, qu'il voulut examiner: il y entra, & l'endroit lui sembla si beau, qu'il le nomma *Valparaiso*. C'est ce que nous appellons aujourd'hui le port de *Pais*.

Le Cacique du lieu vint rendre visite à l'Amiral, dès qu'il le fût à terre. Je ne trouve nulle part le nom de ce Seigneur, & il y a bien de l'apparence que c'étoit un Cacique particulier, ou du second Ordre. Il ne laissoit pas d'avoir une suite fort nombreuse, & lui & son fils se faisoient porter sur les épaules de quelques-uns de leurs Sujets. Quelque tems après leur arrivée, on vit venir de la Tortuë un canot, dans lequel il y avoit 40. hommes; le Cacique leur commanda avec menaces de se retirer, & ils obéirent sur le champ: ce Seigneur ne vouloit apparemment pas que ces Sauvages vinssent partager avec ses gens les liberalités des Etrangers. On lui en fit effectivement quelques-unes, dont il fut très-satisfait, & tous s'en retournerent fort persuadés, que ces hommes, si differens d'eux, & si bienfaisans, étoient descendus du Ciel.

De Valparaiso, les deux navires continuant leur route, allerent mouiller le 21. dans un port qui fut nommé *Saint-Thomas*. C'est le même que les François ont depuis appelé *la Baye du Cap de Louise*, & qui porte aujourd'hui plus communément le nom de *l'Ancl*. Il se fit là aux navires Espagnols un concours extraordinaire de gens de tout âge & de tout sexe, & l'Amiral avoit donné de si bons ordres à ses équipages, que tous s'en retourne-
sent

von
ger
uns
voi
dér
pau
Esp
ne l
la t
dife
C
meu
Cap
& si
prés
mé
gers
voja
bien
prier
ne ce
en fa
plaqu
frapé
putés
leur
préc
me t
navir
voile
voit
s'alla
reco
gouv
mém
de h

ront charmés des bonnes manieres des Etran-
gers. Ceux-ci n'y perdoient rien ; quelques-
uns d'entre-eux étant allé visiter les Bourgades
voisines, ils furent reçus des habitans avec des
démonstrations de la joye la plus sincere. Ces
pauvres gens ne pouvoient se persuader que les
Espagnols fussent des hommes ordinaires ; ils
ne les approchoient qu'avec respect, baisoient
la terre où ils avoient passé, & les mettoient à
discretion de tous leurs biens.

Goucanaric, Roi de Marien, avoit sa de-
meure 4. lieues plus à l'Est, dans le Port du
Cap-François, ainsi que je l'ai déjà remarqué,
& sa maison étoit vis-à-vis de l'endroit, où est
présentement la ville du Cap. Ce Prince char-
mé de tout ce qu'il entendoit dire des Etran-
gers nouvellement débarqués dans l'Isle, en-
voya saluer l'Amiral, & se fit prier de vouloir
bien se transporter chés lui. Il accompagna sa
prière de présens considerables ; à savoir, d'u-
ne ceinture bordée d'os de poissons travaillés
en façon de perles, & d'un masque orné de
plaques d'un or très-fin, & qui paroissoit
frapé au marteau. Colomb répondit aux Dé-
putés du Roi, qu'il iroit incessamment voir
leur Maître ; mais il jugea à propos de se faire
précéder par un Officier, qui eut ordre en mé-
me tems de visiter le Port, afin de voir si ses
navires y seroient en sûreté. Le 24. il mit à la
voile pour s'y rendre, & comme il se trou-
voit extrêmement fatigué, ou incommodé, il
s'alla d'abord jeter sur son lit, après avoir bien
recommandé au Pilote, de ne point quitter le
gouvernail. Il fut mal obéi, le Pilote alla lui-
même se reposer, & confia le timon à un jeu-
ne homme sans experience, qui se laissa enga-

1492
La Cap-
tane le
brise
contre
un E-
cueil.

ger dans des courans, lesquels l'entraînerent sur des bans de sable, où le navire échoua. Le matelot, qui tenoit le gouvernail, sentant le sable se mit à crier: au bruit qu'il fit, Colomb s'éveilla, & fut fort surpris de trouver tous les Pilotes endormis, il commanda sur l'heure de décharger le navire dans une barque, qui y étoit attachée, & la plupart des matelots y sautèrent, mais au lieu de faire ce qui leur avoit été prescrit, ils s'enfuirent à une demie lieuë de-là, & laisserent l'Amiral dans un très-grand embarras. Il fit aussitôt couper le mât pour soulager le bâtiment, mais il ne pût réussir à le remettre à flot, il s'ouvrit même d'abord, & il fallut songer à se sauver dans la chaloupe. Le banc sur lequel le navire avoit touché, étoit à l'entrée d'un port, qui est à moitié chemin de Saint-Thomas, ou de l'Acul au Cap-François, les Espagnols l'ont depuis établi sous le nom de *Puerto Real*, & nous le connoissons aujourd'hui sous celui de *Baye de Cacahole*.

Conduite du Roi de Marien à cette occasion.

La caravelle de Vincent Pinçon étoit une lieuë plus loin que l'Amiral, quand ce navire échoua: dès qu'elle s'aperçut de ce malheur, elle revira de bord, fit force de voiles, & arriva fort à propos, pour sauver l'équipage, dont peu de gens auroient échapé, si la mer n'eût été extrêmement calme. Colomb fit aussitôt avertir Goacanaric du malheur, qui lui étoit arrivé, & ce Prince accourut sur le champ avec ses freres lui témoigner la part qu'il y prenoit: on assure même que les larmes lui vinrent aux yeux, en voyant les tristes débris de ce naufrage, & il est certain qu'il rendit en cette occasion de grands services aux Espagnols;

gnois: il les fit aider par ses Sujets à retirer les effets du navire, qui se remplissoit d'eau; il leur donna une maison pour y transporter ces mêmes effets, & il y posa une sentinelle pour les garder, de sorte que rien ne fut perdu, ce que l'eau de la mer n'avoit pas absolument gâté. 1492.

Quelques jours après il envoya encore faire compliment à l'Amiral, & inviter à venir chés lui, où il tâcheroit, ajouta-t-il, de lui faire oublier une perte, dont il se reprochoit d'avoir été l'occasion. Colomb répondit qu'il iroit dès que ses affaires le lui permettroient: mais le Castrique voyant qu'il tarδοit trop, l'impatience le prit, il s'embarqua dans un canot, & l'alla trouver à son bord. Il lui renouvela ses offres de services, lui présenta de l'or & se chargea d'en faire venir de *Cibao*, autant qu'il voudroit. A l'exemple du Souverain, les Sujets témoignèrent toute la bonne volonté possible aux Castillans, & leur donnerent tout ce qu'ils avoient d'or pour des bonnets rouges, des sonnettes, des épingles, de la rassade, des chapelets de verre, & autres semblables bagatelles. Jamais on ne connut mieux qu'en cette rencontre, combien le prix des choses est arbitraire, & jusqu'où va l'empire de l'Opinion sur les hommes. Les Castillans donnoient pour avoir de l'or, ce qu'en Europe les plus misérables ne s'aviseroient pas de passer; des pots de terre cassés, des morceaux de verre & de fayance; & les Insulaires croyoient avoir fait un si bon marché, qu'ils s'enfuyoient aussitôt, craignant que les Espagnols ne se ravissent.

Enfin il n'est pas possible d'être plus content, L'Amiral songe

tent, qu'on l'étoit les uns des autres, & ce fut
 1492. alors que Colomb forma le dessein de faire un
 à bâtir établissement dans les Etats de Goacanaric.
 une For- Quelques-uns se sont même imaginé qu'il avoit
 tresse à Puerto Real concerté avec son Pilote le naufrage de son
 Real navire, pour avoir un prétexte de laisser dans
 l'Isle une partie de ses gens. Car jusqu'où ne por-
 te-t-on point la liberté des conjectures ! Pour
 engager davantage le Cacique dans ses intérêts,
 & lui faire trouver bon qu'il bâtît une forte-
 resse sur ses terres, il s'attacha à lui faire plus
 de caresses que jamais, & il le combla de pré-
 sents, qui, sans être fort magnifiques, charma-
 rent ce Prince. Mais il crut devoir aussi lui
 inspirer de la crainte & du respect. Pour ce-
 là il fit tirer plusieurs coups de canon; ce qui
 fait de telle sorte les Insulaires, qu'à chaque
 coup ils tomboient par terre, comme si la fou-
 dre les eût frappés. Goacanaric n'étoit pas
 moins effrayé que les autres, mais Colomb le
 rassura, & lui dit qu'avec ces armes il vouloit
 le rendre victorieux de tous ses ennemis. Pour
 l'en convaincre, il fit tirer un coup à boulet
 contre le navire échoué; le boulet perça le na-
 vire, & alla tomber dans la mer; ce qui éton-
 na si fort le Roi de Marien, qu'il s'en retour-
 na chés lui un peu rêveur, & persuadé que ces
 Etrangers étoient les enfans du tonnerre.

Il visita
 le Roi
 de Ma-
 rien, &
 la récep-
 tion que
 ce Prince
 lui fait.

Quelques jours après l'Amiral, sur les nou-
 velles instances, que le Cacique lui en avoit
 faites, lui rendit enfin visite. A la descente de
 sa chaloupe, il rencontra un des freres du Prin-
 ce, lequel après l'avoir complimenté, le con-
 duisit dans une maison, qu'on lui avoit prépa-
 rée. A peine y étoit-il entré, que Goacanaric
 l'y vint trouver, & en l'abordant il lui mit au

cou.

son une lame d'or. Ce present fut suivi de plusieurs autres, & accompagné de toutes les marques d'honneur & d'amitié, dont ce Prince put s'aviser. Il se retira ensuite, mais il revint bientôt, & Colomb profita de cette occasion, pour lui faire part de son dessein. Il lui dit donc qu'il pensoit à laisser dans ses États, & sous sa protection une partie de ses gens, tandis qu'il iroit en Europe chercher des marchandises. Le Cacique reçut cette proposition avec un transport de joye, dont il ne fut pas le maître, & ôtant de dessus sa tête une espee de couronne d'or, qu'il portoit ordinairement, il la mit sur celle de l'Amiral. Des manieres si bonnes, & une conduite si simple acheverent de persuader Colomb qu'il pouvoit compter sur le Roi Sauvage. Dès qu'il fut de retour à Puerto-Real, il fit travailler à une espee de Fort, qui fut bientôt achevé, & où il mit quelques pieces de canon. Il n'étoit que de bois des debris de la Capitane; mais on avoit creusé un assez bon fossé tout autour, & l'on se flatta que c'en étoit assez pour tenir en respect des gens tout nus, sans armes, & fort peu aguerris. Ce Fort fut nommé *La Nueva*, parce qu'on étoit entré le jour de Noël dans le Port, où il étoit bâti.

Sur ces entrefaites des Insulaires avertirent les Castillans qu'ils avoient vû roder un navire le long de la côte vers l'Est. L'Amiral ne douta point que ce ne fût la Pinta, dont la défection le chagrinoit bien plus depuis la peste de la Gallega. Il détacha aussitôt une chaloupe pour aller voir, si cet avis étoit fondé, & il remit à l'Officier, qui la commandoit, un billet pour Pinçon, par lequel il lui accordoit une amnis-

L'Amiral reçoit des avis de la Pinta.

1493. tie en bonne forme, pourvû qu'il le vint trouver sans délai. La chaloupe fit plus de 20. lieues sans rien trouver; ce qui donna lieu à l'Amiral de croire que la Caravelle avoit fait voile pour l'Espagne, & que Pinçon vouloit avoir l'honneur d'y porter les premières nouvelles de la découverte de tant de beaux pays, s'en attribuer toute la gloire, & prévenir le Roi & la Reine contre lui. Ces soupçons le déterminèrent à presser son départ, & à remettre à un autre voyage la visite des mines de Cibao.

Il laisse 38. hommes dans Puerto Real. Cette résolution prise, il assembla tout son monde, exposa la nécessité, où il se trouvoit, de repasser au plutôt en Espagne, & combien il importoit au service de leurs Alteſſes, qu'on n'abandonnât point le beau pays, qu'ils avoient découvert: que c'étoit ce qui l'avoit engagé à y construire un Fort, qu'il ne vouloit pourtant obliger personne d'y rester; mais que ceux, qui voudroient bien signaler en cela leur zèle pour l'Etat, ne demeureroient pas sans récompense, sans parler des avantages, qu'ils pourroient se procurer par eux-mêmes au milieu de tant de richesses. Comme il vit que cette proposition ne déplaisoit à personne, il choisit 38. hommes de ceux, qu'il crut les plus sages, leur donna de très-bons conseils sur la maniere, dont ils devoient se conduire, leur recommanda surtout de se souvenir qu'ils étoient Chrétiens & Castillans, de ne point molester les Insulaires, dont ils obtiendroient tout par amitié, de ne point se debander, d'apprendre la Langue de ces Peuples, & de ne rien négliger pour connoître le pays, afin de pouvoir l'instruire lui-même à son retour, qui seroit prompt. Il leur donna

pour Commandant un Gentilhomme de Cordouë, nommé Rodrigue de Arana, leur laissa du vin, du biscuit, toutes les autres provisions nécessaires pour un an, & afin qu'ils pussent faire un peu de traite avec les Habitans, il leur abandonna tout ce qui lui restoit de marchandises, avec la chaloupe de la Gallega.

Il alla ensuite prendre congé de Goacanarie, qui lui fit un présent considerable de cassave & de poissons salés, & consentit que quelques-uns de ses Sujets fissent le voyage d'Europe. Il confia même à Colomb un de ses parens, & lui promit d'avoir soin des Espagnols, comme de ses propres enfans. Le quatrième de Janvier la Caravelle sortit de Puerto-Real, emportant assés d'or, pour faire concevoir de grandes esperances à la Cour d'Espagne, une quantité de balles de cotton, & beaucoup de piment. Il comptoit de faire un profit considerable sur cette dernière marchandise: & en effet la seule jalousie du Commerce, qui fut toujours très-grande, depuis ce premier voyage de Colomb, entre les Espagnols & les Portugais, donna d'abord quelque cours au poivre Amériquin; mais cela ne dura point: on s'aperçut bientôt que le piment étoit trop caustique, & il fut enfin rélégué dans le lieu de sa naissance, où il n'est pas même de mise sur les bonnes tables.

Colomb prit d'abord la route de l'Est, dans le dessein de reconnoître toute la Côte de l'Isle Espagnole. Dès qu'il eût passé le Cap-François, il apperçut une montagne, qui lui paroissoit avoir le pied dans la mer, c'est une presqu'Isle fort élevée, qu'il appella *Monte Cristo*.

Il part
pour
l'Espa-
gne.

Il dé-
couvre
toute la
Côte du
Nord.

— Nos Cartes Françoises lui ont conservé ce nom, 1493. ceux qui croient que c'est ce que nos Marins nomment *la Grange*, se trompent: Monte Cristo est à trois lieues au vent de la Grange, qui a été ainsi nommée, parce qu'en effet quand on découvre en mer cette montagne, on la prendroit pour une Grange bâtie sur le bord de l'eau. L'embouchure de l'*Yagué* est à côté de Monte Cristo, & l'Amiral, auquel on avoit dit que ce fleuve tiroit sa source des Mines de Cibao, voulut le reconnoître; il y entra, & il trouva que son sable étoit mêlé d'un peu de pailles d'or, aussi lui donna-t-il le nom de *Rio del Oro* mais dans la suite les Espagnols lui ont rendu son nom primitif, & les François lui ont donné celui de *Rivière de Monte Cristo*. Ce fut alors, plus que jamais, que Christophle Colomb se persuada que son Isle Espagnole étoit la véritable *Cipango* de Marc-Paul de Venise, & la suite fera voir combien il eut de peine à revenir de cette erreur, s'il en est même jamais bien revenu.

La Pinta
rejoint
l'Amiral

Le Dimanche sixième il sortit de Rio del Oro, & peu de tems après il découvrit la Pinta, qui venoit à lui. Le Capitaine en l'abordant, lui fit de grandes excuses de l'avoir quitté, & protesta qu'il y avoit été contraint par le mauvais tems. La fausseté de cette excuse étoit de notoriété publique; mais la joie, dont fut pénétré l'Amiral, de se voir délivré des inquiétudes, que lui avoit causées cette séparation, parut l'emporter sur son ressentiment; il reçut les soumissions du Capitaine, & lui demanda ce qu'il avoit fait, & où il étoit allé. Pinçon répondit qu'il étoit allé de Port en Port, qu'il avoit troqué ses marchandises pour de l'or, dont

dont il avoit pris une moitié pour lui, & avoit distribué l'autre à son équipage. C'étoit-là la matière d'un procès, mais Colomb ne jugea pas à propos d'entrer pour lors dans cette discussion. Les deux Caravelles firent route de conserve, & entrèrent dans un Port éloigné de 15. lieues de Monte Cristo, & où Pinçon avoit fait sa trahison. Il en avoit même enlevé de force trois ou quatre Insulaires, que l'Amiral l'obligea de remettre à terre: & c'est peut-être ce qui fit donner à ce Port le nom de *Puerto di Gracia*; mais la plupart ont cru que c'étoit à cause du pardon accordé à Pinçon, qui fut ratifié en ce lieu-là. Oviedo raconte fort différemment la rencontre des deux Caravelles, mais il est aisé de reconnoître que cet Auteur, aussi bien que plusieurs de ce temps-là, est allés peu sûr dans les choses, qu'il rapporte sur le témoignage d'autrui, & qu'il a trop donné dans les premiers bruits populaires, souvent peu fondés, & presque toujours mal circonstanciés.

Au sortir du Port de Grace, une montagne fort haute se présenta aux yeux des Espagnols, & ils crurent d'abord en voir le sommet couvert de neiges: mais ils reconnurent bientôt que la blancheur, qui les avoit trompés, venoit d'une pierre, qui couvroit toute la cime de la montagne; laquelle, pour cette raison, fut appelée *Monte di Plata*; il y a au bas de cette montagne un joli Port, qui fut aussi nommé *Puerto di Plata*: les François le nomment par corruption *Portoplattre*. De-là Colomb, continuant à ranger la côte, donna à tous les Caps, qu'il aperçût, ses noms, dont la plupart ne sont point venus jusqu'à nous. On prétend

Suite de
la décou-
verte de
la Côte
de l'Isle.

moins ; que celui, qu'on appelle aujourd'hui
 1493. le vieux Cap, & qui est à 55. lieuës du Cap-
 François, fut dès-lors nommé *Cabo-François*
 par Colomb. Trente lieuës plus loin les deux
 caravelles, après avoir tourné au Sud, se trou-
 verent vis-à-vis une grande Baye, où elles en-
 trerent, & que l'Amiral voulut faire visiter par
 sa chaloupe. Elle est formée par une presqu-
 Ile, que les Insulaires appelloient *Samana*, &
 qui porte encore aujourd'hui ce nom, aussi
 bien que la Baye.

Ce qui
 se passa
 dans la
 baye de
 Samana.

La chaloupe, en approchant de terre, aperçut
 quantité de Sauvages armés d'arcs & de flèches,
 ce qu'on n'avoit point encore vû dans aucun
 endroit des nouvelles découvertes. On alla à
 eux, & on échangea quelques-unes de ces ar-
 mes contre des bagatelles. Plusieurs de ces
 Barbares eurent la curiosité de voir les navires,
 & on les y reçût bien. Colomb les ques-
 tionna beaucoup sur les mines d'or de Ci-
 bao, & sur les habitans des Isles, qu'ils a-
 voient à l'Est, dont le Roi de Marien avoit
 parlé aux Castillans, comme d'une Nation fé-
 roce & anthropophage; ils satisfirent à ces ques-
 tions d'une manière, qui fit plaisir, & ils a-
 prirent aux Espagnols, qu'entre leur Isle & cel-
 le de ces mangeurs de chair humaine, il y en
 avoit une autre appellée *Boriquen*, dont les ha-
 bitans ne l'étoient point, & où il y avoit de l'or,
 mais moins beau que celui de Cibao. On leur
 fit quelques présens, & on les renvoya.

Les Matelots, qui les remenoient dans la
 chaloupe, ou qui, pour quelque autre sujet,
 les accompagnoient à terre, furent assez sur-
 pris en apdchant de voir une bande de Sau-
 vages avec leurs flèches derrière des arbres.

1493.
 Ils appréhenderent quelque surprise, & en débarquant, ils se mirent sous les armes. Les Indiens, qui étoient avec eux, s'aperçurent de leur défiance, & coururent d'abord vers leurs compatriotes, à qui ils firent mettre les armes bas: ils les engagèrent même par le recit des caresses, qu'ils avoient reçues des Castillans, à s'approcher d'eux. Ceux-ci de leur côté n'étoient pas encore bien rassurés, lorsqu'ils virent les Insulaires se parler tout bas. Leurs soupçons se réveillèrent alors, & craignant d'être prévenus, ils se jetterent sur les premiers, qu'ils rencontrèrent sous leurs mains, & les étendirent à leurs pieds, sans toutefois leur avoir fait beaucoup de mal. Les autres se mirent aussi-tôt à fuir, & pour courir plus vite, ils jetterent leurs armes. La paix se fit pourtant encore une fois, par l'entremise des mêmes Mediateurs, & la Baye, en memoire de ce qui venoit de se passer, fut nommée la *Baye des flèches*. Mais elle n'a point retenu ce nom.

Le Cacique du lieu vint ensuite saluer sur son bord, & il en fut très-bien reçu; quelques-uns de ses Sujets voulurent même faire le voyage d'Espagne, & Colomb en fut ravi. Cependant les deux équipages Castillans s'ennuyoient d'une navigation, qui ne laisse pas d'avoir ses risques, & l'Amiral ne jugea pas à propos de la continuer plus long-têms. Le 15. de Janvier, il fit le Nord-Est, passa à la vûe de Boriquen, & découvrit même quelques-unes des petites Antilles; mais sans en approcher. Ensuite, après avoir fait, par le plus beau têms du monde, 4. à 500. lieues en haute mer, il essuya une si longue & si furieuse tourmente, qu'un Jeudi 14. de Fevrier,

L'Amiral fait route pour l'Espagne, & il essuya une grande tempête

1493. le naufrage parut inévitable. On fit coup sur coup plusieurs vœux, dont le dernier fut d'aller nus pieds, & en Procéssion à l'Eglise de la Vierge, la plus proche de l'endroit, où les deux bâtiment prendroient terre. Colomb de son côté s'avisa d'une invention assez singulière, pour conserver la mémoire de ses découvertes, au cas qu'il pérît par la tempête. Il fit en peu de lignes une relation de son voyage, l'écrivit sur du parchemin, & l'enferma dans une barrique bien fermée, qu'il jeta à la mer. En quoi il me semble qu'il n'agit pas avec la prudence ordinaire, car toute autre Cour, que celle d'Espagne pouvoit par-là être informée, de ce qui ne devoit être sù que des Rois Catholiques, & en profiter à leur préjudice.

Ce qui
lui arrive
aux Açores.

Mais enfin le Ciel, qui le réservoir à de grandes choses, le délivra de ce danger; la mer se calma, & le Lundi dix-huitième il se trouva aux atterrages de l'Isle Sainte Marie, qui est une des Açores. Don Jean de Castañeda, qui commandoit dans cette Isle, n'eut pas plutôt appris l'arrivée de l'Amiral, qu'il l'envoya complimenter. Mais cette politesse n'empêcha point Colomb de se tenir sur ses gardes, & bien lui en prit. Il se croyoit obligé de s'acquitter de son vœu en ce lieu-là, & ayant sù qu'assez près de la ville, il y avoit un Hermitage avec une Chapelle dédiée à la Mere de Dieu, il y envoya une partie de ses gens, résolu d'y aller lui-même avec le reste, après leur retour. Comme ils tarديوient beaucoup à revenir, il voulut savoir ce qui en étoit cause, & il apprit qu'ils avoient tous été arrêtés. Il en porta ses plaintes au Gouverneur, qui lui fit une réponse très-fiere, & si nous

en c
fultan
néan
cé d
gens
ordre
Casta
qué.
D
avoit
la P
crut
gna c
tant
gne,
qui r
que l
de P
pour
la me
dans
un c
envo
missi
Il l'
cres,
ler f
du P
répon
cette
sonne
queld
que c
me,
ses P
tugai

en croyons Dom Fernand Colomb, fort insultante pour les Rois Catholiques. Il baissa néanmoins le ton, quand l'Amiral l'eut menacé de représailles; il lui renvoya même ses gens, de qui Colomb apprit qu'il y avoit un ordre du Roi de Portugal de l'arrêter, & que Castañeda étoit fort chagrin de l'avoir manqué.

Dès le commencement de la tempête, qui avoit jeté l'Amiral sur les côtes des Açores, la Pinta avoit disparu, & tout le monde la crut perdue. Le vingt-quatre Colomb s'éloigna de Sainte Marie, & le second de Mars n'étant gueres qu'à 100. lieues des côtes d'Espagne, il fut assailli d'une seconde tourmente, qui ne fut, ni moins longue, ni moins rude que la première, & qui le jeta sur les côtes de Portugal. Le vent étoit devenu assez bon pour continuer sa route vers l'Espagne, mais la mer étoit si grosse, qu'il fut obligé d'entrer dans la rivière de Lisbonne, d'où il dépêcha un courrier à la Cour d'Espagne; après quoi il envoya demander au Roi de Portugal la permission de mouiller dans le Port de sa Capitale. Il l'obtint, mais à peine eut-il jeté les ancres, qu'un Pilote vint lui signifier l'ordre d'aller faire sa déclaration devant le Commandant du Port, & les autres Officiers du Roi. Il répondit qu'il étoit Amiral d'Espagne, & qu'en cette qualité il ne devoit rendre compte à personne. On voulut l'engager à envoyer au moins quelqu'un de sa part; il le refusa, en disant que ce seroit la même chose: d'y aller lui-même, ou d'y envoyer. On lui demanda à voir ses Patentes, il les montra, & le Pilote Portugais n'eut pas plutôt fait son rapport, que

Dom

1493. Dom Alvare d'Acufia, qui étoit apparemment le Commandant du Port, vint au son des trompettes & des haut-bois le saluer à son bord; & lui faire offre de tout ce qui dépendoit de lui.

Hon-
neurs
qu'il re-
çoit du
Roi de
Portu-
gal.

Cependant le bruit de son arrivée ne se fut par plûtôt répandu dans Lisbonne, que toute cette grande ville fut en rumeur, & le Port couvert de barqués; chacun voulant voir des hommes venus d'un Nouveau Monde; & apprendre le détail d'un si grand événement. Le lendemain 7. de Mars, Colomb reçut une Lettre du Roi Jean, qui le prioit de ne point partir, qu'il ne l'eût vu; l'invitoit à aller se reposer à Sacaban, & lui donnoit sa parole Royale, qu'il ne lui feroit faire aucune violence. Colomb délibéra quelque tēms sur ce qu'il avoit à faire; il se détermina enfin à contenter le Roi, qui lui fit faire partout des réceptions magnifiques. Le jour suivant il alla trouver le Roi à Valparaïso: presque toute la Cour fût au devant de lui par ordre de ce Prince, qui lui fit un accueil très-gracieux, le fit asseoir & couvrir, s'entretint long-tēms avec lui sur les particularités de son voyage; & lui dit que, suivant les conventions faites entre les Couronnes de Castille & de Portugal, les nouvelles découvertes devoient toutes lui appartenir. Colomb n'eût pas de peine à le déromper: tout le reste de l'Audience se passa en politesse de la part du Prince, & l'on fut surpris de voir que ce Pilote, que, quelques années auparavant, on avoit regardé comme un homme de néant, & qui se repaissoit de chimeres, répondoit à tout avec la dignité d'un Amiral & d'un Vice-Roi, & parloit toujours fort sensément.

Ce

Ce fut alors, qu'on sentit tout le tort, qu'on avoit eü de ne point l'écouter, & le dépit de voir si heureusement exécuté, à l'avantage des Espagnols, un projet, qu'on avoit rejetté avec tant de mépris, fut si vif en quelques-uns, qu'ils s'offrirent au Roi d'en poignarder l'auteur, & de lui enlever ses papiers. Mais ce Prince eüt horreur d'une telle proposition; il donna ordre au Prieur de Crato de loger l'Amiral, eüt avec lui le 10. une seconde conversation très-longue, lui fit les offres de service les plus obligeantes, & le congédia comblé d'honneurs. L'onzième, Colomb vit encore le Roi, qui le fit reconduire jusqu'à Lisbonne, par D. Martin de Norogna, & quantité de Seigneurs lui firent escorte. Il vit la Reine en passant à Villa-Franca, & il étoit à peine arrivé à la Capitale, qu'un Officier vint lui dire de la part du Roi, que s'il vouloit faire le reste du voyage par terre, son Altesse le feroit escorter jusqu'à la frontiere, & lui fourniroit generalement toutes les choses, dont il auroit besoin. Il reçut ces offres comme il devoit, mais il ne les accepta point, & le 13. il fit voiles pour l'Espagne. Il eüt le vent si favorable, que le 15. qui étoit un Vendredi, il entra dans la riviere de Saltes, dont l'embouchure forme le Port de Palos: il en étoit parti sept mois & douze jours auparavant, & il avoit fait dans un espace de tems si court, le plus grand voyage, qui eüt été entrepris en pleine mer, de mémoire d'homme.

Son arrivée fut annoncée par le son des cloches, & la joye, que causa un si prompt & si inesperé succès, fut dans les premiers momens tellement suspendue par la surprise, qu'on avoit

La Pinta arrive en même tems que lui, après en avoir

en-

encore de la peine à croire possible un dessein, dont on voyoit l'heureux accomplissement. Selon quelques Auteurs la Piraterie que la première tempête, dont nous avons parlé, avoit séparée de l'Amiral, ayant pris terre à Bayonne, & de là étant allé en Galice, Pinçon, qui la commandoit, se rendit en droiture à Barcelonne, dans le tems que Colomb étoit encore à Palos; mais le Roi, à qui il fit demander audience, refusa de l'écouter, ce qui lui causa un si grand chagrin, que s'en étant allé chés lui, il y mourut en peu de jours. D'autres ont écrit que de Bayonne, il alla droit à Palos, où il arriva le même jour que l'Amiral, que cette rencontre, à laquelle il ne s'étoit pas attendu, le chagrina d'autant plus, que Colomb s'étoit plaint que sa défection l'avoit empêché de visiter les mines de Cibao, d'où il auroit apporté en Espagne autant d'or, qu'il auroit voulu. Qu'ainsi, malgré le pardon, qu'il avoit obtenu, il craignit d'être arrêté dans Palos; qu'il en sortit sur le champ, & y revint, dès qu'il sut que l'Amiral en étoit parti; mais si malade, qu'il mourut bien-tôt après.

Reception.
qu'on lui
fait à Pa-
los.

Quoiqu'il en soit, Colomb fut reçu à la descente de son navire, avec les mêmes honneurs, qu'on auroit faits au Roi même; les boutiques furent fermées, & les cloches recommencèrent à sonner au moment, qu'il parut dans sa chaloupe. Il reçut ces marques de distinction, & les applaudissemens des peuples avec modestie & avec dignité, & la première chose, à quoi il pensa, quand il fut en liberté, fut d'écrire au Roi & à la Reine, qui étoient à Barcelonne, & de leur envoyer un Mémoire exact & succinct de son voyage. Il partit ensuite

pour

D
pour S
avoit
Palos,
reçut
avec
MILE
BOUR
NEUR
WART
rempl
assura
d'estim
des c
qui n
puis l
& l
supr
glé to
écou
L'
niere
Mém
pour
ainsi,
pays
par é
soient
Orien
quête
lomb
suadé
noit,
où le
victo
tre ex
toient

pour Seville avec sept Infulaires, de dix qu'il avoit embarqués : deux étant restés malades à Palos, & un troisième étant mort sur mer. Il reçut à Seville une Lettre de leurs Alteſſes, avec cette Inscription : **A DOM CHRISTOPHE COLOME, NOTRE AMIRAL SUR LA MER OCEANE, VICE-ROI ET GOUVERNEUR DES ISLES, QUI ONT E'TE' DECOUVERTES DANS LES INDES.** La Lettre étoit remplie des marques les plus flatueuses, & des assurances les plus sinceres de bienveillance, d'estime, & de reconnoissance; & après bien des complimens sur le succès d'une entreprise, qui n'avoit point encore eu de semblable, depuis la fondation de la Monarchie, Ferdinand & Isabelle lui recomandoient de se rendre auprès de leurs personnes, sitôt qu'il auroit réglé toutes choses à Seville, pour continuer ses découvertes.

L'Amiral répondit à cette Lettre d'une manière très-modeste, & joignit à sa réponse un Mémoire des choses, qu'il jugeoit nécessaires pour un second voyage aux Indes. Car c'est ainsi, qu'on commença dès-lors à nommer le pays nouvellement découvert, non seulement par simulation contre les Portugais, qui s'étoient frayé depuis peu un chemin aux Indes Orientales, dont ils avoient commencé la Conquête; mais encore parce que Christophe Colomb étoit toujours convaincu, & avoit persuadé aux Espagnols, que les Isles, d'où il venoit, étoient l'extrémité de ces mêmes Indes, où le grand Alexandre avoit porté ses armes victorieuses, & où les Portugais se faisoient à l'autre extrémité, un si vaste empire; qu'elles n'étoient pas fort éloignées du Gange, & que l'Isle

1493

Pour
quol l'As
mérique
porte le
nom
d'Indes
Occidentales.

Ee

Espagnole étoit le Cipango de Marc-Paul de Venise.

Colomb serend à lui-même en chemin pour Barcelonne, & tout ce voyage fut pour lui un continuel triomphe, honneurs qu'il recevoit sur la route. Les grands chemins & les campagnes retentissoient tout pour le voir. On sortoit au devant de lui de toutes les villes, par où il devoit passer, & on ne se laissoit point de regarder cet homme rare, qui par des routes inconnues à toute l'antiquité, avoit sù trouver un Monde nouveau. Les Indiens, qui l'accompagnoient; car je les appellerai désormais ainsi, pour me conformer à l'usage de tous les Historiens; les Indiens, dis-je, ne laissoient pas d'avoir beaucoup de part à la curiosité des Peuples. La différence de leur couleur, de leurs traits, de leurs manieres, faisoit presque juger que c'étoit des hommes d'une autre nature, que la nôtre, & les gens de la suite de l'Amiral ne pouvoient suffire à répondre à toutes les questions, qu'on leur faisoit sur toutes les aventures de leur voyage.

Son Entrée à Barcelonne.

Christophe Colomb arriva à Barcelonne vers le milieu d'Avril, & il est vrai de dire qu'on n'avoit encore rien vû en Espagne, qui représentât mieux le triomphe des anciens Romains, que son entrée dans cette grande ville. Tous les Courtisans suivis d'un peuple innombrable, allerent au-devant de lui fort loin dans la campagne; & après qu'il eut reçu les complimens, qui lui furent faits de la part du Roi & de la Reine, il marcha jusqu'au Palais en cet ordre. Les sept Indiens paroissoient les premiers, &

oroio
mém
Frio
gloire
noien
cour
le fru
dat v
ses r
moin
qu'on
haut
ment
renes
seaux
tité d
préci
ple,
ordina
sembl
gions
ler de
l'Espa
redou
n'eut
un jou
comm
ver,
vû qu
Il f
tie de
ques,
vétus
fique,
milieu
de lon

oroient d'autant mieux son triomphe, qu'eux-mêmes ils y prenoient part ; au lieu que les Triomphateurs Romains fondoient en partie la gloire du leur sur la misere de ceux, qu'ils traïnoient après leur char. On voyoit ensuite des couronnes & des lames d'or, qui n'étoient pas le fruit de la violence & de la rapacité du soldat victorieux; des balles de cotton, des caisses remplies d'un poivre, qu'on croyoit au moins égal à celui de l'Orient; des Perroquets, qu'on portoit sur des roseaux de 25. pieds de haut, des dépouilles de Caymans, & de Lamentins, qu'on publioit être les veritables Sirenes des Anciens, des quadrupedes, & des oiseaux de plusieurs especes inconnues, & quantité d'autres raretés, que la nouveauté rendoit précieuses. Tout cela étalé aux yeux d'un peuple, dont l'imagination & la vanité portent ordinairement les choses au-delà du naturel, sembloit le transporter dans ces nouvelles regions, d'où il se flattoit de voir bientôt couler des richesses inépuisables dans le sein de l'Espagne. Aussi entendoit-on les acclamations redoubler à chaque instant, & jamais homme n'eut peut-être des momens plus flatteurs, ni un jour plus glorieux, sur tout, s'il raprochoit, comme il ne pouvoit gueres manquer d'arriver, sa situation présente de celle, où il s'étoit vû quelques mois auparavant.

Il fut ainsi conduit à travers une bonne partie de la ville à l'audience des Rois Catholiques, qui l'attendoient en dehors du Palais revêtus des Habits Royaux, sous un dais magnifique, le Prince d'Espagne à leur côté, & au milieu de la plus brillante Cour, qu'on eût vû de longtêms dans ces Royaumes. Dès qu'il aper-

Son Audience du Roi & de la Reine.

aperçut leurs Alteſſes, il courut ſe proſterner à leurs pieds, & leur baiſer la main; mais Ferdinand lui fit ſigne auſſitôt de ſe relever, & lui commanda de ſ'afſeoir ſur une chaiſe, qui lui avoit été préparée; après quoi il reçut ordre de raconter à haute voix, ce qui lui étoit arrivé de plus remarquable. Il obéit, & il parla avec tant de réſerve, & d'un air ſi noble, qu'il charma toute l'Assemblée, & que ceux même, qui commençoient à le regarder avec des yeux jaloux, ne purent lui refuſer leur eſtime, ni ſe diſpenſer de lui en donner des marques publiques. Tout le monde ſe mit enſuite à genoux, à l'exemple du Roi & de la Reine, & le *Te Deum* chanté par la Muſique de la Chapelle termina l'Audience.

Nouveaux honneurs qu'il recevoit.

Les jours ſuivans le Roi ne parut point dans la ville, qu'il n'eut le Prince ſon fils à ſa droite, & Colomb à ſa gauche. A l'exemple du Souverain tous les Grands d'Eſpagne s'étudièrent à l'envi à combler d'honneurs l'Amiral Vice-Roi, & le Cardinal de Mendoze l'ayant invité à manger, lui donna la première place, le fit ſervir à plats couverts, & fit eſſayer tous les mets, qu'on lui préſenta; ce que preſque tous les Grands imiterent dans la ſuite. Ses deux Freres Barthélemy & Diego, quoiqu'ils ne fuſſent pas alors dans le Royaume, eurent auſſi part aux liberalités du Roi, le titre de *Don* leur fut accordé, & toute la Famille obtint des Armoiries magnifiques. Au premier de Caſtille. Au ſecond de Leon. Au troiſième, une mer d'azur ſemée d'Iſles d'argent, la moitié de la circonſérence environnée de la terre ferme, des grains d'or répandus partout, les terres & les Iſles couvertes d'arbres toujours verts.

Voyez la première Carte de l'Iſle p. 80.

verd
d'or
lomb
ſurm

C'eſt
Mon
Leon
La
ques
Ponti
car o
ainſi u
trouve
accorde
qu'une
Iſabell
pas be
poſſéd
tions
forme
voir,
voient
en Eſ
dont j
trefois
Ma
que de
par un
dont o
dre V
les act
ment

verts ; au quatrième d'azur à quatre ancrés
d'or , & au-dessous les armes des anciens Co- 1493.
lombs de Plaisance , & pour cimier un globe
surmonté d'une croix, avec cette devise :

*Por Castilla , y por Leon ,
Nuevo Mundo ballò Colon.*

C'est à dire, Colomba découvrit un nouveau
Monde, pour les Couronnes de Castille & de
Leon.

La principale attention des Rois Catho- Ligne de
Démар-
cation.
ques , fut ensuite de donner avis au Souverain
Pontife de la découverte du Nouveau Monde ;
car on ne craignoit point d'appeller dès-lors
ainsi une demie douzaine d'Isles , qu'on avoit
trouvées , & à supplier sa Sainteté de leur en
accorder le Domaine. Ce n'étoit pourtant
qu'une cérémonie de bienséance ; Ferdinand &
Isabelle étoient bien persuadés, qu'ils n'avoient
pas besoin de la permission du S. Pere , pour
posséder legitiment les nouvelles acqui-
sitions , & l'Historien Herrera dit en termes
formels , que des personnes éminentes en sa-
voir, qu'on avoit consultées sur ce point , l'a-
voient ainsi décidé. D'ailleurs , bien des gens
en Espagne s'étoient déjà infatués de l'opinion,
dont j'ai déjà parlé , que ces Isles avoient au-
trefois appartenu aux Espagnols.

Mais on fut bien aisé de donner cette mar-
que de soumission au Saint Siege, occupé alors
par un Sujet de la Couronne d'Arragon , &
dont on se tenoit bien assuré. C'étoit Alexan-
dre VI. lequel, après avoir rendu de solempnel-
les actions de grâces à Dieu , pour un événe-
ment si singulier , & qui ouvroit une si belle
por-

1493. porte à la publication de l'Evangile, accorda tout ce qu'on lui demandoit. Et ce fut alors que pour prévenir tous les differens, qui pourroient naître tous les jours entre les Couronnes de Castille & de Portugal, au sujet des nouvelles découvertes; ce Pontife fit tracer cette célèbre Ligne de Démarcation, qui partageoit entre ces deux Couronnes tous les pays découverts, & ceux qu'on découvroit dans la suite, qui ne seroient possédés par aucun Prince Catholique.

Ce qu'on entendoit par Ligne de Démarcation, étoit une ligne imaginaire, tirée d'un Pole à l'autre, laquelle coupoit en deux parties égales, l'espace, qui se trouve entre les Isles Açores & celles du Cap-Verd. Tout ce qui étoit au Couchant de cette Ligne, devoit appartenir à la Couronne de Castille, & tout ce qu'on trouveroit à son Orient, étoit concédé au Roi de Portugal. Depuis, par un accord fait entre les deux Couronnes, cette Ligne fut reculée de 370. lieuës à l'Ouest; mais dans les Bulles du Pape, où étoit exprimée cette donation, il étoit formellement déclaré que cette liberalité du S. Siege n'auroit lieu, qu'autant que les deux Souverains auroient soin de faire instruire les habitans de ces nouvelles conquêtes des principes de notre sainte Religion.

Les Privileges de l'Amiral sont confirmés.

Les Decrets Apostoliques arriverent en Espagne dans le tems, que l'Amiral avoit déjà reçu ses dépêches pour son retour aux Indes, avec un Brevet particulier, en vertu duquel il devoit commander la Flotte jusqu'à l'Isle Espagnole; car pour le retour, elle devoit être sous les ordres d'Antoine de Torrès. On y avoit joint

join
celle
Les
» I
» C
» qu
» no
» no
» no
» Aq
» Se
» ne
» vo
» vri
» pou
» ave
» &
» ont
» de
» tre
» vou
» vou
» plai
» visio
» not
» Vou
» vou
» puis
» que
» mer
» béin
» leur
» leur
» prés
Tom

joint de nouvelles Patentes en confirmation de
celles, que nous avons rapportées plus haut. 1493.
Les voici.

» **F**ERDINAND & ISABELLE, &c.
 » Puisqu'il a plû à Dieu, que vous,
 » Christophe Colomb, ayiez découvert les Isles,
 » que nous avons nommées dans nos Lettres:
 » nous vous confirmons les Privilèges, que
 » nous vous y avons accordés, vous recon-
 » noissant Amiral de l'Océan, depuis les Isles
 » Açorrés jusqu'à celles du Cap Verd, & du
 » Septentrion au Midi, Vice-Roi & Gouver-
 » neur perpetuel de toutes les Terres, que
 » vous avez découvertes, & que vous décou-
 » vrirez. Voulons que vos Charges passent
 » pour toujours à vos enfans de l'un à l'autre,
 » avec tous les honneurs, prérogatives, droits
 » & émolumens, qui y sont attachés, & qui
 » ont appartenu à nos Amiraux de Castille &
 » de Leon. Vous donnons pouvoir de met-
 » tre tels Officiers, Juges & Capitaines, que
 » vous jugerez à propos, pour tel tems, que
 » vous voudrez, & de les casser quand il vous
 » plaira; à condition néanmoins, que les pro-
 » visions, que vous leur donnerez, seront en
 » notre nom, & scellées de notre Cachet.
 » Voulons de plus qu'en la qualité, que nous
 » vous donnons d'Amiral de l'Océan, vous
 » puissiez commander à ceux de nos Vaisseaux,
 » que vous trouverez dans l'étenduë de nos
 » mers, que vous leur ordonniez de vous o-
 » béir, & de vous donner tout ce que vous
 » leur demanderez, sous les peines que vous
 » leur imposerez, & que nous tenons dès à
 » présent pour bien imposées. Enjoignons à
 » *Tom. I.* **G** » tous

1493. „ tous ceux, qui sont & seront dans les Indes,
 „ d'y demeurer ou d'en sortir, quand vous
 „ leur ordonnerez, nonobstant appellation, &
 „ sans qu'il soit besoin pour vous faire obéir,
 „ d'autres Lettres que des Présentes. Nous
 „ commandons à notre Chancelier & à tous
 „ les Gens tenant notre Sceau, de vous expé-
 „ dier au plutôt nos Lettres contenant la con-
 „ firmation de vos Privileges, en telle forme
 „ que vous voudrez, à peine de notre disgrá-
 „ ce, & de trente ducats d'amende contre
 „ chacun des contrevenans. Car telle est no-
 „ tre volonté. DONNE' à Barcelonne le 28.
 „ de Mai 1493. Signé Moi LE ROI, Moi
 „ LA REINE.

„ Moi Fernand Alvarez de Toléde, Secre-
 „ taire d'Etat, ai fait expedier les Présen-
 „ tes par le Commandement de leurs Al-
 „ tesses.

Baptême
 des pre-
 miers In-
 diens.

Les honneurs, dont toute la Cour s'empres-
 soit à combler l'Amiral, ne le retinrent pas à
 Barcelonne un seul jour au-delà du têmes, que
 ses affaires demandoient, qu'il y restât, & on
 lui a toujours rendu cette justice, que son de-
 voir, & le service de son Prince l'ont unique-
 ment occupé toute sa vie; mais il souhaita
 pourtant de voir ses Indiens baptisés avant son
 départ. Il avoit eu un très-grand soin de les
 faire instruire, & la cérémonie de leur Batême
 se fit avec beaucoup d'appareil. Le Roi, la
 Reine, & le Prince d'Espagne voulurent of-
 frir eux-mêmes à Dieu ces prémices de la Gen-
 tilité du Nouveau-Monde. Le parent de Goa-
 canarie fut nommé Dom Ferdinand d'Arra-
 gon, & eut le Roi pour Parrain. Un autre
 fut nommé Dom Jean de Castille par le Prin-

ce, à la Cour duquel il resta, & mourut au bout de deux ans. Les autres retournerent dans leur pays. Le zele des Rois Catholiques, les porta ensuite à prendre des mesures pour la publication de l'Evangile dans leurs nouvelles conquêtes, & ils firent choix d'un nombre de Religieux & d'Ecclesiastiques, qui eurent tous pour Superieur le P. Boyl Benedictin Catalan, auquel le Pape donna des Pouvoirs très-étendus, afin qu'il pût exercer avec plus de liberté, & de dignité les fonctions de son Ministère.

Tout étant ainsi réglé, l'Amiral eut son Audience de congé du Roi, de la Reine & du Prince d'Espagne, auprès duquel il laissa ses deux fils en qualité de Pages, & se rendit à Seville, où il trouva la Flotte, qu'il devoit commander, toute prête, bien fournie d'Artillerie, & de munitions de guerre & de bouche, non seulement pour le voyage, mais encore pour les colonies, qu'il jugeroit à propos d'établir. On y avoit aussi embarqué grand nombre de chevaux d'Andalousie, des ferremens de toute espece, des instrumens pour travailler aux mines, & pour purifier l'or, des marchandises pour la traite & pour les presens, du froment, du ris, des graines de toutes sortes de legumes; enfin généralement tout ce que l'on peut desirer dans un nouvel établissement. Plus de 1500. volontaires, la plupart Gentilshommes, & quelques-uns même d'une naissance distinguée, voulurent faire le voyage; & plusieurs le firent à leurs frais. Le nombre en auroit même été plus grand, si la Flotte, qui n'étoit que de 17. navires mediocres, avoit pû les porter. Ce fut la Reine, qui défraya la plupart de ces passagers; & cette Prin-

On fait
un grand
Arme-
ment
pour les
Indes.

1493. — cesse fit encore la dépense d'envoyer aux Indes un bon nombre d'Ouvriers. Enfin on peut dire que de la part des Princes & des Sujets, il n'y eut jamais plus d'ardeur pour aucune expedition: aussi tous, jusqu'aux Matelots & aux Manœuvres, se croyoient assurés de faire une fortune prompte, & des plus éclatantes.

Départ
de la
Flotte.

Le vingt-cinquième de Septembre la Flotte sortit de grand matin de la Baye de Cadix, & le cinquième d'Octobre elle entra dans le Port de la Gomera, une des Canaries, où elle demeura deux jours pour faire de l'eau & du bois. L'Amiral y acheta aussi des veaux, des chevres, des moutons, des pourceaux, & de toutes sortes de volailles, pour les faire multiplier dans l'Isle Espagnole, comme il est arrivé, au-delà même de ses esperances. Il se fournit encore de divers plans d'arbres, & de toutes les graines qu'il put trouver, & avant que d'appareiller, il donna à chaque Commandant de navire une instruction par écrit, mais cachetée, sur ce qui se devoit faire au cas qu'une tempête, ou quelque accident pareil le séparât de la Flotte, avec défense de l'ouvrir, s'il n'arrivoit rien de pareil. Les Historiens ne nous apprennent pas la raison de cette façon d'agir si mystérieuse.

Découverte de
plusieurs
des petites
Antilles.

Le sept d'Octobre on mit à la voile, l'Amiral prit un peu plus au Sud, qu'il n'avoit fait l'année précédente, & après une très-heureuse Navigation tous les vaisseaux se trouverent un Dimanche troisième Novembre à la vûe d'une Isle, que la circonstance du jour fit nommer *la Dominique*. Oviedo & quelques autres prétendent avec assez de vrai semblance, qu'on en avoit déjà découvert une autre que l'empressement

La Dominique.

ment

ment où l'on étoit de voir la terre, avoit fait nommer *la Desirée*. Une troisième ayant paru un peu au large, l'Amiral l'appella *Marigalante*, du nom du navire, qu'il montoit, & envoya un Officier en prendre possession. Le lendemain il en reconnut une quatrième, qui fut nommée *la Guadalupe*, en memoire d'une Eglise de ce nom fort célèbre en Catalogne. Il envoya aussi la reconnoître de près, & l'on fut assez surpris de trouver sur son rivage une piece de navire, qu'on jugea avoir été travaillée en Europe. On y rencontra aussi quelques Indiens des deux sexes, que les habitans avoient enlevés nouvellement de l'Isle Boriquen, & qu'ils avoient abandonnés à la vûe de la chaloupe, pour se sauver plus aisément. Ces pauvres malheureux prièrent les Espagnols de les embarquer avec eux, leur montrèrent les tristes restes de leurs compatriotes, que les Barbares avoient mangés, & les assurèrent qu'un pareil sort ne leur pouvoit manquer, si on ne leur accordoit la grace, qu'ils demandoient, & qu'ils obtinrent.

Montserrat, Antigua & plusieurs autres Isles furent découvertes les jours suivans. La première prit son nom de Notre-Dame de *Montserrat* près de Barcelonne; & la seconde de Notre-Dame l'Antique de Seville. Christophe Colomb n'oublia pas le Saint, dont il portoit le nom, & appella *Saint Christophle* la belle Isle, qui se conserve encore aujourd'hui. Il rangea ensuite toute la côte de Boriquen, qu'il appella *l'Isle de Saint Jean-Baptiste*. On ajouta depuis à ce nom, celui de *Puerto Rico*, & nous la connoissons en France sous celui de *Portoric*. Colomb s'y arrêta quelque tems dans

1493.

La Desirée.

Marigalante.

La Guadalupe.

Montserrat, Antigua.

Saint Christophle.

— 1493. une Baye, où il trouva des maisons mieux bâties, qu'il n'en avoit vû dans l'Isle Espagnole. Enfin le 22. de Novembre il entra dans la Baye de Samana, où il mouilla l'ancre, & il y débarqua un de ses Indiens, dont il n'a jamais entendu parler depuis, quelque diligence, qu'il ait faite pour en apprendre des nouvelles. Il s'avança jusqu'à Mont. Cristo, où ayant envoyé la chaloupe à terre, elle ne rencontra personne : on aperçut seulement sur le rivage deux cadavres étendus, & tellement consumés, qu'on ne put distinguer si c'étoit des Insulaires ou des Castillans, ils avoient encore au cou des especes de cordes, avec des herbes, ce qui fit juger qu'ils avoient été étranglés.

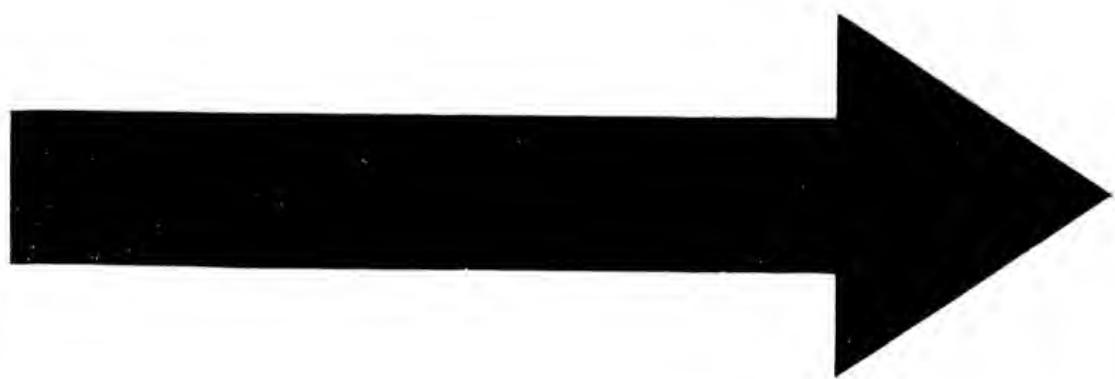
Il trouve
la Colo-
nie rui-
née, tous
ses gens
morts.

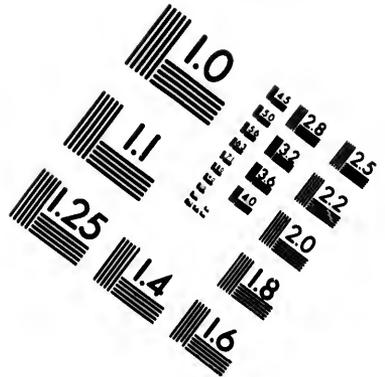
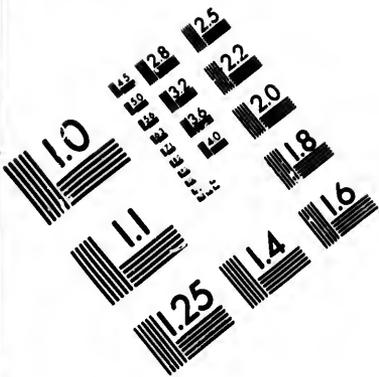
Le 27. la Flotte alla jeter une ancre à l'entrée de Puerto-Real, un peu plus bas que l'endroit, où avoit été la Forteresse. Et d'abord deux Indiens parurent dans un Canot, & s'approcherent de la Capitane en criant, *Almirante*. On les invita à venir à bord, mais ils le refuserent, jusqu'à ce qu'ils eussent vû l'Amiral Colomb se montra, & ils abordèrent aussitôt sans aucune crainte. Ils le saluerent de la part de Goacanaric, & lui firent au nom de ce Prince un fort beau present en or. Il leur demanda des nouvelles de ses gens, & ils répondirent, que quelques-uns étoient morts de maladie, & que les autres étoient entrés plus avant dans le pays avec des femmes. L'Amiral leur fit donner quelques bagatelles, les chargea d'un present plus considerable pour le Cacique leur maître, & les renvoya. Le lendemain toute la Flotte entra plus avant dans le Port, & le premier spectacle, qui s'offrit aux yeux des Castillans, ce furent les ruines de la For-

Forteresse. Colomb envoya sur le champ visiter cette mesure, & l'on n'y trouva personne. En avançant un peu plus dans les terres, on aperçut trois ou quatre Indiens, qui prirent d'abord la fuite; quelque tems après on vit de la terre tout fraîchement remuée, on y fouilla, & l'on y trouva des corps tout récemment enterrés. Ils étoient habillés, & ce fut la seule marque, à laquelle on reconnut qu'ils étoient Espagnols.

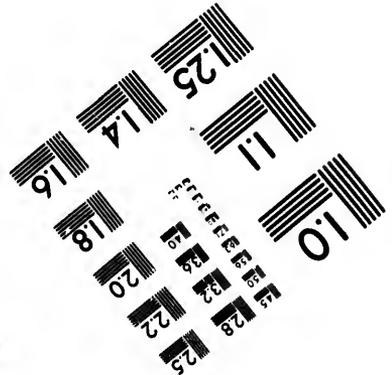
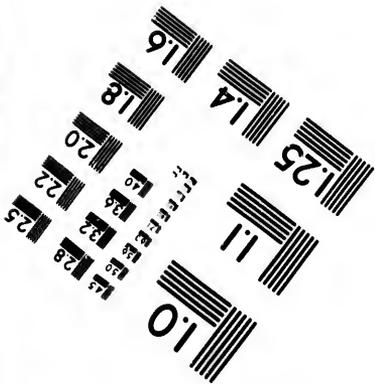
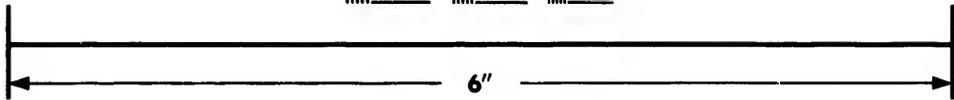
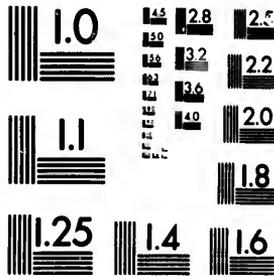
Tandis qu'on déliberoit sur le parti, qu'il y avoit à prendre dans une conjoncture, qui ne laissoit pas d'être embarrassante, un frere du Roi de Marien arriva avec une assez nombreuse suite. Il salua d'abord l'Amiral d'un air triste, puis il lui parla en ces termes : Dom Fernand Colomb assure que ce fut un Espagnol, ce qui ne paroît pas vraisemblable. „ Vous êtes sans doute surpris, Seigneur, de voir votre Forteresse en l'état, où elle est, & de ne retrouver aucun de vos gens, & peut-être avez-vous déjà soupçonné mon frere de vous avoir trahi; mais écoutez-moi un moment, & vous avouerez que Goacanaric a été depuis votre départ le plus fidèle de vos amis, & le plus malheureux de tous les hommes. A peine vos Sujets vous eurent perdu de vue, que la dissention se mit parmi eux. Tous vouloient commander, & personne ne vouloit obéir. Chacun alloit, où bon lui sembloit, & partout, où ils portoient leurs pas, ils exerçoient sur les habitans toutes sortes de violences, enlevoient de force tout l'or, qu'ils trouvoient, ravissoient les femmes, qu'ils rencontroient, & commettoient sans honte des dissolutions & des brigandages.

Discours
du frere
de Goacanaric à
l'Amiral





**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

qui vouloient qu'on commençât par s'assurer de la personne du Cacique. Il paroît qu'il y avoit véritablement sujet de le soupçonner d'avoir fait lui-même tout le mal, qu'il rejettoit sur Caonabo: plusieurs l'ont cru long-têms sur des indices, qui n'étoient pourtant pas convainquans, & pouvoient autant venir de là timidité naturelle à ces peuples, que du témoignage d'une conscience coupable. Pierre Martyr d'Anglerie, qui écrivoit quelquefois sur les premiers bruits, qui se répandoient en Espagne après le retour des navires, (ainsi que je l'ai déjà observé,) a avancé comme une chose certaine que le Roi de Marien fut convaincu d'avoir été le meurtrier des Castillans, que sa blessure ne se trouva point réelle; & qu'il se mit par la fuite en sûreté contre la juste vengeance, que l'Amiral se préparoit à tirer de sa perfidie. Mais les Historiens mieux instruits ont parlé autrement, & la suite de l'Histoire nous représente Gocanaric toujours tellement attaché aux Espagnols, qu'il n'est pas possible de douter de sa sincérité & de son innocence dans l'occasion, dont il s'agit.

Il est certain du moins que l'Amiral prit le parti le plus sage, en n'écoutant ni ses défiances, ni les conseils violens qu'on lui donnoit.

» Nous ne ressusciterons pas les morts, leur dit-il, & puisque nous pouvons nous établir ici du contentement de celui, qui y commande, pourquoi nous exposer au peril d'une guerre, dont nous ne saurions dire quel le seroit l'issuë? Soyons à la bonne heure sur la défiance, prenons bien nos mesures pour n'être pas surpris, & lorsque nous nous serons fortifiés, le Cacique, s'il est coupable,

„ble, ne nous échapera pas”. Colomb ne voulut pas même faire paroître qu’il soupçonât la fidélité du Roi de Marien ; mais il lui envoya un Officier, qui sous prétexte de le complimenter de sa part, eut ordre de s’assurer, s’il étoit véritablement blessé ; au cas qu’il le fût, d’examiner de quelle sorte d’armes venoit la playe, & d’observer soigneusement toutes choses. L’Officier s’acquitta parfaitement de sa commission ; & ne trouva rien qui pût charger le Prince Indien. Les Ecclésiastiques Espagnols, tels que D. Fernand Colomb & Antoine Herrera, qui n’ont point balancé à le juger effectivement innocent, sont en cela d’autant plus croyables, que l’intérêt de leur Nation devoit, ce semble, leur faire souhaiter de trouver coupable un Souverain, qui n’a été payé par les Espagnols que d’ingratitude, pour tous les services, qu’il a rendus à leur Colonie puissante.

Il lui
rend vi-
sité.

L’Amiral, après le retour de son Envoyé, se confirma de plus en plus dans la résolution de cultiver l’amitié de Goacanarie, & ne voulut pas même différer à lui rendre visite. Tout se passa fort tranquillement dans cette entrevue : le Cacique fit présent à Colomb de 800 petites coquilles d’un très-beau lustre : nombre de celles qu’on appelle *Cibas*, & qui sont fort estimées de ces peuples. (Herrera dit que c’étoit des pierres fort menues & fort recherchées.) Il y ajouta trois caïeballes pleines de poudre & de petits grains d’or, une couronne, & plus de cent petites plaques du même métal. L’Amiral de son côté donna au Cacique de petits vases de verre, des couteaux, des miroirs, & une image de la Vierge, qu’il lui

pendit au cou. Goezanric fut extrêmement satisfait de ce présent, dont il parut faire plus de cas, que de tout l'or de Cibao. Les moindres baguettes lui sembloient des choses d'un prix inestimable; mais il n'admira rien tant, que les chevaux sur lesquels Colomb & toute sa suite étoient montés, & à qui on fit faire le manège en sa présence.

Toutes choses paroissant dans sûres du côté de ce Prince, l'Amiral ne pensa plus qu'à faire un établissement solide. Il eût bien souhaité de pouvoir se placer dans ce Royaume; mais il ne trouvoit pas le pays assez bon, qu'il en jugeoit sur ce qu'il avoit vu en regardant la côte. En effet les eaux y crouissoient alors en plusieurs endroits, & en rendoient l'air malsain. Outre cela on y manquoit absolument de pierres pour bâtir. On a depuis travaillé avec quelque succès à faire écouler les eaux; mais les pierres propres à bâtir ne s'y sont point encore trouvées. D'ailleurs l'Amiral vouloit s'approcher des mines de Cibao. Il résolut donc de s'avancer plus à l'Est, & le septième de Décembre il partit de Puerto-Real avec toute sa Flotte, dans le dessein d'aller placer sa colonie à Puerto di Plaza, où le pays lui avoit paru beau, & le terroir fertile. Mais il fut accueilli en chemin d'une de ces tourmentes, que les François ont depuis appelées *Nords*, parce qu'elles sont causées par les vents, qui soufflent de la partie du Septentrion, & il ne pouvoit éviter d'être jeté à la côte, & d'y perir avec tous ses navires, si à la faveur d'une éclaircie, il n'eût aperçu à deux lieues à l'Est de Monte Cristo une rivière, où il entra.

pendre au cou. Goezanaric fut extrêmement satisfait de ce présent, dont il parut faire plus de cas, que de tout l'or de Cibao. Les moindres baguettes lui sembloient des choses d'un prix inestimable; mais il n'admira rien tant, que les chevaux sur lesquels Colomb & toute sa suite étoient montés, & à qui on fit faire le manège en sa présence.

Toutes choses paroissant donc sûres du côté de ce Prince, l'Amiral ne pensa plus qu'à faire un établissement solide. Il eût bien souhaité de pouvoir se placer dans ce Royaume; mais il ne trouvoit pas le pays assez bon, qu'il en jugeoit sur ce qu'il avoit vu en longeant la côte. En effet les eaux y crouissoient alors en plusieurs endroits, & en rendoient l'air malsain. Outre cela on y manquoit absolument de pierres pour bâtir. On a depuis travaillé avec quelque succès à faire écrouler les eaux; mais les pierres propres à bâtir ne s'y sont point encore trouvées. D'ailleurs l'Amiral vouloit s'approcher des mines de Cibao. Il résolut donc de s'avancer plus à l'Est, & le septième de Décembre il partit de Puerto-Real avec toute sa Flotte, dans le dessein d'aller placer sa colonie à Puerto di Plata, où le pays lui avoit paru beau, & le terroir fertile. Mais il fut accueilli en chemin d'une de ces tourmentes, que les François ont depuis appelées *Nord*, parce qu'elles sont causées par les vents, qui soufflent de la partie du Septentrion, & il ne pouvoit éviter d'être jeté à la côte, & d'y périr avec tous ses navires, si à la faveur d'une éclaircie, il n'eût aperçu à deux lieues à l'Est de Monte Cristo une rivière, où il entra.

1493.

Il bâtit
une ville
sous le
nom d'I-
sabelle.

Elle avoit environ cent pas de large, & formoit un assez joli Port; mais un peu découvert du côté du Nord. Un plateau fort élevé, bordé de rochers, & assez large, domine ce Port, & l'on découvre de là une très-grande étendue de plaine. Colomb ayant fait visiter ce pays, on l'assura que les terres en étoient fort bonnes, & que l'on y trouvoit partout des pierres propres à bâtir, & d'autres pour faire de la chaux. Il parut bien dans la suite qu'on s'étoit trompé pour le premier article; mais tout le monde étoit extrêmement fatigué de la mer. L'Amiral se détermina donc à bâtir une ville en ce lieu-là: il en traça le plan sur le plateau, dont je viens de parler; & comme chacun mit la main à l'œuvre, toute la Colonie fut bientôt logée, ou du moins à couvert; c'étoit-là le plus pressé, & il ne falloit ni beaucoup de temps, ni beaucoup de travail, pour dresser une case, dont les seuls matériaux furent le bois, la paille, & les feuilles de palmier. L'Eglise, l'Arsenal, le Magasin, la maison du Gouverneur, furent bâtis de pierres, & ne furent pas sitôt achevés. Cette nouvelle ville, la première, qui ait été construite par les Européens dans le Nouveau Monde, fut nommée *Isabelle*, en memoire de la Reine de Castille.

Il envoya
visiter les
mines de
Cibao.

Cependant on commençoit déjà à ressentir les premières atteintes de la famine, soit que les provisions n'eussent pas été bien faites, soit qu'on ne les eût pas assez ménagées, ou que les vivres eussent été gâtés: d'ailleurs, la continuité d'un travail, dont personne n'étoit exempt, & auquel la plupart n'étoient point accoutumés, les fatigues passées, le changement de climat, & les extrêmes chaleurs cau-

serent

ferent de grandes maladies, dont l'Amiral, qui s'épargnoit encore moins que les autres, fut attaqué des premiers. Mais il n'y avoit point de difficultés, ni de miseres, que ne fit dévorer l'espérance des trésors, dont l'imagination d'un chacun lui représentoit l'acquisition assurée & prochaine. Colomb étoit trop habile homme, pour ne pas profiter de ces favorables dispositions; & pour les entretenir, autant qu'il étoit possible, il ne jugea pas à propos de différer plus longtems la découverte des mines de Cibao. Ne pouvant la faire par lui-même, il en chargea un brave Capitaine nommé Alphonse de Ojeda, auquel il donna un détachement de 15. soldats bien armés.

Ojeda étoit un Gentilhomme, qui avoit été au service du Duc de Medina Sidonia, il étoit d'une très-petite taille; mais on racontoit des choses presque incroyables de sa force & de son adresse. Il eût été difficile de voir un homme plus hardi, plus entreprenant, plus ambitieux, moins intéressé, un cœur plus haut, un esprit plus fécond en ressources, rien ne rebutoit son courage, mais il n'étoit pas heureux, & nous le verrons échouer dans les entreprises les mieux concertées & les mieux soutenuës. Au sortir d'Isabelle, il prit sa route au Midi, & après avoir fait 8. ou 10. lieuës par un pays inhabité, & qui lui parut stérile; il entra dans une gorge de montagnes très-étroite, qui le conduisit dans une grande & belle plaine, bien peuplée, cultivée partout, & entrecoupée d'un nombre infini de ruisseaux, dont la plupart se rendent dans la riviere Yaqué. Il n'avoit plus que 10. à 12. lieuës à faire dans ce beau pays, pour gagner Cibao; mais les réceptions, qu'on

Caractere d'Ojeda

ferent de grandes maladies, dont l'Amiral, qui s'épargnoit encore moins que les autres, fut attaqué des premiers. Mais il n'y avoit point de difficultés, ni de miseres, que ne fit dévorer l'espérance des trésors, dont l'imagination d'un chacun lui représentoit l'acquisition assurée & prochaine. Colomb étoit trop habile homme, pour ne pas profiter de ces favorables dispositions; & pour les entretenir, autant qu'il étoit possible, il ne jugea pas à propos de différer plus longtêms la découverte des mines de Cibao. Ne pouvant la faire par lui-même, il en chargea un brave Capitaine nommé Alphonse de Ojeda, auquel il donna un détachement de 15. soldats bien armés.

Ojeda étoit un Gentilhomme, qui avoit été au service du Duc de Medina Sidonia, il étoit d'une très-petite taille; mais on racontoit des choses presque incroyables de sa force & de son adresse. Il eût été difficile de voir un homme plus hardi, plus entreprenant, plus ambitieux, moins intéressé, un cœur plus haut, un esprit plus fécond en ressources; rien ne rebutoit son courage, mais il n'étoit pas heureux, & nous le verrons échouer dans les entreprises les mieux concertées & les mieux soutenues. Au sortir d'Isabelle, il prit sa route au Midi, & après avoir fait 8. ou 10. lieuës par un pays inhabité, & qui lui parut stérile; il entra dans une gorge de montagnes très-étroite, qui le conduisit dans une grande & belle plaine, bien peuplée, cultivée partout, & entrecoupée d'un nombre infini de ruisseaux, dont la plupart se rendent dans la riviere Yaqué. Il n'avoit plus que 10. à 12. lieuës à faire dans ce beau pays, pour gagner Cibao; mais les réceptions, qu'on

Caracte-
re d'Oje-
da-

— lui faisoit dans toutes les Bourgades, & la quantité de ruisseaux, qu'il lui falloit traverser, lui firent employer cinq jours à les faire. Plus il avançoit, & plus il sentoit qu'il aprochoit d'un pays abondant en or. La plupart des ruisseaux, qu'il rencontra après les deux premiers jours de marche, en roulent des pailles & de petits grains parmi le sable; enfin il se trouva au pied des montagnes de Cibao.

Descrip-
tion de
Cibao.

Ce mot signifie montagne pierreuse, & il est derivé de *Cia*, qui veut dire, un Roc ou un Caillou. Rien n'est plus affreux à la vûe que l'entrée de ce canton, mais on y respire d'abord un air extrêmement doux & fort sain; il y coule partout des eaux pures & cordiales, & les Sauvages, qui accompagnoient les Castillans, leur faisoient ramasser de l'or à chaque pas. Ojeda, content de cette découverte, qui répondoit si bien à tout ce qu'on avoit publié jusques-là des mines de Cibao, reprit avec quantité de monstres d'or la route d'Isabelle, où le récit de ce qu'il avoit vû, & les preuves, qu'il en faisoit briller aux yeux de ses compatriotes, semblerent rammer toute cette Colonie, que la famine & le désespoir commençoient de réduire à une langueur mortelle, & avoient même déjà considérablement diminuée.

1494.
Conspira-
tion décou-
verte &
punie.

— L'Amiral profita de cette heureuse conjoncture, pour renvoyer sa Flotte en Espagne, mais il en retint pour lui cinq bâtimens, deux Navires moyens & trois Caravelles. La Flotte étoit sur le point d'appareiller, lorsqu'on eut avis que quelques-uns des habitans d'Isabelle, ayant à leur tête un certain Bernard de Pise, avoient comploté d'enlever un ou deux des bâtimens, que Colomb s'étoit réservés; & des'en retour-

ner

ner en Espagne. L'Amiral ne crût pas devoir s'endormir un moment sur ce commencement de mutinerie ; il fit saisir Bernard de Pise, il l'envoya en Espagne prisonnier avec le projet de sa révolte, qu'on lui avoit trouvé dans ses poches, & il fit pendre ses principaux complices. Cette conduite étoit sage, mais ce n'est pas toujours la sagesse, qui règle le succès des événemens. Cet acte de justice, en apparence si nécessaire, & où toutes les formalités furent exactement gardées, lui aliéna la multitude sans retour, & eut des suites bien funestes pour lui & pour toute sa famille.

Cette sédition apaisée, & la Flotte ayant mis à la voile, l'Amiral voulut visiter lui-même les mines de Cibao, y mener des ouvriers, & y construire une Forteresse. Il nomma pour l'accompagner un bon nombre de volontaires, & tout ce qu'il avoit de meilleurs soldats, tous à cheval, & après avoir établi Diego Colomb, le plus jeune de ses deux freres, Gouverneur d'Isabelle, il se mit en marche au son des trompettes & des tambours, & enseignes déployées. A l'entrée & au sortir des Bourgasdes Indiennes, il faisoit la même chose, mais il ne tira point de cet éclat tout le fruit, qu'il en avoit prétendu : il effraya même plus les Insulaires, qu'il ne leur inspira d'estime & de respect pour les Castillans, & au lieu qu'au passage d'Ojeda, on les avoit vû accourir avec empressement au devant de cet Officier, lui offrir toutes sortes de rafraichissemens, & lui rendre tous les services, qui pouvoient dépendre d'eux, ils fuyoient de toutes parts, dès qu'ils entendoient ces instrumens militaires, &

L'Amiral va lui-même à Cibao.

aper-

apercevoient cet équipage guerrier, qui les faisoit trembler de peur.

1494.

Ils se rassurèrent néanmoins peu à peu, parce que Colomb n'eût pas plutôt remarqué le mauvais effet de cette marche bruyante, qu'il s'appliqua à combler ce timide peuple de marques de la plus sincère bienveillance. Après qu'il eût fait trois lieuës, il envoya sous la conduite de quelques Gentilshommes de pionniers, pour aplanir cette gorge de montagnes, dont nous avons parlé, & par où il eût été sans cela impossible à des gens de cheval de passer. C'est ce qui a fait donner à ce passage le nom de *Puerto de Los-Hidalgos*. En y arrivant, Colomb monta sur une des plus hautes montagnes, d'où il découvrit cette vaste plaine, qu'on rencontre au sortir de ces détroits, & à laquelle il donna le nom de *Vega Real*, ainsi que je l'ai remarqué ailleurs. Il la traversa ensuite dans sa largeur, qui n'est en cet endroit-là que de cinq lieuës, & il se trouva au bord du fleuve *Yagué* ou *Ni-cayagua*, car les Indiens lui donnoient ces deux noms. Il est large comme l'Ebre l'est à Tortose, dit Herrera; l'Amiral en trouva les bords tout couverts de Cannes, & le nomma *Rio de las Cañas*, ne sachant pas, ou ne faisant pas réflexion, que c'étoit la même riviere qu'il avoit appelée *Rio del Oro*, à son premier voyage, & qui se décharge dans la mer à côté de Monte-Cristo, dont les François lui ont depuis donné le nom.

Assés près de ce fleuve, Colomb vit une grosse Bourgade, & s'en étant approché, il remarqua que les habitans barricadoient leurs portes avec des cannes, il vit bien qu'ils avoient peur, il leur fit amitié, & il les eût bien-

tôt

Ou Puerto
de los
Cavallos
ros.

tôt ra
deux
qu'il
eaux
Mars
me a
ra do
gal. Il
sur la
trée
toute
la Ve
entier
sa lon
cultiv
soient
part
les ca
lieuës
encor
carrie
tant
de Pu
soit,
sur l'
sûrer
L'
se, &
que f
struit
fossé
soit l
s'étoi
disoi
vû d
ce F

tôt rassûrés. La même chose lui arriva dans deux autres villages , au-delà d'une riviere , qu'il appella *Rio-Verde*, & dont il trouva les eaux extrêmement fraîches. Enfin, le 15. de Mars, il arriva à l'entrée de Cibao, car on nomme ainsi toute une Province, à laquelle Herrera donne autant d'étendue, qu'en a le Portugal. L'Amiral eut encore la curiosité de monter sur la plus haute des Montagnes, qui sont à l'entrée de ce beau pays, & il vit de-là presque toute l'Isle Espagnole. Il fut surtout charmé de la Vega Real, qu'il découvroit aisément toute entiere, parce qu'il étoit presque au milieu de sa longueur. Il s'imagina voir un jardin bien cultivé; tout coupé de canaux, qui paroissent comme creusés exprès, & dont la plupart rouloient un or très-pur avec les plus belles eaux du monde. Outre cela, dans les 18. lieues, qu'il avoit fait depuis Isabelle, il avoit encore découvert une mine de cuivre, une carrière d'azur, & une d'ambre. On n'a pourtant pas entendu parler depuis ce tems-là, ni de l'une, ni de l'autre carrière. Quoiqu'il en soit, un pays, où à chaque pas on marchoit sur l'or, meritoit bien que l'on pensât à s'en assurer la possession.

L'Amiral résolut donc d'y bâtir une Forteresse, & il la traça lui-même dans une presque Isle, que forme la riviere *Xanique*. Elle ne fut construite que de terre & de bois, mais un bon fossé en défendoit l'entrée, que la riviere laissoit libre. L'incrédulité de quelques-uns, qui s'étoient opiniâtrés à ne point croire ce qui se disoit des mines Cibao, jusqu'à ce qu'ils eussent vu de leurs yeux ce qui en étoit, fit donner à ce Fort le nom de *Saint Thomas*; Colomb en

Il y bâtit une Forteresse.

con-

1494 confia le gouvernement à un Seigneur Catalan, nommé D. Pedro Margarit, auquel Oviedo donne quelquefois le titre de Commandeur. Il lui laissa 96. hommes, partie soldats, partie ouvriers, & il s'en retourna à Isabelle, où il arriva le 29. de Mars. Il trouva cette ville dans l'état du monde le plus triste. Les munitions de bouche étoient sur le point d'y manquer tout à fait, & personne n'étoit fort en état de se donner tous les soins nécessaires pour s'empêcher d'en être absolument dépourvu.

Muine-
rie dans
Isabelle.

Cette extrême disette, la mauvaise qualité de ce qui restoit de vivres, que l'humidité & la chaleur du pays avoient presque entièrement corrompu; le chagrin & l'intempérie de l'air, eurent bientôt causé des maladies plus fâcheuses encore que les premières. D'ailleurs, on manquoit absolument de remèdes, & il falloit que certains travaux nécessaires se fissent. L'Amiral, dans cette extrémité, eut recours aux volontaires, lesquels se voyant mal nourris, & contraints même par la force à des travaux pénibles & humiliants, commencèrent à crier bien haut, & furent soutenus. Un de ceux, qui prit plus ouvertement leur parti, fut le P. Boyl; quelques-uns ont dit que l'Amiral n'avoit pas épargné ce Religieux dans le retranchement, qu'il s'étoit vu obligé de faire des vivres; ce qui est certain, c'est que la sévérité de Colomb à punir les plus légères fautes, l'avoit souvent choqué, qu'il lui en avoit fait de grands reproches, & qu'il en étoit même quelquefois venu, jusqu'à mettre l'Eglise en interdit: l'Amiral n'en avoit rien rabattu d'une conduite, qu'il jugeoit nécessaire, & il faisoit d'abord cesser l'interdit, en retranchant absolu-
ment.

ment
bient

Su

que

de S

tôt e

& e

que

Caci

mira

posé

m F

Carv

Jean

le G

dent

tit a

ler f

guer

le 24

presq

que

yent

Il d

il de

Zam

prév

defa

autr

cour

à l'E

ja p

ric,

fut

I

mai

ment la Ration au Benedictin. Nous verrons bientôt les suites de cette brouillerie.

Sur ces entrefaites on eut avis à Isabelle, que Caonabo paroïsoit vouloir assieger le Fort de Saint Thomas: le Capitaine Ojeda fut aussitôt envoyé avec 400. hommes de ce côté-là, & eut ordre de rester dans la place, tandis que Margarit feroit des courses sur les terres du Cacique, pour le retenir sur la défensive. L'Amiral établit ensuite à Isabelle un Conseil, composé du P. Boyl, de l'Alguazil Major, de Pedro Fernandez Coronel, d'Alonse Sanchez de Carvajal, dont nous parlerons ailleurs, & de Jean de Luran. D. Diegue, qui étoit toujours, le Gouverneur de la ville, fut nommé Président de ce Tribunal. Cela fait, l'Amiral partit avec un navire & deux caravelles, pour aller faire de nouvelles découvertes. Il ne fut gueres que cinq mois dans ce voyage, depuis le 24. d'Avril jusqu'au 27. Septembre: Il fit presque tout le tour de Cuba, & s'assura enfin que c'étoit une Isle, quoique quelques-uns aient soutenu qu'il en avoit douté toute sa vie. Il découvrit une autre grande Isle, à laquelle il donna le nom de *Sant-Yago*, mais celui de *Zanaha*, que lui donnoient ses habitans, a prévalu. Il souffrit extraordinairement par le défaut de vivres, par les tempêtes, par divers autres accidens: il échoua plusieurs fois, & courut de grands risques. Enfin s'étant avancé à l'Est jusqu'à la Mona, petite Isle, dont j'ai déjà parlé, & qui est entre l'Espagnole & Portorric, il y tomba dangereusement malade, & on fut obligé de le ramener à Isabelle.

Il étoit encore fort mal quand il y arriva; mais la joie d'y trouver son frère D. Barthéle-

1494.

L'Amiral part pour de nouvelles découvertes.

Son retour à Isabelle.

my

my lui rendit bientôt la santé. Il y avoit 13^{ans} qu'ils ne s'étoient vus, & l'Amiral, qui pendant tout ce tems-là n'avoit reçu aucune nouvelle de son frere, le croyoit mort. J'ai dit ailleurs quelles avoient été les aventures de D. Barthélemy les premières années après sa séparation d'avec son frere; & quoique dans la suite du récit de D. Fernand Colomb, que j'ai rapporté, il y ait des choses qui ne peuvent guere s'accorder avec la vérité de l'Histoire, il paroît certain que tout n'y est pas fabuleux: il est même hors de toute vraisemblance, que ce Voyageur ait passé huit ans de suite en Angleterre, sans écrire une seule fois à son frere en Espagne. Enfin s'ennuyant de ne rien avancer avec le Roi Henri VII. il le quitta pour s'aller rejoindre à ce même frere, dont il étoit aussi de son côté fort en peine. En passant par Paris, il voulut saluer Charles VIII. Ce Prince lui fit un accueil fort gracieux, lui aprit la découverte du Nouveau Monde, & lui fit toucher cent écus pour achever son voyage. D. Barthélemy usa de toute la diligence possible pour arriver en Espagne, avant que l'Amiral en partît; mais elle fut inutile. Il fut bien reçu des Rois Catholiques: il leur offrit ses services, & ils les agréerent. On lui donna trois navires pour porter des vivres à l'Isle Espagnole, & il mouilla dans le Port d'Isabelle peu de jours après, que son frere en fût parti pour ses nouvelles découvertes.

Les gens de guerre se composent mal, & ce qui en arrive.

Le secours de vivres qu'il apportoit à la Colonie, ne pouvoit venir plus à propos; mais c'étoit peu de choses pour tant de monde. La famine redevint bientôt extrême, & produisit beaucoup de desordres. Le plus grand mal vint

des

des gens de guerre se composent mal, & ce qui en arrive. On ne peut pas p... fit fau... garit. reçut mas, se pro cours souffr l'on r ble d d'hon plus r apor

des gens de guerre, qui étoient sous la conduite de D. Pedro Margarit. Cet Officier avoit 1494 eû ordre d'aller avec un grand corps de troupes visiter toutes les Provinces de l'Isle; mais il lui avoit été très-particulièrement recommandé de retenir ses gens dans une si exacte discipline, que les naturels du pays n'eussent aucun sujet de se plaindre. C'étoit demander beaucoup à des soldats, auxquels l'on ne fournissoit pas le nécessaire pour la vie. Aussi ne trouvant pas les Indiens disposés à leur fournir des vivres, ils en prirent de force, se donnerent toutes sortes de licences, & commirent partout de grandes violences. Alors les Indiens songerent à se réunir pour exterminer des gens, de qui ils commençoient à sentir qu'ils avoient peu à esperer, & beaucoup à craindre. Tous les Caciques, à la réserve du Roi de Marien, se liguèrent: tout autant de Castellans, qui tomberent entre leurs mains, furent assommés, & il y en eut plusieurs, qui s'étant sauvés dans une maison, y furent brûlés.

Dom Diegue Gouverneur d'Isabelle ne fut pas plutôt informé de ce qui se passoit, qu'il fit faire par le Conseil des remontrances à Margarit. Ce Commandant fier de sa naissance les reçut mal, se retira dans le Fort Saint Thomas, & laissa à ses gens une liberté entiere de se procurer par toutes sortes de voyes des secours contre la faim qui les pressoit. Il en souffroit lui-même autant que les autres: & l'on raconte à cette occasion un trait bien noble de lui, & qui lui auroit encore fait plus d'honneur, s'il eût eû d'ailleurs une conduite plus modérée & plus réguliere. Un Indien lui apporta un jour deux tourterelles en vie; il les

Belle action & mauvaise conduite de Dom Pedro Margarit.

reçut, les paya, & pria ses Officiers de monter avec lui au plus haut de la Forteresse. La tenant en sa main les deux tourterelles: „ Messieurs, leur dit-il, je suis bien fâché qu'on ne m'ait pas apporté de quoi bien vous régaler tous; mais je ne puis me résoudre à faire un bon repas, tandis que vous mourrez de faim”. En achevant ces mots, il donna la liberté aux deux oiseaux.

Il repasse en Espagne, & y fait de grandes plaintes contre les Colombes.

Mais la faim n'étoit pas le seul mal, qui le tourmentoit: il souffroit depuis quelque tems de grandes douleurs, qui ne lui laissoient prendre aucun repos, ni le jour, ni la nuit. C'étoit le mal de Naples, dont quelque femme Indienne lui avoit aparemment fait present. Il s'imagina que cela venoit du changement de climat, & de la mauvaise nourriture, & il résolut enfin de repasser en Espagne. Il se rendit pour ce sujet à Isabelle, & comme il n'étoit pas content du Gouverneur, dont il méprisoit la nouvelle Noblesse, il ne daigna pas même lui faire une visite. Il se mit ensuite à parler fort mal des Colombes, & cette conduite lui acquit bien des partisans, à la tête desquels se mit le P. Boyl. Ce Religieux eut même l'imprudence de publier, qu'il vouloit aller détromper les Rois Catholiques de l'illusion, que leur avoit fait l'Amiral avec ses prétendues mines d'or: & passant bientôt des menaces aux effets, Margarit & lui s'embarquerent sur les navires, qui avoient amené D. Barthélemy. Arrivés à la Cour, ils y dirent tout le mal, qu'ils purent des Colombes. Ils ajoutèrent qu'à la vérité il y avoit un peu d'or dans l'Isle Espagnole; mais qu'on en verroit bientôt la fin, & que cela ne meritoit point qu'on fit tant de dépenses, ni qu'on

qu'on
néant
falloit
gouver
do pr
qui n
ques
ils vo
Colom
fait d
l'appar
côté
la cra
que le
l'accor
où se
mier
noncé
& aut
ne de
Xavie
Il n
l'Ami
suites
d'y re
visite
chagr
arrivé
joindr
ral n
il se p
Cacio
il vou
qu'il y
respe
dire,

qu'on sacrifiait tant d'honnêtes gens : que si néanmoins on vouloit maintenir la Colonie, il falloit envoyer des Chefs plus capables de la gouverner, que les trois freres Génois. Oviedo prétend que ce furent le Roi & la Reine, qui rappellerent ces deux hommes, & quelques autres personnes de considération, de qui ils vouloient être instruits de la conduite des Colomb, contre lesquels on leur avoit déjà fait de grandes plaintes ; mais il y a bien de l'apparence qu'il se trompe. Herrera de son côté assure que Margarit repassa en Espagne par la crainte du châtement, qu'il avoit mérité, & que le P. Boyl & quelques autres de son parti l'accompagnèrent. Quoiqu'il en soit, ce fut là où se termina l'Apostolat du P. Boyl, le premier, dit un Auteur de son Ordre, qui ait annoncé Jesus-Christ dans le Nouveau Monde, & auquel il trouve fort mauvais que les Jesuites ne donnent point le pas sur Saint François Xavier.

Il ne faisoit que de partir d'Isabelle, lorsque l'Amiral y retourna : il prévint une partie des suites de ce voyage ; mais il n'étoit plus temps d'y remédier. Peu de jours après il reçut une visite de Goacanaric, qui lui temoigna son chagrin de n'avoir pu empêcher les malheurs arrivés à plusieurs de ses soldats, & s'offrit à se joindre à lui pour en tirer vengeance. L'Amiral n'avoit garde de refuser une pareille offre, il se prépara à marcher en personne contre les Caciques ; mais avant que de quitter Isabelle, il voulut donner à Dom Barthélemy son frere, qu'il y laissoit en sa place, un titre, qui le fit respecter. Il le nomma *Adelantado*, (qui veut dire, Lieutenant Général, ou Préfet,) dans toute

L'A-
miral
fait son
frere A-
delanta-
do.

— toute l'étendue des Indes; & quoique les Rois
 1494. Catholiques eussent trouvé mauvais qu'il eût
 disposé d'une charge de cette conséquence sans
 leur participation, ils ne laisserent pourtant pas
 de confirmer ce qui avoit été fait. Veritable-
 ment le sujet le méritoit; D. Barthélemy
 n'étoit gueres moins habile navigateur, que D.
 Christophle. J'ai même déjà remarqué qu'il
 avoit été son maître de Cosmographie & de
 Géographie: ce qui me feroit juger qu'il pou-
 voit bien être son aîné. Il avoit beau-
 coup de conduite & de sagesse: il passa pour
 un des plus braves hommes de son tēms; il
 étoit franc & généreux, & il eût pu rendre
 de fort grands services à l'Espagne, si la jalousie
 des Espagnols, & son caractère un peu trop
 dur, n'eussent plus d'une fois rompu ses me-
 sures & celles de son frere,

Strata-
 gème
 d'Ojeda
 pour se
 saisir de
 la per-
 sonne de
 Caona-
 bo.

Rien n'arrêtoit plus l'Amiral à Isabelle, lors-
 qu'il fit réflexion, que s'il se mettoit en cam-
 pagne avec le peu de troupes qu'il avoit, il se
 pouvoit réunir contre lui assés d'Indiens pour
 l'accabler. Il jugea donc plus à propos d'at-
 taquer ses ennemis les uns après les autres, &
 d'employer la surprise & la ruse avant la force
 ouverte. Caonabo Roi de Maguana étoit sans
 contredit le plus à craindre de tous les Caci-
 ques; Colomb donna ses premiers soins à s'af-
 fûrer de sa personne. Il savoit que ce Prince
 Caraïbe faisoit beaucoup plus de cas du cuivre
 & de la fonte, que de l'or, & qu'il avoit sou-
 vent témoigné une grande envie d'avoir la clo-
 che de l'Eglise d'Isabelle, parce qu'il s'étoit
 imaginé qu'elle parloit. Il se servit de cette
 connoissance pour lui tendre un piège, & il
 chargea de l'exécution Ojeda, qui comman-
 doit

doit
 mas.
 C
 tions
 valie
 na,
 ayant
 charg
 les C
 pour
 suite.
 çonné
 il fit
 que.
 les p
 pagna
 de la
 plaint
 soient
 mand
 avec
 condi
 ter: e
 geuses
 l'Eglis
 si bell
 » Gé
 » ren
 » jam
 En
 à ceu
 des F
 Le to
 qu'on
 dre a
 ces m
 To

doit toujours dans la Forteresse de Saint Thomas.

1494

Ce Capitaine, après avoir reçu les instructions de son Général, partit, avec neuf Cavaliers bien montés, pour se rendre à Maguana, lieu de la résidence ordinaire du Cacique, ayant fait auparavant courir le bruit qu'il étoit chargé de présens pour ce Prince, avec lequel les Castillans vouloient, disoit-il, par estime pour lui, établir une paix durable. Le peu de suite, qu'il avoit, empêcha Caonabo de soupçonner du mystere dans cette Ambassade, & il fit à l'Ambassadeur une réception magnifique. Ojeda commença par remettre au Roi les présens dont il étoit chargé, & il accompagna cette action de beaucoup de complimens de la part de l'Amiral, puis il fit de grandes plaintes des préparatifs de guerre, qui se faisoient partout contre une Nation, qui ne demandoit qu'à vivre en bonne intelligence avec toutes les autres. Il proposa ensuite les conditions, sous lesquelles il avoit ordre de traiter: elles étoient très-raisonnables, très-avantageuses aux Sujets de Caonabo, & la cloche de l'Eglise d'Isabelle, devoit être le noeud d'une si belle union. „ En attendant, dit Ojeda, mon „ Général m'a ordonné, Seigneur, de vous „ remettre un présent rare, & tel qu'il n'en a „ jamais fait de semblable à aucun Prince”.

En disant cela, il fit voir des fers semblables à ceux, qu'on met aux pieds des Criminels & des Forçats, & des menotes de même matiere. Le tout si bien travaillé, si poli, & si luisant, qu'on l'auroit pris pour de l'argent. Il fit entendre au Cacique que la coûtume étoit de porter ces marques d'honneur aux pieds & aux mains,

— & il s'offrit à les lui mettre en particulier, afin
 1494. qu'il pût se montrer en cet équipage à ses Sujets. Le Prince Caraïbe donna sottement dans le piège, & se laissa conduire où étoient les gens d'Ojeda, qui le garotterent, puis cet Ambassadeur, qui avoit son cheval tout prêt, étant sauté brusquement dessus, y fit mettre en croupe le Cacique enchaîné, se le fit étroitement lier corps à corps, & gagna au galop Isabelle avec sa proie.

**Fierté du
 Cacique
 prison-
 nier, &
 sa mort.**

La joye de l'Amiral fut grande, quand il se vit maître du seul ennemi, qu'il appréhendât dans l'Isle. Le fier Caraïbe, de son côté, soutint sa disgrâce avec une hauteur, & une fermeté d'ame, que rien ne pût abattre: jamais il ne donna à Colomb aucune marque de respect & de soumission, & un jour que l'Amiral lui en témoignoit sa surprise, il lui répondit: qu'il ne s'humilieroit jamais devant un traître, lequel n'avoit pas même osé exécuter en personne sa trahison, & qu'il faisoit beaucoup plus de cas de son Officier, que de lui. Effectivement il ne rencontroit jamais Ojeda, qu'il ne le saluât. Cette fierté coûta la vie au malheureux Caonabo; l'Amiral ne crut pas devoir laisser dans l'Isle un homme de ce caractère, & dont la garde l'embarassoit. Il n'osa pourtant pas prendre sur lui de le faire mourir, il l'embarqua sur un navire, qu'il envoyoit en Espagne, & ce navire ayant fait naufrage, le Cacique y périt avec tout l'équipage.

Pierre Martyr d'Anglerie, qui paroît s'attacher à donner toujours le tort aux Indiens, parce qu'apparemment ceux qui écrivoient en Cour, donnoient ce tour-là aux choses, qu'ils y mandoient; cet Auteur, dis-je, rapporte ce fait d'une ma-
 niere

niere
 d'abo
 l'Am
 y avo
 Colo
 toit n
 corte
 il me
 qu'il
 accom
 loit le
 person
 viedo
 apris s
 en cin
 près qu
 à deslé
 quels il
 jeda,
 eût qu
 tués, f
 lui-ci
 Espagn
 pit.
 Il n
 sur leq
 guana,
 riva qu
 qui éte
 nie réc
 l'Amir
 tres, o
 pour l
 qu'ils a
 aussi à
 qu'il a

niere un peu différente. Il dit qu'Ojeda avoit d'abord voulu engager Caonabo à aller trouver l'Amiral pour traiter avec lui : que le Cacique y avoit consenti, mais dans le dessein de tuer Colomb, & que pour en venir à bout, il s'étoit mis en marche avec une nombreuse escorte; qu'Ojeda, lui ayant demandé pourquoi il menoit tant de monde, il avoit répondu, qu'il ne lui convenoit pas de marcher moins accompagné : qu'alors Ojeda crut qu'il falloit le prévenir, & imagina pour se saisir de sa personne, ce que je viens de rapporter. Oviedo ajoute, qu'un frere du Cacique, ayant pris sa disgrâce, leva des troupes, les partagea en cinq bandes, & les fit approcher le plus près qu'il fut possible du Fort de Saint Thomas, à dessein d'y faire des prisonniers, avec lesquels il pût échanger son frere; mais qu'Ojeda, après plusieurs petits combats, où il y eût quelques Espagnols, & plusieurs Indiens tués, fit le Prince même prisonnier, que celui-ci, ayant su qu'on le vouloit envoyer en Espagne, en mourut peu de jours après de dépit.

Il n'y avoit pas long-têms que le navire, sur lequel on avoit embarqué le Roi de Maguana, étoit parti d'Isabelle, lorsqu'il y en arriva quatre d'Espagne, bien fournis de tout ce qui étoit nécessaire pour ravitailler la Colonie réduite aux derniers abois par la famine: l'Amiral reçut par ces mêmes navires des Lettres, que les Rois Catholiques lui écrivoient, pour lui témoigner l'extrême contentement, qu'ils avoient de ses services. Ils l'exhortoient aussi à leur mander dans le plus grand détail ce qu'il avoit observé dans ses voyages, & dans

L'Amiral reçoit du secours d'Espagne.

— les Indes, à leur marquer les noms des Isles découvertes, & à leur envoyer des oiseaux de toutes les espèces rares, qu'il connoissoit. Enfin ils lui donnoient avis que tous les différens, qui étoient survenus de nouveau entre-eux & le Roi de Portugal, touchant la Ligne de Démarcation, étoient heureusement terminés, & que comme on étoit convenu de placer cette Ligne de concert, ils souhaitoient avoir sur cela son avis, & celui de D. Barthélemy son frere. Ces Lettres le consolèrent un peu des chagrins, qu'on lui suscitoit tous les jours dans la Colonie, & lui donnerent plus d'autorité pour entreprendre ce qu'il jugeoit être du bien public.

Il marche contre une nombreuse armée d'Indiens & la met en déroute.

Sur la fin de cette année, il apprit que la prise de Caonabo avoit soulevé toute l'Isle, & qu'une nombreuse armée s'assembloit dans la Vega Real. Ces grands préparatifs ne l'étonnerent pas, mais il ne crut pourtant pas devoir rien négliger pour les rendre inutiles. Il fit avertir le Roi de Marien du dessein, où il étoit, de se mettre en campagne à la tête de ses troupes, & ce Prince vint aussitôt le trouver avec un bon nombre de ses Sujets; l'Amiral avoit commandé pour cette expedition 200. hommes de pied, & 20. chevaux, auxquels il fit joindre 20. chiens d'attache, & tout étant prêt, il partit d'Isabelle le 24. de Mars de l'année 1495. accompagné de l'Adelantade, & de Goacanaric, lequel conduisoit ses propres troupes. A peine fut-il arrivé dans la Vega Real, qu'il eut des nouvelles certaines des ennemis. Leur Armée étoit forte de cent mille hommes, & commandée par Manicatex, un des freres de Caonabo, il l'alla chercher sur le champ, & il la rencontra à l'endroit, où a été

été
ner
mé
par
ou
tran
des
auc
nuc
loit
leur
vau
faut
les
sieu
dus
nom
dam
de
me
trou
tude
voy
pou
leur
qu'o
ceur
châ
la v
inte
à la
I
le t
cen
dan

été depuis bâtie la ville Sant-Yago. Il fit sonner la charge tout en arrivant, & jamais Armée ne rencontra moins de combat. 1495.

Ces pauvres Insulaires, accoutumés la plupart à se battre en se poussant à force de bras, ou tout au plus à coups de Macanas, furent étrangement surpris de voir les Espagnols abattre des lignes entières avec leurs armes à feu, dont aucun coup ne portoit à faux sur des corps tout nus, & qu'on approchoit aussi près qu'on vouloit: enfler trois ou quatre hommes à la fois avec leurs longues épées, les fouler aux pieds des chevaux, & lâcher sur eux de gros matins, qui leur sautoient à la gorge, les étrangloient d'abord, & les mettoient en piéces. En moins de rien plusieurs milliers de ces Barbares demeurèrent étendus sur le Champ de Bataille, & un très-grand nombre furent faits prisonniers. On les condamna tous à des travaux publics, à la réserve de 300. qui furent envoyés en Espagne, comme Esclaves. Mais la Reine de Castille ne trouva nullement bon qu'on réduisît en servitude des gens d'un esprit si doux, elle les renvoya dans leurs pays, & donna de bons ordres pour empêcher que désormais on n'attentât à leur liberté. Elle recommanda en même tems qu'on s'étudiât sur tout à les réduire par la douceur sous le joug de l'Évangile, & qu'on tâchât de les engager par de bonnes manieres, par la voye de la persuasion, & par le motif de leur intérêt propre à rendre un hommage volontaire à la Couronne de Castille.

Le Roi de Marien l'avoit déjà fait, & tout le tems de la famine il s'étoit chargé de nourrir cent Espagnols. Ce n'étoit pas peu de chose dans un pays, où l'on ne semoit gueres, que

Mort de
Goacarnarie.

— pour le pur besoin, & si l'on considère qu'un
 1495. Castillan mangeoit plus en un jour, qu'un In-
 dien ne faisoit en huit. Ce Prince, après le
 combat, dont nous venons de parler, & dont
 il ne fut gueres que le spectateur, s'en étoit
 retourné chés lui, chargé de la haine de toute
 sa Nation. Son attachement pour les Espa-
 gnols ne le fit pourtant pas plus ménager que les
 autres, & l'on dit même que, pour se sous-
 traire aux avanies de ses Alliés, il fut con-
 traint de se retirer dans les montagnes, où il
 mourut misérablement. Un Auteur Espagnol
 a extrêmement noirci la réputation de ce mal-
 heureux Cacique, & l'accuse d'avoir porté
 l'impureté à des excès, qui ont fait horreur
 aux Insulaires mêmes. Mais il ne me paroît
 pas raisonnable de le condamner sur le témoi-
 gnage trop justement suspect de ses compatrio-
 tes, qui n'ont pû lui pardonner de s'être ligué
 contre eux avec leurs ennemis, ni sur celui
 des Castillans, qui n'ont payé son attache-
 ment à leurs interêts, que de la plus noire in-
 gratitude.

Tribut
 imposé
 à toute
 l'Isle.

Pour revenir aux ordres de la Reine, ils ar-
 riverent trop tard. Les Castillans, après leur
 victoire, parcoururent toute l'Isle en Con-
 quérans, ou plutôt en furieux, & la rempli-
 rent d'horreur & d'effroi. Manicatex, Gua-
 rionex, & Cotubanama ne laisserent pas de
 tenir bon encore quelque têmes; mais il fallut
 enfin ceder, & se soumettre. Behechio, dont
 les Etats étoient les plus éloignés d'Isabelle,
 fut le seul, qui ne pût être réduit pour lors.
 Les autres furent condamnés à un tribut an-
 nuel, qui fut réglé en cette maniere. Dans
 les Pays, où il y avoit des mines, & dans les
 Pro-

Pro
 de
 mo
 ou
 tion
 tou
 prin
 tou
 la s
 dail
 app
 les
 yen
 le t
 de
 fine
 qu'
 exi
 cul
 min
 du
 c'es
 une
 Ma
 pas
 ral
 fair
 un
 tés
 fois
 C
 le p
 posé
 de,
 lans
 ché

Provinces voisines, chaque personne au-dessus de l'âge de 14. ans, devoit payer tous les trois mois, une certaine mesure d'or : dans les Pays, où ce métal n'étoit pas commun, la Capitation étoit de 25. livres de cotton payables aussi tous les trois mois. Manicatem, qui avoit été le principal chef de la révolte, fut obligé de fournir tous les mois une mesure d'or, qui montoit à la somme de 150. pesos. On fabriqua des médailles de cuivre, qu'on donnoit à ceux, qui apportent leur tribut; ils étoient obligés de les porter pendues à leur col, & à chaque payement on les changeoit. Guarionex, dont le tribut étoit en or, parce qu'il étoit Seigneur de la plus grande partie de la Vega Real, voisine des mines de Cibao; représenta bientôt, qu'il lui étoit impossible de satisfaire à ce qu'on exigeoit de lui, & offrit en échange de faire cultiver par ses Sujets toute la longueur du chemin qu'il y a depuis Isabelle, jusqu'à la côte du Sud vers l'embouchure du fleuve *Oxama*; c'est-à-dire, environ 55. lieues de long, avec une largeur raisonnable, & d'y semer du bled. Mais sa proposition fut rejetée; en quoi il n'est pas aisé de comprendre la conduite de l'Amiral, qui sachant combien il étoit difficile de faire venir des vivres de Castille, négligeoit un moyen sûr d'éviter les fâcheuses extrémités, où la famine avoit déjà réduit plus d'une fois la Colonie naissante.

Ct fut alors que les Insulaires sentirent tout le poids du joug, qui venoit de leur être imposé; mais leur simplicité étoit encore si grande, qu'ils demandoient sans cesse aux Castillans, s'ils ne s'en retourneroient pas bientôt chez eux. Il est vrai que, quand ils eurent

Deses-
poir des
Indiens,
& les
suites
qu'il eut.

perdu toute esperance d'être délivrés de leurs impitoyables vainqueurs par une retraite volontaire, ils prirent la resolution de s'en défaire en leur coupant les vivres. Pour cela, ils convinrent de ne plus semer, & de se retirer dans les montagnes, persuadés qu'ils y trouveroient toujours dequoi subsister de ce que la terre produit d'elle-même, & que les Castellans, ou périroient bientôt de misere & d'épuisement, ou sortiroient de l'Isle. Effectivement les Conquérens de l'Espagnole se virent bientôt à la veille d'y mourir de faim, & pendant quelque tems ne se soutinrent qu'en se nourrissant des choses les plus dégoûtantes, & qui font le plus d'horreur; mais le contrecoup en retomba à la fin sur les Insulaires mêmes; poursuivis de tous côtés par les faméliques Espagnols, & contraints d'errer sans cesse, ou de se tenir cachés dans les antres, & dans les cavernes, sans oser s'en écarter pour trouver de quoi vivre; ils tomberent dans un état beaucoup plus triste, que celui, dont ils avoient voulu se délivrer, & l'on prétend qu'en peu de mois il en périt au moins la troisième partie. On en trouva même que le désespoir avoit porté à se donner la mort; mais le nombre n'en fut pas considerable, le caractère de ce peuple n'étant pas ordinairement capable d'une telle résolution.

Le Roi
& la
Reine
envoient
un Com-
missaire
dans les
Indes.

Tandis que l'Amiral foumettoit ainsi à la Couronne de Castille les divers Souverains, qui regnoient dans l'Isle Espagnole, le P. Boyl & D. Pedre Margarit remplissoient la Cour des Rois Catholiques de plaintes contre le Roi & sa Reine, & contre ses freres. Quelque prévenus que le Roi & la Reine fussent en faveur des accusés,

il

il étoit difficile de les croire tout-à-fait innocens contre le témoignage de tels accusateurs 1495. le seul moyen de connoître la vérité, étoit d'envoyer un Commissaire sur les lieux: on le prit, mais pour rendre ce moyen efficace, il falloit faire un bon choix, & celui, qu'on fit, ne fut pas heureux. D. Jean Aguado, Maître d'Hôtel de la Reine, fut chargé de cette commission, & leurs Altesces lui donnerent une Lettre de créance, conçue en ces termes: » Chevaliers & Ecuyers, & autres Personnes, » qui êtes dans les Indes par Notre ordre, » Nous vous envoyons Jean Aguado, Notre » Maître d'Hôtel, & vous mandons d'ajouter » foi à ce qu'il vous dira de Notre part. A » Madrid le 19. Avril 1495. »

Le Commissaire arriva à Isabelle au mois d'Octobre, dans le tems que l'Amiral étoit occupé à faire la guerre aux freres de Caonabo, lesquels avoient renué de nouveau. L'Adelantade commandoit dans la place, Aguado le traita avec beaucoup de hauteur, usa même de menaces, & sous prétexte d'écouter les plaintes, qu'on venoit lui faire de toutes parts contre le Gouvernement présent, il passa de beaucoup ses pouvoirs, & agit en Vice-Roi, plutôt qu'en simple Informateur. D. Barthélemy fort surpris d'un procédé si étrange, demanda à voir sa Commission, dont Aguado avoit jugé à propos de lui faire mystere, mais il répondit avec mépris qu'il ne la montreroit qu'à l'Amiral; & qu'il l'alloit chercher, quelle part qu'il fût. Il se ravisa néanmoins, & avant que de sortir d'Isabelle, il fit proclamer à son de trompe sa Lettre de créance. Il partit peu de jours après, & publia partout sur sa

Conduite de ce Commissaire.

— route, qu'il étoit venu pour faire le procès aux
1495. Colombes, & en délivrer la Colonie.

Toute la Colonie se déchaîna contre les Colombes. Il n'en falloit pas davantage pour assembler autour de lui les mécontents, & presque tout le monde l'étoit, parce que la famine étoit générale, & toujours extrême: les seuls gens de guerre, qui étoient continuellement en campagne, tantôt d'un côté & tantôt d'un autre, trouvoient un peu plus de quoi vivre dans les Bourgades Indiennes. Il y eut même des Caciques, qui crurent cette occasion favorable, pour faire diminuer le tribut, auquel on les avoit taxé, & qui vinrent faire sur cela leurs représentations au Commissaire, lequel ne fut pas obligé d'aller fort loin, parce que l'Amiral, à qui l'Adelantade avoit envoyé un exprès, pour lui donner avis de ce qui se passoit, vint en diligence à Habelle, Aguado fut donc obligé de rebrousser chemin pour l'y joindre.

Com-
mande de
l'Amiral
à cette
occasion.

Il y fut reçu, comme s'il y eût fait la première entrée, & la Commission y fut de nouveau proclamée au son des trompettes, & d'une manière beaucoup plus authentique, qu'elle ne l'avoit été la première fois. Tout cela se faisoit par l'ordre de l'Amiral, lequel assura le Commissaire qu'il obéiroit sans réplique à tout ce qui lui seroit intimé de la part de leurs Altesse. Alors Aguado commença d'informer juridiquement contre lui, & la plupart saisirent avec joye une occasion, qu'ils crurent immanquable, de perdre des Etrangers, qu'ils n'aimoient pas, & que la Cour sembloit abandonner. D'ailleurs les plaintes étoient favorablement reçues, les charges parurent considérables, & le Commissaire ajoutoit foi à tout. L'Amiral de son côté se comporta avec une

mo-

modération, dont bien des gens ne l'avoient pas crû capable : il affecta même un extérieur triste & embarrassé, il se revêtit de deuil, & ne releva aucune des fausses démarches d'Aguado, qui tranchoit toujours du Vice-Roi, & parloit en toute rencontre d'une manière fort imprudente.

Les Informations faites, le Commissaire se disposoit à repasser en Espagne, lorsqu'un furieux ouragan brisa contre la côte les quatre navires, qui l'avoient apporté; mais comme la tourmente avoit épargné deux caravelles, que Colomb avoit fait construire depuis peu, l'Amiral en offrit une à Aguado, & déclara qu'il monteroit l'autre, pour aller lui-même plaider sa cause au Tribunal incorruptible de Leurs Alteſſes, les instruire plus en détail, qu'il n'avoit encore pû faire, de ce qui regardoit ses nouvelles découvertes, & prendre avec la Cour de bonnes mesures pour l'affermissement de la Colonie. Car il n'y a nulle apparence à ce que dit Oviedo, que ce fut le Commissaire, qui lui donna ordre de s'embarquer avec lui: la présence d'un homme du caractère de Christophe Colomb ne pouvoit que gêner infiniment Aguado. Ce Commissaire n'eut rien à opposer au parti, que prenoit l'Amiral, qui laissant à la vanité de cet homme le petit éclat des honneurs, qu'il se faisoit rendre, & les applaudissemens, qu'il recevoit de la multitude; retint tout l'essentiel de son autorité. Il confia le Gouvernement de l'Isle pendant son absence à ses deux freres, & eut grand soin de pourvoir de Commandans, dont il se croyoit sûr, les différens postes de la Colonie; car il avoit bâti depuis peu de nouvelles Forteresses en

Il se
disposé à
passer en
Espagne.

quelques endroits, dont il avoit jugé à propos de s'assurer. Les plus considerables étoient la Conception de la Vega, qui devint dans la suite une grande ville: les autres n'ont pas subsisté long-têms.

Décou-
verte des
mines de
Saint
Christo-
phle.

Sur ces entrefaites il reçut avis de quelques Caciques particuliers, que dans un certain endroit, vers la partie du Sud, il y avoit des mines d'or très-abondantes. Il voulut avant son départ éclaircir la verité de ce raport, & il envoya sur les lieux François de Garay & Michel Diaz, avec une bonne escorte, à laquelle les mêmes Caciques joignirent des guides. Garay & Diaz se firent conduire jusqu'à une riviere nommée *Hayna*, dans laquelle on leur avoit dit qu'un grand nombre de ruisseaux déchargeoient de l'or avec leurs eaux. Ils trouverent que la chose étoit veritable, & ayant fait creuser la terre en plusieurs endroits, ils virent partout quantité de grains d'or, dont ils porterent des montres à l'Amiral. Colomb donna aussitôt ses ordres pour bâtir en ce lieu-là une Forteresse sous le nom de Saint Christophle, & ce nom s'étendit depuis aux mines, qu'on creusa aux environs, & d'où l'on a tiré des trésors immenses. On peut juger de la joye, que cette découverte causa à l'Amiral, par la situation, où il se trouvoit; car ces mines lui fournissoient de quoi faire tomber la plus considerable des accusations intentées contre lui; & quand bien même on auroit mieux prouvé, qu'on ne pouvoit faire, les autres griefs, dont on le chargeoit, il n'ignoroit pas qu'un Sujet, quelque coupable, qu'il puisse être, rentre aisément en grace avec son Souverain, quand il a trouvé le secret d'accroître son Domaine & de remplir les cofres.

En-

Enfin les deux Caravelles appareillerent le 10. de Mars 1496. & l'Amiral fit embarquer sur la sienne environ deux cens Espagnols, la plupart malades & des plus pauvres de la Colonie, dont les femmes & les parens, qui étoient restés en Espagne, avoient obtenu de la Cour la permission de les faire revenir. Il les traita fort bien pendant la traversée, & la reconnaissance, autant que l'équité, en firent des Apologistes de sa conduite, qui ne lui furent point inutiles, & des témoins de la manière indigne, dont il avoit été traité par Aguado. L'Adelantade s'étoit aussi embarqué avec son frere, pour visiter Puerto di Plata, où l'on songeoit à faire un établissement. Les deux freres trouverent en effet l'endroit fort commode, & ils prirent ensemble des mesures pour l'exécution de ce dessein, qui n'eut pourtant point de lieu pour lors; après quoi Dom Barthélemy retourna par terre à Isabelle, & l'Amiral fit voiles vers l'Espagne.

Le dixième d'Avril il reconnut la Guadeloupe, & s'en approcha à dessein d'y faire de l'eau & du bois: la Chaloupe étant sur le point d'aborder, le rivage parut tout bordé de femmes, lesquelles, armées d'arcs & de flèches, se mettoient en posture de disputer la descente. On détacha aussi-tôt deux Indiens de l'Espagnole, qui ayant gagné la terre à la nage, avertirent ces Amazones, qu'on étoit fort éloigné de leur vouloir faire aucun tort; qu'on demandoit seulement de l'eau & du bois, & s'il se pouvoit, des vivres en payant. Elles répondirent que leurs maris étoient à la pêche de l'autre côté de l'Isle, & qu'elles ne pouvoient disposer de rien sans leur agrément. Comme cette

1496.
Départ
de l'A-
miral
pour l'Es-
pagne.

Ce qui
lui arrive
à la Gua-
deloupe.

réponse ne contentoit pas les Espagnols, & que la Chaloupe avançoit toujours, nos Hé-
 2496. roïnes décochèrent une grêle de flèches, dont
 personne ne fut blessé. Elles ne revinrent pas
 à la charge, & ne penserent plus qu'à fuir, é-
 pouvantées du bruit de quelques arquebuses,
 qu'on avoit tiré au vent pour leur faire peur.
 On courut après, & l'on prit trois petits gar-
 çons & 40. femmes, parmi lesquelles étoit l'E-
 pouuse du Cacique. On leur fit à toutes bien
 des caresses & quantité de presens, & ce trai-
 tement, à quoi elles ne s'étoient point atten-
 duës, produisit l'effet, qu'on avoit esperé. On
 n'eut plus aucune difficulté à se pourvoir de
 toutes les choses, dont on avoit besoin.

De là Colomb continua de faire l'Est, l'ex-
 périence n'ayant point encore appris qu'il est &
 plus sûr & plus court de prendre au Nord,
 parce que les vents soufflent presque toujours
 dans ces mers-là de la bande de l'Est. Aussi
 la Navigation fut-elle rude & longue, & l'on
 y souffrit beaucoup de la disette des vivres.
 Enfin l'onzième de Juin les deux caravelles,
 qui ne s'étoient presque point quittées, entre-
 rent ensemble dans la Baye de Cadix, où l'A-
 miral ayant rencontré trois navires tout prêts à
 partir pour l'Espagnole, il se servit de cette
 occasion pour faire savoir son arrivée à ses freres:
 après quoi il se rendit à Burgos, séjour ordi-
 naire de la Cour en ce têmes-là. Il n'y trouva
 ni le Roi, qui faisoit la guerre en Roussillon
 aux François, ni la Reine, qui s'étoit transpor-
 tée à Loredo, où elle ordonnoit toutes choses
 pour le voyage de l'Infante Jeanne sa fille, la-
 quelle alloit en Flandres épouser l'Archiduc
 Philippe d'Autriche. Mais l'un & l'autre fu-
 rent

son arri-
 vée en
 Espagne
 sa recep-
 tion à la
 Cour.

ren
 eut
 tou
 ren
 ne
 por
 ni
 M
 eût
 de
 &
 yeu
 me
 pou
 tat
 mo
 I
 ré,
 ver
 sero
 re &
 rest
 rut
 loit
 foli
 lon
 con
 Ro
 dar
 Ca
 Ou
 de
 fer
 leu
 mo
 vie

rent bientôt de retour à Burgos, & l'Amiral eut non seulement une Audience favorable de tous les deux; mais il en reçut même de grands remerciemens pour ses nouveaux services. On ne lui parla en aucune maniere de ce qui étoit porté dans les Informations faites par Aguado, ni de tout ce que le Pere Boyl & D. Pedre Margarit avoient déposé contre lui; soit qu'on eût reconnu que la passion avoit eu beaucoup de part à ces accusations; ou que Ferdinand & Isabelle jugeassent qu'il falloit fermer les yeux sur bien des choses en faveur d'un homme de ce mérite, qui avoit déjà rendu, & qui pouvoit rendre encore de grands services à l'Etat, & de la fidelité duquel on n'avoit pas le moindre lieu de douter.

L'Amiral répondit à un accueil si peu espéré, en proposant la continuation de ses découvertes, & il demanda six navires, dont trois seroient destinés à porter des munitions de guerre & de bouche à Isabelle, & les trois autres resteroient sous ses ordres. Cette demande parut raisonnable; mais on lui remontra qu'il falloit avant toutes choses faire un établissement solide, qui pût servir de modele pour les Colonies, qu'on fonderoit dans la suite. Il en convint, & il fut réglé de son avis, que le Roi & la Reine seroient passer à leurs dépens dans l'Espagne 300. hommes, à savoir 40. Cavaliers, 100. Fantassins, 60. Mariniers, 20. Ouvriers en or, 50. Laboureurs, 20. Artisans de differents métiers, & qu'on y joindroit 30. femmes; que tous ces gens-là auroient pour leur solde 14. maravedis par jour, & tous les mois un hanegua de bled. Le maravedis revient à 12. deniers de notre monnoye, & l'ha-

Regle-
ment
pour l'é-
tablisse-
ment des
Indes,
tant pour
le spiri-
tuel, que
pour le
temporel.

1496. — l'hanegua contient six boisseaux, mesure ordinaire de France. L'Amiral demanda ensuite des Religieux de S. François ; tant pour la conduite spirituelle des Espagnols, que pour l'instruction des Insulaires, & il n'eût aucune peine à les obtenir. Il obtint aussi des Medecins, des Chirurgiens, des joueurs de toutes sortes d'Instrumens, pour chasser la mélancolie, source ordinaire de la plûpart des maladies, qui désolent les nouvelles peuplades ; & une entiere liberté à quiconque de s'établir dans les Indes, ou d'y passer quelque têmes, pourvû qu'ils fissent le voyage à leur frais. Le Nouveau Monde fut ainsi ouvert à tous les Sujets de la Couronne de Castille, excepté aux Procureurs & aux Avocats, qui en furent formellement exclus, de crainte, ainsi qu'il fut exprimé dans l'Edit, que la chicane ne s'introduisît avec eux dans ces pays éloignés, où elle n'avoit point été connue jusques-là, & où elle pouvoit retarder beaucoup les établissemens, qu'on y vouloit faire.

Avis per-
nicieux
de Co-
lomb
pour
peupler
les Indes.

Rien n'étoit plus sagement pensé que la plûpart de ces reglemens, mais l'Amiral gâta tout par une demande qu'il s'avisâ de faire mal à propos, & dont il fut le premier à ressentir les dangereux effets. On avoit assés de peine à trouver des gens, qui voulussent se transporter aux Indes, pour y passer le reste de leurs jours. Ceux, qui en étoient revenus, n'en parloient pas avantageusement, & la couleur livide, que plusieurs en avoient rapportée, marquoit assez, & la misere, où l'on y avoit été réduit, & la malignité du Climat. Pour suppléer à cette disette de Sujets, Colomb proposâ de commuer la peine de ceux, qui étoient détenus dans les

pri-

prisons
derable
quitter
les Co
vit alo
ne dif
Leze-
statué
servir
une a
roient
poursi
créanc
en Eu
Il
d'Esp
de ce
lorsqu
ple e
Sente
feroit
les av
ce n'
envoy
l'Etat
transp
vent
faut p
& qu
soient
ce qu
vert
soufc
flexio
& où
respe

prisons pour crimes, ou pour des dettes considerables, qu'ils ne pouvoient pas esperer d'acquitter, en un exil perpétuel dans les nouvelles Colonies. Cet avis, dont personne ne prévint alors les inconveniens, fut suivi sans aucune difficulté, on n'excepta que les crimes de Leze-Majesté Divine & humaine, & il fut statué que ceux, qui avoient mérité la mort, serviroient deux ans sans gagés, & les autres une année seulement, moyennant quoi, ils seroient pour le passé à couvert de toutes les poursuites de la Justice, & de celles de leurs créanciers, pourvû qu'ils ne retournassent point en Europe.

Il fut encore enjoint à tous les Tribunaux d'Espagne de condamner aux mines une partie de ceux, qui avoient mérité les Galeres, & lorsqu'ils condamneroient quelqu'un à un simple exil dans les Indes, de marquer dans la Sentence le lieu du Nouveau Monde, où il seroit transporté. On ne peut nier que parmi les avantages, qu'on peut retirer des Colonies, ce n'est pas un des moindres, que d'y pouvoir envoyer de mauvais Sujets, qui incommovent l'Etat, & deshonnorent les Familles, & qui, transplantés dans une terre étrangere, y peuvent changer de mœurs & de naturel; mais il faut pour cela que le pays soit déjà bien établi, & que la Justice, la Police, & la Religion y soient en vigueur, & il y a bien de l'apparence que jamais Christophle Colomb n'eût ouvert un pareil avis, ni les Rois Catholiques souscrit à sa proposition, s'ils eussent fait réflexion que dans une peuplade toute nouvelle, & où l'autorité des loix n'est pas encore assés respectée, les bons sont exposés à se corrompre,

1496. pre, & ce seroit un miracle, si les méchants devenoient meilleurs, sur tout quand ils sont le plus grand nombre. Ce qui surprend, c'est que de fréquentes & de fâcheuses expériences, n'ayent pas encore redressé sur cela les Fondateurs des Colonies. Un des plus sages Historiens du Nouveau Monde avouë que l'Amiral fit en cela une grande faute, & que des Républiques doivent avoir d'autres fondemens que des mal-faiteurs.

Les seuls
Sujets de
la Couronne de
Castille
ont droit
d'aller
aux Indes.

Enfin, Colomb eut permission de concéder des terrains à ceux, qui en demanderoient, & seroient en état de les cultiver, à condition néanmoins que les métaux & le bois de Bresil, qui s'y trouveroient, appartiendroient au domaine, ou plutôt seroient du droit public, sauf celui du Souverain: mais il fut en même tems fait de très-expresses défenses de recevoir sur les navires, qui partoient pour le Nouveau Monde, quiconque n'étoit pas né Sujet de la Couronne de Castille. La Reine fit faire, ou plutôt renouveler ce Reglement, mal observé jusqu'alors, à l'occasion des discours & de la conduite de D. Pedre Margarit, & du P. Boyl, lesquels étoient Sujets de la Couronne d'Arragon, & parce qu'elle vouloit avoir droit de punir ceux, qui dans la suite s'émanciperoient à de pareils éclats.

L'armement ordonné pour le troisième voyage de Colomb se fait lentement.

Cependant, quelque pressés qu'eussent paru les Rois Catholiques, pour le voyage, que l'Amiral leur avoit proposé, on ne se pressoit pas d'équiper les navires, qui lui avoient été accordés, soit que dès lors D. Jean Rodrigue de Fonseca, qui avoit toujours été chargé de ces armemens, eût déjà conçu contre lui cette aversion, dont il lui donna dans la

D
la suite
manqu
représe
loit pr
obint
voyât
à liabe
envoy
qu'il a
Il sent
l'air d
étoien
rons é
n'y po
jusqu'
voyoit
n'avoit
ture s
da, &
Des
manda
incess
quoit
fir, n
où il
de bo
terres
fertile
proch
roit le
tout
choix
exam
venir
point
sion.

la suite tant de marques, ou que les fonds lui manquaissent. Colomb vit bien même que ses représentations serviroient de peu, & qu'il falloit prendre patience; mais il demanda, & obtint que, du moins en attendant, on envoyât quelques bâtimens chargés de provisions à Isabelle, & il profita de la même voye pour envoyer ses ordres à son frere sur une chose, qu'il avoit fort à coeur depuis quelque têmes. Il sentoit bien qu'il avoit mal placé sa Colonie; l'air d'Isabelle n'étoit pas mal sain, les eaux y étoient bonnes, mais tout le terrain des environs étoit sterile. On avoit beau y semer, rien n'y pouffoit, & il falloit faire venir d'Europe jusqu'aux legumes. Il y avoit long-têmes qu'il voyoit la nécessité de s'établir ailleurs, mais il n'avoit osé faire un changement de cette nature sans l'agrément de la Cour; il le demanda, & le tout fut remis à sa prudence.

Dès qu'il se vit le maître de cette affaire, il manda à D. Barthélemy son frere de travailler incessamment à ce transport. Il ne lui marquoit pas précisément le lieu, qu'il devoit choisir, mais il insinuoit en general la côte du Sud, où il avoit remarqué dans son dernier voyage de bons ports, d'excellens pâturages, & des terres, qui avoient toutes les apparences d'être fertiles. Il ajoûtoit que plus il pourroit s'approcher des mines de Saint Christophle, ce seroit le mieux; mais il lui recommandoit surtout de ne s'en rapporter à personne pour ce choix, & de le faire lui-même après avoir bien examiné toutes choses; ces ordres ne pouvoient venir plus à propos, l'Adelantade étoit sur le point de les prévenir, & voici à quelle occasion.

L'Amiral ordonne de placer ailleurs la Colonie d'Isabelle.

1496. Un jeune Arragonnois, nommé Michel Diaz, celui-là même apparemment, qui avoit été reconnoître les nouvelles mines avec François de Garay, s'étoit battu contre un autre Espagnol, & l'avoit dangereusement blessé. Craignant les suites de cet accident, il s'étoit éloigné, & accompagné de cinq ou six de ses amis, il avoit pris sa route vers la partie Orientale de l'Isle; de-là, côtoyant toujours le bord de la mer, il tourna au Sud, & arriva à l'embouchure du fleuve Ozama, où il s'arrêta. Il trouva sur la rive Occidentale de cette riviere une Bourgade Indienne, où commandoit une femme, qui le reçut bien, & le prit tellement en affection, qu'elle résolut de le retenir auprès d'elle. Pour l'engager plus aisément, elle lui proposa un établissement pour les Espagnols sur ses terres, lui fit remarquer la commodité du Port, que formoit naturellement l'entrée du fleuve, la beauté & la bonté du pays, & le voisinage des mines. En effet celles de Buenaventura, dont il sera parlé dans la suite, & dont on avoit eu depuis peu les premiers indices, n'en étoient qu'à huit lieues. Enfin elle ajouta, que si tous les habitans d'Isabelle vouloient s'y transporter, elle se chargeoit de ne les laisser manquer de rien, & elle fit entrevoir à Diaz qu'il ne tiendrait qu'à lui de l'épouser.

La Dame Indienne n'eut pas de peine à persuader le jeune Espagnol. S'il ne l'aimoit pas autant, qu'il en étoit aimé, il ne haïssoit point sa personne: & la fortune, qu'il pouvoit espérer de faire en l'épousant, flattoit agréablement son ambition. D'ailleurs l'établissement proposé ne pouvoit gueres réussir, sans lui fournir une

Avanture
d'un jeu-
ne Espa-
gnol a-
vec une
Dame In-
dienne.

I
une o
ses Su
les vû
juré u
res le
l'Adé
aproc
blessu
gueri
ter d
Dom
le plu
Le
suffiso
établi
qu'il
eut p
tage,
va, e
tes ch
Port
& de
pagn
pour
du fle
rient
Le p
cham
de pa
blir.
belle
pellé
go a
pas t
avan
mém

une occasion de meriter sa grace du côté de ses Superieurs. Ainsi il entra avec joye dans les vûes de sa Bienfaitrice, & après lui avoir juré un éternel attachement, il prit par les terres le chemin d'Isabelle, pour y négocier avec l'Adélantade sur les offres de la Cacique. En approchant de la ville, il fut que celui, dont la blessure l'avoit obligé à fuir, étoit parfaitement guéri: ce qui l'enhardit davantage à se présenter devant D. Barthélemy, dont il avoit été Domestique, & de qui il reçut effectivement le plus favorable accueil, qu'il pouvoit esperer.

Les offres, qu'on faisoit à ce Commandant suffisoient pour le déterminer à entreprendre un établissement à la côte du Sud; mais après qu'il eut reçu les ordres de son frere, il n'y eut plus à délibérer: ainsi sans différer davantage, il se mit en marche avec Diaz. Il trouva, en arrivant chés la Dame Indienne, toutes choses dans l'état, qu'on lui avoit dit: un Port sûr & profond, un terrain propre à tout, & des Indiens fort prévenus en faveur des Espagnols. La Cacique en avoit trop bien usé, pour qu'on ne lui laissât pas libre tout le côté du fleuve, où elle étoit placée; & la rive Orientale valoit encore mieux que l'Occidentale. Le plan de la nouvelle ville y fut tracé sur le champ, & en assés peu de têmes la plus grande partie des habitans d'Isabelle vinrent s'y établir. On la nomma d'abord *la nouvelle Isabelle*, & Christophle Colomb ne l'a jamais appelée autrement; mais le nom de *San-Domingo* a insensiblement pris le dessus, & l'on n'est pas trop d'accord sur son origine. Les uns ont avancé que l'Adélantade le lui avoit donné en mémoire de son pere, qui s'appelloit Domini-

que:

Fonda-
tion de
San-Domingo.

— que d'autres ont prétendu qu'il étoit arrivé en ce lieu-là le jour de la Fête du Saint Patriarche des Freres Prêcheurs, & que cette Fête tomboit un Dimanche cette année-là, ce qui n'est pas vrai, car elle tomboit un Jeudi. Mais l'opinion la plus vraisemblable est, que la premiere Eglise de la nouvelle ville ayant été consacrée à Dieu sous le nom de ce Saint Patriarche, qui est encore aujourd'hui le Patron du Diocèse, ce nom a été donné avec le tems à toute la ville, comme de la ville même nos François l'ont étendu à toute l'Isle. Quant à ce qui regarde Diaz & sa Maîtresse, il paroît qu'ils se marièrent, & que la Cacique fut bâtie, car toutes les fois qu'Oviedo en parle, il lui donne le nom de Catherine.

Voyage
de l'A-
delanta-
de à Xa-
tagua.

Quoiqu'il en soit, un des premiers soins de Dom Barthélemy en bâttissant la nouvelle ville, fut d'y construire une bonne forteresse. Il en fit jetter les fondemens en sa présence, & ayant donné ses ordres pour presser les travaux, il entreprit un autre voyage à la côte de l'Ouest; dont voici le sujet. Nous avons vû que tous les Caciques de l'Isle s'étoient soumis au tribut, à la réserve de Behechio Roi de Xaragua. Ce Prince se flattoit que son grand éloignement de tous les quartiers occupés par les Castillans le mettroit à couvert de leurs poursuites; il se trompa, & la fondation de San-Domingo commença à lui donner de grandes inquietudes. Il faisoit sa résidence dans une Bourgade, qui donnoit le nom à tout son Royaume, le plus étendu de toute l'Isle. J'ai parlé ailleurs de sa situation; mais pour l'intelligence de ce que nous devons dire dans la suite, il est bon d'ajouter, que toute cette côte Occidentale est une fort grande Baye, à laquelle

quelle l'
de-sac;
noient
le Cap
font les
partie d
petite I
l'ai déjà
na, qu
qui apr
rée ché
génie b
Nation
se les f
gnols:
les avo
avec e
dispositi
que cel
Il se fla
D'ailleu
gloire,
réduire
cique à
rien ne
Il pa
300. ho
montés
son de
plusieur
en ord
qu'on e
Behech
fit avan
ter le p
ayant e

quelle les François ont donné le nom de *Cul-de-sac*; & que les Etats de Behechio comprenoient non-seulement toute cette Baye, avec le Cap Tiburon & le Mole S. Nicolas, qui sont les deux pointes; mais encore toute cette partie de la côte du Sud, qui s'étend jusqu'à la petite Ile *Beats*. Ce Cacique, ainsi que je l'ai déjà dit, avoit une sœur nommée *Anacona*, qui avoit été mariée avec *Caonabo*, & qui après la mort de son Epoux, s'étoit retirée chés son frere. C'étoit une femme d'un génie beaucoup au-dessus de son sexe & de sa Nation, & il s'en falloit bien qu'elle eût épousé les sentimens de son mari contre les Espagnols: elle les estimoit, & souhaitoit fort de les avoir pour voisins, afin de pouvoir traiter avec eux. D. Barthélemy n'ignoroit pas les dispositions de cette Princesse; mais il savoit que celles de son frere y étoient bien opposées. Il se flatta pourtant de gagner l'un par l'autre. D'ailleurs il lui importoit trop, & pour sa gloire, & pour l'avantage de la Colonie, de réduire de gré, ou de force ce puissant Cacique à suivre l'exemple des autres, pour y rien négliger.

Il partit donc de San-Domingo à la tête de 300. hommes, tous bien équipés, & plusieurs montés à l'avantage, enseignes déployées, au son des trompettes & des tambours, & de plusieurs autres instrumens, & marcha toujours en ordre de bataille, pendant les 70. lieues, qu'on comptoit de San-Domingo à Xaragua. Behechio fut bientôt instruit de sa marche, & fit avancer quelques troupes, pour lui disputer le passage de la Neyva. L'Adélantade en ayant eu avis par ses coureurs, envoya un ex-

près

1496.
 Limites
 de ce
 Royau-

1496. — près au Cacique, pour l'assurer qu'il ne venoit point en ennemi, mais uniquement pour visiter un Prince & une Princesse, dont on lui avoit dit beaucoup de bien. Behechio fut charmé du compliment, tout son camp retentit de cris d'allegresse, & ces pauvres Insulaires, qu'on menoit bien malgré eux combattre des hommes, dont le nom seul les faisoit trembler, se persuaderent si bien qu'ils n'avoient plus rien à craindre, qu'on les vit dans le moment courir à l'envi au-devant des Espagnols.

Réception des Espagnols à Xaragua. Ils les rencontrèrent assés près de la Neyva, leur donnerent toutes les marques d'une parfaite cordialité; se chargerent de leur bagage, leur rendirent pendant tout le reste du chemin, tous les services, dont ils étoient capables, & les porterent même sur leurs épaules à tous les passages des rivieres. Comme on approchoit de Xaragua, toute la Noblesse sortit à la campagne, en dansant & en chantant à la mode du pays. Les trente femmes du Cacique parurent ensuite, portant chacune une branche de palmier à la main, marchant en cadence, & faisant retentir l'air de leurs chants. Elles s'approcherent ainsi du Général, lui présentèrent leurs palmes, & se prosternerent à ses pieds. Quantité d'Indiens, qui étoient à leur suite, firent la même chose à tous les Espagnols, & l'armée fut ainsi conduite en cérémonie jusqu'au Palais de Behechio. Il étoit fort tard, quand elle y arriva, & elle y trouva un grand repas tout préparé. Il étoit composé d'Utias, & d'autres animaux du pays, & de toutes sortes de poissons de riviere & de mer: la joye fut grande pendant tout le festin, après
 quoi

D
 quoi
 repos
 Le
 qu'on
 s'étan
 de b
 à se
 coût
 s'écha
 & s'e
 sans se
 ment
 ticulie
 pas en
 gne,
 ordres
 devoit
 tres,
 étoit
 aufque
 roit,
 payer
 procur
 puissan
 suada
 parem
 pouvo
 pas da
 dit qu
 té, p
 pas fou
 taine
 tes ch
 quilité
 Cet
 To

quoï on distribua à chacun des hamacs pour
reposer.

1496.

Behechio
se soumet
au tribut.

Le lendemain, le Soleil fut à peine levé, qu'on vit paroître deux troupes d'Indiens, qui s'étant approchées l'une de l'autre en ordre de bataille, commencerent à se mêler & à se pousser, comme ces peuples ont accoutumé de faire dans leurs combats. Le jeu s'échauffant un peu, ils prirent leurs Macanas, & s'en donnerent de bons coups sur la tête, sans se faire beaucoup de mal. Ce divertissement fini, l'Adélantade prit le Cacique en particulier, & lui représenta que lui seul n'avoit pas encore rendu hommage aux Rois d'Espagne, qu'il pouvoit venir de leurs Alteſſes des ordres de l'y contraindre par la force, & qu'il devoit être convaincu par l'expérience des autres, qu'il n'étoit pas en état de résister. Qu'il étoit de sa sagesse de prévenir les malheurs, auxquels une guerre de cette nature l'exposeroit, & qu'en se soumettant de bonne grace à payer un tribut, qui ne l'appauvriroit pas, il se procureroit l'amitié & la protection du plus puissant Prince de la terre. Ce discours persuada Behechio, que sa sœur y avoit apparemment préparé, mais il déclara qu'il ne pouvoit point donner d'or, n'y en ayant pas dans ses terres. Le Général lui répondit que les Espagnols avoient trop d'équité, pour exiger de lui ce qu'il ne pouvoit pas fournir; on convint à l'amiable d'une certaine quantité de coton & de vivres, & toutes choses se passèrent avec beaucoup de tranquillité.

Cette affaire terminée, l'Adélantade prit

Révolte
de Gua-
nionex.

Tom. I.

I

con-

1496. — congé du Prince & de la Princesse, & se rendit par terre à Isabelle, où il trouva qu'on manquoit absolument de tout, & que, depuis son départ de cette ville, il étoit mort plus de 300. personnes de maladies & de miseres. Comme il ne venoit aucun navire d'Espagne, il prit le parti d'en faire construire, pour y envoyer chercher des vivres, & de disperser, en attendant, les Espagnols dans les Bourgades Indiennes voisines des Fortereffes; mais ces Barbares se laisserent bientôt de pareils hôtes, qu'ils ne pouvoient rassasier, & dont pour toute récompense, ils recevoient toutes fortes de mauvais traitemens. Les Sujets de Guarionex étoient les plus vexés, ils perdirent aussi plutôt patience, & ils résolurent de secouër enfin un joug, qui de jour en jour leur devenoit plus insupportable. Ils obligèrent même leur pacifique Roi de se mettre à leur tête, en le menaçant, s'il le refusoit, de se donner à un autre Souverain.

prise de
ce Caci-
que. ■ L'Adélantade apprit cette nouvelle à San-
Domingo, où il avoit fixé sa demeure; il ne crût pas devoir donner au Cacique le tems de grossir ses troupes, ni aux autres celui de suivre son exemple. Il marcha promptement contre lui, & l'ayant rencontré à la tête de 15000. hommes, il l'attaqua si brusquement pendant la nuit, qu'après lui avoir tué bien du monde, il le fit prisonnier. Il le relâcha néanmoins à la priere de ses Sujets, qui le lui redemanderent avec les dernières instances, mais ce ne fut qu'après avoir fait justice de ceux, qui avoient le plus contribué à lui faire prendre les armes. Nous verrons bientôt que des

des
à c
roit
il j
doit
y eû
guez
Il
Sujet
rité.
mé le
le P.
Foi o
succè
truire
voulon
condu
cœur
pour l
rent à
res se
Quelq
dans la
gé, y
& les
en disa
bondan
Guario
s'aperç
d'une
tra au
re au n
ayant d
donna
voir fa

des Castillans même avoient eu grande part à cette rébellion. D. Barthélemy ne l'ignoit pas, & croyoit devoir dissimuler; mais il jugea que le crime de ces traitres rendoit Guarionex moins coupable, & qu'il y eût eu de l'injustice à le traiter en toute rigueur. 1496.

Il punit alors un autre crime de quelques Sujets de ce Prince avec beaucoup de severité. Deux Religieux, un Hieronymite nommé le P. Romain, & un Franciscain appelé le P. Jean Bourguignon, avoient prêché la Foi dans ce Royaume, d'abord avec quelque succès, le Cacique s'étant lui-même fait instruire de nos Saints Mysteres, & paroissant vouloir tout de bon se faire Chrétien; mais la conduite des Espagnols effaça bientôt dans son cœur, tout ce qu'il avoit conçu d'affection pour le Christianisme; & les choses en vinrent à un tel point, que les deux Missionnaires se virent contraints de sortir de ses Etats. Quelque têmes après, des Indiens étant entrez dans la maison, où ces bons Peres avoient logé, y trouverent des Images; ils les prirent, & les enterrentent dans un champ semé d'*Axi*, en disant: *Vos fruits viendront désormais en abondance.* Quelque têmes après, la Mere de Guarionex arrachant quelques plantes d'*Axi*, s'aperçût que leurs racines avoient la figure d'une Croix: elle en fut surprise, & les montra au Capitaine Ojeda, qui fit fouiller la terre au même endroit, y trouva les Images, & ayant découvert les Auteurs du sacrilege, en donna avis à l'Adélantade, lequel crut devoir faire un exemple de ces impies, & ordonna

— donna qu'ils fussent brûlés vifs, ce qui fut exécuté.

1496.
L'Adé-
lantade
va rece-
voir le
premier
tribut du
Roi de
Xaragua.

Il reçut vers le même têmes un Exprès de Behechio, qui lui mandoit que son tribut étoit prêt, & qu'il ponroit, quand il voudroit, envoyer un bâtiment au Port de Xaragua pour le charger. Sur cet avis il dépêcha un courier à D. Diegue son frere, qui commandoit toujours à Isabelle, pour le prier de faire passer une Caravelle à la côte de Xaragua, & il voulut y aller lui-même par terre, pour recevoir les premiers hommages, que Behechio rendoit à la Couronne de Castille. Il fut encore reçu de ce Roi avec un appareil & une politesse, où il crut reconnoître l'esprit & l'affection de la Princesse sa sœur. Le navire arriva peu de têmes après à Xaragua, & fut chargé de cotton & de cassave, au-delà même de ce qui avoit été stipulé. L'Adélantade invita ensuite le Prince & la Princesse à venir voir son vaisseau. C'étoit le premier bâtiment d'Europe, qui paroïsoit sur cette côte, & ce qu'on avoit dit au Cacique & à sa sœur de ces merveilleuses machines, avoit fort piqué leur curiosité. Ils en visiterent avec beaucoup d'attention tous les coins & les recoins, & virent avec bien du plaisir toutes les manœuvres qu'on lui fit faire: à la fin on les fit luer d'une décharge d'Artillerie, qui d'abord leur causa une grande frayeur, mais ayant vû que les Castillans ne faisoient qu'en rire, ils se rassurèrent.

Ainsi se passa l'année 1496. avec beaucoup de gloire pour D. Barthélemy, qui en peu de mois avoit fondé une grande ville, obligé le plus

plu
dr
pé
vo
dar
eu
si
roi
un
lui
trop
une
con
les
nou
mill
cert
text
vire
de,
des
ce n
pend
jour
lier
que
sienn
beau
loir
qu'il
une
men
exer
quar
ne,

plus puissant des Souverains de l'Isle à se rendre tributaire des Rois Catholiques, & dissipé une révolte, qui ne pouvoit manquer d'avoir de fâcheuses suites, s'il ne l'eût étouffée dans sa naissance. Il s'en faut bien qu'il ait eu autant de bonheur l'année suivante, & si l'on en croit quelques Auteurs, qui ne paroissent pas même fort prévenus contre lui, un peu de hauteur, qu'on crût entrevoir en lui depuis ces derniers succès; des manieres trop dures, qu'il ne fût pas assez adoucir; & une sévérité outrée dans le gouvernement, contribuèrent un peu à attirer sur lui & sur les siens cet enchaînement de malheurs, dont nous allons voir la naissance, & dont sa famille ne s'est jamais bien relevée. Il est certain du moins, que ce furent là les prétextes, dont les ennemis des Colombes se servirent pour les rendre odieux à la multitude, & pour inspirer contr'eux au Roi même des sentimens peu favorables, dont ce Prince n'est jamais bien revenu. Ils alloient cependant au bien, & leurs intentions ont toujours été droites. D. Barthélemy en particulier, ne paroît pas avoir eu d'autre passion, que celle de la gloire, & il mit toujours la sienne à faire son devoir. Mais il importe beaucoup plus qu'on ne pense, de ne vouloir le bien, qu'autant, & de la maniere qu'il se peut faire, d'être en garde contre une certaine aigreur, en quoi dégénère aisément le zèle, quand il n'est pas tout à fait exempt d'humeur; & de se souvenir, que quand l'autorité se trouve dans une personne, qui n'est pas agréable, comme dans un étranger.

1496. étranger, ou dans un homme nouveau, on ne peut trop s'étudier à en diminuer le poids, & à en adoucir la rigueur. La suite de cette Histoire nous fournira plus d'une occasion de sentir la vérité & la justesse de ces réflexions.

Fin du Livre Second.



HIS

col
vic
tér
na
tré
fen
ce



HISTOIRE

DE

L'ISLE ESPAGNOLE

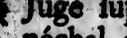
OU DE

S. DOMINGUE.

PREMIERE PARTIE.



LIVRE TROISIEME.

 AMIRAL, en partant pour l'Es-
 L  pagne, avoit revêtu de la Charge
  d'Alcaïde Major, c'est-à-dire, de
  Juge superieur, ou de Grand Sé-
néchal de l'Isle, un certain Fran-
çois Roldan Ximenès, qui avoit été à son ser-
vice, & qui s'étoit acquitté pendant quelque
têms avec réputation de l'emploi de Juge ordi-
naire à Isabelle. C'étoit un homme peu let-
tré, mais de beaucoup d'esprit, & d'un grand
sens naturel; ce qui avec un peu d'experien-
ce, suffisoit pour administrer la Justice dans

1497.
 Révolte
 de l'Al-
 caïde
 Major.

HIS.

— un pays, où il ne pouvoit gueres y avoir de
 1497. procès bien épineux, ni embrouillez par la chicanne. Par malheur pour lui, pour la Colonie, dont il pensa causer la ruine entière, & pour les Colombes, dont une bonne partie des disgrâces furent le fruit de ses intrigues, ou occasionnées par sa révolte, il étoit né le plus ambitieux, le plus hardi, & le plus violent de tous les hommes. On prétend que le Commissaire Jean Aguado avoit, du moins par son imprudence, & ses mauvaises manières avec Christophe Colomb, jetté dans son esprit des semences de rébellion; & il paroît certain que s'étant persuadé que l'Amiral ne retourneroit point dans les Indes, & ne se justifieroit jamais des accusations intentées contre lui, il forma le dessein de se saisir du Gouvernement. Il commença par s'assurer des artisans, qui lui étoient assés attachés, parce que c'étoit lui, qui les avoit commandez pendant la traversée, au second voyage de l'Amiral; il leur fit entendre que les Colombes pensoient à se rendre maîtres du pays; il leur fit remarquer qu'ils les traitoient déjà en esclaves; & il les engagea à demander qu'une Caravelle toute desagrée, qui se trouvoit au Port d'Isabelle, fut remise en état, & envoyée en Espagne, pour représenter au Roi l'extrémité, où étoit réduite la Colonie.

Il fait
 soulever
 les Indiens.

Dom Diegue, à qui ils s'adresserent, pénétra d'autant mieux leur dessein, qu'ils ne se cachoient pas trop de la résolution, où ils étoient, de poignarder l'Adelantade son frere, dès qu'ils pourroient l'avoir entre leurs mains; mais comme il ignoroit tout le progrès, qu'avoit fait le mal, il crut y pouvoir remédier,

en

en éloignant l'Alcaïde Major, sous quelque prétexte honnête. Guarionex, qui ne se pres-^{1497.}soit pas de payer son tribut, lui en fournit un; qu'il faisoit d'abord; il proposa à Roldan d'aller obliger ce Prince à satisfaire à ses obligations, & il lui donna une escorte capable de l'en faire respecter. L'Alcaïde se voyant à la tête d'une troupe de soldats choisis, ne songea qu'à les débaucher, & tous ceux, qui refusèrent de s'attacher à lui, il les désarma & les congédia. Il fit plus, car pour susciter des affaires aux Colombes, qui les occupassent, & les affoiblissent, bien loin de travailler à remettre le Cacique dans le devoir, il fomenta sa défobéissance, & l'engagea à prendre les armes, comme nous avons vû que ce Prince fit; après quoi il revint à Isabelle, & ne garda plus de mesures avec le Gouverneur.

Son premier acte d'hostilité fut de se saisir par force des clefs du Magasin Royal: il en rompit toutes les ferrures, & distribua à ceux de sa fuite une bonne partie de ce qu'il y trou-^{Entrepris les hardies de ce Rébelle.}va d'armes & de provisions. Il fit la même chose dans les troupeaux, qui appartenoient tous au Roi, il en emmena les meilleures bêtes, & après avoir fait bien des insultes à Dom Diegue, qui pour sauver sa vie, fut obligé de se tenir enfermé dans le Château, il s'en alla avec environ 70. hommes bien armés du côté de la Conception, soulevant partout les Insulaires contre le Gouvernement. Son dessein étoit de s'emparer de cette Place, & il s'en approcha de fort près; mais Ballester, qui y commandoit, lui fit dire de se retirer, & l'Adelantade y étant accouru avec des troupes, Roldan, qui connoissoit la bravoure de son Général,

néral, ne voulut pas se commettre avec lui,
1497. & s'éloigna.

Progrès
de la
Révolte.

Dom Barthélemy de son côté fut effrayé du progrès, que cette révolte avoit fait en si peu de tems, car il apprit que quelques personnes de consideration, & en particulier Diego de Escobar, Commandant d'une Forteresse, appelée la Magdelaine, y étoient déjà tout ouvertement entrés; & ne sachant pas trop à qui se fier, il se rendit en diligence à Isabelle, pour y conférer avec son frere sur le parti, qu'il y avoit à prendre dans une conjoncture si délicate. Il y étoit à peine arrivé, qu'il reçut avis par Ballester que sa vie n'y étoit pas en sûreté: ce Commandant l'exhortoit à le venir trouver; il le fit, & dès qu'il fut à la Conception, il pensa aux moyens de regagner Roldan, qu'il desespéroit de réduire par la force. Il lui envoya un nommé Malaber, lequel n'oublia rien pour l'engager par la consideration du bien public à mettre bas les armes: mais tout ce que put gagner cet Envoyé, ce fut que les deux Chefs, après s'être donné mutuellement des otages, se verroient dans un lieu sûr pour l'un & pour l'autre.

Entrevue
de Rol-
dan avec
D. Bar-
thelemy
sans suc-
cès.

L'entrevue se fit, mais les esprits s'y aigrirent encore davantage, & l'Alcaide Major en sortit résolu à porter les choses à toute extrémité. Il en vouloit toujours à la Conception, mais comme il n'avoit pas encore des forces suffisantes pour s'en rendre le maître, il se retira en attendant chez le Cacique Manicatex, dont il reçut le tribut; & la licence, qu'il donna à ses troupes, les ayant bientôt grossies, tandis que la faim faisoit tous les jours deserter des soldats de toutes les garnisons, Dom Barthélemy

Barthelemy se trouvoit dans un embarras, qui croissoit à chaque instant, & dont il ne voyoit point d'issuë: il eut pourtant moyen de respirer un peu par l'arrivée de deux Caravelles chargées de vivres, qui mouillèrent à San-Domingo le 3. Février 1498. C'étoit celles, dont j'ai parlé plus haut, que l'Amiral avoit obtenues, en attendant que son armement fut prêt. Elles étoient commandées par le Sergeant Major Pierre Fernandez Coronel, homme de merite & fort attaché aux Colomb.

Au premier avis, qu'eut l'Adelantade de ce secours, il se mit en chemin pour la Capitale, & fut suivi par l'Alcaide Major, qui se voyoit prévenu par son ennemi, & sachant que tous les habitans de cette ville, & les équipages des deux Caravelles étoient fort peu disposés à entrer dans la rébellion, s'arrêta à cinq lieues de la Place. Aussitôt D. Barthelemy lui envoya faire de nouvelles propositions de paix, & il avoit d'autant plus lieu de s'attendre qu'elles seroient écoutées, que Coronel publioit partout que l'Amiral étoit plus en-faveur que jamais, & ne tarderoit pas à arriver avec six Navires. Ce Capitaine avoit aussi apporté à D. Barthelemy les Provisions de la Charge d'Adelantade, signées du Roi & de la Reine, & il voulut bien se charger lui-même de la commission d'aller trouver Roldan, mais du plus loin qu'il fut aperçu par les rebelles, on le coucha en joue, en lui criant: „ Demeure là, traître, si tu avois encore tardé huit jours, nous étions les maîtres.

Coronel vit pourtant le Chef des révoltez & le pria d'avoir pitié d'une Colonte, qu'il déchiroit impitoyablement, sans pouvoir esperer d'en

1497.

1498.

Cesui-ci
reçoit du
secours
d'Espa
gne.Fuite de
Guario-
nex.

1498. sortir à son honneur ; mais Roldan le prit sur un ton si haut , que Colonel ne douta point qu'il n'eut des ressources, qu'on ne sçavoit pas. Peu de jours après on fut qu'il s'étoit retiré dans le Xaragua. Tout en arrivant dans cette Province il déclara au Cacique qu'il venoit le délivrer d'un tribut que l'Adélantade lui avoit imposé sans en avoir reçu l'ordre du Roi , lequel ne vouloit point avoir le bien , mais le cœur de ses alliés. Il tenoit le même langage à tous les autres Caciques , mais il n'étoit pas long-têtu chez eux , sans en exiger beaucoup au delà du tribut , dont il les délivroit. Sur ces entrefaites on aprit à San-Domingo que les Sujets de Guarionex , molestés plus que jamais par les Espagnols des deux partis , l'avoient extrêmement pressé de profiter de leur division pour se remettre en liberté , mais que le paisible Cacique , pour éviter également les malheurs , à quoi l'exposoit un nouveau soulèvement , & les vexations de ses insatiables vainqueurs , avoit pris le parti de se retirer avec quantité de ses Sujets chez les *Ciguayos* , peuple assez aguerri , qui habitoit vers le Cap Cabron ; & qu'il y avoit été fort bien reçu de Mayobanex , qui en étoit le Souverain.

L'Adé-
lantade
marche
contre
lui , &
fait la
guerre
aux Ci-
guayos ;
chez qui
il s'étoit
tiré.

La retraite de ce Prince frustrait les Castillans du tribut , qu'il s'étoit engagé à leur payer , aussi en fit-on un crime , & l'Adélantade ne crut pas devoir différer un moment à l'en aller châtier. Il lui fallut passer des détroits de montagnes fort difficiles , & quand il fut descendu dans la plaine , il eut avis qu'une armée d'Indiens l'attendoit pour le combattre. Il marcha à elle , & après avoir essuyé une grêle de flèches , qui ne blessa personne , il la vit se

dis-

disperfer en un moment d'elle-même , & gagner les montagnes. Il ne jugea pas à propos de la poursuivre ; mais quelques jours après, les Indiens s'étant aperçu que les Castellans n'étoient point sur leurs gardés, ils tombèrent sur quelques-uns d'eux, qu'ils trouverent endormis à l'écart , & les massacrerent. Alors les troupes se réunirent, on donna vivement la chasse aux Barbares jusques dans leurs montagnes, & l'on en tua un assez grand nombre. Mayobanex n'étoit pas fort loin de là , & Dom Barthélemy ayant découvert le lieu de sa retraite, il y marcha avec toutes ses troupes. Il lui envoya ensuite offrir son amitié, à condition qu'il lui remettroit Guarionex entre les mains. Le fier Indien répondit que Guarionex étoit un homme d'honneur , qui n'avoit jamais fait de tort à personne ; au lieu que les Espagnols étoient des voleurs & des assassins , qui usoient des moyens les plus indignes pour envahir le bien d'autrui ; qu'il ne seroit jamais assez lâche pour abandonner un Prince malheureux , son bienfaiteur & son ami , qui s'étoit jetté entre ses bras. Il fit la même réponse à ses Courtisans, qui voyant les ravages , que faisoient les Espagnols dans tout le pays , & touchés des cris du peuple , que cette guerre ruinoit , lui représenterent qu'il ne sauveroit pas Guarionex, & qu'il se perdrait lui-même. „ Il en arrivera , dit-il , ce qui pourra , mais je périrai plutôt, que de le livrer à ses ennemis”. Il appella aussitôt le Prince, & lui déclara sa résolution ; Guarionex en fut attendri , ils s'embrasserent tendrement , & s'arrosèrent l'un l'autre de leurs larmes. Mayobanex envoya ensuite occuper toutes les avenues , & tous les

1498.

Les Indiens
sont défaits. Pri
se de
Mayobanex.

passages des montagnes, & donna ordre de faire main-basse sur tous les Castellans, si on les pouvoit attaquer avec avantage.

Dom Barthélemy, à qui, dans la situation présente de ses affaires, il importoit de gagner les Indiens, plutôt que de les dompter, voulut encore faire une tentative, pour engager le Cacique à un accommodement; il lui renvoya trois prisonniers, qu'il avoit fait depuis peu, & il s'avança lui-même avec dix hommes de pied & quatre chevaux seulement: mais pour toute réponse, Mayobanex fit mourir les prisonniers, & se prépara au combat. Alors l'Adélantade vit bien qu'il n'y avoit plus rien à ménager, & alla se présenter en bataille devant l'armée ennemie, qui étoit assés nombreuse, mais qui n'eût pas plutôt vû la belle Ordonnance des Castellans, que saisie de frayeur, elle se débanda, & laissa les deux Caciques presque seuls à la merci de leurs vainqueurs. Le parti, qu'ils prirent, fut de fuir dans les montagnes, où le Général se mit à leurs trouffes avec 301 hommes choisis, ayant auparavant congédié le reste de ses troupes. Il apprit deux jours après, par deux Ciguayos, le lieu, où Mayobanex étoit caché, il fit sur le champ déguiser douze de ses gens, c'est-à-dire, qu'il les fit mettre tout nus, & frotter de rocou à la maniere de ces Barbares, il leur donna les deux Ciguayos pour guides, & point d'autres armes que leurs épées cachées dans des feuilles de palmiers. Ils furent conduits en cet équipage jusqu'à la retraite de Mayobanex, qu'ils trouverent avec sa femme & ses enfans, & plusieurs de ses parens. Ils s'en saisirent sans résistance, & les menerent à leur Général, qui sur le champ

re-

reprit avec sa proye la route de la Conception.

1498.

Belle action d'un Seigneur Indien.

Dans cette nombreuse troupe de prisonniers, il y avoit une fille de Mayobanex, que son merite & sa beauté avoient rendue extrêmement chere à tous les Ciguayos, & qui avoit épousé un des principaux Seigneurs du pays. Son mari ayant appris sa captivité, rassembla ses vassaux, prit avec eux le chemin de la Conception, & fit tant de diligence, qu'en peu de jours il joignit l'Adélantade. En l'abordant, il se jeta à ses pieds, & le conjura les larmes aux yeux, de lui rendre son épouse: D. Barthélemy fut touché du naturel de cet homme, il le releva, lui fit amitié, & lui remit sa femme, sans exiger même aucune rançon, mais il n'y perdit pas. La reconnoissance porta ce Seigneur à faire beaucoup plus, qu'on n'auroit pû lui demander. On fut assez surpris de le voir revenir quelque têmes après, avec 4. à 500. hommes de ses Sujets, qui portoient tous de certains bâtons brûlés, dont ces Peuples se servent pour remuer la terre; il demanda qu'on leur marquât un terrain, pour le cultiver, & y semer du bled: son offre fut acceptée, & il fit faire en très-peu de têmes un défriché, que des Laboureurs à gage n'eussent pas fait, dit l'Historien Espagnol, pour trente mille Du-Herretats.

Les Sujets de Mayobanex, à la vûe de la Suppliee générosité du Général des Espagnols, envers la de Mayo-banex. fille de leur Souverain, s'étoient flattez de quelque esperance de le voir bientôt délivré lui-même; ils n'épargnerent pour cela, ni larmes, ni prieres, ni présens, mais tout fut inutile: D. Barthélemy voulut faire un exemple, qui

1498. qui retint tous ces petits Princes dans la soumission; il rendit aux Ciguayos toute la famille du Cacique; mais il fut inexorable sur sa personne. Ce refus jeta ces pauvres Insulaires dans la consternation, ils déchargèrent leur ressentiment sur l'infortuné Guarionex, qu'ils livrèrent aux Castellans; mais ils ne sauverent pas la vie à Mayobanex, qui fut conduit à la Capitale, où on lui fit son procès dans les formes, & où il fut pendu, comme convaincu du crime de Rébellion.

Ce qui avoit si fort retardé le troisième voyage de l'Amiral.

Les choses étoient en ces termes, lorsque l'Amiral entra pour la première fois dans le Port de San-Domingo. Mais il est bon de reprendre la suite de son voyage, qui fut le troisième des quatre, qu'il a fait dans le Nouveau Monde. Nous avons vû avec quelle lenteur on travailloit en Espagne à son armement; tous les jours on lui faisoit de nouvelles difficultés, & il sembloit qu'on ne cherchât qu'à le lasser. Cela pourtant ne venoit pas de la Cour: car le Roi & la Reine paroissoient uniquement appliqués à le combler d'honneurs & de biens. Non contents d'avoir de nouveau confirmé tout ce qu'ils avoient fait jusques-là en sa faveur, ils lui offrirent dans l'Isle Espagnole un terrain à son choix de 50. lieues de long sur 25. de large, avec le titre de Duc, ou de Marquis; mais il n'accepta point cette grace, pour ne pas augmenter la jalousie des Grands contre lui, & pour éviter les discussions, qu'elle ne pouvoit manquer de faire naître avec les Ministres, & les Officiers Royaux, lesquels lui reprocheroient sans cesse d'avoir choisi le meilleur pays, & ne manqueroient aucune occasion de le chicanner. Ensuite, en

con-

con-
ba
cum
huit
tién
loie
sion
tre
crié
prés
qua
tice
se,
fait
miss
tre
I
qu'i
ce l
trois
prisé
en l
rent
tout
gues
été
ceur
n'eû
blan
tém
drig
rect
n'air
de l
don
pagr

confidération de la découverte des Isles de Cuba & de la Jamaïque, dont il n'avoit tiré aucun profit, on le déchargea de contribuer d'un huitième des avances, pour percevoir un huitième des profits de tous les navires, qui alloient aux Indes. Mais on ôta de ses provisions quelques termes trop généraux, & contre lesquels l'Amirante de Castille s'étoit récrié : on lui recommanda en même tems de préférer toujours la douceur à la sévérité, quand elle ne seroit préjudiciable, ni à la Justice, ni à son honneur, & ce fut la seule chose, à quoi on lui fit connoître, qu'on avoit fait quelque attention aux dépositions du Commissaire Aguado, & de ses autres ennemis contre lui.

Le 20. d'Octobre 1496. les trois navires, qu'il avoit vû partir de Cadix à son arrivée dans ce Port, y furent de retour, & débarquerent trois cens Indiens, que l'Adelantade avoit fait prisonnier, & qu'il envoyoit comme esclaves en Espagne. Les Rois Catholiques témoignèrent n'approuver pas cette conduite, & dirent tout haut que, si ces Insulaires avoient fait la guerre aux Castillans, ils y avoient sans doute été contraints par les mauvais traitemens de ceux-ci. Cet incident chagrina l'Amiral, & il n'eût point d'autre parti à prendre, que de blâmer & de défavouer son frere. Quelque tems après, le Doyen de Seville, D. Jean Rodriguez de Fonseca, qui avoit toujours la direction des Armemens pour les Indes, & qui n'aimoit pas l'Amiral, fut nommé à l'Evêché de Badajoz, où il alla résider, & sa place fut donnée à Antoine de Torrez, qui avoit accompagné Colomb à son second voyage, & avoit

ramené sa Flotte en Espagne. Ce changement
 1498. accéléra l'Armement de Colomb: mais il n'é-
 toit pas encore fini, lorsque le Prince heredi-
 taire d'Espagne étant venu à mourir, la Reine,
 qui avoit beaucoup de confiance dans l'Evêque
 de Badajoz, le rappella auprès de sa Personne,
 apparemment pour la consoler dans son extrême
 affliction, & le chargea de nouveau des
 affaires des Indes. Ce retour fut un contre-
 t. 115 fâcheux pour Colomb, & retarda en-
 core son départ. A la fin les ordres de la Cour
 ne souffrant plus de délai, les six Navires se trou-
 verent en état de partir.

Il part
 d'Espa-
 gne.

Le 30. de Mai 1498. l'Amiral sortit du
 Port de San-Lucar; & pour éviter la rencontre
 d'une Flotte Portugaise, qui l'attendoit, disoit-
 on, au Cap Saint-Vincent, à dessein de l'in-
 sultier, il tira droit à l'Isle de Porto Santo, où
 il arriva le 7. de Juin. Il y fit de l'eau, & le
 10. il toucha à Maders, où il se fournit enco-
 re de beaucoup de choses, le 19. il mouilla à
 la Gomera, d'où il passa à l'Isle de Fer. Là,
 il détacha trois de ses Navires, pour aller en
 droiture à l'Isle Espagnole; ils étoient montés
 par Alphonse Sanchez de Carvajal, Officier de
 merite & de naissance, dont nous avons déjà
 parlé, qui avoit accompagné l'Amiral à son
 second voyage, & avoit même fait un affés
 long séjour à Isabelle; par Pierre de Arana,
 proche parent de l'ancien Gouverneur de la
 Navedad, cette premiere Forteresse, qui avoit
 été bâtie dans les Etats de Goacanaric; & par
 Jean-Antoine Colomb, Génois, & de la mê-
 me famille que l'Amiral. Ces trois Capitaines
 devoient commander tour à tour par semaine.
 Ils eurent ordre de faire l'Est quart Sud-Est,
 pen-

pendant l'espace d'environ 850. lieues, ensuite de mettre le Cap à l'Ouest-Nord-Ouest, pour reconnoître l'Isle de Portoric, d'où il est aisé de gagner San-Domingo. Les trois autres Navires, que l'Amiral s'étoit réservés, appareillerent en même tems que ceux-ci, prirent la route des Isles du Cap Verd, y arriverent le 27. & resterent mouillés auprès de celle de Belle-Vuë, jusqu'au 5. de Juillet; là Colomb tira au Sud-Est, & voici ce qui l'engageoit à faire ce circuit.

Des Insulaires de l'Espagnole lui avoient dit qu'autrefois il étoit venu chés eux des hommes noirs, portant des especes de lances armées d'un très-beau métal, qu'ils nommoient *Guanin*, ils lui avoient même donné de ces bouts de lances, qu'il avoit portés en Espagne, où l'on trouva, que de 32. parties, il y en avoit 18. d'or, 6. d'argent, & 8. de cuivre. Supposez la vérité du fait, on ne peut gueres douter que ces hommes noirs ne fussent venus, ou des Canaries, ou de la côte Occidentale d'Afrique, d'où quelque tempête les avoit portés sur l'Isle Espagnole: mais Colomb en jugea autrement; il ne pût croire, que des hommes fussent venus de si loin sur des bâtimens aussi plats, & aussi fragiles, que ceux, dont se servoient les Afriquains, & les Canariens, & il se persuada que les hommes Noirs, dont on lui avoit parlé, étoient d'un pays beaucoup plus proche des Antilles. C'étoit pour le découvrir, qu'il prenoit son point de partance des Isles du Cap Verd, & il fit la route, que j'ai dite, jusqu'à ce qu'il se trouvât par cinq degrés de Latitude Nord. Alors il eût à essuyer pendant huit jours un calme accompagné d'une chaleur

1498.

Il fait un grand détour, & pour-quoi.

fi

— si excessive, que le godron se fondit, & que
 1498. le navire fit eau de toutes parts, quoiqu'à l'ex-
 ception du premier jour, le Soleil ne parût
 point, & qu'il y eût toujours ou des pluyes,
 ou des brouillards, qui corrompirent les vi-
 vres, & gâterent le froment; ce qui joint à la
 perte de presque tout le vin, parce que les ton-
 neaux s'ouvrirent, & à l'accablement, où les
 équipages se virent réduits, menaçoit l'Amiral
 des derniers malheurs.

Oviedo a peine à accorder ce récit, que je
 viens de faire d'après Herrera & D. Fernand
 Colomb, avec ce qu'il prétend avoir oui de la
 bouche de Fernand Perez Matteos, qui étoit
 premier Pilote sur le Navire, que montoit l'A-
 miral, lequel assûroit qu'après qu'on eût fait
 environ 150. lieues, au Sud Ouest, en par-
 tant des Isles du Cap Verd, on essuya une
 tempête si furieuse, qu'il fallut couper les mats,
 & jeter à la Mer une partie des Marchandises,
 & ce qui fait l'embarras de l'Historien, dont je
 parle, c'est que D. Fernand Colomb étoit, di-
 soit-il, avec son Pere dans cette expedition.
 Mais il se trompe assurément: D. Fernand à
 la mort du Prince d'Espagne, dont il étoit Pa-
 ge, fût mis en la même qualité chez la Reine,
 & il y étoit encore plusieurs années après, ain-
 si qu'il le dit lui-même. Il est vrai que dans
 la vie de son Pere, il parle toujours en pre-
 miere personne du pluriel, comme s'il eût été
 témoin de tout ce qu'il raconte; mais il le fait
 dès le premier Voyage de l'Amiral, & lors-
 qu'il étoit encore presque au berceau; de sor-
 te que, s'il se trouvoit en contradiction avec
 Matteos, il faudroit sans balancer s'en tenir au
 témoignage de ce Pilote, mais il me paroît
 qu'on

qu'on les peut concilier tous. eux, en disant que les trois Navires essuyèrent d'abord une violente tempête, qui incommoda fort les Navires, & que le calme joint à une extrême chaleur, étant survenu immédiatement après, avoit mis les équipages déjà épuisés par de grandes fatigues, en grand danger de succomber tout-à-fait, & produit tous les mauvais effets, que nous venons de rapporter.

Quoiqu'il en soit, l'Amiral, quoique malade de de la goutte, & fatigué à l'excès, voulut encore avancer davantage au Sud, pour tourner ensuite à l'Ouest, & tint bon jusqu'au 31. de Juillet; mais alors l'eau commençant à lui manquer, il changea de résolution, & fit le Nord-quart-Nord-Est, dans le dessein de gagner les Isles Caraïbes. Il falloit que les courants l'eussent porté au Nord & à l'Ouest d'une manière bien extraordinaire les derniers jours de cette Navigation, où qu'il se fût étrangement trompé dans son estime, car sur le midi du même jour 31. de Juillet, un Matelot nommé Perez, qui étoit à la hune, aperçût la Terre à 13. lieues au Sud-Est. Colomb ne balança pas à porter sur cette terre, laquelle paroissant d'abord comme une montagne à trois têtes, il lui donna le nom de la Trinité: quelques-uns ont écrit qu'il avoit fait vœu de nommer ainsi la première Terre qu'il découvreroit. Comme il approchoit de celle-ci il aperçût un Cap, à côté duquel il y avoit un port, formé en partie par un Rocher, qui de loin avoit la figure d'une Galere; il donna au Cap le nom de *Galeria*, & voulut entrer dans le Port, qui paroissoit fort joli, mais il ne s'y trouva pas assez d'eau. Il tourna au Sud vers le premier Cap, qu'il

Il découvre l'Isle de la Trinité.

& que
à l'ex-
e parût
pluyes,
les vi-
oint à la
les ton-
où les
l'Amiral
que je
Fernand
qui de la
qui étoit
toit l'A-
eut fait
en par-
tuya une
les mats,
mandises,
dont je
étoit, di-
pedition.
ernand à
étoit Pa-
a Reine,
rés, ain-
que dans
s en pre-
eût été
il le fait
& lors-
de for-
ion avec
tenir au
ne paroît
qu'on

qu'il avoit apperçû , mais il ne s'y rencontra
 1498. point de Port. Il continua à ranger la côte,
 & le lendemain ayant fait environ cinq lieuës
 à l'Ouest , il mouilla derrière une langue de
 terre , où il fit de l'eau & du bois , & qu'il
 nomma *Punta de le Playa* , le 2. d'Août ayant
 appareillé de nouveau , & fait la même route ,
 il aborda au Cap Occidental de la Trinité ,
 qu'il appella *Punta del Arenal*. Il ne douta plus
 alors que la Trinité ne fût une Isle ; & comme
 il trouva ce mouillage assez sûr , il permit à ses
 équipages d'aller à terre. Il y fut lui-même pour
 visiter cette terre , & il y étoit à peine arrivé ,
 qu'il vit venir un Indien de bonne mine , lequel
 avoit sur sa tête une espece de couronne d'or.
 Il l'aborda & remarquant que cet homme avoit
 envie d'une toque de velours cramoisi , qu'il
 portoit , il la lui offrit : l'Insulaire , qui étoit
 apparemment le Cacique du lieu , l'accepta , &
 lui donna en échange sa couronne d'or.

Il apper-
 çoit la
 terre fer-
 me sans
 la recon-
 noître
 pour
 telle.

Dès la veille il avoit apperçû vers le Sud une
 terre , qu'il prit encore pour une Isle , & qu'il
 nomma *Isla santa* , & ce ne fut qu'au bout de
 quelques jours , qu'il reconnut que c'étoit le
 Continent. Tandis qu'il étoit mouillé à *la Punta
 del Arenal* , un grand canot rempli d'Indiens s'ap-
 procha des Navires ; il venoit du côté de l'Orient ,
 & il y avoit dedans 25. Indiens tous jeunes gens ,
 de belle taille , plus blancs que tous les Insulaires
 des Antilles , ayant la tête enveloppée d'une toile
 de cotton ouvragée avec des figures mises en
 couleur : une autre toile toute semblable les
 couvroit depuis la ceinture jusqu'aux genoux ;
 ils étoient armés de boucliers , d'arcs & de
 fleches , & avoient dans leur air & dans leur
 contenance quelque chose de bien moins sau-
 vage ,

vage ,

I
 vage
 julq
 qu'o
 leur
 se m
 çût
 les a
 tes l
 les y
 ne l
 tous
 ont
 Barb
 de c
 tirer
 répo
 quer
 effe
 d'un
 & fi
 acco
 rent
 me r
 de l'
 mand
 les su
 Ce
 l'Am
 gne
 laires
 si fro
 se co
 perie
 Zoné
 calm
 les ro

vage, que tout ce qu'on avoit vû d'Indiens
 juiques-là. Deux ou trois coups de Mousquets, 1498.
 qu'on tira en l'air dès qu'on les eut apperçûs,
 leur firent tomber les rames des mains, & ils
 se mirent à parler assez haut, mais on ne con-
 çût rien à ce qu'ils disoient; on voulut alors
 les attirer aux Navires, & on leur montra tou-
 tes les babioles, qui avoient si fort donné dans
 les yeux des Habitans des autres Isles. Cela
 ne les ayant pas rassurés; l'Amiral fit jouer de
 tous les Instrumens, dont les Navires Espagnols
 ont accoutûmé d'être bien fournis; mais ces
 Barbares prenant cette symphonie pour un signal
 de combat, se couvrirent de leurs boucliers, &
 tirèrent quantité de fleches. Les Espagnols y
 répondirent par deux coups d'arbalêtres, uni-
 quement pour les intimider, & cela eut son
 effet. Le canot alla se ranger sous la poupe
 d'un des Navires, dont le Pilote sauta dedans,
 & fit à ces Indiens de grandes caresses, qu'il
 accompagna de quelques présens. Ils l'invite-
 rent à venir à terre avec eux, mais cet hom-
 me ne l'ayant pas voulu faire sans la permission
 de l'Amiral, & les ayant quittés pour l'aller de-
 mander, ils s'imaginèrent qu'il ne vouloit pas
 les suivre, & ils ne l'attendirent pas.

Cependant une chose surprenoit infiniment
 l'Amiral, il se trouvoit à dix degrés de la Li-
 gne Equinoxiale, & on étoit aux jours Canicu-
 laires; toutefois les nuits & les matinées étoient
 si froides, que tout le monde étoit obligé de
 se couvrir comme en Hyver. C'est une ex-
 perience, qui se fait en bien des endroits de la
 Zone Torride, sur tout quand les nuits sont
 calmes, & ce qui en est une suite ordinaire,
 les rosées abondantes; mais Colomb à qui cela
 étoit

Froid
 extraor-
 dinaire
 que les
 Espa-
 gnols res-
 sentent
 sous la
 Zone
 Torride.

— étoit nouveau , ne favoit trop qu'en penser ;
 1498. il remarqua au même têmes que les eaux cou-
 roient vers l'Oueft avec une très-grande rapi-
 dité dans le Golphe, où il se trouvoit , & qu'il
 appella *le Golphe de la Baleine*. Il avoit devant
 lui au Nord quart-Nord-Eft une Terre éloi-
 gnée d'environ 15. lieuës, qu'il prit encore pour
 une troisiéme Ile , & à laquelle il donna le
 nom de *Gracia* ; mais c'étoit une autre partie
 du Continent. Il passa le Canal, où il eût af-
 fez de peine à se soutenir , & où il observa
 que la Marée montoit & descendoit soixante
 pas plus, qu'à San-Lucar de Barameda. Etant
 arrivé à la Terre ferme, qu'il prenoit toujours
 pour une Ile , il donna à la Côte le nom de
Paria, il la trouva fort agréable, & les Habi-
 tans, pour l'ordinaire, assez traitables, & tous
 fort bien faits. Plusieurs avoient de l'Or, mais
 il étoit presque tout de bas aloy ; les femmes
 avoient des Coliers & des Bracelets de Per-
 les, & elles indiquèrent aux Espagnols l'en-
 droit , d'où l'on tiroit & l'Or & les Per-
 les.

L'Amiral eût bien voulu découvrir tout ce
 Pays ; mais ses Vaisseaux ne pouvoient plus ten-
 nir la Mer ; d'ailleurs les vivres lui manquoient,
 & il étoit pressé de se rendre à l'Isle Espagnole ;
 ainsi après avoir employé les dix premiers jours
 d'Août à visiter le Golphe de la Baleine, qui
 est celui où se décharge l'Orénoque ; l'onziéme
 il fit l'Est, & le treiziéme il entra dans un très-
 beau Port , qu'il appella *le Port des Chats* ; il
 eût dû l'appeller plutôt *le Port des Singes*, car
 ce qu'il prit d'abord pour des Chats , étoient
 de très-gros Singes , dont tout cet endroit
 étoit rempli ; ce Port est proche d'une des

Les ha-
 bitans
 du pays
 les nom-
 ment
Xuyapari.

bou-

bou
 ent
 tité
 Cab
 pa,
 No
 la C
 poin
 peu
 le C
 entr
 que
 hau
 cum
 rée,
 de p
 nir,
 vere
 trois
 que
 gues
 se lo
 le C
 de l
 voit
 calr
 ni s
 voya
 s'il e
 sorti
 fin h
 nom
 aujo
 O
 çant
 dess
 T

bouches de l'Orénoque. Assez près de là, il entra dans un autre Port, où il y avoit quantité de Cabanes, & qu'il nomma *le Port des Cabanes*; le quatorzième il passa au *Cap Lapa*, à dessein de sortir du Golphe en faisant le Nord. Entre ce Cap qui est la pointe de la Côte de Paria, & le *Cap Boto*, qui est la pointe du Nord-Ouest de la Trinité, il y a un peu moins de deux lieues, & un peu au-dessus, le Canal en a cinq de largeur; les Vaisseaux y entrèrent avant midi, & quoiqu'il ne fit presque point de vent, ils y trouverent la Mer si haute, si bruyante, & tellement couverte d'écumes, par le combat du courant avec la Marée, qu'ils se virent dans un très-grand danger de périr. Quelques-uns ne pouvant se soutenir, voulurent mouiller, mais les vagues enleverent les ancras, & peu s'en fallut que les trois Bâtimens n'allassent se briser contre quelque terre, ou ne fussent engloutis par les vagues. Ils avoient bien éprouvé la même chose lorsqu'ils étoient entrés dans le Golphe par le Canal qu'ils nommoient de *la Sierpe* à côté de *la Punta del Arenal*, mais le vent les y avoit favorisés, au lieu qu'ici, étant surpris du calme, ils ne pouvoient ni avancer, ni reculer, ni s'arrêter sans danger. Aussi l'Amiral se voyant engagé dans ce mauvais pas, dit que s'il en sortoit, il pourroit bien dire qu'il seroit sorti de la gueule du Dragon, & s'en étant enfin heureusement tiré, il donna à ce détroit le nom de *la boca del Drago*, qu'il porte encore aujourd'hui.

Ce qui le sauva, fut que la Marée commençant à perdre, le courant de l'Orénoque prit le dessus, & les entraîna en pleine Mer. L'éton-

Imagi-
na ions
de Co-
lomb.

— nement de l'Amiral fut alors extrême, en
 1498. voyant de l'eau douce si avant en Mer; car il
 étoit environ à 10. lieuës du fond du Golphe,
 d'où sortoit cette eau. La fraîcheur des mari-
 nées, qui continuoit toujours, ne le surprenoit
 pas moins, & comme il avoit observé que se
 trouvant environ à 100. lieuës des Açores,
 l'aiguille aimantée déclinait d'un quart de vent
 au Nord-Ouest, que plus il avançoit au Po-
 nent, plus l'air étoit doux & serein, les peu-
 ples plus traitables & moins noirs, & le pays
 plus beau; il s'alla mettre dans l'esprit, que la
 Mer montoit insensiblement de ce côté-là vers
 le Ciel, que la Terre n'étoit pas ronde, & que
 s'il alloit plus loin, il arriveroit enfin à une
 éminence, où se terminoit ce bas monde, &
 sur laquelle étoit situé le Paradis terrestre; il
 s'imagina même que l'eau douce, qu'il avoit
 rencontrée si avant en mer, pouvoit bien être
 celle de cette fontaine, dont l'écriture dit,
 que le Jardin de délices étoit arrosé, & d'où
 sortoient, par dessous la terre & le fond de la
 mer, les quatre Fleuves, dont il est parlé dans
 la Genèse. Il n'y avoit pourtant rien que de
 très-naturel dans ce qui causoit sa surprise: la
 rapidité de l'Orénoque est extrême en tout
 têmes, mais surtout dans les mois de Juillet &
 d'Août, que ce grand Fleuve est encore grossi
 par quantité de Rivieres & de Torrens, qui
 s'y déchargent alors; de sorte qu'il n'est pas
 fort étonnant que ses eaux demeurent long-
 têmes séparées de celles de la mer, au milieu
 de laquelle on le voit passer impetueusement,
 & franchir même les plus fortes Marées.

Décou-
 verte de
 la pêche
 des per-
 les.

L'Amiral ne fut pourtant pas long-têmes dans
 l'erreur, dont je viens de parler; qu'on peut

re-

regar-
 les g
 sujet
 excu
 la dé
 sieck
 peu.
 bouc
 trer
 pêch
 nom
 mé
 ques
 dre à
 porta
 moie
 figure
 nom
 métal
 tôt d
 minor
 la joy
 quant
 & de
 rent
 quel
 choie
 voisin
 l'Occ
 loit b
 donc
 sept l
 qu'il
 lieuës
 & la
 conn

regarder comme un de ces délires, auxquels les grands hommes sont souvent encore plus sujets, que les autres, & qui étoit d'autant plus excusable dans Colomb, que le merveilleux de la découverte d'un Monde inconnu à tous les siècles passés, l'éblouissoit peut-être encore un peu. Pour revenir, dès qu'il se vit hors de la bouche du Dragon, il fit le Nord, pour entrer dans le Golphe où on lui avoit dit que se pêchoient les Perles, & dont il lui donna le nom. Il en fit le tour, & fut par tout charmé de la beauté du pays. Au bout de quelques jours, la curiosité l'ayant engagé à descendre à terre, quantité de Sauvages vinrent à lui, portant au col de petites lames, qu'ils nommoient *Caracolis*, & qui avoient à peu près la figure des haussecols de nos Officiers. Ce nom de *Caracolis* étoit proprement celui du métal, dont ces lames étoient faites, ou plutôt d'une composition de métaux, où l'or dominoit. Mais ce qui augmenta de beaucoup la joye des Castillans, c'est qu'ils apperçurent quantité de femmes, qui avoient des colliers & des bracelets de perles, qu'elles leur donnerent presque pour rien. On leur demanda en quel endroit précisément ces perles se pêchoient; & elles firent entendre que c'étoit au voisinage d'une Isle, qu'elles montrèrent à l'Occident. L'Amiral jugea que la chose valoit bien la peine de s'y transporter; il tourna donc de ce côté-là, & après avoir fait six ou sept lieues, il aborda à une Isle fort peuplée, qu'il nomma *la Marguerite*, laquelle a 15. lieues de long sur six de large; entre cette Isle & la grande terre, que Colomb avoit enfin reconnu être un Continent, il apperçût deux

— autres Isles plus petites, l'une se nommoit *Cochem*, qui veut dire, *Venaison*, apparemment parce que le gibier y abondoit ; l'autre, qui n'est éloignée de la terre ferme, que de quatre lieues, avoit nom *Cubagua*.

L'Amiral s'étant approché de celle-ci, vit au large des Indiens, qui pêchoient des perles : il leur envoya sa Chaloupe ; mais dès qu'ils l'eurent aperçue, ils s'approchèrent de l'Isle. La Chaloupe les suivit, & un Matelot ayant remarqué parmi eux une femme, qui portoit au col une grande quantité de fils de perles, il prit un plat de terre de Valence, peint de différentes couleurs, sur un assés beau vernis, le mit en pieces, & en présenta les morceaux à l'Indienne, qui lui donna en échange un bon nombre de ses perles. Il les porta à l'Amiral, qui le renvoya avec plusieurs autres bien fournis de plats de Valence, & de petites sonnettes ; ils ne tarderent pas à revenir avec trois livres pesant de perles, la plupart médiocres, quelques-unes fort grosses ; car pour ce qu'on appelle la semence de perles, ce peuple n'en faisoit point de cas, & ignoroit même la maniere de la pêcher. Il est certain que, si Christophe Colomb eût voulu profiter de cette occasion, cette seule traite eût pû dédommager l'Espagne des grandes avances, qu'elle avoit faites pour le Nouveau Monde ; mais il rappella d'abord sa chaloupe, & appareilla sur le champ.

Il arrive à San-Domingo. Il avoit apparemment de bonnes raisons pour en user ainsi ; il fut pourtant accusé par ses ennemis d'avoir voulu tenir cette découverte secrette, afin d'en profiter tout seul ; mais il est certain, qu'encore qu'elle eût été publiée en

Espe-

Espagne par le retour des Vaisseaux, qui l'avoient faite, les Rois Catholiques en étoient déjà informés par des Lettres de l'Amiral; & peut-il en effet venir dans l'esprit d'un homme sensé que Colomb, qui n'a jamais passé pour intéressé, ait été pour cette seule fois aveuglé par la passion de s'enrichir au point, de se flatter qu'une chose de cette nature, qui avoit pour témoins les équipages de trois Navires, ne se divulgueroit point? Ce fut le 15. d'Août que l'Amiral partit de Cubagua, & ce jour-là il fit à la faveur des courans 63. lieuës entre le lever & le coucher du Soleil. Les jours suivans il eût encore les vents & les courans extrêmement favorables, & le 19. il fit 100. lieuës & se trouva par le travers de la Beata, ayant dépassé San-Domingo de 25. lieuës; il en avoit pourtant été bien près, puisque ses navires furent aperçus de la ville. L'Adelantade se douta bien que c'étoit son frere, & envoya une Caravelle après lui: elle le trouva entre la Beata, & la grande Isle, & le conduisit le 22. à la Capitale, où il fût reçu avec des honneurs & des acclamations extraordinaires.

Mais la joye que devoit lui causer une telle réception, fut bien tempérée par les fâcheuses nouvelles, qu'il apprit en même têmes. Nous avons vû qu'en partant des Canaries, il avoit envoyé en droiture à l'Isle Espagnole trois de ses navires; ils n'y étoient pas encore arrivés, les vents & les courans les ayant portés sur les Côtes de la Jamaïque, qu'aucun de leurs Pilotes ne connoissoit; de sorte qu'après avoir long-têmes erré, sans savoir où ils alloient, ils se trouverent à la côte de Xaragua, assez près

Progrès
de la ré-
volte de
l'Alcaide
Major.

de l'endroit, où Roldan, & sa troupe vivoient
 1498. à discretion sans Dieu, & sans loi, au milieu
 des Indiens, qu'un pareil voisinage incommo-
 doit beaucoup, & qu'une telle conduite scan-
 dalisoit étrangement. Les Rebelles furent as-
 sés surpris de voir sur cette côte trois Navires:
 ils craignoient d'abord que ce ne fussent des
 troupes, qu'on envoyoit contre eux, mais ils
 furent bien-tôt détrompés & rassurés: de leur
 côté ils n'eurent garde de faire connoître leur
 situation; les Chefs allerent visiter les Capitai-
 nes sur leurs bords, & en furent bien reçus;
 ils demanderent des nouvelles de l'Amiral, &
 ils avertirent Carvajal & ses deux collegues,
 qu'il n'étoit pas aisé de remonter à San-Domin-
 go de l'endroit, où ils se trouvoient, les cou-
 rants dans toutes ces Mers portant presque tou-
 jours à l'Ouest, aussi bien que les vents, qui
 en font une des principales causes; jusques-là
 qu'on avoit vû des Navires mettre six mois à
 aller de la Beata à la Capitale; ils conclurent de
 là qu'ils feroient sagement d'envoyer une par-
 tie de leur monde par terre, sur-tout ceux,
 qui se trouvoient les plus incommodés de la
 Mer.

L'Alcá-
 de Major
 débau-
 che plu-
 sieurs Es-
 pagnols
 nouvelle-
 ment dé-
 barqués.

Ce Conseil dont on ne pouvoit pas pénétrer
 le motif, parut judicieux, & fut suivi; on dé-
 barqua des Ouvriers, gens, qui pour la plû-
 part avoient été tirés des prisons, & Jean An-
 toine Colomb fut prié de les conduire. Rol-
 dan ne les vît pas plûtôt à terre, qu'il leur
 exaggera la longueur & les difficultez du che-
 min, qu'ils avoient à faire, & beaucoup plus
 encore les travaux, qui les attendoient au ter-
 me fatal de leur exil; il leur parla ensuite de la
 hauteur & de la dureté des Colombs, & il leur
 ajoû-

ajou-
 heu-
 men-
 qu'i-
 agre-
 bien-
 fallo-
 ract-
 sé;
 huit-
 le c-
 fut
 affe-
 y av-
 iroit-
 cort-
 tout-
 béil-
 s'éta-
 l'Ad-
 avoi-
 le p-
 fem-
 mira-
 leur-
 ils é-
 tere-
 bien-
 dou-
 où i-
 état-
 d'Ev-
 surp-
 les C-
 labo-
 pays

ajouta qu'ils pouvoient éviter tous ces malheurs, en s'attachant à lui, que dès ce moment ils seroient au bout de leurs travaux, qu'il ne tiendrait qu'à eux de mener une vie agréable, dans l'affluence de toutes sortes de biens, dont cette Province regorgeoit. Il n'en falloit pas tant pour persuader des gens du caractère de ceux, à qui l'Alcaïde s'étoit adressé; toutefois, de 40. qu'ils étoient, il y en eut huit, qui détestant sa perfidie, en allèrent sur le champ avertir leurs Officiers. La surprise fut grande sur les Navires à cette nouvelle; on assembla le Conseil pour délibérer sur ce qu'il y avoit à faire, & il fut résolu que Carvajal iroit par terre à San-Domingo, avec une escorte capable de se faire respecter, & mettroit tout en usage pour ramener les Rebelles à l'obéissance. Cette résolution prise, & Carvajal s'étant fait débarquer, les trois Navires, à qui l'Adélantade, averti par des Indiens, qu'on les avoit vûs à la côte, avoit envoyé une Caravelle pour leur servir de guide, arrivèrent heureusement à San-Domingo peu de jours après l'Amiral; mais comme la longueur du voyage leur avoit fait consumer les provisions, dont ils étoient chargés pour la Colonie, ils n'y portèrent que de nouvelles bouches, qui firent bien-tôt croître la famine. On s'étonnera sans doute de ces fréquentes disettes, dans un pays, où il y avoit si peu à faire pour se mettre en état de subsister indépendamment des secours d'Europe; mais on reviendra aisément de sa surprise, pour peu qu'on fasse attention que les Castillans, qui naturellement sont très-peu laborieux; l'étoient beaucoup moins dans un pays, où la chaleur extrême, la différence du

1498. Climat, & souvent leurs débauches les réduisoient d'abord à une foiblesse, qui leur rendoit presque impossible la culture de la terre: outre qu'ils se voyoient environnés d'un peuple nombreux, sur lequel ils ne pouvoient s'empêcher de compter pour avoir des vivres, quelque expérience qu'ils eussent que c'étoit là une très-foible ressource pour eux, les Indiens souvent par mauvaise volonté, & plus souvent encore par un effet de leur indolence & de leur paresse naturelle, leur manquant presque toujours au besoin.

L'Amiral essaye de les gagner.

Carvajal suivit de près ses deux collegues, & quoique sur son rapport il y eût peu d'esperance de regagner les Révoltés; Colomb, à qui il importoit qu'on n'apprît en Espagne ce soulèvement, qu'après qu'il seroit appaisé, voulut encore tenter la voye de la douceur, avant que de prendre celle de la force; mais avant toutes choses, il crut devoir mettre dans ses interêts tous ceux, dont la fidelité pouvoit être suspecte, & comme il savoit que plusieurs souhaitoient avec passion de retourner en Espagne, & que le peu de liberté, qu'on avoit eu jusques-là sur ce point, avoit fort contribué à former, ou du moins à grossir le parti des méconteus, le 12. de Septembre il fit publier que, non seulement il permettroit à quiconque de repasser la Mer, mais qu'il fourniroit même des bâtimens, & des vivres à ceux qui voudroient s'embarquer. Plusieurs accepterent l'offre, & l'Amiral tint parole. Roldan de son côté n'eut pas plutôt appris l'arrivée de Colomb, qu'il s'approcha, bien accompagné, de Bonao, Bourgade, qui s'étoit formée auprès des Mines de S. Christophle à 16. ou 17. lieues de

de la Capitale. On fut quelque têmes en doute du dessein, qu'il avoit en faisant cette démarche, & on eut tout lieu de connoître par la suite, qu'il étoit venu là également disposé, & à se défendre, si on l'attaquoit, & à s'accommoder, si on lui faisoit des propositions, qu'il pût accepter avec honneur & avec sûreté.

Il ne tint pas à l'Amiral qu'il ne prît ce dernier parti. Ballester qui étoit toujours Commandant de la Conception, lui alla offrir de la part de Colomb une amnistie en bonne forme, & lui représenta le préjudice, que sa révolte causoit à la Colonie, au service des Rois Catholiques, & à ses propres intérêts. Cet Officier eut aussi ordre de l'assurer, que l'amitié, dont l'Amiral lui avoit donné tant de marques, n'avoit rien perdu de sa vivacité, qu'il le sentoît au chagrin, qu'il avoit de voir un homme de son rang, dont il avoit répondu à leurs Alteffes, se tenir à la tête d'une troupe de factieux & de bandits, mener avec des gens, qui avoient mérité la corde, une vie, qui deshonoroit également sa religion & sa patrie; détourner les tributs, qui se devoient payer à la Couronne de Castille, & mettre en péril une Colonie naissante, qui avoit tant coûté à l'Etat, & sur laquelle les Rois leurs Maîtres avoient fondé de si grandes esperances; que malgré tant d'excès criants, il oublieroit le passé, s'il vouloit rentrer dans son devoir, & que s'il souhaittoit d'autres garants, que sa parole de Vice-Roi & d'Amiral, il étoit prêt, pour faciliter son retour à l'obéissance, d'entrer avec lui dans tous les engagements, qui ne

Négocia-
tion de
Ballester
avec
Roldan
sans
fruit.

seroient pas contraires à la dignité de sa per-
1498. sonne & de son caractère.

Ballester a'acquitta de sa commission, avec le même zele, qu'il avoit déjà fait paroître dès le commencement de cette révolte, mais avec aussi peu de succès. Il trouva Roldan à Bonaï avec Escobar & deux autres de ses principaux Officiers, nommés Adrien de Moxica, & Pierre de Garniz: il leur dit tout ce qu'il pût imaginer de plus fort, pour leur faire prendre des sentimens plus raisonnables, & il n'en reçût que des réponses pleines de hauteur, & de mépris pour les Colomb's, dont à les entendre parler, la vie étoit entre leurs mains; ils le chargerent même d'une Lettre adressée à l'Amiral, dans laquelle ils lui marquoient que, s'ils n'eussent pas retenu leurs soldats, il y auroit long-têms que l'Adélantade auroit payé de sa vie les torts, qu'il leur avoit faits. Après un long détail des griefs, qu'ils avoient contre D. Barthélemy & D. Diegue, ils ajoûtoient; qu'ils avoient long-têms soupiré après son retour, comme après la fin de leurs maux: qu'ils voyoient bien qu'ils s'étoient flattés d'une vaine esperance, qu'ils ne pouvoient prendre aucune confiance en un ennemi, qu'ils savoient être résolu à les perdre, ni reconnoître pour leur Vice-Roi un homme, qui ne craignoit point de sacrifier la Justice à ses interêts particuliers, & à ceux de sa famille. Qu'au reste ils ne vouloient plus entendre parler d'accommodement, à moins qu'on ne leur envoyât D. Alonsé Sanchez de Carvajal.

L'Amiral entre en défiance de Carvajal.

Cette Lettre embarrassa l'Amiral, en qui elle faisoit naître contre la fidélité de Carvajal des

des
cet
tenu
don
infe
& p
pen
com
les
pro
gou
sais
d'un
reve
mer
qu'il
voit
ron
& le
navi
gne
ger
blion
arm
cort
la C
sur l
gnoi
tout
Che
lui.
N
qui
qu'il
& q
pou

dés soupçons assez bien fondés. Il savoit que cet Officier avoit demandé à la Cour, & obtenu sans sa participation une patente, qui lui donnoit dans l'Isle Espagnole une autorité peu inferieure à la sienne, & qu'il avoit eu Roldan & plusieurs de ses complices sur son Navire pendant deux jours, & ne les avoit pas arrêtés comme il le pouvoit; on assuroit même qu'il les avoit engagés à venir à Bonao, & avoit promis à l'Alcaïde Major, de l'associer au gouvernement, dont il devoit, disoit-on, se saisir en dépit de l'Adélantade, & en vertu d'une commission de la Cour, si l'Amiral ne revenoit pas. On ajoutoit qu'il étoit en commerce d'amitié avec ce Chef de la rébellion, qu'il lui faisoit des présens, & qu'il en recevoit. On faisoit réflexion qu'à l'arrivée de Coronel, la crainte avoit paru saisir ces factieux, & les disposer à se soumettre, & que six autres navires étant venus depuis ce téms-là d'Espagne, ils avoient repris cœur, ce qui faisoit juger qu'ils comptoient d'être soutenus. On publioit encore que Carvajal leur avoit vendu des armes, & il étoit certain qu'il s'étoit fait escorter par Pierre de Gamiz, jusqu'au près de la Capitale, sous prétexte qu'il avoit à passer sur les terres de quelques Indiens, dont il craignoit d'être insulté; enfin les Rebelles disoient tout haut que, s'ils avoient à se choisir un Chef, ils n'en voudroient point d'autres, que lui.

Néanmoins tout bien considéré, l'Amiral qui vouloit absolument la paix, par la raison qu'il ne se voyoit pas en état de faire la guerre, & que d'ailleurs la guerre civile la plus juste, pouvoit fournir à ses ennemis bien des prétextes.

Il ne laif-
se pas de
se servir
de lui
pour né-
gocier a-
vec Rold-
dan.

tes pour lui nuire; l'Amiral, dis-je, se résolut
 1498. à ne rien épargner pour mettre dans la plus
 grande évidence la sincérité de son procédé,
 & pour convaincre les moins prévenus en sa
 faveur qu'on avoit tort de l'accuser de prendre
 toujours plus volontiers la voye de la severité,
 que celle de la douceur, il consentit à se servir
 de l'entremise de Carvajal. Il crut qu'après
 tout, cet Officier, qui étoit homme de con-
 dition, & passoit pour avoir de la droiture,
 ne feroit rien, qui pût le deshonoré, & il se
 flatta qu'une marque de confiance si peu atten-
 due & si peu méritée, ou le lui gagneroit, ou
 l'engageroit du moins à le servir fidèlement.
 La suite fera voir qu'il en avoit bien jugé, mais
 il lui donna Ballester pour associé, & le char-
 gea de la Lettre suivante pour l'Alcaide
 Major.

Lettre de
 l'Amiral
 à Rol-
 dan.

„ Cher ami, mon premier soin en arrivant
 „ dans cette Capitale, après avoir embrassé
 „ mon frere, fut de demander de vos nouvel-
 „ les. Vous ne sauriez douter qu'après ma
 „ famille, vous n'ayiez depuis long-têms oc-
 „ cupé la principale place dans mon cœur, &
 „ j'ai toujours tellement compté sur le vôtre,
 „ qu'il n'est rien, dont je ne me fusse entie-
 „ rement reposé sur vous; jugez par-là de ma
 „ douleur en apprenant que vous vous étiez
 „ brouillé avec les personnes du monde, qui
 „ me touchent de plus près, & me doivent
 „ être les plus cheres. On me consola néan-
 „ moins en me disant que vous attendiez mon
 „ retour avec ardeur; je me flattai alors que
 „ vos premiers sentimens à mon égard n'étoient
 „ point changés, & je m'attendois qu'aussi-tôt
 „ que vous sauriez mon arrivée, vous ne tar-
 „ deriez

„ deriez pas à vous rendre auprès de moi ; ne
 „ vous voyant point paroître, & croyant que
 „ vous apprehendiez quelque ressentiment de
 „ ma part, je vous envoyai Ballester, pour
 „ vous donner toutes les assurances, que vous
 „ pouviez désirer. Le peu de succès de cette
 „ démarche a mis le comble à mon chagrin ;
 „ & d'où vous peuvent donc venir ces défian-
 „ ces, que vous témoignez avoir de moi ? En-
 „ fin vous m'avez demandé Carvajal, je vous
 „ l'envoie, ouvrez-lui votre cœur, & mar-
 „ quez-lui ce que je puis faire pour regagner
 „ votre confiance ; mais au nom de Dieu songez
 „ à ce que vous devez à la patrie, aux
 „ Rois nos souverains Seigneurs, à Dieu, à
 „ vous-même : prenez soin de votre réputa-
 „ tion, & jugez plus sainement de toutes cho-
 „ ses, que vous n'avez fait par le passé ; con-
 „ sidérez avec attention, l'abîme que vous
 „ creusez sous vos pieds, & ne persistez pas
 „ plus long-têms dans une résolution désespé-
 „ rée. Je vous ai représenté à leurs Alteſſes,
 „ comme un des hommes de la Colonie, sur
 „ qui elles pouvoient plus sûrement compter ;
 „ il y va de mon honneur & du vôtre, qu'un
 „ témoignage si avantageux ne soit pas démen-
 „ ti par votre conduite ; hâtez-vous donc de
 „ vous remontrer tel, que je vous ai autrefois
 „ connu ; j'arrête les Navires, qui sont tout
 „ prêts à partir, dans l'espérance que par une
 „ prompte & parfaite soumission, vous me
 „ mettrez en liberté de confirmer tout le bien,
 „ que j'ai dit de vous. Je prie le Seigneur
 „ qu'il vous ait en sa sainte garde. Le 20.
 „ d'Octobre 1498.

Cette Lettre secondée de la prudence de

Quel en fut le succès

Carvajal, parut faire impression sur Roldan; 1498. il se laissa enfin persuader d'aller trouver l'Amiral, mais ses gens, qui craignoient d'être sacrifiés au ressentiment des Colomb, & qui avoient de la peine à quitter leur vie libertine, s'opposèrent à ce voyage, & s'obstinèrent à vouloir qu'on traitât par Lettres & au nom de toute la troupe. L'Alcaïde Major parut mortifié de ce contre-têms, il écrivit une Lettre assés mesurée à l'Amiral, dans laquelle néanmoins il rejettoit sur l'Adélantadé la faute de tout ce qui s'étoit passé, déclaroit qu'il n'avoit rien fait contre le service du Roi, & demandoit un sauf-conduit pour aller à la Capitale avec ses principaux associés, dès qu'il seroit en liberté de le faire. Carvajal se chargea de porter cette réponse à l'Amiral, & laissa Ballester à Bonao. Ballester écrivit aussi à Colomb, que son sentiment étoit, qu'on ne refusât rien aux Rébelles, de ce qu'on pouvoit honnêtement leur accorder, surtout, qu'on leur permit de retourner en Castille, comme plusieurs d'entr'eux le souhaittoient avec passion; qu'au reste il n'y avoit point de têmes à perdre, que le parti des mutins croissoit tous les jours, que déjà huit soldats de son escorte s'étoient donnez à eux, qu'il étoit à craindre que les autres ne suivissent un si pernicieux exemple, & que bien-tôt ces gens-là, si on ne se hâtoit de les dissiper, seroient en état de tout entreprendre.

Embar-
ras de
l'Amiral.

Il est assés difficile d'exprimer l'embarras, où l'Amiral se trouva à la lecture de cette Lettre; il sentoit la nécessité absolüe de finir cette affaire: les tributs ne se payoient point, ou étoient détournés par les factieux; les Insulai-

res;

D
res,
pez
culci
des l
la fa
me t
peu
se pe
le bo
vre
mais
mar
refus
texte
qu'il
leur
A
fit p
vem
dans
éloig
arm
qu'il
l'au
Suj
en l
& c
sa s
cop
l'A
don
» l
» v
» c
» f
» d

res, charmez de voir leurs vainqueurs occupés à s'entre-détruire les uns les autres, ne cultivoyent point les terres dans le voisinage des Espagnols, & espreroient de les réduire par la famine, à évacuer leur Isle; il y avoit même tout à craindre de ce peuple irrité, pour peu qu'on en vint aux armes. Enfin Colomb se persuada, que pour rétablir son autorité, & le bon ordre dans les Indes, il falloit poursuivre les Rébelles par la voye de la rigueur; mais ayant voulu assembler ses troupes pour marcher contre eux, presque tous les soldats refuserent de le suivre, d'abord sous divers prétextes, & puis tout ouvertement, en disant qu'ils ne vouloyent point répandre le sang de leurs Compatriotes.

Alors il fallut changer de système; l'Amiral fit publier une Déclaration dattée du 9. de Novembre, laquelle portoit que pour ceux, qui dans le terme de 16. jours, où s'ils étoient trop éloignez, dans celui d'un mois, rendroient les armes; il y auroit abolition entiere du passé, qu'ils seroient traités avec toute la douceur & l'humanité convenable à des Chrétiens, & des Sujets des mêmes Princes, qu'on enverroit en Espagne tous ceux, qui le souhaiteroient, & qu'on payeroit à chacun ce qui étoit dû de sa solde. Outre cette créance generale dont la copie fut affichée à la porte de la Forteresse, l'Amiral envoya à Roldan, un sauf-conduit dont voici la teneur: „ D. Christophle Colomb Amiral de l'Ocean, Vice-Roi & Gouverneur perpetuel des Isles & Terre-Ferme des Indes, pour le Roi & la Reine, nos souverains Seigneurs, que Dieu conserve, & Conseiller dans leur Conseil d'Etat, faisons

Déclaration de l'Amiral portant Amnistie pour les Rébelles.

1498. » fons favior à qui il appartiendra, que déssi-
 » rant faire cesser les maux causés par la divi-
 » sion, qui s'est mise pendant notre absence,
 » entre l'Adelantade notre frere, & l'Alcaide
 » Major, François Roldan Ximenez, & re-
 » medier au préjudice, que le service de leurs
 » Alteſſes reçoit de ces troubles, nous avons
 » jugé que ledit François Roldan devoit venir
 » nous instruire par lui-même de ses préten-
 » tions, & nous exposer ses griefs, & en con-
 » ſequence avons trouvé bon de lui donner,
 » & lui donnons par ces Présentes, au nom
 » de leurs Alteſſes, toutes les assurances, qu'il
 » peut ſouhaitter, tant pour lui, que pour ceux,
 » dont il voudra être accompagné de Bonao
 » en cette Ville, promettant que, ni pendant
 » le voyage, ni pendant leur ſéjour ici, ni
 » juſqu'à leur retour à Bonao, il ne leur ſera
 » fait aucun déplaiſir: de quoi nous donnons,
 » ſuivant la coutume d'Espagne, foi de Gen-
 » tilhomme, & avons ſigné cet écrit de notre
 » main. A la nouvelle Iſabelle ce 29. de No-
 » vembre 1498.

Il écrit
 aux Rois
 Catholi-
 ques tou-
 te la ſuite
 de cette
 affaire.

Cependant les Navires ne pouvoient plus
 differer leur départ pour l'Espagne, le terme,
 qui leur avoit été preſcrit, étant paſſé depuis
 trois ſemaines; quantité d'eſclaves Indiens,
 qu'on y avoit embarqués, étoient déjà morts,
 & les équipages, qui apprehendoient de man-
 quer de vivres, demandoient avec empreſſe-
 ment qu'on les expediât. L'Amiral fut donc
 forcé de les faire partir, & il ne put ſe diſpen-
 ſer d'inſtruire par cette voye la Cour de ce qui
 ſe paſſoit dans l'Iſle. Il pria en même tems
 leurs Alteſſes de lui envoyer des Religieux,
 pour inſtruire les peuples dans la Religion
 Chré-

Chrétienne,
 adminiſtrer
 leurs & Mi-
 il, d'une g-
 qu'à la veri-
 la chaleur,
 les commes-
 mais qu'elle
 les Caſtilla
 que le pays
 vêtemens &
 tôt néceſſa-
 pour la vie
 perles, ſur
 falloit pren-
 Roldan,
 les commes-
 te, il ajout-
 tendoit n'a-
 que tout ce
 ferent perſo-
 core que ce
 moins deve-
 cauſe, &
 Conseil de
 re venir en
 caide Major
 ſurtout à C-
 pondoit pa-
 ceſſamment
 brigandage
 pour les ré-
 entre les
 perdue, e-
 jet, qui l'a-
 lemy ſon

Chrétienne, & quelque habile homme, pour administrer la Justice, sans quoi les Prédicateurs & Missionnaires ne seroient pas, disoit-il, d'une grande utilité. Il mandoit encore, qu'à la vérité le changement d'air, l'excès de la chaleur, & la crudité des eaux, avoient dans les commencemens causé quelques maladies, mais qu'elles avoient heureusement cessé, que les Castillans se faisoient au Climat de l'Isle, que le pays se fournissoit de vivres, & qu'aux vêtemens & au vin près, il ne seroit plus bientôt nécessaire de rien faire venir d'Espagne pour la vie. Il parloit ensuite de la pêche des perles, sur quoi il marquoit les mesures qu'il falloit prendre pour s'en assurer. Au sujet de Roldan, après avoir exposé en peu de mots les commencemens & les progrès de sa révolte, il ajoutoit, que ce chef des Rébelles prétendoit n'avoir besoin d'aucun pardon, disant que tout ce qui s'étoit passé, n'étoit qu'un différent personnel entre lui & l'Adelantade; qu'en core que cela ne fût pas vrai, il croyoit néanmoins devoir s'abstenir d'être Juge dans cette cause, & qu'il supplioit leurs Alteſſes, ou leur Conseil de vouloir bien en connoître, de faire venir en Espagne les parties, comme l'Alcaïde Major le requeroit, & de s'en rapporter surtout à Carvajal & à Ballester. Qu'il ne répondoit pas, si les factieux ne se mettoient incessamment en regle, & s'ils continuoient leurs brigandages, qu'il ne fût contraint d'employer pour les réduire, toutes les forces, qu'il avoit entre les mains, sans quoi la Colonie seroit perdue, que ce soulèvement étoit l'unique sujet, qui l'avoit empêché d'envoyer D. Barthélemy son frere continuer la découverte de la

Ter-

— Terre-Ferme, comme il en avoit eu la pensée, 1498. qu'il tenoit trois Bâtimens tout prêts pour cette expédition, mais qu'il ne pouvoit se résoudre à se priver d'un tel secours, & surtout d'un aussi brave homme que l'Adelantade, tandis qu'il n'étoit pas en sûreté dans la Capitale même. Enfin, comme il savoit qu'on ne cessoit de représenter au Roi & à la Reine, que les Indes étoient à charge à l'Etat, il s'appliqua à faire voir que ces bruits n'avoient point d'autre fondement, que la jalousie des Grands, qui par les mauvaises affaires, qu'ils lui suscitoient, le mettoient hors d'état de profiter des découvertes, qu'il avoit déjà faites, & d'en faire de nouvelles. En effet, il n'y a aucun lieu de douter que, sans la révolte de Roldan, qui étoit fomentée en Espagne par plus d'une personne en place, D. Barthélemy n'eût découvert la nouvelle Espagne; il est certain du moins, & Colomb le fit remarquer à leurs Alteſſes, que, si on n'eût pas si long-tems différé son armement, tous ces malheurs ne seroient pas arrivés, ou n'auroient pas eu les suites fâcheuses, qui faisoient le sujet de son inquiétude.

Roldan
écrit de
son côté
& trouve
de l'appui
à la Cour.

L'Amiral se doutoit bien que Roldan ne manqueroit pas d'écrire de son côté: il ne fut pas trompé dans sa conjecture, & son malheur fut que ce séditieux trouva des appuis parmi quantité de personnes puissantes, qui furent ravis d'avoir une occasion de perdre les Colombes. L'Evêque de Badajoz étoit de ce nombre, du moins l'Amiral a toujours crû que les plus rudes coups, qui lui furent portés dans la suite, partoient de ce Prélat. Les Rois Catholiques en furent pourtant pas aussi aisés à surprendre; qu'on

D.
qu'on
voient
cotton
de Bre
précieu
cours
l'Amir
batteri
& en
opprim
Pou
d'aller
son ve
tant q
conné
la, &
devoit
bas.
re co
soit u
des p
Rold
résou
feil,
par D
A pe
dan,
qu'il
ral,
prop
mém
tendr
dont
L'
par p
gnée

qu'on l'avoit esperé , les derniers Vaisseaux avoient apporté une assés belle Cargaïson en cotton, en or, en perles, en indigo, en bois de Bresil , & en plusieurs autres marchandises précieuses , ce qui faisoit tomber bien des discours , qu'on ne cessoit point de tenir contre l'Amiral , mais nous verrons bientôt que les batteries furent si bien dressées , si bien servies, & en si grand nombre , que l'innocence fut opprimée, & ne s'est jamais bien relevée.

Pour revenir à Roldan, il prit enfin le parti d'aller trouver l'Amiral à San-Domingo, mais son veritable dessein étoit de lui débaucher autant qu'il pourroit de ses gens. Et il fit bien connoître par la hauteur, avec laquelle il parla, & par les demandes, qu'il fit, qu'on ne devoit pas se flater de lui voir mettre les armes bas. L'Amiral ne voulut pourtant pas lui faire connoître toute l'indignation, que lui causoit une conduite si indigne, il lui fit même des propositions fort raisonnables, & comme Roldan lui eut répondu qu'il ne pouvoit rien résoudre sans en avoir conteré avec son conseil, Colomb le fit accompagner à son retour par Diego de Salamanca son Maître-d'Hôtel. A peine étoient-ils arrivés à Bonao, que Roldan, comme s'il se fut repenti des avances, qu'il avoit faites, en allant trouver son Général, lui écrivit une Lettre fort insolente, lui proposa des conditions, qu'il savoit bien lui-même ne pouvoir être acceptées, & sans attendre de réponse, partit pour la Conception, dont il esperoit de s'emparer par surprise.

L'Amiral ne se rebuta point, il commença par publier une nouvelle Amnistie accompagnée de toutes les promesses, qu'il avoit déjà

Entrevu
de Rol-
dan avec
l'Amiral
sans
fruit,

Carvajal
conclut
un ac-
commo-
dement
avec les
Rébelles
fai-

faites à son arrivée, il mit ensuite Carvajal aux
 1498. trouffes des Rébelles, & lui donna un plein
 pouvoir pour agir suivant que sa prudence &
 les occurrences le demanderoient. Ballester
 étoit dans le Fort de la Conception lorsque
 Roldan se présenta devant la Place, elle étoit
 forte & défendue par un brave homme, les
 Rébelles desespérant de l'emporter d'assaut, se
 préparoient à la prendre par famine, & en a-
 voient déjà détourné les eaux, lorsque Carva-
 jal les joignit. Ils s'éloignerent, dès qu'ils
 l'apperçurent, & peu de jours après les négocia-
 tions recommencerent, entre cet Officier
 & Roldan. Elles furent conduites avec tant
 de dextérité de la part du premier, que l'on
 convint enfin de ces conditions. 1°. Que
 tous ceux, qui voudroient repasser en Castil-
 le, le pourroient en toute liberté, & que l'A-
 miral leur feroit préparer deux bâtimens au
 Port de Xaragua, où il étoit plus aisé d'avoir
 les provisions nécessaires pour le voyage. 2°.
 Qu'au lieu des Esclaves, qu'ils avoient d'abord
 demandés, on leur permettroit d'embarquer
 les jeunes Indiennes, qui se trouveroient gros-
 ses, ou nouvellement accouchées de leur fait,
 mais qu'ils n'emmeneroient aucun Insulaire mal-
 gré lui. 3°. Que l'Amiral leur donneroit à
 tous des certificats de leurs services, & bonne
 conduite, & qu'on leur feroit restituer tout ce
 qu'on avoit saisi sur eux. 4°. Qu'on prendroit
 des mesures pour la sûreté des effets, qu'ils
 laisseroient dans l'Isle en partant pour l'Es-
 pagne.

Nou-
 veaux ir-
 cidens,
 qui le
 rompent.

Roldan signa sur le champ ces articles le
 quatorzième de Novembre, à condition, qu'ils
 seroient ratifiés dans dix jours par l'Amiral. Co-

lomb

lomb
 condit
 dans c
 aussitô
 Navire
 qué.
 pour s'
 gneren
 gné,
 une lib
 à la fo
 rester
 suite p
 ma le
 re, en
 ques à
 voya e
 tenir l
 Bâtime
 étoient
 été bat
 rent se
 conver
 fuser d
 Carvaj
 aux R
 mais il
 L'A
 d'autar
 la pein
 deux N
 servir p
 contin
 Il prit
 dan &
 monde

l'Amiral les signala le 21. & mit à son tour une condition, à favoir que les Rébelles partiroient dans cinquante jours pour l'Espagne. Il donna aussitôt les ordres nécessaires pour que les deux Navires se trouvassent à Xaragua au têmes marqué. Les Rébelles s'étoient mis en chemin pour s'y rendre, mais comme plusieurs témoignèrent n'avoir nulle envie de passer en Espagne, il leur fit dire qu'il leur laissoit sur cela une liberté entiere, & offrit même de mettre à la solde du Roi tous ceux, qui voudroient rester dans l'Isle, & s'y établir. Il partit ensuite pour aller visiter Isabelle, dont il confirma le Gouvernement à Dom Diegue son frere, en lui recommandant d'obliger les Caciques à payer exactement les tributs, & il envoya en même têmes Carvajal à Xaragua, pour tenir la main à l'exécution du Traité. Les Bâtimens, qu'on avoit promis aux Rébelles, étoient en chemin pour ce Port, mais ayant été battus d'une violente tempête, ils ne purent se rendre dans le têmes, dont on étoit convenu, & Roldan prit ce prétexte pour refuser de s'en tenir à ce qui avoit été conclu. Carvajal au desespoir de cet incident, fit faire aux Rébelles une sommation dans les formes, mais ils s'en moquèrent.

L'Amiral averti de ce qui se passoit, en fut d'autant plus chagrin, qu'il avoit eu bien de la peine à se résoudre de donner aux Mutins deux Navires, dont il avoit fort envie de se servir pour envoyer à l'Isle des Perles, & pour continuer ensuite la découverte du Continent. Il prit néanmoins encore sur lui d'écrire à Roldan & à Moxica, & il le fit de la maniere du monde la plus propre à les gagner. Il n'y réussit

1498.

1499.

Nouvel
accord
conclu &
executé.

fit

— fit pas, & le premier lui fit une réponse fort
 1499. haute. Toutefois Carvajal ayant trouvé jour
 à reprendre encore une fois la Négociation,
 on parut sur le point de s'accorder. Il est vrai
 que Colomb eut besoin de tout le flegme Ita-
 lien, & de toute sa modération, pour essuyer
 les incartades de Roldan, lequel sembloit cher-
 cher à le lasser par ses insultes, ou à l'engager
 à quelque coup violent, qui lui servit de pré-
 texte pour rester armé. Mais l'Amiral accor-
 da tout, & de grandes raisons Py déterminè-
 rent. Le mal devenoit contagieux: les Indiens
 paroissoient en bien des endroits fort disposés à
 se soulever: ceux des Castillans, qui jusques là
 étoient demeurés fideles, commençoient à di-
 re tout haut, que s'ils se fussent joints à Rol-
 dan, ils se feroient enrichis, & auroient la li-
 berté de retourner en Espagne. Plusieurs mê-
 me parloient de s'en aller dans la Province de
 Higüey, où ils croyoient trouver de l'or, &
 vivre dans l'indépendance, comme avoient
 fait les Révoltés à Xaragua. Ainsi c'étoit une
 nécessité pour l'Amiral de finir, à quelque prix
 que ce dût être, & il ne fit difficulté sur rien.
 Les Articles furent enfin signés & executés de
 bonne foi.

L'Ami-
 ral ba-
 lance s'il
 n'ira pas
 en Espa-
 gne.

Les deux Caravelles ne tarderent pas beau-
 coup après cela à mettre à la voile. Colomb
 fut fort tenté de s'embarquer sur une des deux,
 pour informer lui-même le Roi & la Reine de
 toute cette affaire, à laquelle il venoit d'ap-
 prendre qu'on donnoit en Espagne un tour,
 qui ne lui étoit point favorable; & il eût tout
 lieu dans la suite de se repentir de n'avoir pas
 suivi ce mouvement. Mais le zele du bien
 public l'emporta sur ses propres interêts; il crut

la

D
 sa prés
 Ciguay
 conten
 cias de
 moire
 passé,
 plusieurs
 présent
 Aprè
 ges &
 Séditie
 funeste
 duits,
 consent
 nie en
 que leu
 par for
 il infinu
 du Trai
 ne man
 ne rien
 tre qu'il
 des Ro
 voient
 un acqu
 tences,
 traitres,
 condamn
 crimin
 moire l
 avoir un
 ajoutât
 forier R
 ses vould
 neurs &
 les Inde

sa présence nécessaire dans l'Isle, où quelques Ciguayos faisoient mine de remuer, & il se contenta d'envoyer à sa place Ballester & Garcias de Barrantez, auxquels il donna un Mémoire très-circonsciencé de tout ce qui s'étoit passé, signé par Carvajal, par Coronel, & par plusieurs autres personnes en place, pour être présenté au Roi & à la Reine.

Après un détail exact de tous les brigandages & des excès en tout genre commis par les Séditieux, l'Amiral exposoit dans cet écrit les funestes effets, que cette révolte avoit produits, la nécessité, où il s'étoit trouvé, de consentir à tout, pour ne pas mettre la Colonie en risque, & combien il seroit dangereux que leurs Alteffes ratifiassent un accord souscrit par force, & indigne de la Majesté Royale; il insinuoit même que depuis la consommation du Traité les Rébelles s'étoient comportés d'une maniere, qui mettoit la Cour en liberté de ne rien tenir de ce qu'on leur avoit promis; outre qu'ils étoient redevables de tous les tributs des Rois & des Seigneurs Indiens, qu'ils avoient détournés; qu'il n'avoit pu leur donner un acquit de ces dettes, ni infirmer deux Sentences, par lesquelles ils avoient été déclarez traitres, convaincus du crime de Rébellion, & condamnés à toutes les peines encouruës par les criminels de Leze Majesté. A la fin du Mémoire l'Amiral renouvelloit ses instances pour avoir un Magistrat habile, demandoit qu'on y ajoutât un Intendant des Finances, ou Thésorier Royal; representoit que, si leurs Alteffes vouloient être bien servies par les Gouverneurs & Commandans, qu'il établissoit dans les Indes sous leurs Ordres, il falloit les honorer

Il rend compte aux Rois Catholiques de tout ce qui regarde les Séditieux.

1499. — norer & les récompenser à proportion de leurs services ; sans quoi on les exposoit à la tentation de veiller plutôt à leurs interêts, qu'à celui du Prince ; il prioit aussi qu'on lui envoyât son fils aîné D. Diegue, pour le former aux grandes affaires, puisqu'il devoit heriter de ses deux Charges d'Amiral & de Vice-Roi.

Origine
des dé-
partem-
ens
d'In-
diens.

Les deux Caravelles, qui portoient ces dépêches, mirent à la voile au commencement d'Octobre, & le 19. du même mois, Roldan, qui étoit rentré dans l'exercice de sa Charge, présenta à Colomb une Requête de la part de 102. de ses Compagnons, lesquels vouloient s'établir dans l'Isle, & demandoient des terres dans la Province de Xaragua. L'Amiral comprit que s'il laissoit un si grand nombre de ces gens-là ensemble, il étoit à craindre qu'ils ne perpétuassent la rébellion ; il tira cette affaire en longueur, & les mécontents s'étant enfin divisés en plusieurs bandes, il ne fit plus aucune difficulté de leur accorder ce qu'ils souhai- toient. Le plus grand nombre s'arrêta à Bona- o, d'autres se placerent au milieu de la Vega-Real, sur les bords de la Riviere verte ; quelques-uns passerent six lieues au delà de Sant-Yago, en tirant vers le Nord. On donna à chacun du terrain à discretion, avec mille pieds de Manioc, & on obligea les Caciques voisins de faire cultiver ces terrains par leurs Sujets, & c'est de là qu'on a pris l'idée de ces partages d'Indiens, dont il sera beaucoup parlé dans la suite, sous les noms de Départemens, de Distributions, de Commandes, & de Con- cessions.

Reparti-
mientos.

Ojeda &
Americ
Vespuce

Roldan continuoit cependant toujours à se comporter avec l'Amiral, plutôt en vainqueur, qui

qui a
a fait
loit ses
venger
me s'il
lité, &
il semb
pruden
s'agisso
Contin
extrêm
des enn
les prex
jor, a
Cour,
jetter d
semenc
contre
volte c
capacit
& ils b
pas étei
feu cap
die gén
passa de
doué,
timent
dures à
doute p
son stile
même t
Alph
en Espa
qu'on y
de l'Am
Ministr
Tom.

qui a donné la Loi, qu'en criminel, à qui on a fait grace. Colomb, de son côté, dissimuloit ses insultes, dont il esperoit que la Cour le vengeroit enfin: il se servit même de lui, comme s'il eût eu une entiere confiance en sa fidelité, & cela, dans une occasion délicate, où il semble qu'il risquoit beaucoup plus, que sa prudence ne le permettoit: voici de quoi il s'agissoit. La nouvelle de la découverte du Continent, & de la pêche des perles, avoit extrêmement réveillé la jalousie des rivaux, & des ennemis de l'Amiral-Vice-Roi; & comme les premiers avis de la révolte de l'Alcaïde Major, avoient causé de grandes inquiétudes à la Cour, ils profiterent de cette occasion, pour jetter dans l'esprit de Ferdinand & d'Isabelle la semence de bien des soupçons contre lui, & contre sa famille. Ils représenterent cette révolte comme le fruit de la dureté, & de l'incapacité des trois freres dans le gouvernement, & ils blâmerent surtout l'Amiral, de n'avoir pas éteint d'abord, comme il le pouvoit, un feu capable de causer dans les Indes un incendie général. Fonseca, qui cette même année passa de l'Évêché de Badajoz à celui de Cordoue, entra même si bien dans ce dernier sentiment, qu'il écrivit sur cela des Lettres assez dures à Colomb; mais celui-ci lui auroit sans doute plus volontiers pardonné l'amertume de son stile, que l'infidelité, qu'il lui fit dans le même têmes.

Alphonse de Ojeda étoit retourné depuis peu en Espagne, & il se trouva à la Cour, lorsqu'on y reçut les Mémoires du dernier Voyage de l'Amiral. Il étoit bien venu chez le Prélat Ministre, & il ne pouvoit gueres ignorer que

1499. les Colombb ne lui étoient pas agréables. Cette connoissance lui fit naître la pensée de partager avec l'Amiral la gloire de ses Découvertes ; il demanda à l'Evêque de Cordouë la communication des Mémoires , dont je viens de parler , & il l'obtint sans peine. Après les avoir examinés , il comprit qu'il lui seroit aisé de continuer ce qui avoit été si heureusement commencé ; il fit son plan , le montra au Ministre , qui l'agréa , & il en reçut une permission par écrit , mais qui ne fut point signée , & qui fut même apparemment ignorée des Rois Catholiques , de découvrir tout ce qu'il pourroit du Continent des Indes , à condition , qu'il n'entreroit pas sur les terres du Roi de Portugal , ni sur celles , qui avoient été découvertes par Christophe Colomb , avant l'année 1495. c'est-à-dire , dans ses deux premiers Voyages : par-là , nulle partie du Continent n'étoit exclue de cette commission , non plus que l'Isle des perles , ce qui étoit formellement contraire aux conventions faites entre l'Amiral & la Couronne de Castille.

Infidélité. Ojeda muni de cette piece , se rendit en diligence à Seville , où il eut bientôt trouvé des fonds pour l'Armement , qu'il projettoit. Jean de la Cosa , un des plus habiles Pilotes , qui fussent alors en Europe , s'engagea à lui. Americ Vespuce , riche Marchand Florentin , non seulement s'y interessa pour une somme considerable , mais voulut même être du voyage ; & Ojeda en eût d'autant plus de joye , que cet Italien avoit la réputation d'être habile dans la Navigation , l'Astronomie & la Cosmographie. C'est ce même Americ Vespuce , qui à son retour en Europe , publia une Relation de son

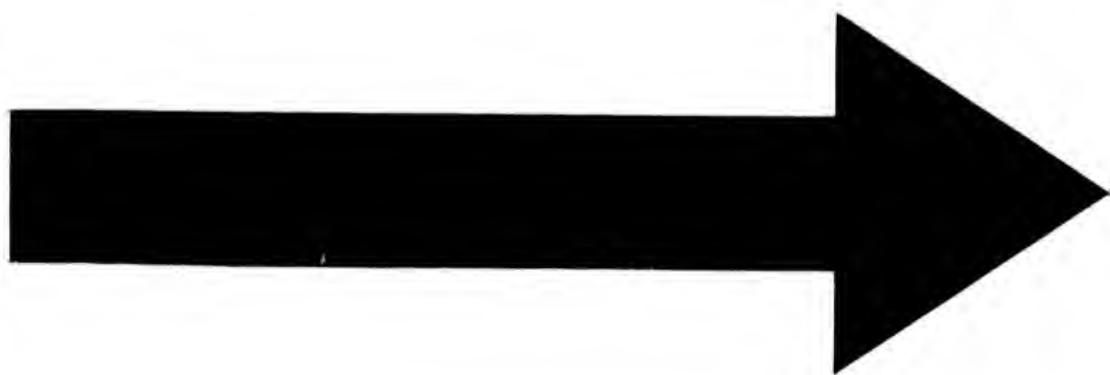
son Voyage, dont il ne fait aucune difficulté de s'attribuer tout l'honneur; il eut même la hardiesse d'y avancer, qu'il avoit le premier de tous découvert le Continent du Nouveau Monde, & il en fut si bien crû sur sa parole, quoique démentie par la notoriété publique, que son nom est devenu celui de cette quatrième partie de la Terre, qui seule égale, si même elle ne surpasse pas les trois autres en grandeur, & en richesses. Exemple mémorable, & trop souvent renouvelé du peu de fondement de ce qu'on appelle grand Nom, & qui fait voir d'une manière sensible que la hardiesse & l'impudence emportent souvent la récompense dûë au mérite, & que l'ignorance & l'injustice président à la plupart des jugemens des hommes.

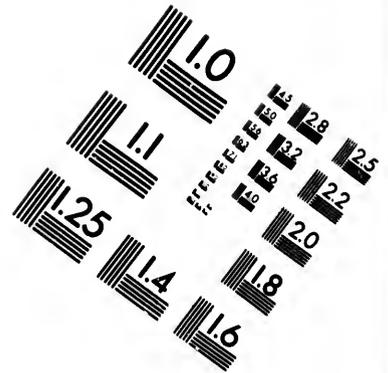
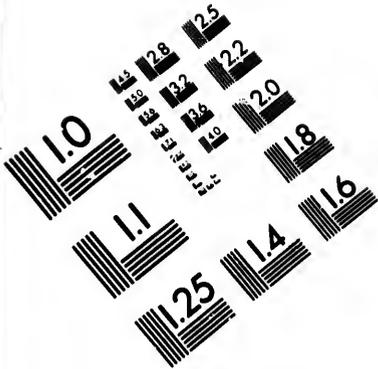
On peut bien croire que Colomb ne fut pas insensible à tant, & de si injustes entreprises contre ses droits, & contre sa gloire; mais il eut bien d'autres plaintes à faire dans la suite, & qui ne furent pas mieux écoutées. Les Espagnols, de leur côté, ont bien de la peine à digérer, qu'un étranger sans caractère, ait eu la gloire de donner son nom à un grand Continent, qui avoit déjà été découvert par leur Amiral, & préférablement à Ojeda, qui commandoit la Flotte, où Americ Vespuce n'étoit que passager, & à la Cosa qui la conduisoit. Dans le vrai, aucun des trois ne méritoit cet honneur. La première terre, où ils aborderent, fut à 200. lieuës à l'Orient de l'Orénoque, & Vespuce, pour persuader au Public qu'il avoit le premier découvert ce Golphe, avança que son voyage avoit duré 25. mois; en quoi il fut démenti par le serment, que prêta

juridiquement Ojeda pour attester le contraire.
 1499. Ayant ensuite passé la Bouche du Dragon, ils continuerent encore leur route à l'Ouest pendant 200. autres lieues, jusqu'au Cap de *la Vela*, qui fut ainsi nommé par Ojeda. Ils découvrirent dans cette course le Golphe de *Venezuela* ou de la petite Venise, auquel ils donnerent ce nom à cause d'un Village, qu'ils y trouverent bâti sur pilotis dans de petites Isles, avec des ponts de communications de l'une à l'autre. D'autres disent que ce n'étoit que des cabanes dressées sur des arbres. Du Cap de la Vela, Ojeda revint à la Marguerite, & ses Navires faisant eau de toutes parts, il les mit en carene, à la côte de *Cumana*, auprès d'un Village nommé *Maracapana*, où les Indiens le reçurent avec de grandes démonstrations d'amitié, & lui furent d'un très-grand secours dans l'embaras, où il se trouvoit. Il y fit même construire un brigantin, & ayant ensuite pris au Nord, il mit pied à terre dans une des Isles Caraïbes, où il se battit pendant plusieurs jours contre les Insulaires, dont il tua un très-grand nombre. Americ Vespuce a encore avancé, que de cette Isle ils étoient revenus tout droit en Castille, sans passer par l'Isle Espagnole; mais il fut prouvé au Fils Royal, sur le serment d'Ojeda & d'André de Moralez, un de ses Pilotes, que ce fut dans ce même tems qu'arriva tout ce que nous allons voir, qui se passa entre le même Ojeda & Christophle Colomb. Il est donc certain que nos aventuriers s'étant remis en mer après avoir défait les Caraïbes, firent voiles vers l'Isle Espagnole, & que le 5. de Septembre 1499. ils prirent terre au Port d'Yaquimo, où ils avoient dessein de
 char-

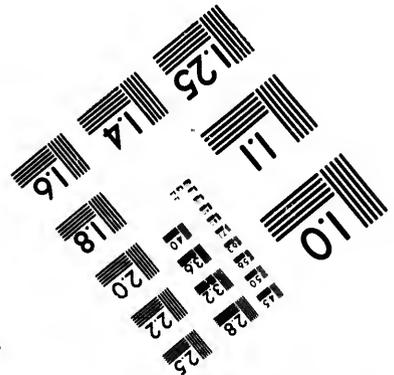
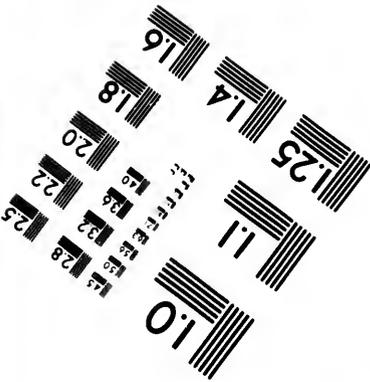
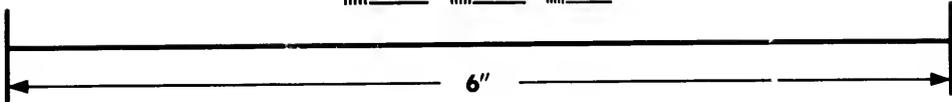
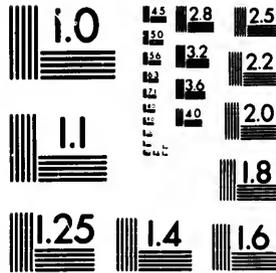
traire.
, ils
pen-
Vela,
ouvri-
ezuela
ent ce
verent
c des
autre.
caban-
la Ve-
s Na-
nit en
an Vil-
le re-
d'ami-
rs dans
même
ite pris
es Isles
rs jours
-grand
vancé,
t droit
gnole;
le ser-
un de
e têmes
qui se
le Co-
turiers
les Ca-
le, &
nt terre
sein de
char-


 he Ord. du Roi .
agua Juin 1730.
 324





**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

1.5 2.8 2.5
3.6 3.2
4.5 2.2
6.0 2.0
7.5 1.8

10
1.5



*le nom de Las Osienses
selon que plusieurs le prétendent*

*San Sebastian de los Reyes
ou LES PLAINES DE VENEZUELA*

*Ces spacieuses Plaines s'étendent jusq. à l'Orinoco vers le Sud.
Elles sont très unies, coupées de grandes Rivières,
et inondées dans la Saison des Pluies.*

Lieues Espagnoles, à 17 1/2 au Degré.
0 5 10 15

Lieues Marins, à 20 au Degré.
0 5 10 15 20

Lieues communes de France à 25 au D.
0 5 10 15 20 25

CARTE PARTICULIERE DU GOUVERNEMENT DE VENEZUELA

DRESSÉE

Sur ce que les Espagnols en ont écrit

PAR LE S^r D'ANVILLE
Geographe Ord.^e du Roi.

Juin 1730.

cha
en
l'
der
affé
à fi
res
son
seul
cou
nu
en
avo
com
mura
quit
enco
tenc
Nav
dre,
Q
avec
caid
rivan
bitan
lui,
autre
mém
Il con
ne s'
Port
parer
écriv
fut pa
mes,

charger du bois de Bresil, qui se trouvoit alors en quantité dans tout ce quartier-là.

L'Amiral en fut bientôt instruit, & envoya l'Alcaïde Major à Ojeda, pour lui commander de se retirer. Roldan trouva ce Capitaine assés mal accompagné dans un village d'Indiens, à six ou sept lieues de l'endroit, où ses Navires étoient mouillés. Il pouvoit l'arrêter prisonnier, mais il ne le fit pas; il lui demanda seulement à voir ses provisions, & pourquoi il coupoit du bois de Bresil, sans en avoir obtenu la permission de l'Amiral, & sans lui avoir envoyé faire une civilité. Ojeda répondit qu'il avoit laissé ses provisions dans son Bord, qu'il comptoit bien d'aller rendre ses devoirs à l'Amiral, & que s'il avoit différé jusques-là à s'acquitter de ce devoir, c'est qu'il n'en avoit pas encore eu la commodité. L'Alcaïde se contenta de cette réponse, & après avoir visité les Navires d'Ojeda, il reprit, sans rien entreprendre, le chemin de San-Domingo.

Quelque tems après on sut qu'Ojeda étoit avec ses vaisseaux à la côte de Xaragua: l'Alcaïde Major y fut encore envoyé, & en y arrivant, il aprit que plusieurs des nouveaux habitans de ces quartiers-là s'étoient déclarés pour lui, avoient voulu contraindre par la force les autres à suivre leur exemple, & qu'il y avoit même eu de part & d'autre du sang répandu. Il connut alors la faute, qu'il avoit faite, en ne s'assurant pas de ce Capitaine auprès du Port d'Yaquimo, & il eût bien voulu la réparer, mais Ojeda étoit sur son Bord. Il lui écrivit pour lui proposer une entrevûe, elle ne fut pas acceptée, & après que ces deux hommes, qui se craignoient également l'un l'autre,

1499.
Conduite
d'Ojeda
avec l'A-
miral.

1499.
1
1500.

— & qui étoient tous deux gens d'esprit & de ré-
 1499. solution, se furent quelque tems observés; O-
 | jeda s'éloigna, & alla faire quelques provisions
 1500. dans la province de *Cabay*, à 12. lieues de
Xaragua, c'est ce qu'on appelle aujourd'hui
P. Arcabay. Roldan l'y suivit, & après bien
 des difficultés, qu'il surmonta par son adresse
 & par son courage, il l'engagea enfin à une
 conférence, dont le fruit fut la retraite d'Oje-
 da. En quoi il faut convenir qu'il rendit un
 service essentiel à l'Amiral, qui alloit se trou-
 ver replongé dans un abîme de troubles & de
 séditions, d'où il ne lui auroit pas été facile de
 se retirer. Il en fut quitte pour quelques insultes,
 qui lui apurent, ce qu'il savoit déjà bien,
 qu'on étoit sur d'être appuyé en se déclarant
 son ennemi. Ojeda lui écrivit en partant que
 n'ayant pû venir à bout de le perdre dans son
 Ile, il alloit le faire connoître au Conseil d'Es-
 pagne, où l'on sauroit bien lui faire justice. Ce
 fut vers la fin de Fevrier 1500. qu'il appareilla
 pour retourner en Castille, d'où il étoit parti
 le 20. Mai de l'année précédente.

Cependant l'Amiral ne connut bien le dan-
 ger, qu'il avoit couru en cette occasion, qu'a-
 près qu'il fut passé. Le feu de la sédition mal
 éteint, se réveilloit déjà de toutes parts; &
 pour peu qu'Ojeda eût été instruit de la dispo-
 sition, où étoient les esprits d'un grand nom-
 bre de personnes, il se fut apparemment don-
 né bien de garde de quitter si aisément la par-
 tie. Mais Colomb n'ayant plus rien à craindre
 de ce côté-là, n'eût pas beaucoup de peine à
 dissiper ces commencemens d'une révolte re-
 naissante; les plus coupables furent pendus, &
 entre autres Adrien de Moxica, & le calme
 fut

fut rétabli partout. Ce calme, à la vérité, ne fut pas de durée, & il cachoit même une horrible tempête, dont tout ce qui s'étoit passé jusques-là, n'étoit qu'un léger prélude. En effet, tandis que Christophle Colomb, s'appuyant trop sur son innocence, & sur la protection de la Reine Isabelle, se croyoit inaccessible à tous les traits de ses ennemis, ceux-ci firent jouer tant de ressorts, les accusations intentées contre lui, furent conduites avec tant d'art, & vinrent de tant d'endroits, qu'il se fit comme un cri général, contre lequel sa protection même ne put tenir.

La Cour se trouvoit alors à Grenade, où s'étoient rendus, comme de concert, environ 30. personnes revenus depuis peu de l'Isle Espagnole, qui paroissoient avoir entrepris de soulever la populace contre les Colombes & contre la Cour, qui les soutenoit. Ils publioient sans cesse mille calomnies contre l'Amiral, & il n'est rien qu'ils n'imaginassent pour le rendre odieux au peuple, & suspect au Roi, à qui l'on avoit déjà écrit des Indes, que cet étranger songeoit à se rendre Souverain de tous ces grands Pays; or on fait l'impression, que pouvoit faire sur l'esprit ombrageux de Ferdinand, une accusation de cette nature. Un jour les Séditieux, dont je viens de parler, ayant acheté une charge de raisins, s'assirent à terre au milieu de la place pour la manger; & se mirent à crier, que le Roi & les Colombes les avoient réduits à la misère, où on les voyoit, en ne leur payant pas le salaire; qu'ils avoient mérité dans les pénibles travaux des mines. Ferdinand ne paroissoit presque point dans les rues de Grenade; que ces insolens ne le pour-

Mouvement à Grenade contre les Colombes.

— suivaient avec de grands cris, en lui deman-
 1499. dant leur paye ; & s'ils voyoient passer les en-
 fants de l'Amiral, qui étoient encore Pages de
 1500. la Reine : „ Voilà, s'écrioient-ils, les fils de
 „ ce traître, qui a découvert de nouvelles ter-
 „ res, pour y faire périr toute la noblesse de
 „ Castille”. Le Roi, qui n'avoit pas, à beau-
 coup-près, la même affection pour l'Amiral,
 que la Reine, se rendit bien plutôt à la vûe
 d'un soulèvement si universel, Isabelle tint bon
 plus long-têms ; elle se laissa pourtant persuader
 à la fin, & ce qui porta dans son esprit le
 dernier coup au malheureux Colomb, ce fut
 une chose, à quoi personne ne pensoit.

La Reine
 s'irrite
 contre
 lui, &
 le dépose
 de la
 Vice-
 Royauté.

Nous avons vû qu'une des conditions du
 traité fait avec Roldan, portoit que ceux des
 Rébelles, qui voudroient repasser en Espagne,
 auroient la permission d'emmener avec eux les
 filles, ou femmes Indiennes, qui s'étoient lais-
 sé abuser, & se trouvoient, ou actuellement
 enceintes, ou nouvellement accouchées. Plus-
 sieurs ne se contentant pas de ces créatures,
 dont ils ne pouvoient pas tirer de grands servi-
 ces, avoient apparemment embarqué des hom-
 mes, ou à l'insû, ou par la connivence de l'A-
 miral, lequel étoit obligé de fermer les yeux
 sur bien des choses ; qu'il n'étoit pas en son
 pouvoir d'empêcher. Ce qu'il y a de certain,
 c'est que le nombre de ces Esclaves montoit à
 300. & la Reine, qui n'avoit rien tant recom-
 mandé, que de ne point attenter à la liberté
 des Indiens, ne pût voir arriver ceux-ci, sans
 en être outrée ; cette contravention à ses or-
 dres, dont personne ne s'étoit avisé de faire un
 crime à Colomb, lui parut un attentat impar-
 donnable ; elle commença même à croire qu'il
 n'étoit

n'étoit peut-être pas tout à fait innocent sur tout le reste, & après avoir envoyé partout des ordres, sous peine de la vie, de remettre en liberté tous les Esclaves, qu'on tenoit de lui, elle prit sur le champ la résolution de lui ôter absolument le gouvernement du Nouveau Monde. Elle n'en prit jamais aucune, dont elle ait eu plus lieu de se repentir: tant il est vrai que les Princes ne sauroient être trop en garde contre les premiers mouvemens, lors même qu'ils ont la vertu pour objet. Effectivement, elle eût jugé l'Amiral bien moins coupable, si elle avoit été instruite de la nécessité, où il s'étoit vu réduit, & de la situation, où il se trouvoit alors; car il étoit venu à bout d'extirper jusqu'aux moindres semences de rébellion; il gouvernoit avec une autorité, qui ne rencontroit plus d'obstacle, il voyoit les Castellans soumis, les Insulaires disposés à recevoir le joug de l'Évangile, & celui de la domination de Castille; ses plus grands ennemis, presque tous réconciliés; & il se flattoit que dans trois ans au plus, il augmenteroit le revenu de la Couronne de 60. millions, en y comprenant la pêche des perles, dont il songeoit à s'affûrer par une bonne Forteresse.

Ce que je viens de dire se passoit sur la fin de cette année 1499. Cependant la déposition de l'Amiral ne fut signée qu'au mois de Juin de la suivante. Le tour, qu'on donna à une action d'un si grand éclat, fut que Colomb avoit demandé un premier Magistrat pour administrer la Justice dans l'Isle Espagnole, & prié leurs Alteesses de faire juger son différent avec l'Alcaïde Major par un homme, qui ne pût être soupçonné d'avoir favorisé une partie.

Préente
qu'on
prend
pour le
rappeller.

1500.

1500. au préjudice de l'autre. On publia donc que ces propositions avoient été jugées raisonnables, mais qu'on ne croyoit pas devoir partager ces deux emplois, qui d'ailleurs demandoient une autorité absolue, & ne pouvoient être donnés, qu'à une personne de distinction, avec laquelle il ne convenoit pas de laisser un homme revêtu de deux aussi grandes Charges que l'étoient celles d'Amiral & de Vice-Roi perpétuels.

François
de Bovadilla
envoyé
Gouverneur
général
dans les
Indes.

Une Commission si importante & si délicate demandoit un homme bien sage, bien impartial, bien désintéressé, & bien modéré. Le Roi & la Reine crurent avoir trouvé toutes ces qualitez dans la personne de Dom François de Bovadilla, Commandeur de l'Ordre de Calatrava, mais ils se tromperent assurément, & ils ne tarderent pas à le reconnoître. En effet Bovadilla étoit pauvre, il parut intéressé, emporté, ambitieux: il gouverna pourtant, si on en croit Oviedo, avec assez de douceur; mais ce ne fut qu'à l'égard de ceux, que sa Commission l'obligeoit le plus à châtier, & par une conduite si peu sensée & si peu excusable; non seulement il n'entra point dans les vûes de ses Souverains, surtout par raport aux Insulaires, & aux Auteurs des troubles passés; mais on fut assez surpris de le voir prendre avec ardeur les intérêts des coupables, dans le têmes, qu'il poursuivoit à toute rigueur des gens, qui n'ont enfin été convaincus, que de quelques défauts d'humeur, ou d'excès de vertus.

Le premier ordre, que lui donna la Reine, fut de déclarer les Indiens libres, & de les traiter comme tels; mais il lui étoit surtout enjoint, de tenir secrettes ses Provisions de Gouverneur

Gé-

Général, jusqu'à ce qu'il eût été reçu à San-Domingo & précaution, qui fait voir que les Rois Catholiques avoient donné quelque croyance à ce qui s'étoit publié du prétendu dessein, que formoit l'Amiral, de se rendre Souverain du Nouveau Monde. Bovadilla mit à la voile sur la fin de Juin avec deux Caravelles seulement, & le 23. d'Août on aperçût de San-Domingo ces deux Bâtimens, qui faisoient effort pour entrer dans le Port, d'où le vent de terre les repoussoit. L'Amiral n'y étoit pas, non plus que l'Adelantado: le premier étoit occupé à fortifier la Concepcion de la Vega, qui insensiblement devenoit une Ville, & le second étoit à Xaragua avec Roldan, occupé à la recherche des complices d'une conspiration, qui s'étoit formée depuis peu pour faire périr l'Alcaïde Major, & dont les principaux auteurs étoient déjà dans les prisons de la Capitale.

Au premier avis, qu'il paroissoit deux Caravelles, Don Diegue, qui commandoit dans la Place, envoya un Pilote dans une chaloupe pour les reconnoître, & les faire entrer dans le Port. Le Pilote, suivant l'ordre, qu'il en avoit, commença, en abordant une des Caravelles, par demander, si le fils aîné de l'Amiral n'étoit pas dans une des deux; on lui dit que le jeune Colomb étoit resté en Espagne, & que le Navire portoit un Intendant de Justice, & sur le soir les deux Caravelles entrèrent dans le Port, mais Bovadilla voulut encore passer la nuit dans son Bord. Le lendemain il débarqua de bon matin, & alla droit à l'Eglise, où il entendit la Messe, au sortir de laquelle, étant accompagné de D. Diegue, du

Son arrivée à San-Domingo.

— 1500. Sergent Major Rodrigus Perez, & d'un grand nombre d'Officiers; il s'arrêta à la vûe de tout le peuple, & donna la Commission d'Intendant de Justice à lire à un Notaire Royal, qu'il avoit amené d'Espagne; il demanda ensuite à D. Diegue, qu'il lui remit tous les prisonniers détenus pour cause de révolte. Il entendoit celle de l'Alcaïde Major, dont il croyoit qu'il y avoit encore des complices en prison, & il prétendoit en vertu de ses provisions, qu'ils ne doivent pas être réputez criminels, qu'ils n'eussent été déclarez tels à son Tribunal: comme il ne s'expliqua point, on ne s'entendit pas d'abord, il se picqua, & n'en voulut pas avoir le démenti. D. Diegue répondit que tous les prisonniers lui avoient été confiez & conignez par l'Amiral, & qu'il n'en pouvoit disposer, que par son ordre: „ Je vous ferai „ bientôt connoître, reprit le Commandeur, „ que vous devez m'obéir, & que votre frere „ même est soumis à mon autorité”. Il n'en dit pas davantage pour lors, mais le jour suivant au sortir de l'Eglise, toute la Ville étant accourüe à la Place, il fit lire les Patentes, qui le constituoient Gouverneur Général des Isles & Terre-Ferme du Nouveau Monde, pendant le têmes qu'il plairoit à leurs Altesse, avec un pouvoir absolu & sans limitation.

Il force la
Citadelle.

Cette lecture finie, il prêta le serment accoustumé, & sur le champ il requit de nouveau D. Diegue, & Rodrigus Perez, de lui donner les clefs de la prison; il en reçut la même réponse, que la veille, & cette fermeté l'embarrassa. Il fit lire deux autres Mandemens des Rois Catholiques, dans l'un desquels il

il étoit ordonné à l'Amiral, & à tous les Commandans des Fortereſſes, & des Navires, aux Tréſoriers, & aux Gardes Magafins de reconnoître pour leur Supérieur le Commandeur D. François de Bovadilla. L'autre regardoit la paye des Soldats, & la ſolde des Artifans & des Engagés. Après cette lecture, qui mit dans ſes intérêts tous les gens de guerre, il ſomma pour la troiſième fois Dom Diegue de lui livrer les priſonniers, & ſur ſon refus, il alla droit à la Citadelle, fit appeller Michel Diaz, qui y commandoit en qualité d'Alcaïde, lui ſignifia ſes Patentes, & lui ordonna de faire ſortir à l'heure même tous les priſonniers. Diaz demanda du tēms pour ſe réſoudre, mais le Commandeur, qui ſavoit que l'ordre étoit venu de faire pendre D. Fernand de Guevare, un des Chefs de la dernière conſpiration, & pluſieurs de ſes complices, craignit que ce délai ne fût employé à les exécuter; il fit donc mettre à l'inſtant ſous les armes toutes les troupes, & les équipages des deux Caravelles, & paroiffant à leur tête, il leur ordonna d'enfoncer les portes de la Citadelle. Cette Place n'avoit pas encore d'autres défenſes, & quoique Diaz, & un autre Officier nommé Diego de Alvarado ſe fuſſent montrés l'épée à la main ſur les Crenaux, le Commandeur y entra ſans beaucoup de réſiſtance.

Il ſe fit auſſi-tôt conduire à la priſon, & ayant fait ſubir un léger interrogatoire à ceux, qu'il y trouva les fers aux pieds, il les laiffa à la garde d'un Sergent, nommé Jean de Eſpinoſa. On eut enſuite grand ſoin de répandre dans le public, qu'on ne devoit pas être ſurpris, ſi les Rois Catholiques avoient ôté le

1500. — Gouvernement des Indes à Christophle Colomb, leurs Alteſſes ayant été informées par des perſonnes ſûres, qu'il en étoit le tyran, plutôt que le Gouverneur, qu'il ſe plaiſoit à répandre le ſang Eſpagnol; que pour enrichir ſa famille, il privoit les Soldats & les Artifiſans de leur paye, qu'il viſoit à ſ'y ériger en Souverain, qu'il empêchoit qu'on ne tirât de l'or des mines, & qu'on n'allât à la pêche des perles, dont il vouloit faire le fondement de ſa Principauté; on conclutit que perſiſter à le reconnoître pour Vice-Roi, c'étoit ſe déclarer complice des mêmes crimes, dont il étoit chargé.

Conduite de Colomb à cette nouvelle.

L'Amiral reçut avec aſſés de tranquillité les premières nouvelles de ce qui venoit de ſe paſſer; il ſe perſuada que Bovadilla étoit quelque avanturier ſemblable à Ojeda, & dont il viendroit auſſi aſſément à bout; ou du moins que ſes pouvoirs ne s'étendroient pas plus loin, que ceux de Jean Aguado, mais quand on lui eut rapporté que le Commandeur s'étoit déjà rendu maître de la Fortereſſe, & que toutes les troupes lui obéiſſoient, l'affaire lui parut ſérieuſe, & il crut ne devoir rien négliger pour ſe mettre en état de n'être point opprimé. Il prit donc le chemin de Bonao, après y avoir donné rendez-vous à pluſieurs Caſtillans, qu'il croyoit dans ſes intérêts, & envoyé ordre à quelques Caciques de l'y venir joindre, avec ce qu'ils pourroient aſſembler de Troupes. En arrivant dans cette Place, il y trouva un Huiffier à Baguette, qui l'attendoit de la part du Commandeur, & qui lui remit des copies legalifées de toutes les Commiſſions de ce nouveau Gouverneur. Il les prit, & après les avoir lûes, il dit qu'il n'y avoit rien dans la première, que de conforme à ce qu'il

qu'il avoit demandé lui-même, mais que pour les autres, il les croyoit subreptices, étant hors de toute vrai-semblance que leurs Alteſſes l'euffent dépouillé d'une Charge, dont elles lui avoient donné des Patentés perpetuelles & irrévocables, & cela, ſans lui avoir fait ſon procès, & ſans l'avoir même entendu dans ſes défenſes; qu'ainſi, avant que de ſe ſoumettre à des ordres, qui lui étoient juſtement ſuſpects, il vouloit voir quelque choſe de plus clair & de plus précis; qu'il alloit en écrire en Cour, & qu'il ſommoit tous les Sujets des Rois Catholiques de continuer à lui rendre obéiſſance, comme à leur Vice-Roi, & de lui prêter main-forte contre quiconque attenteroit à ſon autorité.

Il n'y eût alors perſonne, qui ne crût que cette affaire alloit dégénérer en une guerre civile, mais on fut bientôt détrompé. Jean Velalquez Tréſorier Royal, & le P. Jean de Treſſierra Franciſcain, arriverent peu de jours après à Bonao, & remirent à l'Amiral une Lettre, dont le Roi & la Reine avoient chargé le Religieux, & qui étoit conçue en ces termes. „ D. Chriſtophe Colomb, notre „ Amiral dans l'Océan, nous avons ordonné „ au Commandeur D. François de Bovadilla „ de vous dire de notre part bien des choſes, „ & nous vous enjoignons d'y ajoûter foi, & „ d'exécuter ce qu'il vous déclarera en notre „ nom, à Madrid ce 26. Mai 1499. M O I „ LE ROI, M O I LA REINE. L'Amiral réfléchit long-têms ſur cette Lettre, où il remarqua que le titre de Vice-Roi ne lui étoit point donné ſelon l'uſage, & après en avoir délibéré avec ſes amis, il ſe réſolut enfin à re-

Il ſe met à la diſcretion de Bovadilla, qui lui fait mettre les ſers aux pieds, auſſi-bien qu'à ſon frere D. Diegue.

con-

— connoître Bovadilla en qualité de Gouverneur
 1500. Général, & à l'aller trouver au plûtôt. Il
 partit donc pour la Capitale, & fut extrême-
 ment surpris en arrivant, d'apprendre que le
 Commandeur s'étoit logé dans sa maison, a-
 voit saisi ses papiers, confisqué ses meubles,
 ses chevaux, & tout ce qu'il avoit d'or &
 d'argent, sous prétexte de payer tous ceux, à
 qui il étoit redevable, & transféré son frere
 dans une des Caravelles qui l'avoient amené,
 après lui avoir fait mettre les fers aux pieds,
 & cela sans lui en avoir dit la raison, & sans
 garder aucune formalité de Justice. Enfin
 qu'on venoit de publier une Ordonnance, par
 laquelle il étoit permis à tout le monde d'aller
 chercher de l'or, en payant au Roi l'onzième
 seulement de ce qu'on en tireroit, au lieu du
 tiers, qu'on avoit payé jusques-là.

Il n'avoit pas encore eu le têmes de faire ses
 réflexions sur une si étrange conduite, que Bo-
 vadilla, sans lui vouloir permettre de le voir,
 ni souffrir que personne lui parlât, le fit enle-
 ver lui-même & enfermer dans la Citadelle,
 les fers aux pieds. Une maniere d'agir si vio-
 lente & si irréguliere, eut peut-être encore
 quelque chose de moins surprenant, que l'ap-
 plaudissement, qu'on lui donna : ceux même
 qui devoient leur fortune aux Colomb, & ne
 subsistoient que par leur faveur, furent les pre-
 miers à leur insulter, & le propre Cuisinier de
 l'Amiral s'offrit à lui mettre les fers aux pieds,
 ce qu'aucun de ses Ennemis n'avoit osé faire.

Il enga-
 ge son
 frere D.
 Barthé-
 lemy à

C'est dans les grands revers, qu'on connoit
 les Grands Hommes : Colomb souffrit sa dis-
 grace & toutes les indignités, dont elle fut ac-
 compagnée, avec une fermeté d'ame, qui lui
 fit

fit bien autant d'honneur, que ce qui lui avoit mérité la grande élévation, d'où il se voyoit tombé dans la plus profonde humiliation. Il fit : l'Adélantade étoit encore en liberté, & il étoit à présumer qu'il alloit tout entreprendre pour tirer ses freres des mains d'un homme, qui lui paroissoit capable de se porter aux dernières violences, & qui passant visiblement ses pouvoirs, ne pouvoit manquer d'être désavoué: car quoi qu'Oviedo, & même Herrera, semblent laisser en doute, si Bovadilla avoit le pouvoir de toucher à la personne de l'Amiral, & de le traiter en criminel, supposé qu'il se trouvât tel, il parût dans la suite par toute la conduite de Ferdinand & d'Isabelle, qu'il n'avoit ordre, que d'informer. Aussi fut-il accusé de n'avoir poussé les choses si loin, que pour plaire à l'Evêque de Badajoz. Quoiqu'il en soit, l'Amiral écrivit à son frere par ordre de Bovadilla de ne faire mourir aucun des prisonniers, qu'il tenoit dans les fers; il ajouta de lui-même qu'il le chagrinerait extrêmement, s'il n'obéissoit pas, & il le conjura au nom du Seigneur, des Rois leurs Maîtres, & de la tendre amitié, qui avoit toujours été entr'eux, de venir se rendre prisonnier avec lui; » toute notre ressource, lui disoit-il, est dans » notre innocence, & rien n'est plus à désirer » pour nous, que d'être menés tous ensemble » en Espagne, où il nous sera aisé de nous » justifier ». C'étoit demander beaucoup à un brave homme, & du caractère de D. Barthélemy, il défera néanmoins à l'avis de son frere, il vint à San-Domingo, où il étoit à peine arrivé; qu'il fut conduit enchaîné dans la même Caravelle, où étoit D. Diegue.

Mais

1500.
se ren-
dre pri-
sonniers.

fit

1500.
Condui-
te, Iré-
guisite
du Com-
man-
deur.

Mais ce qui mit le comble à l'iniquité de Bovadilla, & acheva de lui ôter tout moyen d'excuser son procédé, c'est que tandis qu'il traitoit avec tant d'indignité des personnes de ce rang, il combloit d'honnêteté l'Alcaïde Major, Roldan Ximenez, & Guevara; leur donnoit de grandes marques de distinction, & faisoit mille amitiés à tous ceux, qui avoient été leurs complices. Sa première attention, ainsi que nous avons vu, s'étoit tournée à sauver une bande de brigands & de séditeux, qui étoient sur le point d'expier leurs crimes par le dernier supplice: on s'attendoit qu'il feroit au moins des informations, pour voir, s'ils étoient coupables, ou non; mais il n'en fut nullement question. Et il n'eut pas même le soin de garder sur cela les bienséances. Tant de violence & si peu de conduite firent craindre pour la vie des trois frères prisonniers; effectivement Bovadilla en avoit trop fait, pour ne pas donner à penser qu'il avoit dessein d'en venir aux dernières extrémités. Le procès des prétendus criminels s'instruisoit, & tout concouroit à confirmer le public dans l'opinion, où il étoit, que la perte de leur vie suivroit de près celle de leur liberté.

Chefs
d'accusa-
tion con-
tre les
prison-
niers.

Le principal chef d'accusation contre l'Amiral, étoit, qu'il avoit différé à donner avis aux Rois Catholiques de la pêche des perles, & cela, ajoutoit-on, à dessein d'exiger de leurs Altesses, en vertu d'une si précieuse découverte, de nouveaux droits, & de nouvelles prérogatives: car on n'osa insérer dans le procès, ce qui se publioit néanmoins avec affectation, qu'il avoit eu dessein de s'approprier ce riche commerce; encore moins qu'il eût

éoit formé le projet de se faire une Souveraineté
 dans les Indes. Les autres dépositions, dans 1500.
 la plupart desquelles on impliquoit ses freres,
 étoient, sa dureté dans le gouvernement, sa
 cruauté dans l'administration de la Justice cri-
 minelle, d'avoir retenu la solde des gens de
 guerre & des ouvriers, & d'avoir empêché de
 travailler aux mines, de s'opposer à ce qu'on
 bâtît les Insulaires, & de leur faire la guerre
 sans aucun sujet légitime, uniquement pour les
 rendre Esclaves, & les envoyer en Castille;
 de maltraiter les serviteurs du Roi, & de n'o-
 béir aux ordres de la Cour, qu'autant qu'il le
 jugeoit à propos. On lui communiqua ces ar-
 ticles par écrit, & il répondit à tous d'une ma-
 nière, qui ne laissa pas d'embarrasser ses ac-
 cusateurs; elle donna encore plus à penser au
 Gouverneur Général, qui avoit commencé
 par le traiter en criminel, avant que de savoir
 s'il l'étoit, & qui, sans un caractere suffisant,
 s'étoit fait le Juge d'un Grand Officier de la
 Couronne, n'ayant eu commission, que d'in-
 former sur sa conduite, & de l'envoyer en
 Espagne en rendre compte au Roi & à la
 Reine.

Dans le vrai, rien n'étoit plus aisé aux ac-
 cusés, que de répondre à tout ce qui leur étoit Les ré-
 objecté. J'ai déjà dit que ce fût par l'Amiral, ponfes
 que la Cour eut les premières nouvelles de la de l'A-
 découverte des perles. Les autres accusations miral.
 n'avoient rien que de vague, & l'Amiral di-
 soit bien, qu'étant homme il ne prétendoit pas
 être impeccable, mais il ajoutoit qu'on ne pou-
 voit le convaincre que de ces fautes, qu'on
 devoit pardonner aux grands embarras, où il
 s'étoit trouvé; & au défaut d'expérience: il
 pro-

— proteſta que ſes intentions avoient toujours
 1500. été droites, il affura qu'on ne le convain-
 croit jamais de la moindre infidélité envers les
 Rois ſes Souverains Seigneurs; au reſte il dé-
 clara que, ſ'il avoit bien voulu répondre, c'é-
 toit uniquement pour empêcher qu'on ne tirât
 aucun avantage de ſon ſilence, qu'il ne pré-
 tendoit le faire juridiquement qu'au Tribunal
 de leurs Alteſſes, auquel il appelloit des pro-
 cédures, qu'on pourroit faire, & du jugement
 qu'on pourroit porter contre lui, & auquel il
 demandoit d'être renvoyé.

Bova-
 dilla ſe
 réſout à
 l'envo-
 yer en
 Eſpagne.

L'embaras du Commandeur augmentoit; il eût apparemment bien voulu pouvoir aller plus loin, & ſe défaire de ſes priſonniers, mais il n'oſoit le prendre ſur ſoi; tout bien confi- déré, il crut devoir ſe contenter de faire rendre contre eux un Arrêt de mort, & de les envoyer en Eſpagne avec leur procès tout in- ſtruit: & il ſe flattait que le nombre & l'uni- formité des dépoſitions, la grieveté des char- ges, & la qualité des accuſateurs, dont plu- ſieurs avoient été liés d'intérêt avec les accu- ſés, feroient confirmer la Sentence. Les Pri- ſonniers de leur côté attendoient avec quelque ſorte d'inquiétude quelle ſeroit la déciſion de leur fort, quand Alphonſe de Vallejo, Capi- taine de la Caravelle, où étoient les deux freres de l'Amiral, vint tirer celui-ci de priſon pour le conduire à ſon Bord. A la vûe de cet Officier, Colomb fut un peu troublé, & jet- ta: quelques larmes, Vallejo, lui dit-il, » où vas-tu me mener? En Eſpagne, Mon- » ſeigneur, répondit le Capitaine. Eſt-il bien » vrai, reprit l'Amiral, ne me caches-tu rien? » Je vous jure, Monſeigneur, repartit Valle-

» jo,

jo, que j'ai ordre de conduire votre Excel-
 lence en Espagne. Ces assurances & les 1500,
 manieres respectueuses de cet Officier, calmen-
 rent le Prisonnier, & il ne douta plus du re-
 tour de sa fortune. Mais Bovadilla ne voulut
 pas qu'il manquât rien à son humiliation. Il
 fit avant son départ publier une amnistie, en
 faveur de tous ceux, qui avoient eu plus de
 part aux rébellion, & remplit plusieurs
 brevets, qui lui avoient été donnés en blanc,
 des noms de Roldan, de Guevara, & de tous
 ceux, qui étoient plus décriés par leur mauvai-
 se conduite, & qui avoient plus ouvertement
 persecuté les Colomb; puis il ordonna à Val-
 lejo d'aller prendre terre à Cadix, & de met-
 tre les Prisonniers avec toutes les Procédures,
 entre les mains de l'Evêque de Cordouë, &
 de Gonzalo Gomez de Cervantez, parut du
 Commandeur, tous deux ennemis déclarés des
 trois freres.

Vallejo mit à la voile au commencement
 d'Octobre, & dès qu'il fut sorti du Port, il
 voulut ôter les fers à ses Prisonniers: mais l'Ami-
 ral s'y opposa, & protesta qu'il ne les quitte-
 roit point, que par l'ordre du Roi & de
 la Reine, & il ordonna même dans la suite
 par son testament, qu'après sa mort on les mit
 avec lui dans son cercueil, pour conserver jus-
 ques dans le tombeau ce gage de la reconnois-
 sance, dont le monde paye les services, qu'on
 lui rend. Il n'en parut pas moins sensible à la
 bonne volonté du Capitaine, qui, aussi bien que
 tous ses Officiers, lui fit, & à ses freres toutes
 les politesses possibles. La traversée fut cour-
 te & heureuse, & Vallejo mouilla devant Ca-
 dix le 25. de Novembre.

L'Ami-
 ral arti-
 ve en
 Espagne.

Lo

1500. Récep- tion de l'Amiral à la Cour.

Le bruit ne se fut pas plutôt répandu dans ce Port, & de-là à Seville, qui n'en est pas éloigné, que Christophle Colomb & ses deux freres venoient d'arriver chargés de fers, & condamnés à la mort ; qu'il s'y excita une très-grande rumeur, & qu'on y donna des marques éclatantes de l'indignation publique. Ferdinand & Isabelle, qui furent bientôt instruits de toutes choses par un exprès, que l'Amiral leur avoit secrettement dépêché, au moment que les ancrs furent jettés, encharment encore sur ces démonstrations populaires, & furent extrêmement offensés qu'on eût ainsi abusé de leur nom & de leur autorité, pour commettre des violences qui les deshonorioient. Ils donnerent sur l'heure de bons ordres pour mettre en liberté les Prisonniers, & pour leur faire rendre les honneurs, qui leur étoient dûs, ils leur firent tenir mille écus, pour se rendre incessamment à Grenade, où la Cour se trouvoit pour lors : ils les y accueillirent avec des marques extraordinaires de distinction, ils désavouierent, & annullerent sans rien examiner tout ce qui avoit été fait contre eux, & ils promirent de les dédommager & de les venger.

Audience particuliere obtenüe de la Reine par l'Amiral, & ce qui s'y passe.

L'Amiral parla peu en présence du Roi, qu'il savoit bien n'être pas dans ses interêts. Mais ayant été admis quelques jours après à une audience particuliere de la Reine, il commença par se jeter à ses pieds, & en cette posture, où il voulut demeurer quelque têmes, il dit les choses du monde les plus touchantes, & toucha effectivement jusqu'aux larmes le cœur de cette bonne Princeesse. Il la supplia ensuite de ne point souffrir qu'on eût impunément opprimé son innocence, & de lui accor- der

der
loux
le tro
s'ils
larm
diren
digne
& su
elle
de de
» Gh
» A d
» 19
» VO
» réc
» Je
» ar
» tru
» pou
» ma
» à qu
» n'ê
» tax
» Col
» des
» enc
» cho
» don
» gré
» nom
» un
» voul
» défo
» de v
» faver
» voye

der sa protection Royale contre ceux, qui ja-
 loux de son élévation vouloient à toutes forces
 le trouver criminel; peu contents de le perdre,
 s'ils ne le deshonorioient. Ses soupirs & ses
 larmes l'interrompirent dans ce moment, &
 dirent le reste. Alors Isabelle, en qui l'in-
 dignation prit la place de la douleur, le releva,
 & fut aussi quelque tems sans pouvoir parler;
 elle se remit enfin, & lui dit avec beaucoup
 de douleur: „ Vous voyez combien je suis tou-
 chée du traitement, qui vous a été fait, je
 n'omettrai assurément rien pour vous le fai-
 re oublier. Je n'ignore pas les services, que
 vous m'avez rendus, & je continuerai à les
 récompenser, comme ils méritent de l'être.
 Je connois vos ennemis, & j'ai pénétré les
 artifices, dont ils se servent pour vous dé-
 truire: mais comptez sur moi. Cependant
 pour ne vous rien dissimuler, j'ai peine à
 me persuader que vous n'ayiez pas donné lieu
 à quelques plaintes, trop univérnelles, pour
 n'être pas fondées. La voix publique vous
 taxe d'une sévérité peu convenable dans une
 Colonie naissante, & capable d'y exciter
 des révoltes, qui ébranlent ses fondemens
 encore mal affermis; mais il y a surtout une
 chose, que j'ai pû encore moins vous par-
 donner; c'est d'avoir de votre chef, & mal-
 gré mes Idéfenses ôté la liberté à un grand
 nombre d'Indiens, qui n'avoient pas mérité
 un châtiment si sévere. Votre malheur a
 voulu qu'au moment que j'ai appris cette
 désobéissance; tout le monde se plaignoit
 de vous; & personne ne parloit en votre
 faveur. Je n'ai donc pû me dispenser d'en-
 voyer aux Indes un Commissaire, qui s'inf-
 „ trui-

dans ce
 loigné,
 res ve-
 lamnés
 ode su-
 latantes
 Habel-
 choses
 secret-
 ances
 ces dé-
 extrême-
 ur nom
 des vio-
 nèrent
 e en li-
 rendre
 leur fi-
 cessam-
 oit pour
 marques
 püerent,
 ce qui
 rent de

u Roi,
 nterêts.
 après à
 il com-
 n cette
 e tems,
 hantes,
 mes le
 suplia
 mpuné-
 laceor-
 der

3500. „ truiſt , & m'inſormât de la verité de toutes
 „ choſes ou moderât une autorité, qu'on
 „ vous accuſoit de porter trop loin, & qui ſup-
 „ poſé que vous fuſſiez coupable des crimes,
 „ dont on vous accuſoit , prit le Gouverne-
 „ ment Général, & vous envoyât en Eſpagne
 „ rendre compte de votre conduite; ſes inſtruc-
 „ tions ne portoient rien de plus. Je recon-
 „ nois que j'ai fait un mauvais choix; j'y met-
 „ trai ordre, & ferai de Bovadilla un exem-
 „ ple, qui apprendra aux autres à ne point paſ-
 „ ſer leurs pouvoirs: mais je ne puis vous pro-
 „ mettre de vous rétablir ſi-tôt dans votre
 „ Gouvernement; les eſprits y ſont trop aigris
 „ contre vous, il faut leur donner le tēms de
 „ revenir; quant à votre Charge d'Amiral,
 „ mon intention n'a jamais été de vous en ôter
 „ ni la poſſeſſion, ni l'exercice, laiffez faire
 „ le reſte au tēms, & fiez vous à moi.

Nouvel-
 les pro-
 poſitions
 de l'A-
 miral à
 la Reine.

Colomb comprit par ce diſcours d'Ifabelle,
 plus que cette Princeſſe n'avoit voulu lui fai-
 re connoître. Il jugea que ſon rétabliſſement
 n'étoit pas ſelon les regles de la bonne politi-
 que, que le Roi étoit par rapport à cela ſa
 partie ſecrete, qu'on ſe repentoit de l'avoir
 fait ſi Grand, & qu'il ne devoit pas ſe flatter
 de faire changer la Cour en ſa faveur. C'eſt
 pourquoi, ſans s'arrêter à d'inutiles inſtances,
 après avoir remercié la Reine des nouvelles
 marques de bonté, qu'elle venoit de lui don-
 ner, il la pria d'agréer qu'il ne demeurât pas
 dans l'inaction, à ſon ſervice & à l'Etat; mais
 qu'il lui fût permis de continuer la découverte
 du Continent du Nouveau Monde, & de cher-
 cher quelque détroit, qui pût le conduire aux
 Moluques. Ces Iſles étoient alors extrême-
 ment

men-
 que
 ſouh-
 eux
 appr-
 jet d
 quip-
 dem-
 ſurpr-
 elle
 Cha-
 M
 Colo
 ſans p
 princ-
 de pl
 les In
 flexio
 dans l
 bitans
 té qu
 que d
 le, ou
 ſequer
 ſcienc
 pour s
 n'étoie
 ne n'a
 tieuſe,
 qu'ils
 Outre
 il s'en
 pagne,
 tipathic
 querell
 tes dan
 Tom.

ment célèbres par le grand Trafic d'Épiceries, que les Portugais y faisoient, & les Espagnols souhaittoient passionnément de partager avec eux un commerce si lucratif. Aussi Isabelle approuva-t-elle avec de grands éloges ce projet de l'Amiral: elle lui promit de lui faire équiper au plutôt autant de Navires, qu'il en demanderoit, & l'assûra que, si la mort le surprenoit dans le cours de cette expedition, elle rétablirait son fils aîné dans toutes ses Charges.

Mais rien ne justifia davantage Christophle Colomb dans l'esprit de tous ceux, qui étoient sans passion, que la conduite de Bovadilla; sa principale attention fut d'abord, à augmenter de plus en plus la haine, qu'on portoit dans les Indes aux Colombes, & il ne fit pas réflexion que cette animosité leur faisoit honneur dans l'esprit de ceux, qui connoissoient les habitans du Nouveau Monde. En effet, excepté quelques Officiers, le reste n'étoit gueres que des gens ramassés parmi la plus vile canaille, ou sortis des prisons de Castille, & par conséquent sans mœurs, sans religion, sans conscience, ou, qui n'étant venus si loin, que pour s'enrichir, se persuadoient, que les Loix n'étoient point faites pour eux, & que personne n'avoit droit de s'opposer, ni à la vie licentieuse, qu'ils vouloient mener, ni aux moyens, qu'ils imaginoient d'augmenter leurs richesses. Outre que malgré les précautions de la Reine, il s'en trouvoit de toutes les Provinces d'Espagne, entre lesquelles on sait qu'il y a des antipathies insurmontables, sources intarissables de querelles, & de divisions, d'autant plus funestes dans ce nouvel établissement, qu'il s'y ren-

Conduite de Bovadilla dans son Gouvernement.

— contre toujours des mécontents, & que les Loxt
1500. y sont moins en vigueur.

De tout ceci, on peut juger que le nouveau Gouverneur en voulant prendre le contre-pied de l'Amiral, ne pouvoit éviter de faire de grandes fautes. Car comme il n'y avoit dans le fond rien de reprehensible dans celui-ci par rapport aux Espagnols, qu'un peu trop de sévérité, & que d'ailleurs lui & ses frères s'étoient assés étudiés à rendre justice à un-chacun; entreprendre de faire en tout le contraire de ce qu'ils avoient fait, c'étoit s'exposer à donner dans les plus grands travers, & ne s'attacher que des brigands; comme fit effectivement Bovadilla: il le fit même d'une maniere si marquée, & avec si peu de ménagement, qu'on entendoit tous les jours les plus honnêtes gens s'écrier qu'ils étoient bien malheureux d'avoir fait leur devoir, & de s'être tenus inviolablement attachés au service du Prince, puisque c'étoit un Titre pour être exclus des graces.

Il rend
les Insu-
laires
Esclaves.

Le Commandeur ne se comporta pas plus équitablement à l'égard des Insulaires, qu'à l'égard des Espagnols: car ayant réduit à l'onzième les Droits du Prince, & donné, ainsi que nous l'avons vû, la liberté de faire travailler aux Mines, il falloit, pour empêcher que le Domaine ne perdît rien à ce changement, que les particuliers tirassent une quantité d'or prodigieuse. Pour les mettre en état d'en venir à bout, il contraignit les Caciques de fournir à chaque Espagnol un certain nombre de leurs Sujets, dont ceux-ci se servoient, comme ils auroient pû faire des Bêtes de charge; & pour empêcher ces malheureux de pouvoir se soustraire aujour, qu'il venoit de leur imposer, il

com-

I
com
les I
suite
suiva
cette
plus
pas le
diens
Dom
ne fo
à viv
en le
prom
eurs
d'or e
confir
voit t
l'Amir
moyer
Mines
Droits
ter de
portés
Il se
ne si p
mines
heur, d
d'une s
paigne d
au cent
profiter
dureroit
nombre
Espagno
avec qu
l'or faiso

commença par faire un dénombrement de tous les Insulaires, puis il les rédigea par classes, ensuite il les distribua aux habitans, plus ou moins, suivant qu'il vouloit gratifier un chacun. De cette sorte toute l'Isle se trouva réduite sous le plus dur esclavage, qui fut jamais. Ce n'étoit pas le moyen d'affectionner ces malheureux Indiens, ni à la Religion Chrétienne, ni à la Domination Castillane; mais le Commandeur ne songeoit qu'à gagner ceux, avec qui il avoit à vivre, & il étoit assuré d'en venir à bout, en leur procurant les moyens de s'enrichir promptement & sans beaucoup de risque. D'ailleurs il se flattoit qu'en faisant de gros envois d'or en Espagne, il se rendroit nécessaire, & confirmeroit d'autant plus les soupçons, qu'il avoit tâché d'inspirer à la Cour de la fidélité de l'Amiral, & comme il avoit pris un très-bon moyen d'engager tout le monde à travailler aux Mines, il comptoit que malgré la réduction des Droits du Souverain, il les feroit encore monter de beaucoup plus haut, que ne les avoit portés le tiers établi par Colomb.

Il se tira effectivement en peu de mois, une si prodigieuse quantité d'or de toutes les mines de l'Isle Espagnole, que, sans le malheur, dont nous parlerons bientôt, l'arrivée d'une seule Flotte, pouvoit dédommager l'Espagne de toutes ses avances, & les payer même au centuple. On se pressoit d'autant plus de profiter du tèm, qu'on se doutoit bien qu'il dureroit peu; & il en coûta la vie à un si grand nombre d'Indiens, qu'en peu d'années l'Isle Espagnole parut deserte. Il est aisé de juger avec quelle inhumanité, la passion d'amasser l'or faisoit traiter ces infortunés, par les traite-

— mens barbares, auxquels les a exposés la seule
 1500. cruauté, & dont on ne sauroit lire sans hor-
 reur le récit qu'en ont fait des Espagnols mé-
 me qui en ont été les témoins oculaires.

Grain
 d'or ex-
 traordi-
 naire.

Il est vrai, qu'on n'a point trouvé ailleurs,
 ni des mines plus abondantes, ni un or si pur.
 Michel Diaz & François de Garay, dont nous
 avons déjà parlé plus d'une fois, s'étoient asso-
 ciés pour faire travailler aux mines de Saint
 Christophle. Un jour, que leurs Esclaves dé-
 jeûnoient sur le bord de la riviere Hayna, une
 femme s'étant avisée de frapper la terre d'un
 bâton, qu'elle avoit à la main, elle sentit quel-
 que chose de fort dur, elle regarda, & vit que
 c'étoit de l'or, elle le découvrit entièrement,
 & surprise de la grosseur de ce Grain, elle jeta
 un cri, qui fit bientôt accourir François de
 Garay, lequel n'étoit pas fort loin. Il ne fut
 pas moins surpris, que l'avoit été l'Indienne,
 & dans le premier transport de sa joye, il fit
 tuer un cochon, le fit servir à ses amis sur ce
 Grain, assés grand pour tenir la Bête toute en-
 tiere, & il leur dit qu'il pouvoit bien se vanter
 que les Rois Catholiques n'étoient pas servis en
 vaisselle plus riche que lui. Bovadilla achetta
 ce Grain pour leurs Alteffes, il pesoit 3600.
 écus d'or, & les Orfévres, après l'avoir exa-
 miné, jugerent qu'il n'y en auroit pas plus de
 300. de déchet à la fonte. On y voyoit bien en-
 core quelques petites veines de pierres, mais ce
 n'étoit gueres que des taches, qui avoient peu
 de profondeur; enfin, il ne s'en est jamais vû
 nulle part un pareil, & l'on peut juger combien
 cette découverte anima les esperances de ceux,
 qui s'occupoient à la même recherche.

1501.
 Bova-

— Cependant on apprit à la Cour la maniere,
 dont

don-
 trait
 dign-
 belle
 cette
 nom-
 vand
 d'Al-
 Gran-
 les
 missi-
 qu'Isa-
 tablir
 Vice-
 te, fu-
 piroit
 sa per-
 frir le
 qui lu-
 ce, &
 de eû-
 me de
 tier ju-
 ploi,
 transfo-
 & les
 destru-
 même
 porter
 te équ-
 en gard-
 tionnés
 de gran-
 gence,
 outre
 2500.

dont les habitans de l'Isle Espagnole étoient traités, & il n'est pas possible d'exprimer l'indignation, qu'en conçurent Ferdinand & Isabelle. Le rapel de Bovadilla étoit déjà résolu, cette nouvelle le hâta, & sur le champ, on nomma pour son successeur, Dom Nicolas Ovando, Commandeur de Larez, de l'Ordre d'Alcantara, & qui fut peu de têmes après Grand Commandeur de tout l'Ordre; mais ses Provisions ne portoient qu'une Commission pour deux ans, apparemment, parce qu'Isabelle vouloit au bout de ce têmes-là, rétablir Christophle Colomb dans sa Charge de Vice-Roi. Ovando étoit un homme de mérite, fort sensé, d'un abord gracieux, & qui inspiroit en même-têmes un grand respect pour sa personne: modeste, jusqu'à ne pouvoir souffrir les marques de distinction, ni les titres, qui lui étoient dûs, grand amateur de la Justice, & fort désintéressé. Le Nouveau Monde eût été heureux d'être gouverné par un homme de ce caractère, s'il l'eût soutenu tout entier jusqu'au bout. Mais il sembloit que l'emploi, dont on le revêtit, fût contagieux, & transformât d'abord les hommes les plus doux & les plus modrés en tyrans, suscités pour la destruction des malheureux Indiens: à l'égard même des Espagnols, il ne parut pas se comporter toujours avec ce désintéressement & cette équité, qu'on lui avoit connus, ni être assés en garde contre les rapports de gens mal intentionnés; ce qui le fit quelquefois donner dans de grands travers. On lui fit équiper en diligence, une Flotte de 32. voiles, sur laquelle, outre les équipages ordinaires, on embarqua 2500. hommes, pour remplacer dans l'Isle Es-

1501.
dilla re
voqué,
Ovando
envoyé
sa plac
Son ca
ractere.

On chan
ge beau
coup
d'habi
tans de
l'Isle Es
pagnole.

1500. pagnole quantité de personnes, que la Reine voulut qu'on en fît sortir, afin de purger la Colonie de tout ce qui pouvoit y causer du trouble. Parmi ces nouveaux habitans, il y avoit plusieurs Gentils-hommes, tous Sujets de la Couronne de Castille; Isabelle se confirmant de plus en plus dans la résolution d'exclure du Nouveau Monde tous ceux, qui n'étoient pas ses Sujets naturels. Il est vrai qu'après sa mort, il n'y eût plus de distinction sur cela entre les Castillans & les Aragonnois, & que sous Charles V. tous les Sujets des differens Etats, que possédoit ce Prince, eurent la même liberté.

Instruc-
tions
données
à Ovan-
do.

Comme la Cour étoit résoluë à rappeler en Espagne l'Alcaïde Major, François Roldan Ximenes, & que la Justice ne pouvoit gueres être administrée par un homme de guerre, chargé d'ailleurs du Gouvernement général; elle nomma à cette importante Charge, un habile Jurisconsulte, nommé Alphonse Maldonado, dont les Provisions furent expédiées à Grenade le 3. Septembre 1501. On travailla ensuite aux Instructions du Commandeur de Larez, & elles portoit en substance, qu'après avoir examiné les comptes du Commandeur François de Bovadilla, il le renvoyât en Espagne sur la même Flotte, qui l'alloit porter lui-même aux Indes. Qu'il revît aussi ceux de l'Amiral, mais qu'il ne les signât point: qu'il déclarât à tous les Caciques dans une Assemblée Générale, que les Rois Catholiques les prenoient sous leur protection Royale, eux & tous leurs Sujets. Qu'il ne traitât point ces Infulaires autrement que les Espagnols, qu'il tint seulement la main à en exiger le tribut, qu'on leur avoit imposé. Surtout, qu'il ne
soul-

for
va
&
de
jug
me
&
Sol
du
pou
cou
rachi
auc
res,
nou
que
bles
dans
qu'il
Qu'
que
déd
souff
un d
la R
eût r
pour
lesqu
dégr
Il
qui c
liers
veau
comm
lât sér
On es

souffrît point qu'on employât personne au travail des mines, que sur le pied d'ouvriers libres, & en les payant exactement. Qu'il fit bâtir des Villes & des Fortereſſes aux endroits, qu'il jugeroit convenables, qu'il les fit jouir des mêmes privilèges, dont jouiſſoient celles d'Eſpagne, & ne permît point aux Eſpagnols, ſurtout aux Soldats, de s'établir ailleurs; qu'il remit le droit du Prince au tiers pour le paſſé, & à la moitié pour l'avenir. Qu'il prit bien garde, dans la coupe du bois de Breſil, de ne point laiſſer arracher le pied des arbres. Qu'il ne permît à aucun étranger, ſurtout aux Juifs & aux Maures, de s'établir dans les Indes, ni d'aller à de nouvelles découvertes. Qu'il ne ſouffrît point que Bovadilla vendît aucun des biens immeubles ou heritages, qu'il pourroit avoir acquis dans l'Iſle Eſpagnole; mais ſeulement ceux, qu'il avoit reçûs des liberalités de leurs Alteſſes. Qu'il apportât tous ſes ſoins à faire enſorte, que l'Amiral & ſes freres fuſſent parfaitement dédommagés de tous les torts, qu'ils avoient ſoufferts: & ſur cela l'inſtruction entroit dans un détail, qui faiſoit voir combien le Roi & la Reine avoient à cœur cet article. Carvajal eût même ordre de reſter dans l'Iſle, en partie pour avoir ſoin des intérêts des Colombſ, avec leſquels il étoit demeuré très-uni pendant leur diſgrace.

Il y avoit encore quelques autres articles, qui comprenoit pluſieurs Reglemens particuliers, pour le détail de la conduite du nouveau Gouverneur; mais il lui étoit ſurtout recommandé d'avoir l'oeil à ce que l'on travailât ſérieuſement à la conversion des Infidèles. On en avoit déjà baptifé un aſſés grand nombre,

Atto-
tion de
la Cour
pour la
conver-
ſion des
Infidèles.

bre, mais la plupart avoient reçu le Sacrement
 1501. fans trop favoir ce que c'étoit, & en avoient
 d'abord profané la sainteté par leur Apostasie.
 D'ailleurs, les cruautés, qu'on exerçoit contre-
 eux, & les exemples des anciens Chrétiens ne
 les prévenoient pas en faveur d'une Religion,
 dont on ne leur donnoit guere, ni le têmes, ni
 les moyens de s'instruire; outre que le petit
 nombre des Prêtres, qui étoient dans l'Isle suf-
 fisoit à peine pour les Espagnols. Une bonne
 recrue de Religieux Francilquains, qui les pre-
 miers, ont eu un établissement fixe dans les In-
 des; & les ordres, dont je viens de parler, de-
 voient lever tous les obstacles, & l'on s'atten-
 dit bientôt, à voir toute l'Isle Espagnole ado-
 rer Jesus-Christ.

1502. *Ovando arrive à l'Isle Espagnole.*
 Tout étant prêt pour le départ de la Flotte,
 Ovando alla recevoir les derniers ordres des
 Rois Catholiques, & ayant été admis à leur
 Audience, Antoine de Fonseca, Seigneur de
 Coca, Conseiller d'État, lui fit de la part de
 leurs Alteſſes, un discours fort long & fort
 touchant, sur la maniere, dont il devoit se
 comporter dans l'exercice de sa Charge; & il
 lui recommanda sur tout la Religion, la bon-
 té & la justice. Peu de jours après le Com-
 mandeur se rendit à San-Lucar, où il s'embar-
 qua le 13. Fevrier 1502. Une tempête, qu'il
 effuya assez près des Canaries, dissipa sa Flotte,
 & fit périr un de ses plus grands Navires avec
 150. hommes, qui étoient dessus. Tous les
 autres se retrouvèrent à la Gomera, où étoit le
 rendez-vous général, & où l'on acheta un
 Navire, pour remplacer celui, qui avoit péri.
 Quantité d'Espagnols habitans des Canaries,
 s'offrirent à en former l'équipage, & leur offre

fut

fut
 te e
 qui
 sous
 voit
 15.
 B
 être
 succ
 Fort
 lués
 & de
 lué e
 vail
 donn
 fait p
 mieu
 mém
 Il n'e
 veau
 ce qu
 les ay
 Flotte
 pieces
 te déc
 l'Ordo
 toit,
 moitié
 pour l
 qu'il a
 Il e
 plutôt
 mines
 aux In
 parler
 les y f

fut acceptée. Ovando partagea ensuite sa Flotte en deux bandes, prit avec lui les Navires, qui alloient mieux à la voile, laissa les autres sous les ordres d'Antoine de Torrez, qui devoit tout commander au retour, & arriva le 15. d'Avril au Port de San-Domingo.

Bovadilla ne s'attendoit à rien moins, qu'à être relevé; il vint néanmoins recevoir son successeur sur le rivage, & le conduisit à la Forteresse, où les provisions d'Ovando furent luës en présence de tous les Officiers Royaux & de Justice. Il fut aussi-tôt reconnu & salué en qualité de Gouverneur Général, & Bovadilla se trouva tout à coup absolument abandonné. Quelques-uns ont écrit qu'il avoit été fait prisonnier, mais ceux, qui paroissent le mieux instruits, ne le disent pas, & il paroît même qu'il fut toujours honorablement traité. Il n'en fut pas de même de Roldan, le nouveau Gouverneur informa contre lui, & contre ce qui restoit de ses principaux complices, & les ayant tous fait arrêter, il les repartit sur la Flotte, pour être conduits en Espagne avec les pieces de leur procès. Les Indiens furent ensuite déclarés libres, & l'on publia en même-têms l'Ordonnance du Roi & de la Reine, qui portoit, que désormais on payeroit au Domaine la moitié de l'or qu'on tireroit des mines, & que pour le passé, on s'en tiendroit au tiers, ainsi qu'il avoit été réglé par l'Amiral.

Il est vrai, que cette Ordonnance ne fut pas plutôt mise en exécution, que le travail des mines cessa tout à coup. Quoiqu'on pût offrir aux Insulaires, ils n'en voulurent plus entendre parler, dès qu'ils virent qu'on ne pouvoit plus les y forcer, & ils aimèrent mieux vivre tran-

1502.

Sa conduite à l'égard de tout le monde.

Le travail des Mines cessa entièrement.

— 1502. quillement dans leur première simplicité, qu'il de se consumer de fatigues, pour gagner des biens, dont ils ne faisoient aucun cas. D'ailleurs, il parut exorbitant, qu'on obligéât de payer au Prince la moitié de ce qui se gaignoit avec tant de peine & de dépense, & la plupart vendirent leurs outils, & se retirèrent. Plusieurs de ceux, qui étoient venus sur la Flotte, demandèrent à être mis à leur place, mais ils ne tarderent pas à s'en repentir. Le plus aisé étoit fait, & il falloit déjà creuser bien avant pour trouver de l'or. De plus, ces nouveaux débarqués manquoient tout à la fois d'expérience & de bons ouvriers; la maladie se mit parmi eux, & en emporta jusqu'à mille en assés peu de têmes; enfin tous renoncèrent à un travail, qui les accabloit, & ne les enrichissoit pas. Le mauvais succès des nouvelles Ordonnances, fit juger au Grand Commandeur, qu'il falloit y apporter quelque moderation, (j'appellerai désormais ainsi Ovando, parce que fort peu de têmes après son arrivée aux Indes, il parvint à cette grande dignité par la mort d'Alphonse de Santigliano, qui en étoit revêtu,) il fit dire aux habitans, qu'il alloit écrire à leurs Alteffes, pour les engager à se contenter du tiers, & sur cette assurance, quelques-uns reprirent cœur. Il leur tint parole, & fut écouté; il fallut même dans la suite se relâcher encore, & l'on en est venu enfin à se contenter du quint des métaux, des perles, & des pierres précieuses: & ce Règlement a toujours subsisté depuis.

Regle-
mens
pour les
nouveles
Vil-
les.

Le Gouverneur Général songea ensuite à bâtir des villes & des bourgades, comme on le lui avoit recommandé, & pour cela il fit un Traité avec un nommé Louis Arriaga, par lequel

quel
pour
tions
trans
de le
cune
faire
& les
par l
tans
sujets
l'exc
qu'ell
des P
appar
ble.
quer
qu'ils
hors
roient
des p
eux i
eux-m
tout
roit a
sur ce
nouve
la mo
roient
chand
les, o
re, ni
toujou
les G
du Ro
ceux,

quel celui-ci s'obligeoit à lever 200. Familles, — pour commencer quatre peuplades aux condi- 1502. tions suivantes. 1^o. Que ces Familles seroient transportées aux frais du Roi, jusques sur le lieu de leur destination. 2^o. Qu'il seroit donné à chacune une étendue de terrain suffisante, pour la faire subsister, en payant au Prince les Dixmes & les Prémices, qui lui avoient été accordées par le Saint Siege. 3^o. Que les nouveaux habitans ne payeroient aucuns droits, & ne seroient sujets à aucune imposition pendant cinq ans à l'exception des Mines, de quelque matiere qu'elles fussent, du bois de Bresil, des Salines, des Ports de mer, en un mot, de tout ce qui appartient aux Souverains par un droit inaliénable. 4^o. Qu'ils ne pourroient acheter, ni troquer de l'or des Indiens. 5^o. Que de tout ce qu'ils négocioient avec les mêmes Indiens, hors des limites de leurs Villes, ils en payeroient le tiers au Trésor Royal, à l'exception des provisions de bouche. 6^o. Que si parmi eux il y avoit des Mineurs, qui travaillassent eux-mêmes, & à leurs dépens aux Mines, de tout l'or, qu'ils recueilleroient, la moitié seroit au Roi; mais que leurs frais seroient pris sur cette moitié. 7^o. Que s'ils faisoient quelque nouvelle découverte, ils payeroient pareillement la moitié de l'or & des perles, qu'ils en tiroient, & le quint seulement des autres marchandises. 8^o. Enfin, que dans ces quatre Villes, on ne recevroit aucun Banni, aucun Maure, ni aucun Juif; que les habitans y seroient toujours prêts à exécuter tous les ordres, que les Gouverneurs leur envoyeroient de la part du Roi, sans pouvoir exiger de solde, & que ceux, qui avant cinq ans voudroient retourner

— en Castille, ne pourroient vendre aucune des
1502. choses, qu'on leur auroit avancées des Maga-
zins du Roi pour leur établissement. Ces Re-
glemens ne furent pourtant d'aucun usage pour
lors, Arriaga n'ayant pû ramasser à beaucoup
près le nombre de familles, dont on étoit con-
venu ; mais on les trouva si sages, que dans
la suite on les prit pour modèles, dans la fon-
dation des nouvelles Villes, dont nous parle-
rons bientôt.

Lettre
de Fer-
dinand à
l'Ami-
ral.

Les choses étoient en ces termes, & la
Flotte, qui avoit amené le Grand Comman-
deur, étoit sur son départ, lorsqu'on vit arri-
ver une Chaloupe envoyée par l'Amiral, qui
demandoit la permission d'entrer dans le Port,
pour y changer un de ses Navires, lequel ne
pouvoit plus tenir la mer. Mais l'ordre de
l'Histoire demande que je reprenne les choses
de plus haut. Le Roi Ferdinand avoit fort
goûté, à l'exemple de la Reine, le projet,
dont ce Seigneur avoit parlé à cette Prin-
cesse ; mais les Ministres ne s'étoient point
pressés de lui fournir les vaisseaux, qu'il de-
mandoit, & il aprit même que l'on travailloit
sous main à faire de nouvelles informations
contre lui. Tant de délais, & un si grand
acharnement à le perdre, le rébuterent enfin,
& il dit assés haut, qu'il étoit las de lutter
contre la fortune, qu'il avoit montré le chemin
des Indes, qu'on pouvoit y aller désormais sans
lui, & qu'il alloit prendre le parti de se retirer.
Ces discours furent rapportés à Ferdinand ; qui
en devina aisément le sujet, & y remedia. Ce
Prince écrivit ensuite à l'Amiral, & acheva
de le regagner. „ Vous devez être persuadé,
„ lui manda-t-il, du déplaisir, que nous avons

„ eu

„ en
„ pa
„ be
„ ce
„ q
„ gr
„ les
„ no
„ vo
„ N
„ ve
„ fel
„ le
„ ro
„ do
„ 14
„ De
tre,
des q
l'Ami
du Pe
theler
cond
me il
la côt
tugais
appro
siede l
Gouve
faire c
& le
Canari
que sa
Juin à
la Mar
appare

„ eu de votre prison , puis que nous n'avons
 „ pas différé un moment à vous mettre en li- 1502,
 „ berté. Tout le monde connoît votre inno-
 „ cence , vous savez avec quel honneur &
 „ quelle amitié nous vous avons traité ;
 „ graces , que vous avez reçues , ne seront pas
 „ les dernières , que vous recevrez de nous ;
 „ nous vous confirmons vos privilèges , &
 „ voulons que vous & vos enfans en jouissiez.
 „ Nous vous offrons de les confirmer de nou-
 „ veau , & de mettre votre fils aîné en pos-
 „ session de toutes vos charges , quand vous
 „ le fouhaiterez. Soyez assuré que nous au-
 „ rons soin des autres. Nous vous prions
 „ donc de partir au plûtôt. A Valence le
 „ 14. de Mars l'an 1502.

De bons ordres accompagnerent cette Let-
 tre , & tout fut bientôt prêt pour le départ ^{Il part}
 des quatre vaisseaux , qu'on avoit accordés à dix. ^{de Ca-}
 l'Amiral , de sorte que le 9. de Mai il sortit
 du Port de Cadix , ayant avec lui Dom Bar-
 thélemi son frere , & Dom Fernand le se-
 cond de ses fils , âgé d'environ 13. ans. Com-
 me il savoit que la Forteresse d'Arzilla , sur
 la côte d'Afrique , possédée alors par les Por-
 tugais , étoit assiegée par les Maures , il s'en
 approcha pour la secourir ; mais il trouva le
 siege levé. Il envoya son frere & son fils au
 Gouverneur , qui avoit été blessé , pour lui
 faire compliment , & lui offrir ses services ,
 & le 20. de Mai il mouilla devant la grande
 Canarie. Il eût ensuite les vents si favorables ,
 que sans changer ses voiles , il arriva le 13. de
 Juin à la vûe de l'Isle *Marinino* , aujourd'hui
 la *Martinique* , où il resta trois jours. Ayant
 appareillé de nouveau , il fut assés surpris de

voir que son plus grand Navire, qui étoit de 70. tonneaux, ne soutenoit plus la voile, & donnoit du nez dans l'eau ; c'est ce qui lui fit prendre le dessein d'aller à l'Isle Espagnole pour le changer, persuadé que la défense, qu'on lui avoit faite de toucher à cette Isle, devoit céder à la nécessité, où il se trouvoit.

Il n'y est pas reçu, & pour quoi. Naufrage de la Flotte.

Le Grand Commandeur n'en jugea pas ainsi ; car faisant réflexion que, s'il lui donnoit entrée dans la ville ; tandis que Bovadilla, & quantité d'autres personnes, de qui il avoit reçu tant de chagrin, y étoient encore, il en pourroit arriver quelque désordre ; ayant d'ailleurs une défense expresse de l'y recevoir, & n'étant pas trop de ses amis, comme il parut assés dans la suite, il le fit prier de trouver bon qu'il ne passât point perdessus les ordres, qu'ils avoient tous deux. Cette réponse, à laquelle il devoit assés s'attendre ne laissa pas de le mortifier ; mais apprenant que la Flotte étoit sur le point de lever les ancres, il fit avertir Ovando, qu'il voyoit des signes certains d'une tempête prochaine, & qu'il lui conseilloit d'engager Torrez à différer son départ. On se moqua de son avis & la Flotte appareilla. Elle étoit encore à la vûe de la pointe Orientale de l'Isle, qu'un des plus terribles ouragans, qu'on eut encore vûs dans ces Mers, en fit périr 21. Navires tous chargés d'or, & les meilleurs de la Flotte, sans qu'on en pût sauver un seul homme. Ce beau Grain d'or, dont j'ai parlé plus haut, périt en cette occasion, & l'Océan n'avoit peut-être jamais reçu tout à la fois tant de richesses dans son sein. Mais c'étoit le prix de l'iniquité, & de la cruauté, & le Ciel voulut

sans

sans
fors
voit
Gér
Fran
Chr
qui
l'inf
pagn
jours
je l'a
faire
Cast
qui
par f
avoit
peut-
M
malh
c'est
épar
mal é
tit, d
avoit
premi
qua a
qui se
tidas.
che,
dente
Jean
sion
Cadix
ral av
navigu
des pe

sans doute venger par la perte de tant de trésors le sang de tant de malheureux, qu'on avoit sacrifiés pour les amasser. Le Capitaine Général Antoine de Torrez, le Commandeur François de Bovadilla, Roldan, un Cacique Chrétien, dont je n'ai pu savoir le nom, qui avoit eu la curiosité de voir l'Europe, & l'infortuné Guarionex, qu'on envoyoit en Espagne; je ne sai à quel dessein, finirent leurs jours en cette occasion. Guarionex, ainsi que je l'ai dit ailleurs, avoit été sur le point de se faire bâtiser; mais le procédé tyrannique des Castillans, & l'action brutale d'un scelerat, qui enleva son épouse favorite, & en abusa par force, le dégouterent d'une Religion, qui avoit de tels Sectateurs, & qu'il s'imagina peut-être autoriser de si grands excès.

Mais ce qui fit sur-tout juger que ce grand malheur étoit un effet de la Justice divine, c'est que les onze Navires, que la tourmente épargna, étoient les plus foibles, & les plus mal équipés de la Flotte, & que le plus petit, & le plus mauvais de tous, sur lequel on avoit chargé tout le bien de l'Amiral, fut le premier, qui arriva en Espagne. On remarqua aussi que la seule personne de distinction, qui se sauva, fut un nommé Rodrigue de Bastidas. C'étoit un fort honnête homme, riche, & habile navigateur, qui l'année précédente s'étant associé avec le célèbre Pilote, Jean de la Cosa, avoit obtenu une Commission du Roi, & avoit armé deux Navires à Cadix. Il suivit la même route, que l'Amiral avoit faite dans son troisième voyage, & navigua fort heureusement. Il traita de l'or & des perles, poussa les découvertes cent lieues

Le plus petit Navire de la Flotte, où étoit tout le bien de l'Amiral se sauve. Découverte de Bastidas dans le Continent.

— au delà de ce qui étoit déjà connu , donna le 1502. nom de *Carthagene* au Port , où l'on a depuis bâti cette fameuse Ville , dont nous aurons plus d'une occasion de parler dans la suite de cette Histoire , & après s'être avancé jusques par-delà l'endroit , qui fut depuis appellé *Nombre de Dios* , ses Navires ne pouvant plus tenir la Mer , il gagna avec beaucoup de peine le Golphe de *Xaragua* ; où il fut obligé de les échouer. De-là , il se rendit par terre avec tout son monde à *San-Domingo* , où *Bovadilla* , sous prétexte qu'il avoit traité de l'or à *Xaragua* , l'arrêta prisonnier. Mais dans la fuite la Cour informée de la verité de toutes choses , & de la bonne conduite , que *Bastidas* avoit tenuë avec les Indiens dans tous les pays , où il avoit passé , non-seulement le dédommagea de ses pertes ; mais lui donna encore une récompense proportionnée à ses services.

Second
voyage
d'Amé-
ric Ves-
puce
avec
Ojeda.

Ojeda étoit aussi parti de *Cadix* , à peu près dans le même tems que *Bastidas* ; mais comme il ne favoit pas de quel côté ce Capitaine avoit tourné , il ne fit autre chose , que le suivre. Il étoit encore accompagné d'*Améric Vespuce* , avec lequel il se brouilla au sujet des vivres , dont il étoit extrêmement ménager. L'Equipage , se voyant soutenu de *Vespuce* , se révolta , & mit son Commandant aux fers. *Herrera* prétend que la même chose lui étoit arrivée dès le voyage précédent. Quoiqu'il en soit , le terme de celui-ci fut le même , que de celui de *Bastidas* , d'où *Vespuce* se rendit au Port d'*Yaquimo* , ou du *Bresil* , dans l'Isle Espagnole. Là *Ojeda* , qui étoit toujours enchaîné , voyant que son Na-
vi-

D
vire n
la terre
dans la
force ,
& il co
geant ,
faillible
secouru
Cep
tion , o
naufra
sonne ,
l'injusti
chacun
semblan
arrivé ,
qu'on f
donné à
grands
Mais ce
ressentit
de San-I
encore q
toute res
rebâtir a
tôt. Le
lentemen
remède à
res sous
mais n'o
ordres pr
flexible ,
il imagin
heureux
exposoit
clavage.

Vire n'étoit mouillé qu'à un jet de pierre de la terre, s'avisa de se couler tout doucement dans la Mer pendant la nuit. Il se fioit sur sa force, qui étoit effectivement extraordinaire, & il comptoit bien de gagner le rivage en nageant, mais il s'étoit trompé, & il se seroit infailliblement noyé, s'il n'eût été promptement secouru.

Cependant on peut juger de la consternation, où fut toute l'Espagne, à la nouvelle du naufrage de la Flotte des Indes; il ne fut personne, qui ne la regardât comme une suite de l'injustice, qu'on avoit faite aux Colombes; chacun se persuadant avec beaucoup de vraisemblance, qu'un si grand malheur ne fut pas arrivé, s'ils eussent été en place: & lors qu'on fut instruit de l'avis que l'Amiral avoit donné à Ovando, la Cour fit à celui-ci de grands reproches de n'y avoir pas eû d'égard. Mais ce ne fut pas seulement la Flotte, qui se ressentit d'une si furieuse tourmente. La Ville de San-Domingo, dont les maisons n'étoient encore que de bois & de paille, en fut presque toute renversée, ce qui donna occasion de la rebâtir ailleurs, comme nous le dirons bientôt. Le travail des Mines alloit toujours fort lentement, & Ovando ne voyoit point d'autre remède à ce mal, que de remettre les Insulaires sous le joug. Il y pensoit sérieusement, mais n'osant pas encore heurter de front les ordres précis de la Reine, qu'il favoit être inflexible, & d'une vivacité extrême sur ce point, il imagina un moyen, qui laissant à ces malheureux toutes les apparences de la liberté, les exposoit à toutes les rigueurs d'un véritable esclavage.

La Ville de San-Domingo renversée par l'Ouvragan.

Ce

Ce fut de les obliger à travailler aux Mines pour les Castellans, comme ils avoient fait par le passé, avec cette différence, qu'ils seroient payez de leur travail; & le prétexte, dont on couvrit cette violence, c'est que sans cela on n'en pourroit pas tirer le tribut, dont ils étoient chargez, la plupart se mettant par leur paresse hors d'état d'y satisfaire. Le grand Commandeur apporta encore une autre raison de cette conduite, en écrivant au Conseil; c'est qu'il n'étoit pas possible de fixer l'inconstance naturelle des Indiens, ni de faire cesser leurs autres désordres, qu'en les occupant par un travail modéré. Aussi fut-il fort applaudi, d'autant plus que, sur la seule esperance, qu'il avoit donnée aux habitans, de faire réduire le droit du Prince au Tiers de l'or, & au Quatrième des autres marchandises, tous s'étoient remis avec tant d'ardeur à creuser les Mines, qu'en peu de tems la perte causée par le dernier naufrage avoit été réparée.

Ovando
 songe à
 établir
 Puerto-
 di-Plata.

Ovando ne songeoit qu'à faire ainsi fleurir le commerce dans l'Isle Espagnole, lorsqu'il se trouva tout à coup sur les bras une guerre, dont les commencemens ne laisserent pas de l'inquiéter: voici quelle en fut l'occasion. Isabelle, la seule Place, que les Castellans eussent à la côte du Nord, se dépeuplant tous les jours; & bien des raisons, que j'ai touchées ailleurs, concourant à la faire abandonner tout-à-fait, le Gouverneur Général songea à l'établissement d'un autre Port de cette côte, sur laquelle il étoit d'une extrême conséquence d'en avoir un, qui pût servir d'abri en cas de besoin, & il se détermina enfin à Puerto-di-Plata. Ce Port avoit encore d'autres avantages

Ou Por-
 to-Plat.

très-

très-con
 il abrég
 res, q
 ver tou
 qu'à di
 Cibao
 les plus
 l'or éto
 res plus
 n'en est
 d'Echel
 quelles
 pour ét
 de tout
 Habitan
 core as
 vir pou
 ne fai,
 qui sont
 Mine d
 est aujo
 tenir de
 dont le
 domptés
 plus agu
 de mieu
 dans un
 que l'Ar
 aparava
 donc po
 cela: il
 y fit em
 peupler
 leur don
 recomma
 assûra qu

très-considérables sur celui de San-Domingo, il abrégéoit de beaucoup le chemin des Navires, qui étoient encore plus assurés d'y trouver toutes sortes de rafraichissemens. Il n'est qu'à dix ou douze lieuës au plus des Mines de Cibao; qui étoient toujours regardées comme les plus abondantes de toutes, & celles dont l'or étoit le plus pur. Sant-Yago n'en est gueres plus éloigné, la Conception de la Vega n'en est qu'à dix lieuës, & il pouvoit servir d'Echelle à ces deux Villes, à la premiere desquelles il ne manquoit que cette commodité pour être la plus riche & la plus commerçante de toute l'Isle. D'ailleurs il falloit s'assurer des Habitans de ces quartiers-là, qui étoient encore assez peuplés, & dont on pouvoit se servir pour profiter du voisinage des Mines. Je ne sai, si dès-lors on savoit que les Montagnes, qui sont voisines de ce Port, renferment une Mine d'Argent très-abondante, mais la chose est aujourd'hui certaine. Enfin il étoit aisé de tenir de-là en bride les Provinces Orientales dont les Peuples n'avoient jamais été bien domptés, & passoient avec raison pour les plus aguerris de l'Isle; ainsi Ovando n'avoit rien de mieux à faire, qu'un établissement solide dans un lieu si avantageux, & nous avons vû que l'Amiral avoit eu dessein quelques années auparavant d'y bâtir une Ville. Il ne différa donc point à prendre de bonnes mesures pour cela: il arma une Caravelle à San-Domingo, y fit embarquer tous ceux, qu'il destinoit à peupler la nouvelle Ville, & comme il ne put leur donner des vivres pour long-tems, il leur recommanda de passer par la Saona, où il les assûra qu'ils en trouveroient en quantité.

J'ai

1502
Action
cruelle
d'un Es-
pagnol.

J'ai dit ailleurs que la Saona est une petite Ile fort proche de la Province de Higüey, la plus Orientale de l'Espagnole : elle est extrêmement fertile, & les habitans de San-Domingo en tiroient beaucoup de provisions de toutes les sortes; les Indiens trouvant leur compte dans ce commerce, & le profit, qu'il leur apportoit, les engageant à cultiver leur Ile avec soin. Mais il venoit d'arriver une chose, qui avoit rompu cette bonne intelligence, & il est assez surprenant qu'Ovando n'eût pas averti ses gens d'être sur leurs gardes. Ceux, qui étoient dans la Caravelle destinée pour Puerto-di-Plata, furent donc fort surpris, qu'ayant mouillé l'ancre auprès de la Saona, & ayant envoyé la chaloupe à terre avec huit hommes; elle fut saluée, en abordant, d'une grêle de flèches, & que des huit hommes pas un n'échappa. Or voici quel étoit le sujet de cette hostilité. Peu de têmes avant l'arrivée d'Ovando, une Caravelle étant venue à la Saona pour y charger de la Cassave, tandis que le Cacique du lieu se donnoit de grands mouvemens pour l'expedier, un Castillan ayant aperçu un chien d'attache, qu'un autre tenoit par sa chaîne, eut l'indiscrétion de dire à ce Dogue, en lui montrant le Cacique, ce qu'on a coûtume de dire à ces Animaux pour les agacer, *pille, pille*. Il ne vouloit que badiner, dit Herrera, & l'autre tenoit toujours le bout de la corde, ou de la chaîne, qui étoit fort longue, mais il n'en fut pas le maître. D'autres disent qu'il lâcha le chien, & le laissa faire. Ce qui est certain, c'est que le Dogue éventra le Cacique, lui dévora les intestins, & que ce malheureux en mourut sur l'heure.

Quel-

D
Quelqu
gneur a
neur C
justice
furent
fureur;
ce qu'il
voitins.
Cela fu
nama S
tant mi
l'occasio
raconte
On é
n'étoien
penfa p
timent
On se t
gnols, e
les Barb
toute ou
tarda p
pas devo
sérieuse.
te, eut
pour la
pentir le
n'y trou
espéré,
furent bi
de tâcher
de les an
vât l'hon
quilité da
blement
très-bon

Quelques-uns ajoutent que les Sujets de ce Seigneur allèrent sur le champ trouver le Gouverneur Général Bovadilla, & lui demanderent justice d'une action si brutale, mais qu'ils ne furent pas même écoulez; ce qui les mit en fureur; ils furent néanmoins dissimuler, jusqu'à ce qu'ils eussent eu le têmes d'avertir tous leurs voisins, & de les engager dans leur querelle. Cela fut bientôt fait, & le Cacique Cotubanama Souverain de la Province de Higues s'étant mis à leur tête, ils leverent le masque à l'occasion, & de la maniere, que je viens de raconter.

On étoit alors si persuadé que ces Insulaires n'étoient plus en état de se soulever, qu'on ne pensa point qu'ils voulussent porter leur ressentiment au-delà de ce qui venoit de se passer. On se trompoit, & le massacre des huit Espagnols, étoit la déclaration d'une guerre, que les Barbares étoient déterminez à pousser à toute outrance. Le Grand Commandeur ne tarda pas d'en être informé, & ne crut pas devoir négliger une affaire, qui lui parut sérieuse. Jean de Esquibel, Officier de mérite, eut ordre de partir avec 400. hommes pour la Province de Higues, & d'y faire repentir les Indiens, d'avoir osé se venger. Il n'y trouva pas autant de facilité, qu'il l'avoit espéré, & quelques-uns de ses détachemens furent bien battus. Ovando lui avoit ordonné de tâcher, s'il trouvoit les ennemis trop forts, de les amener à un accommodement, qui sauveroit l'honneur de la nation, & rétablir la tranquillité dans cette Province. Elle étoit véritablement toute en armés, & Cotubanama fit très-bonne contenance à l'approche des troupes

Espa-

La Province de Higues prend les armes.

1502. Espagnoles. Esquibel, suivant ses ordres, lui offrit des conditions assez raisonnables; il les rejetta avec hauteur, & continua quelque-tems à faire la guerre avec succès.

Belle action d'un Indien, qui se bat contre deux Espagnols.

On commença dès-lors à rencontrer des braves parmi ces Insulaires, & il y en eut un qui fit une action, qu'on peut croire sur le témoignage des Auteurs Castillans, toute peu vrai-semblable qu'elle est. Deux Cavaliers Espagnols, dont l'un se nommoit *Valdenebro* & l'autre *Pontevedra*, apperçurent cet Indien, qui passoit son chemin, & *Valdenebro* se détachant aussitôt de son Camarade, courut sur lui la lance haute. L'Indien voulut le prévenir, & lui tira une flèche, mais il le manqua, & dans le moment le Cavalier lui passa sa lance au travers du corps. L'Indien l'arracha aussitôt, saisit la bride du cheval de son ennemi, & l'alloit percer, lorsque celui-ci lui enfonça son épée jusqu'à la garde dans le ventre; il la retire, comme il avoit fait la lance, & quoique le Castillan la tint encore par la poignée, il la lui fait lâcher: *Valdenebro* prend son poignard, & le plonge encore tout entier dans le corps de l'Indien, qui s'en délivre avec la même facilité, qu'il avoit fait de l'épée & de la lance. *Pontevedra*, qui voit son Compagnon désarmé & en danger, picque aussitôt son cheval, pour le secourir. L'Indien l'attend de pied ferme; quoique perdant tout son sang par les trois larges plaies, que lui avoit faites *Valdenebro*. *Pontevedra* lui en fait successivement trois autres de la même maniere, & avec le même succès, & deux Cavaliers se trouvent désarmez & mis en fuite, par un seul de ces Hommes, qu'ils jugeoient à peine di-

gnes

gnes d
ment a
lances,
& non
Guerrie
mes à l
l'Histoi
d'exemp
salut da
tes les r
Il s'en
res fille
brave H
leur fair
vit vivre
toient re
résistanc
bre, que
lors, pa
manda la
lui accor
si charmé
se fit tou
Ce n'est
de ces pe
pour qui
fection.
rer de la
par de si
entier; il
y laissa ne
dres d'un
man.
Ce fut
Command
presque en

gnes de la colere de leurs Chiens. Un moment après l'Indien tomba mort saisi de deux lances, de deux épées, & de deux poignards, & non seulement on peut dire que jamais Guerrier ne mourut plus glorieusement les armes à la main, mais par une bizarrerie, dont l'Histoire n'avoit peut-être pas encore produit d'exemple, on vit les victorieux chercher leur salut dans la fuite, & le vaincu périr avec toutes les marques de la victoire.

Il s'en fallut bien que tous les autres Insulaires fissent paroître la même valeur, que ce brave Homme. Esquibel vint enfin à bout de leur faire quitter la campagne, & les poursuivait vivement dans les montagnes, où ils étoient retirés, ils n'y firent pas même grande résistance, & il en fut tué un si grand nombre, que cette Province assez peuplée jusqu'alors, parut toute deserte. Cotubanama demanda la paix, qu'il avoit refusée; Esquibel la lui accorda de bonne grace, & le Cacique fut si charmé des manieres de ce Capitaine, qu'il se fit toujours appeller depuis *Jean de Esquibel*. Ce n'est pas qu'il se fit Chrétien, mais l'usage de ces peuples est de prendre les noms de ceux, pour qui ils ont conçu de l'estime & de l'affection. Esquibel crut pourtant devoir s'assurer de la fidelité de ce Prince autrement, que par de simples protestations d'un dévouement entier; il bâtit une Citadelle dans ses Etats, & y laissa neuf Espagnols en garnison sous les ordres d'un Capitaine nommé Martin de Villaman.

Ce fut pendant cette guerre, que le Grand Commandeur songea à rebâtir San-Domingo, presque entierement renversé par l'Ouragan, dont

Les Indiens sont défaits & on leur donne la paix.

San-Domingo rebâti dans une

dont

luf
l les
tème
des
ut un
e té
peu
rs Es
ro &
dien,
se dé
ut fur
préve
nqua,
sa lan
arraché
enne-
lui en-
ventre;
ce, &
la poi-
prend
entier
re avec
épée &
Com-
auffitôt
l'attend
on sang
t faites
ccessi-
ere, &
liers se
un seul
eine di-
gnes

dont nous avons parlé plus haut. Veritable-
 1562. ment il lui donna un air de splendeur digne de
 situation la premiere Metropole du Nouveau Monde,
 peu avan- mais il lui fit grand tort en la changeant de
 tageuse. place. Elle étoit, comme je l'ai déjà remar-
 qué, située à l'Orient du fleuve Ozama, & par
 la seule raison qu'il y avoit des Habitations Es-
 pagnoles de l'autre côté, le Grand Comman-
 deur l'y transporta, sans faire réflexion que pour
 la commodité de quelques particuliers, il en
 faisoit perdre à la Ville deux beaucoup plus
 considerables, dont l'une ne se pouvoit absolu-
 ment remplacer, & l'autre ne se peut encore
 suppléer, sans qu'il en coûte beaucoup. Car
 en premier lieu la Ville étant au Couchant, se
 trouve continuellement enveloppée des vapeurs
 du Fleuve, que le Soleil chasse toujours devant
 lui; ce qui n'est pas une petite incommodité
 dans un pays aussi chaud & aussi humide, que
 celui-là; en second lieu, elle est privée d'une
 Source d'une eau excellente, dont elle jouis-
 soit auparavant, & comme l'eau des puits &
 celle du Fleuve sont saumâtres, on a été obli-
 gé d'y suppléer par des Cisternes, dont les eaux
 ne sont pas bonnes. Ceux, qui en vouloient
 boire de la source, étoient obligés d'avoir des
 Esclaves, qui ne fussent occupés, qu'à en aller
 chercher. M. Butet, que j'ai déjà cité, dit
 dans son Memoire qu'on a découvert une autre
 Source à une portée de fusil, au Nord de la
 Ville, & que tous les Navires y font leur pro-
 vision d'eau: mais que les Habitans de cette
 Capitale trouvent qu'elle est encore trop loin,
 & aiment mieux s'en tenir à celle de leurs Cis-
 ternes, quelque mauvaise qu'elle soit, que de
 se donner un peu de peine pour en avoir de
 meilleur.

à une
 pieds d'
 haute,
 Tom.

eritable
ligne de
Monde,
eant de
à remar-
, & par
ions Ef-
omman-
que pour
, il en
oup plus
t absolu-
t encore
p. Car
hant, se
s vapeurs
rs devant
mmodité
ide, que
ée d'une
lle jouif-
puits &c
été obli-
t les eaux
vouloient
avoir des
à en aller
cité, dit
une autre
ord de la
leur pro-
de cette
rop loin
leurs Cif-
, que de
avoir de
meil-

à une Barre, laquelle n'a ordinairement qu'onze
pieds d'eau, treize à quatorze, quand la Marée est
haute, & quinze au plus dans les grandes Marées:

Tom. I.

N

il

PLAN DE LA VILLE

1. le Château.
2. l'Eglise Métropolitaine.
3. l'Abbat de Villa.
4. l'Archevêché.
5. Place d'Armes.
6. Présidence.
7. Palais de Don Diego Colomb.
8. les Peres de la Merce.
9. les Jacobins.
10. les Jacobins.

ECHELLE
50 100 Toises

Bourg des Neiges

Chemin de la guerre
Chemin de Saint Yago
Grande Savane

Chemin Royal du bord de la mer
qui conduit à Arua et qu'on prend
pour aller à Saint-Yago

Il y a de ce côté-cy
un fort nommé San-Geronimo

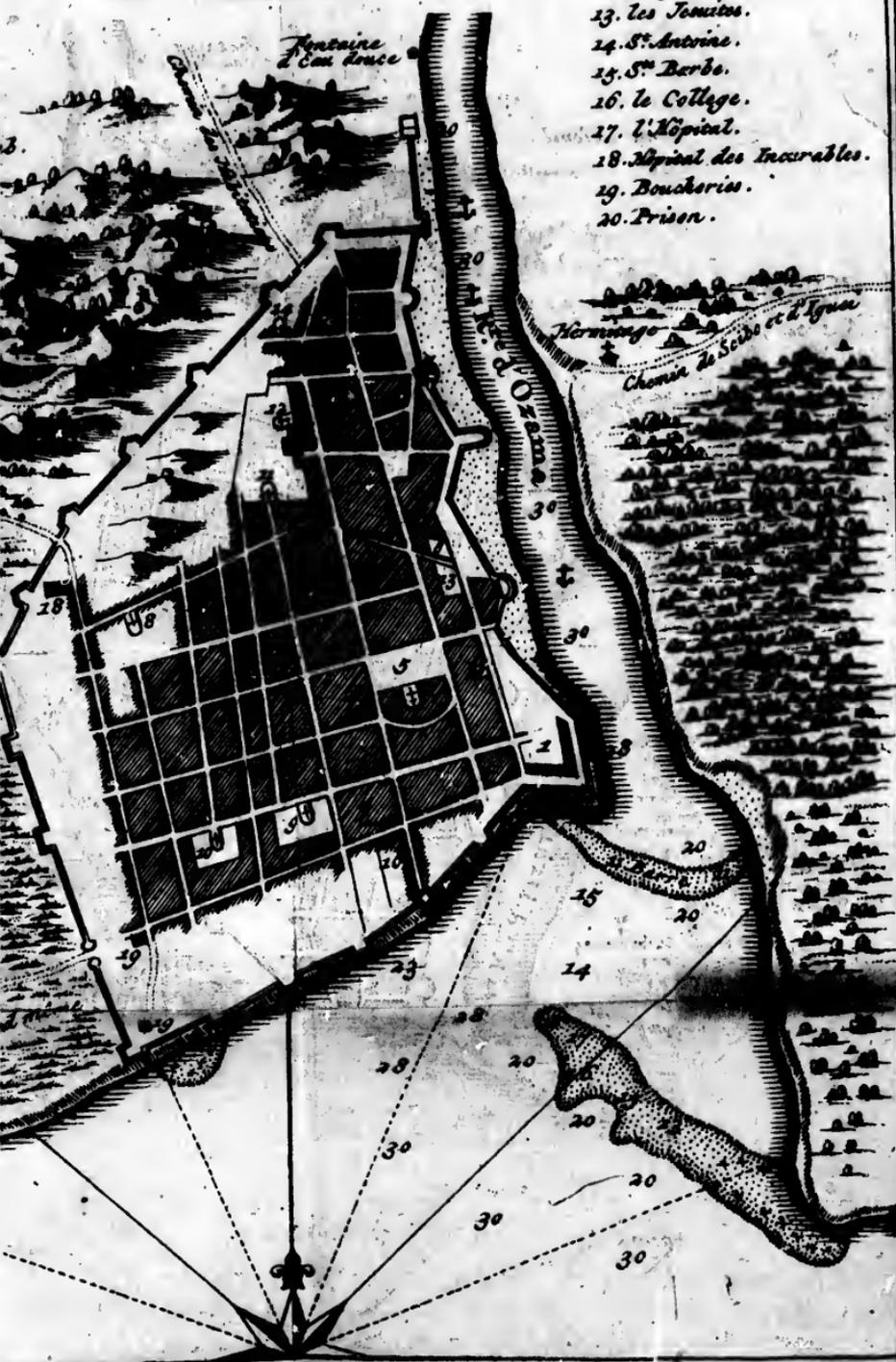


A VILLE DE SAN-DOMINGO

ECHELLE



- 11. les Cordeliers.
- 12. Religieux de S^{te} Claire.
- 13. les Jezuïtes.
- 14. S^t. Antoine.
- 15. S^{te}. Barbe.
- 16. le Collège.
- 17. l'Hôpital.
- 18. Hôpital des incurables.
- 19. Boucheries.
- 20. Prison.



ternes, quelque mauvaise qu'elle soit, que de
se donner un peu de peine pour en avoir de
meil-

mei
étoi
Fon
les e
& q
mais
O
fon
cet
Ville
rein
Sud
de ja
La M
ses b
& ce
de fo
peu
côtés
Le d
deho
& les
toien
Marb
autre
ment
presq
est b
assès
reurs
Ville
me p
venir
à une
pieds
haute
To

meilleure. Le dessein du Grand Commandeur —
 étoit de faire un Réservoir avec une magnifique 1502.
 Fontaine au milieu de la Ville, pour y recevoir
 les eaux de la Riviere Hayna, qui sont excellentes,
 & qu'il ne falloit faire venir, que de trois lieux,
 mais il n'a pas eu le tems d'exécuter son projet.

Oviedo, qui a vû cette Capitale dans tout
 son lustre, assure qu'il ne lui manquoit que
 cet ouvrage, pour être une des plus belles ^{Situation}
 Villes du monde. Elle est située sur un ter- ^{de cette}
 rein parfaitement uni, & s'étend du Nord au ^{Ville.}
 Sud le long du Fleuve, dont le rivage bordé ^{Sur Port}

de jardins bien cultivés, fait un très-bel aspect.
 La Mer borne la vûe au Midi, le Fleuve, &
 ses bords si bien ornés, la terminent à l'Orient,
 & ces deux côtés occupent plus de la moitié
 de son Horizon, parce que le Fleuve tourne un
 peu à l'Ouest. La Campagne des deux autres
 côtés est des plus belles, & bien diversifiée.
 Le dedans répondoit parfaitement à de si beaux
 dehors, les ruës étoient larges & bien percées,
 & les Maisons exactement allignées. Elles é-
 toient bâties pour la plupart d'une sorte de
 Marbre, qu'on a trouvé dans le voisinage. Les
 autres étoient d'une espee de terre extrême-
 ment liante, qui durcit à l'air, & qui dure
 presque autant que la Brique. Le pied des murs
 est baigné par la Mer, & lui fait une digue
 assés forte, pour la mettre à l'abri de ses fu-
 reurs. Les Vaisseaux passent le long de la
 Ville, & le mouillage y est bon par tout, mê-
 me pour les Navires de Guerre, s'ils pouvoient
 venir jusques-là; mais à l'entrée du Fleuve il y
 a une Barre, laquelle n'a ordinairement qu'onze
 pieds d'eau, treize à quatorze, quand la Marée est
 haute, & quinze au plus dans les grandes Marées :

— il est vrai que la Rade extérieure est assez sûre, si
 1502. ce n'est depuis la mi-Juillet jusqu'à la mi-Octo-
 bre, qu'il regne sur cette côte du Sud des Oura-
 gans d'une violence extraordinaire; mais, cette
 saison passée, il n'y a rien à craindre, & il est
 sans exemple qu'aucun Navire y ait échoué, à
 moins que ce n'ait été par l'ignorance des Pilotes.

Des qua-
 lités de
 son ter-
 roir &
 de son
 climat.
 Mala-
 dies, aus-
 quelles
 on y est
 sujet.

Le terrain des environs de cette Ville, n'est
 pas le meilleur de l'Isle, il est raboteux, iné-
 gal, semé de petites collines, & d'un fond de
 pur argile; aussi y fait-on beaucoup de Briques
 & de très-belles Poteries. Elles sont d'une ter-
 re beaucoup plus fine, & d'un rouge plus vif,
 que celles de la Havane, d'ailleurs si estimées,
 & l'eau s'y conserve extrêmement fraîche.
 Mais si San-Domingo n'est pas situé sur un ter-
 roir fertile, en récompense il jouit d'un air as-
 sez frais; ce qu'on attribue en partie à la Ri-
 vière & à la Mer, dont la meilleure partie de
 la Ville est environnée, & en partie au salpê-
 tre, qui s'y trouve en abondance: les vents du
 Nord, qui y regnent toutes les nuits, & les
 Brises de l'Est & de l'Est-Sud-Est, qui y souf-
 flent ordinairement tous les jours, contribuent
 aussi beaucoup à cette fraîcheur. Les Espagnols
 y sont néanmoins sujets à une maladie, qui leur
 est particulière, & qu'ils appellent *Pasmo*; elle
 attaque les nerfs, qui se roidissent & se reti-
 rent, le sang se congèle dans les veines, les
 Malades souffrent beaucoup du défaut de respi-
 ration, & il est rare qu'ils en guérissent. On
 a vû dans nos habitations quelques Negres mourir
 de ce mal; mais jamais aucun François n'en
 a été attaqué. La Lèpre est aussi assez com-
 mune dans cette Capitale, & on prétend qu'elle
 a sa principale source dans les eaux de Citer-
 nes,

mes, qu'on y boit. En effet, dans les Cam-
pagnes, où l'on a des Sources & des Rivieres 1502.
en abondance, on ne voit pas un seul Lépreux.
Les habitans de San-Domingo devoient bien,
ce semble, s'assurer au prix de la peine, qu'il
y auroit d'aller puiser de bonne eau à la Fon-
taine, dont j'ai parlé, s'il ne tient qu'à cela,
qu'une maladie aussi horrible ne cesse parmi eux.

Il y avoit autrefois dans l'enceinte de la Ville, Mines dans la Ville.
une Mine de vis-argent d'une abondance mer-
veilleuse, mais la Cour a ordonné qu'on la fer-
mât, on y avoit aussi trouvé, dit-on, une Mine Pluye abon-
d'or, mais on ajoûte qu'elle rapportoit très-peu. dante.
Les débordemens du Fleuve Ozama, ne sont ni
fréquens, ni dangereux, parce que ses bords sont
fort élevés; du reste il pleut beaucoup dans ce
quartier-là, & il est rare que les Sécheresses y du-
rent plus d'un mois. Les pluies, qui viennent
pour l'ordinaire du Nord-Est, & du Sud-Est,
s'arrêtent à quatre lieues sous le Vent aux environs
de la Riviere Yuna; & l'on a observé que tous les
quartiers, qui sont à l'Ouest de la Capitale jus-
ques-aux habitations Françoises, sont si souvent
exposés aux Sécheresses, que tous les Bestiaux y
périroient de soif, si on n'avoit pas la précaution
de les meuer dans les doubles Montagnes, où on
les nourrit des feuilles des arbres, encore n'en
sauve-t-on par-là qu'une partie. Or on ne voit
rien de semblable dans les Provinces, qui sont au
Vent de San-Domingo. Enfin on assure que les
Tremblemens de Terre sont assés fréquens aux
environs du fleuve Ozama, mais on ajoûte qu'ils
n'y ont presque jamais aucune suite fâcheuse.

Pour revenir, Ovando, outre la Forteresse,
qui est son ouvrage; & la Maison, qui étoit ma-
gnifique, fit construire à San-Domingo un Cou-

— vent pour les PP. de S. François, & un Hôpital, 1502. sous le titre de S. Nicolas, dont il portoit le nom. Quelques années après les Religieux de S. Dominique & de la Merci, vinrent aussi s'établir dans cette Capitale, & le Trésorier Michel de Passamonté, dont nous parlerons bientôt, y ajoûta un second Hôpital sous le nom de S. Michel son Patron. Enfin on y a bâti une superbe Cathédrale, & toutes ses Eglises sont fort belles. Jamais Ville ne fut plus promptement achevée avec cette magnificence, où on l'a vûe: quelques Particuliers, qui se trouvoient en fonds, entreprirent d'abord de bâtir des ruës entières, dont ils ne tarderent pas à retirer leur argent avec de gros profits. D'autres suivirent leur exemple, & s'en trouverent également bien. San-Domingo devint ainsi presque tout à coup une si grande, & une si belle Ville, qu'Oviedo ne craignit point d'affûrer l'Empereur Charles Quint, que l'Espagne n'en avoit pas une seule, qui lui pût être préférée, ni pour l'avantage du terrain, ni pour l'agrément de la situation, ni pour la beauté & la disposition des Places, & des Ruës, ni pour l'amenité des environs, & que sa Majesté Imperiale logeoit allés souvent dans des Palais, qui n'avoient ni les commodités, ni l'étendue, ni les richesses de quelques-uns de ceux de San-Domingo. Puerto di-Plata fut aussi achevé dans le même têmes. Ce Port a été quelques années assés florissant, mais il s'en faut bien que les Espagnols en ayent tiré tous les avantages, dont ils s'étoient flattés, & qu'ils pouvoient s'en promettre avec fondement; nous verrons dans la suite qu'ils ne purent s'en prendre qu'à eux, si leurs esperances furent trompées; il ne falloit que conserver les Insulaires.

Fin du Livre troisième & du Tôme I.

II.
Hôpital,
de nom.
Domi-
blir dans
le Passa-
jouita un
son Pa-
hédrale,
mais Vil-
ee cette
Particu-
rent d'a-
ne tarde-
os profits.
a trouve-
vint ainsi
ne si belle
er l'Em-
'en avoit
, ni pour
t de la si-
a des Pla-
environs,
s souvent
modités,
es-uns de
a fut aussi
été quel-
faut bien
es avanta-
ouvoient
s verrons
ndre qu'à
ées; il ne

